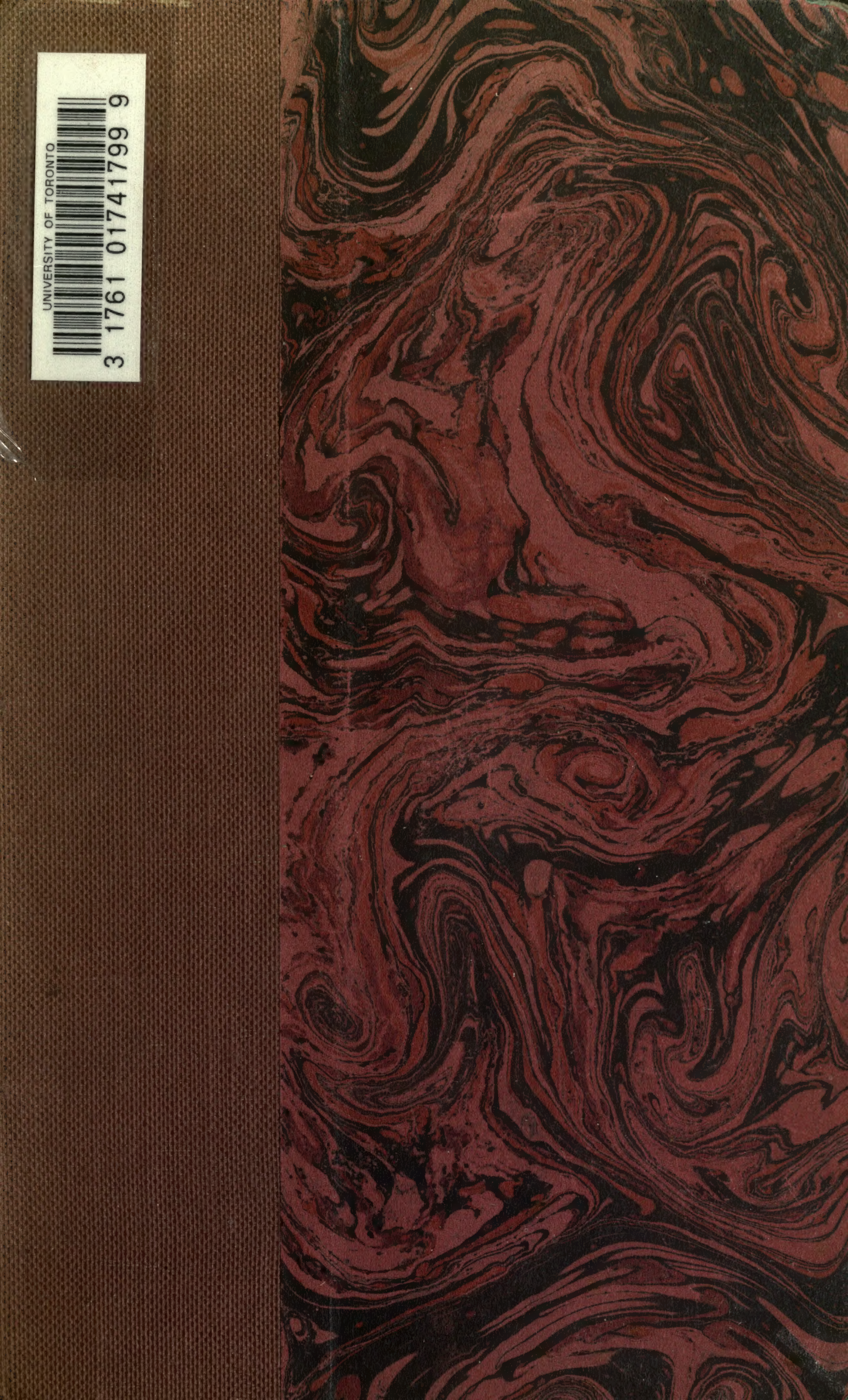


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01741799 9


EX LIBRIS
Paul GUIBOURG
Sic itur ad Lumen



QUINZE ANS A PARIS.

(1832—1849.)

PARIS

ET

LES PARISIENS,

PAR

CHARLES DE FORSTER.

Tome Second.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1849.

QUINZE ANS A PARIS.

PARIS ET LES PARISIENS.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

QUINZE ANS A PARIS.

(1832—1849.)

PARIS

ET

LES PARISIENS,

PAR

CHARLES DE FORSTER.

Tome Second.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1849.

DC
707
F67
t.2



Paris, le 15 février 1849.

Peu d'ouvrages ont eu le sort de ce livre. Médité, commencé, livré à l'impression et publié jusqu'à la moitié sous la MONARCHIE, le tome second s'achève sous la RÉPUBLIQUE. — Dans l'espace de quelques jours, bien des choses dont il est question ici ont cessé d'exister, bien d'autres viennent de naître; et les mots que j'ai imprimés dans la Préface du tome premier, publié le 15 février 1848, « Tout change, tout meurt et renaît « sous une forme nouvelle dans cette ville « extraordinaire, complétant l'œuvre du « passé, agrandissant le champ de l'avenir, « et marchant, marchant toujours, » sont plus vrais que jamais.

Aussi mon livre appartient-il presque à

l'histoire. Mais je dois déclarer que toutes les modifications apportées à l'état de choses sous l'impression desquelles j'ai écrit cet ouvrage, n'ont en rien changé mes convictions. L'appréciation des événements politiques, et l'ensemble du système suivi depuis l'établissement de la Monarchie de Juillet jusqu'en 1848, trouveront leur place dans une autre série de cette publication que je tiens en réserve, et prête à paraître : ici, en face même des événements qui s'accomplissent sous mes yeux, sous l'empire du dogme qui proclame la liberté illimitée de la parole et de la presse, je poursuis ma tâche du passé, réservant mes opinions, maintenant mes assertions; car, pour peu que l'on se respecte, on ne modifie pas du jour au lendemain une conviction acquise par *quinze années* de méditations et de travail. Je suis d'autant plus à l'aise dans mon franc-parler, qu'aucun bienfait, aucune obligation ne m'attachent à la Famille royale déchue, aucune inimitié ne me pousse à m'en venger. — Que l'on ne cherche donc dans ce livre ni flagornerie ni haine; l'impartialité seule me guide. Dans la marche de cette œuvre, les forces peuvent me trahir

quelquefois; mais du moins je serai toujours à l'abri du reproche qui pèse sur bien des gens aujourd'hui, d'avoir, en girouettes politiques, suivi l'impulsion du vent.

Il ne faut pourtant pas induire de là que je prenne mes opinions pour infaillibles! Dieu seul est infaillible. — Si je ne me laisse pas aller aux illusions que l'établissement de la République semblait éveiller dans certains cœurs honnêtes, c'est que ceux-là même qui l'ont établie, proclamée, sont forcés à de tristes aveux. — C'est ainsi que *la Réforme* a dit, dans un de ses articles du 1[er] septembre 1848 :

« Grâce à nos fautes, à nos folies, à nos faiblesses; grâce « à certaines illusions qui seront plus tard fécondes en re- « mords, nous travaillons tous aux funérailles de la Répu- « blique.

« La République! après cinq mois, voici son bilan :

« Dix mille hommes dans les cachots, la faim dans les « masses, le désespoir en bas, le souci partout; les libertés « bâillonnées, la gloire absente; la poésie, les arts, les lu- « mières éteintes; une Assemblée qui se décime, une bour- « geoisie qui s'irrite et souffre; et, pour toute espérance, « une constitution qui va germer au milieu de ces désastres. »

Depuis lors rien n'a changé; l'incertitude règne, la défiance est dans toutes les âmes,

les affaires sont stagnantes, et la misère s'accroît de jour en jour. — Tout est sur le qui-vive? — Je ne puis donc en rien modifier jusqu'ici mes opinions. — Ce n'est que lorsque l'expérience m'aura prouvé que je me trompe, que j'avouerai mon erreur avec loyauté; car la loyauté doit guider toutes les actions d'un homme qui se sent le cœur haut placé, et qui sait comprendre toutes les grandeurs de la pensée et d'un progrès réel.

CHARLES DE FORSTER,

ANCIEN SECRÉTAIRE AU CABINET DU VICE-ROI DE POLOGNE.

PARIS

ET

LES PARISIENS.

I.

CHAMBRE DES PAIRS.

ORATEURS.

Dans la pondération des pouvoirs, la Charte de 1830 a établi trois degrés : la Royauté, la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés. Dans cette constitution de l'État, on voit toutes les garanties nécessaires pour les libertés publiques; et pourvu que l'exécution des lois soit franche, sans arrière-pensée, la nation peut se tenir pour heureuse, et bénir la Providence de lui avoir donné

assez de lumières pour maintenir l'honneur national, et s'assurer l'indépendance d'action et de pensée dans la limite prescrite par des lois librement consenties.

Ces trois degrés, ces trois pouvoirs de l'État ou, pour mieux dire, d'un tout constitutionnel, sont nécessaires pour assurer le libre jeu des institutions nationales. Tout membre des deux Chambres a le droit de proposer une loi qui lui semble urgente ou d'utilité publique. Chaque loi reçoit la sanction préalable d'une discussion libre dans les deux Chambres, et le Roi, en apposant sa signature au bas de l'acte, lui assure l'exécution gouvernementale dans toute l'étendue du royaume. Si la Chambre des Députés se laisse quelquefois entraîner par la passion; si ses délibérations portent un cachet d'effervescence, la Chambre des Pairs, composée d'hommes mûris par l'âge, éprouvés pour la plupart dans le maniement des affaires, modifie selon sa sagesse les entraînements des Représentants de la nation. A la couronne encore est réservé le *veto* royal, si le Gouvernement juge que l'exécution de telle ou telle loi peut être préjudiciable à la sûreté de l'État ou au bien-être de ses habitants. Comme, selon la Charte, le Roi est impeccable et que les Ministres sont responsables de ses actes, il s'ensuit naturellement que le Roi

règne, et que les Ministres *gouvernent* sous leur propre responsabilité. Mais comme les Ministres ne peuvent le bien du pays qu'autant qu'ils possèdent la confiance de ses mandataires, tous leurs efforts tendent à s'assurer la *majorité* dans les Chambres. Il serait absurde de dire que l'action gouvernementale, sous ce rapport, n'est autre chose qu'une *corruption* largement pratiquée; mais, d'un autre côté, il faut convenir que, dans un État bien organisé, tous dépendent, plus ou moins, de l'administration publique. Il y a donc, pour ainsi dire, un pacte tacite, mutuel, entre les gouvernants et les gouvernés, qui définit certaines conditions de l'existence ministérielle, et qu'en dernier lieu un esprit rigide pourrait accuser les deux parties de se tolérer sous bénéfice d'inventaire. Les hommes, malgré toute la sagesse des institutions, seront toujours, plus ou moins, sous l'influence des choses et des personnes. Honneur donc, cent fois honneur à celui qui peut se dégager de ces considérations locales et individuelles, et ne voir que le bien public! Mais le nombre de ceux-là est-il bien grand? Non, assurément; et l'on peut dire hardiment que les hommes qui croient à ce puritanisme politique s'abusent étrangement. Le bien général ne s'opère jamais sans quelque froissement ou sans quelque avantage particuliers; l'homme le plus

probe ne peut se soustraire à ces influences de l'entourage, et subit, sans même le savoir, la loi commune. Il ne peut pas raisonnablement espérer d'exécuter le bien par lui-même ; il lui faut des auxiliaires. Il est donc tout simple qu'il les prenne dans sa nuance politique ; qu'il choisisse les hommes qui lui paraissent les plus aptes à remplir certaines conditions qu'il a arrêtées dans son for intérieur, pour opérer toutes les réformes qui, selon lui, doivent assurer le bonheur et la gloire de son pays. S'il se soustrait au népotisme, chose très-facile à la plus vulgaire probité politique, il s'entourera de ses amis, et ses adversaires lui imputeront cela à crime. Ayons donc toujours de la bonne foi, aussi bien dans les rangs de la majorité que dans ceux de la minorité ; et puisque le gouvernement constitutionnel doit être, selon une expression célèbre, *le gouvernement de la raison*, opérons sur la raison de chacun de manière à le convaincre, et ne cherchons pas de corruption là où il ne peut être qu'un penchant tout naturel vers ceux qui nous entourent, nous conseillent et nous soutiennent. Déplacez la majorité, si vous voulez, éclairez-la, mais respectez-vous réciproquement ; car des hommes d'honneur doivent s'estimer toujours, même lorsqu'ils sont adversaires politiques.

L'ancien palais du Luxembourg est affecté aux

délibérations de la Chambre des Pairs. Les modifications successives de ce bâtiment, sans nuire à l'idée primitive de l'édifice, l'ont notablement agrandi. Depuis que la connaissance de l'attentat contre la sûreté de l'État est attribuée à la Chambre des Pairs, les procès politiques se multipliant et amenant devant ces juges de nombreux accusés, il a fallu songer à agrandir l'ancienne salle, petite, mesquine, et indigne de servir aux délibérations d'un des grands pouvoirs de l'État. Une vaste salle semi-circulaire, richement ornée de marbres et de dorures, reçoit à présent les Pairs. Mais ce qu'elle a gagné en beauté et en richesses, elle l'a perdu en sonorité : il faut avoir l'oreille bien fine et bien exercée pour pouvoir suivre les discussions de cette Chambre. Les Pairs, pour la plupart âgés et très-âgés, ne peuvent lutter contre les vices de la construction ; et voilà une des principales raisons qui empêchent les délibérations du palais du Luxembourg d'être aussi suivies par le public que celles de la Chambre élective. Il y a encore un autre motif. A la Chambre des Députés la lutte s'engage de prime abord pour ou contre les Ministres ; là, on est toujours sur le qui-vive, sur la brèche ; on y jette son premier feu. Il est facile dès lors de concevoir que ces discussions sont plus émouvantes ; tandis qu'ici ce n'est pas une lutte, c'est une dé-

libération conciliatrice ; ce sont des raisons dites avec calme, écoutées de même, et il est très-difficile de passionner les hommes qui font partie de cette assemblée. Aussi le public, qui cherche des émotions à tout prix, ne se presse-t-il pas dans cette enceinte. La Chambre des Pairs ne manque pourtant pas d'orateurs. Pleine d'illustrations de tous genres, elle possède aussi des hommes remarquables par leur éloquence. En voici quelques-uns pris au hasard.

M. le duc de Broglie possède un talent oratoire digne d'être remarqué. A la grande concision du langage, il joint cette élégance de forme qui captive et persuade l'auditeur. Il appartient à cette école que l'on est convenu d'appeler *doctrinaire*. Comme beaucoup d'hommes remarquables de cette nuance, M. de Broglie a l'abord un peu froid ; mais quand, plein de son sujet, il s'abandonne à son animation naturelle, sa parole devient brève, tranchante, et laisse quelquefois échapper de ces expressions qui font époque, et deviennent significatives dans la bouche de ceux qui les emploient. De ce nombre, est le fameux « *Est-ce clair?* » M. de Broglie oublia un instant le sang-froid nécessaire à un ministre ; et, pressé vigoureusement, révolté dans sa dignité d'homme politique, il accentua nettement son discours, et, après avoir suf-

fisamment répliqué, s'écria : Est-ce clair ? L'opposition s'en empara, sema la division dans le ministère ; et ces trois mots ont coûté, si j'ai bonne mémoire, la présidence du conseil au noble duc. M. de Broglie est toujours écouté avec faveur. N'attendez pas de lui de ces mouvements passionnés, appuyés par des gestes analogues ; non, M. de Broglie cause. Ce n'est pas un orateur proprement dit ; c'est un homme de bonne maison, de haute capacité, qui, dans un salon, vous développe sa pensée. Sa dignité naturelle prête à son langage ce vernis de bon ton qui ne blesse jamais, même en réfutant.

Un des hommes les plus spirituels de la Chambre, et dont la parole avait le privilége de captiver toujours l'attention, est M. le comte de Pontécoulant. Mais depuis quelque temps il semble avoir pris le parti de ne plus parler ; et si parfois il élève encore la voix, c'est pour quelque motion d'ordre, pour ramener la Chambre aux saines traditions des assemblées législatives. M. de Pontécoulant parle sans préparation ; sa diction est simple, noble et remplie d'aperçus fins. Dans les crises les plus dangereuses de sa longue carrière politique, il a toujours conservé son indépendance, son franc parler. Sous Robespierre, sous l'Empire, sous la Restauration, sous le gouvernement actuel, il a

toujours été le même homme, approuvant les idées saines et la marche droite du gouvernement, le blâmant aussitôt qu'il croyait s'apercevoir que l'on déviait de la route constitutionnelle.

M. le baron Charles Dupin, celui que l'on désignait autrefois sous le nom de *Dupin le savant*, est un des plus intrépides orateurs de la Chambre. Possédant à fond le sujet sur lequel il veut parler, il donne le poids de sa science à l'homme politique qui occupe la tribune. Son éloquence est chaleureuse, mais malheureusement il ne se possède pas assez. Il gesticule, il frappe sur le rebord de la tribune, s'excite de ses propres paroles, et arrive à un tel point d'exaltation, que ses forces, trahissant son élan, l'obligent à se calmer, pour s'élever immédiatement après et recommencer le même jeu.

M. le comte Molé a de la dignité froide dans son maintien. Sa parole se ressent de cette roideur : elle est lente, s'élevant rarement au-dessus du diapason ordinaire; un léger grasseyement donne à son débit quelque chose d'insolite, qui n'est pas sans charme. Il s'exprime en termes choisis. Le plus souvent il écrit ses discours, et cette manière de dire ôte toujours un peu de l'intérêt qui s'attache à l'orateur. L'improvisateur est libre de son geste; il puise son éloquence dans son cœur; il persuade

plus, parce qu'on se figure que sa conviction déborde en paroles; et si l'on ne partage pas toujours ses convictions, du moins on les respecte. Tandis qu'un orateur qui arrive et déploie son manuscrit, a l'air de se méfier de son cœur, de sa conviction; il semble vouloir laisser à sa tête le soin d'arranger les phrases, qui perdent en puissance ce qu'on leur ôte en spontanéité. Quoi qu'il en soit, M. Molé, homme d'État éminent, est un orateur froid; mais, dans les luttes qu'il a soutenues à la tribune lors de la fameuse coalition, il a prouvé qu'il y a de l'énergie sous cette enveloppe glacée, et que sa parole peut jaillir avec force, et défendre pied à pied le terrain du pouvoir.

Au milieu des orateurs de la Chambre haute, M. Villemain se distingue par une admirable élégance d'élocution et de diction. Ses expressions sont châtiées, coulantes, et d'une exquise justesse. L'habitude du professorat a développé en lui d'éminentes qualités. M. Villemain, appréciateur délicat et fin de toutes les gloires littéraires de son pays, offre un modèle parfait de pureté dans le langage. Sa parole est abondante, facile, piquante, railleuse, spirituelle; elle grandit avec le sujet, saisit l'à-propos toujours et partout, domine, entraîne; mais, à vrai dire, elle ne persuade pas. Pourquoi? Parce que, selon moi, M. Villemain se

préoccupe plus de la correction de sa phrase que de la chose qui l'amène à la tribune. On est charmé de cette pureté attique de langage, on voudrait l'entendre toujours; mais quand on veut faire l'application de l'idée si finement défendue, on s'aperçoit qu'elle échappe complétement, et l'on se croit joué par le spirituel diseur d'aussi belles phrases. Dans l'attaque, M. Villemain possède tous les avantages; dans la défense, il se trouble visiblement; il a peur, pour ainsi dire, de ne pas être aussi correct qu'il le convient au secrétaire perpétuel de l'Académie française. Et pourtant M. Villemain est un homme très-éminent; l'instruction publique lui devra beaucoup.

M. Cousin monte assez souvent à la tribune, surtout quand une grande question philosophique s'agite. Depuis longtemps l'opinion publique a placé M. Cousin à la tête de la philosophie française; il est le père de l'éclectisme et du panthéisme pur. Ses qualités comme orateur sont : un débit assez net, l'exposition claire du sujet, mais il se laisse entraîner quelquefois dans le développement superflu des moyens à l'appui; sa phrase alors s'obscurcit, la clarté disparaît, et on assiste à une lutte pénible de la parole embarrassée contre la plénitude de la conception.

Je ne sais quel antagonisme mal compris a de

tout temps divisé M. Cousin et M. Villemain. Ces deux esprits d'élite vivent dans une continuelle animosité, que leurs entourages respectifs semblent maintenir à plaisir. Deux hommes également illustres, à conceptions larges et patriotiques, peuvent imprimer une impulsion généreuse aux institutions libérales ; et ces deux talents réunis, marchant vers un but commun, pourraient, ce me semble, obtenir un résultat plus immédiat que les puériles satisfactions de l'amour-propre, qu'il faudrait laisser aux petits esprits. J'ignore si ma voix sera jamais entendue ; mais, pour la plus grande gloire du pays, ce rapprochement serait à souhaiter.

Jadis l'opinion légitimiste avait deux défenseurs à la Chambre des Pairs, M. le marquis de Dreux-Brezé et M. le vicomte Dubouchage. Le premier, fils du célèbre maître des cérémonies de Louis XVI, de celui qui s'attira la fameuse réplique de Mirabeau, trop connue dans l'histoire pour être répétée ici, était un esprit chevaleresque qui, à l'instar de M. Berryer à la Chambre des Députés, avait toujours une fibre au cœur pour la gloire de la France. Sans avoir l'éminent talent du célèbre député, il maniait la parole avec adresse et dignité, attaquant les hommes et les choses de la révolution de juillet, et protestant de sa fidélité pour la branche déchue; mais il n'oubliait jamais qu'il

était né Français. Je me rappellerai toujours l'impression qu'il produisit quand il rendit hommage à cette poignée de braves qui, entourés par des milliers d'Arabes dans une mauvaise masure, repoussèrent leurs attaques multipliées en maintenant haut le drapeau tricolore. Toute la Chambre, toutes les tribunes battirent des mains à cette chaleureuse allocution, et M. de Dreux-Brezé prouva que dans sa poitrine battait aussi un cœur noble et généreux.

M. Dubouchage n'était pas écouté avec autant de faveur que son collègue en légitimité. Fatigué de l'inattention de la Chambre, il abandonna le terrain sur lequel il ne pouvait pas marcher libre d'entraves, et se jeta tête baissée dans les idées fouriéristes. Depuis ce moment il élabore de volumineux factums; il les écrit longuement, et, le ton nasillard aidant, il endort régulièrement M. le duc Pasquier, le bureau, la Chambre et les tribunes. Fort heureusement pour la postérité, les discours de M. Dubouchage ne seront pas perdus, car il remet fidèlement son énorme cahier aux rédacteurs du *Moniteur*, qui lui ouvrent leurs vastes colonnes et impriment les utopies du noble pair; mais, plus heureusement encore, les abonnés et les lecteurs du *Moniteur* ne sont pas forcés de les lire.

Tant que M. Viennet était à la Chambre des Députés, sa voix sonore retentissait dans l'enceinte, en luttant contre les clameurs que ses adversaires élevaient autour de lui. Au dehors, l'arme du ridicule, plus terrible en France que le fer tranchant d'une épée, s'exerçait contre lui, et les hommes d'État du *Charivari* n'oubliaient jamais d'égayer leur public par quelque pasquinade dont M. Viennet faisait les frais. Et croirait-on que cet homme si honni, si bafoué, était un noble cœur, un homme d'esprit, un écrivain de talent, un militaire distingué? Non, sans doute. Mais tel est l'acharnement des partis, que toutes ces éminentes qualités étaient méconnues; qu'un mot malheureux, ou plutôt un mot qui dénotait le courage de sa conviction, servait de base à tout cet échafaudage d'accusations absurdes. C'était, il est vrai, le moment des luttes; c'était le moment où toute arme était employée pour combattre un adversaire; mais je suis encore à me demander comment M. Viennet a pu s'attirer tant d'animosité, lui si heureux lorsqu'il peut faire du bien, et qui ne sait pas nuire? Heureusement en France justice est toujours rendue au mérite. Quand les passions se taisent, les yeux s'ouvrent, et l'on voit sainement et les hommes et les choses. Un mot avait attiré tout ce brouhaha, un autre mot l'a calmé, et

M. Viennet est à présent reconnu par tout le monde pour ce qu'il n'a jamais cessé d'être : un homme probe, un cœur excellent, un digne représentant du pays. Mais M. Viennet ne parle plus à la Chambre, et c'est un tort, selon moi. Avec les qualités qui le distinguent, avec la droiture de son esprit fin et délié, il pourrait rendre de grands services au pays en lui apportant le tribut de sa parole et de son expérience en affaires. Il se contente pour le moment d'être l'homme le plus spirituel de l'Académie.

Le prince de la Moskowa est arrivé à la pairie comme une protestation vivante contre l'inique décret qui condamna à mort le maréchal Ney, son illustre et infortuné père. Le culte de la gloire paternelle au cœur, il commença, avant de s'asseoir sur les bancs du palais du Luxembourg, par protester hautement contre ce procès politique, preuve éternelle des mauvaises passions des partis; et depuis ce moment il s'est placé dans la faible minorité qui s'intitule opposition, prenant la parole toutes les fois qu'il trouve l'occasion de blâmer la marche du gouvernement. Cette manière d'être, cette hostilité constante ont, il est vrai, leur source dans l'indépendance du caractère et de la pensée; mais à la parole de M. de la Moskowa manque encore ce poids que donnent l'expérience et

l'âge; il n'a pas l'habitude d'improviser (car outre le don naturel il faut encore à l'éloquence de l'étude et de l'exercice), et le fil de son discours lui échappe quelquefois. Il n'est vraiment éloquent que quand son cœur filial déborde et quand il défend la mémoire de son père, dont le nom célèbre retentit douloureusement dans le souvenir de la France.

M. le comte de Montalembert est profondément catholique, dans ce siècle d'incrédulité et d'intérêt matériel. Cette foi forte et chaleureuse, ce culte profond dans un âge si éloigné de la vieillesse, font de M. de Montalembert un courageux défenseur du clergé dans tout ce qui touche à la doctrine évangélique, que, du reste, personne n'attaque. La question semblerait ne pas être de notre époque, où la liberté de conscience est garantie par la Charte, où la tolérance évangélique est admise et reconnue partout; mais M. de Montalembert parle avec tant de conviction, son organe a tant d'onction, tant de suavité, que toute la Chambre l'écoute avec un intérêt très-marqué, avec une patiente condescendance. Presque tous les hommes honorent ses convictions profondes. Mais il ne faut pas croire que le jeune pair ne parle que sur les matières religieuses : de nobles infortunes trouvent en lui un défenseur zélé, et la politique extérieure,

en ce qui touche les libertés sociales, éveille dans son cœur une ardeur généreuse. Sa voix, tout à l'heure si douce, si onctueuse, devient vibrante, forte, éclatante; sa pensée grandit; des mots heureux, éloquents, sortent de sa bouche avec abondance. La condescendance de tout à l'heure devient sympathie ; on l'écoute, on se sent excité ; l'orateur touche toutes les cordes nobles et sensibles, et on ne peut se défendre de rendre un profond hommage à ce talent si jeune, si vigoureux, si beau.

Quand M. de Lamartine mettait sa prose poétique au service de ses idées peu arrêtées, et laissait errer son imagination sur les hauteurs inaccessibles aux simples mortels, les yeux de la France suivaient un autre génie ; elle attendait de lui dans sa vie politique de larges pensées, de profonds aperçus, quelque chose enfin de ce qui jette un éclat lumineux sur le passage d'un homme politique. Tout le monde, j'en suis sûr, a compris que je veux parler de M. Victor Hugo. Le résumé lucide qu'il a donné, à la fin de son livre du Rhin, de ses idées sur l'avenir de la politique française, semblait déjà dénoter un esprit calme, réfléchi, s'appropriant toutes les grandes idées avec une puissance réelle, et traçant un sillon profond pour indiquer la route à suivre. Par anticipation on voyait en lui l'homme

politique par excellence, aussi grand dans cette nouvelle carrière qu'il était grand comme poëte; on se promettait en lui un orateur puissant, dominant les assemblées par l'effet de sa parole grave et incisive. Eh bien! cet espoir se trouve déçu. M. le vicomte Victor Hugo, pair de France, est embarrassé à la tribune; sa parole est lente à traduire sa pensée, qui cherche péniblement à se faire jour au dehors. Il est là à chercher ses phrases, ses expressions, et glace ses auditeurs par le pénible labeur de son discours. Le poëte sublime, le prosateur puissant, est un orateur très-faible, un politique insignifiant, un homme d'État presque nul. J'ai assisté à ses débuts oratoires, j'ai relu ses discours, j'ai vu le douloureux étonnement de tous ses partisans, frappés de stupéfaction comme moi, et je me suis sérieusement demandé si le génie poétique est apte à embrasser les questions du monde réel? Serait-il vrai que le sens profond manque aux poëtes, si élevés qu'ils soient? Les deux preuves vivantes que nous avons devant les yeux semblent nous faire pencher pour l'affirmative, et je suis obligé, quoique à regret, de convenir que mon attente a été complétement trompée, et que j'aime encore mieux lire les *Méditations* ou *Jocelyn*, les *Orientales* ou *Notre-Dame de Paris,* que d'assister

aux discours politiques de leurs auteurs, qui me laissent froid ou inattentif.

Parlez-moi plutôt de M. le marquis de Boissy. Voilà l'homme intrépide, voilà l'orateur infatigable, voilà le plus grand parleur politique que l'on connaisse !

M. de Boissy débuta dans la carrière oratoire par une malencontreuse sortie contre la pension accordée à la veuve du brave colonel Combe, mort glorieusement sous les murs de Constantine. Ce début promettait ! Toute la Chambre couvrit de son indignation un discours si peu français, si décourageant pour les nobles défenseurs du pays ; mais M. de Boissy ne s'en émut nullement. Depuis ce temps il parle ; il parle de tout, sur tout, à propos de tout. Il parle de sa place, à la tribune, dans les couloirs, dans les bureaux et dans les corridors. Battu sur une question, il revient sur une autre. On le rappelle à l'ordre, il s'en fait gloire, il en est très-satisfait, parce que cela lui fournit l'occasion de parler. Si par hasard le procès-verbal fait omission de cet incident, il demande la parole ; il veut qu'on lui réserve ce singulier honneur, et trouve extraordinaire que l'on se refuse quelquefois à constater qu'il a été rappelé à l'ordre. En vain la Chambre couvre d'un bourdonnement continuel sa voix, il parle ; en vain M. le duc Pasquier veut

arrêter ce flux, ce torrent de paroles, il parle. Le règlement en main, M. de Boissy gourmande le président, repousse ses admonestations, réclame son privilége, et parle. — A présent, à force de lutter, à force de persévérance, il a conquis le droit de parler. La Chambre, de guerre lasse, laisse faire; M. Pasquier, découragé, soupire et laisse faire aussi; M. de Boissy triomphe... *il parle!!!* Rien de plus curieux que de voir ce sang-froid incomparable. Il va sans dire que M. de Boissy se regarde comme le chef de l'Opposition; il la forme à lui tout seul. C'est un pourfendeur parlementaire, une sentinelle qui ne s'endort jamais. Au milieu de ses continuelles excursions dans le domaine de la discussion politique, il lui est arrivé par hasard de rencontrer juste, et il faut le regretter franchement; car si M. de Boissy ne parlait que mal à propos, on en serait quitte pour ne pas l'écouter, et tout serait dit; mais comme il a de temps à autre raison, on ne sait que faire, quel parti prendre. C'est lui le premier qui a soulevé la question du *droit de visite;* lui qui a signalé à l'opinion publique l'affaire du *Marabout;* et voyez ce que ces questions sont devenues : elles ont rallié l'assentiment national, et personne ne se doute, sinon le *Moniteur* et M. de Boissy, qu'il était le promoteur de cet élan patriotique. Vous voyez donc

alors l'embarras des auditeurs qui voudraient ne pas écouter, et qui craignent de perdre quelque observation judicieuse, quelque remarque fondée, quelque fait nouveau. —Quoi qu'il en soit, M. de Boissy galvanise la Chambre des Pairs; il la tiraille, il la secoue de toutes ses forces. Sa voix, tant soit peu criarde, retentit à elle seule plus souvent que celle de tous les orateurs réunis. M. de Boissy est, pour ainsi dire, l'enfant gâté du palais du Luxembourg; il lui est laissé la plus entière liberté : aussi il en use, et il en abuse.

II.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

ORATEURS.

A l'extrémité sud-est de la place de la Concorde, en face du pont du même nom, s'élève un lourd édifice connu sous le nom de Palais-Bourbon. C'était autrefois le séjour des princes de Condé, et c'est aujourd'hui le Palais législatif, autrement dit la Chambre des Députés. C'est là qu'un des pouvoirs de l'État, défini par la Charte, s'assemble et discute les projets de loi; c'est là que siégent les représentants nommés par la nation française; c'est de là que partent ces paroles qui retentissent

dans l'univers, et causent parfois de cruelles insomnies à mainte puissance européenne.

La salle des séances est un vaste hémicycle recevant sa lumière par un vitrage supérieur, placé au centre. Des bancs en amphithéâtre, séparés par des couloirs pour faciliter la circulation, s'élèvent tout autour de la salle, et sont dominés par des tribunes publiques ou réservées, portant chacune leur destination spéciale. Deux grandes portes latérales donnent accès aux Députés pénétrant dans l'enceinte. En face du banc des Ministres, qui est au milieu du premier rang, s'élève une tribune en marbre blanc. Deux escaliers de quelques marches y conduisent des deux côtés. Au-dessus de la tribune et derrière elle se trouve le bureau des secrétaires de la Chambre, et un peu plus haut, sur la même estrade, est placé le fauteuil du président. Un immense tableau, représentant le roi Louis-Philippe prêtant serment à la Chambre, occupe une grande partie de la muraille, au-dessus de ce siége du président. Les députés et le public des tribunes l'ont constamment devant les yeux.

Rien de plus curieux, rien de plus émouvant surtout pour un étranger peu habitué à la vie parlementaire, que l'attente de la séance dans une importante discussion. Toutes les tribunes sont pleines ; les dames, par un privilége de la galanterie

française, en occupent le devant. Partout des physionomies animées; le bourdonnement des conversations particulières s'établit dans toute la salle. Il est une heure. Les Députés sont encore dans leur salle de conférences ; il n'y a dans l'enceinte que des huissiers qui circulent, et vont d'un banc à l'autre porter soit de volumineux projets de loi avec les considérations à l'appui, soit les rapports des commissions, soit des lettres arrivées pour les Députés de tous les coins de la France. Puis, peu à peu les élus de la nation arrivent.

Voici d'abord un long nez et une tête aplatie. C'est M. Fulchiron (aujourd'hui pair de France), chef fougueux et infatigable de la phalange centrale, ennemi déclaré de la liberté du commerce. Il porte jusqu'au fanatisme l'amour de son roi et de ses canuts... Cette figure pleine et ouverte, cette abondante chevelure appartiennent à M. de la Rochejaquelein. Ce nom et sa présence dans la Chambre, où il faut jurer *fidélité à la Charte et au Roi des Français,* sont également significatifs. Voici M. Berryer, avec son habit bleu toujours boutonné jusqu'au cou. Cette autre figure monumentale, cet œil de feu ombragé d'épais sourcils, c'est M. Arago, gloire scientifique de la France, député de l'extrême gauche. Ce jeune homme aux manières polies, à la chevelure soignée, c'est M. Alexis de

Tocqueville. Si jamais un livre a été utile à son auteur, c'est assurément celui de M. de Tocqueville. Ce livre, que tout le monde connaît, l'a fait député, membre de l'Académie française, de l'Adémie des sciences morales et politiques, etc., etc. Ce personnage dont la taille s'arrondit, et menace de devenir très-forte, c'est M. Duchâtel, ministre de l'intérieur. Il jette un coup d'œil circulaire pour voir si ses amis politiques sont à leur place. Voici M. Lacave-Laplagne, ci-devant ministre des finances, à l'encolure de Louis XVIII. Cette haute taille à tenue militaire, c'est M. l'amiral de Mackau, dont la franchise de marin souffre impatiemment les dénégations de ses adversaires. Voici M. Odilon Barrot, chef de la gauche constitutionnelle. Ici, M. de Lamartine, à la parole harmonieuse, aux principes indéterminés. Là, cet homme brusque à carrure vulgaire, c'est M. Dupin aîné (selon le *Charivari*, Dupin *laid né*), le plus habile légiste de France. Cette figure railleuse appartient à M. de Cormenin, le redoutable Timon, dont les pamphlets remuent toutes les passions, et qui n'aborde jamais la tribune. Voilà M. Billault, l'avant-garde des hommes du ministère en expectative, l'agresseur le plus infatigable. Voici M. Thiers. Constamment en mouvement, il distribue des poignées de main et des sourires ; un murmure de

curiosité l'accueille; c'est le plus heureux talent que la révolution de Juillet ait mis en relief. — Puis vient M. Guizot, à la taille petite aussi, au teint bilieux, au regard profond, à la démarche grave et composée. — Mais le roulement de tambour se fait entendre; c'est la garde d'honneur qui salue le passage du président de la chambre, M. Sauzet. Il monte au fauteuil, donne un coup de sonnette, et déclare la séance ouverte. — Un des secrétaires donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, que personne n'écoute; il est voté sans opposition, et la bataille commence.

Avant de nous jeter dans la mêlée et d'y suivre les champions de différentes couleurs, il me reste à consacrer quelques mots au président et au bureau de la Chambre. — La plus importante place, et la plus difficile à remplir, est assurément celle du président. Nommé chaque année au commencement de la session, il est l'expression vivante de la force respective des partis. C'est sur ce terrain d'abord que la lutte se dessine, et la nomination du président est la pierre de touche des dispositions de la Chambre à l'égard du ministère. Aussi les ministres ne manquent-ils jamais de faire tous leurs efforts pour assurer la nomination du candidat partisan du gouvernement, et de déclarer même qu'ils font de cette nomination une *question de*

cabinet. On conçoit facilement que, posée ainsi, cette élection doit éveiller toute l'activité des adversaires politiques. Chaque nuance apporte son candidat, et proteste par ses bulletins contre telle ou telle expression de la nuance contraire. — Donner la statistique des divisions et des subdivisions de la Chambre serait très-difficile. Il y a d'abord l'extrême gauche, la gauche dynastique; la droite et l'extrême droite ; le centre pur, le centre droit, le centre gauche; le tiers parti, le parti social, et tant d'autres. Les uns veulent de M. Dupont (de l'Eure), les autres de M. Odilon Barrot ; ceux-ci de M. Thiers, ceux-là de M. Dufaure. Il y en a qui votent pour M. Berryer, pour M. de Lamartine, pour M. Sauzet, pour M. Dupin. Il y en a qui déposent bravement leur propre nom dans l'urne, et la France apprend de temps à autre qu'il existe une célébrité inconnue, une capacité non révélée, et surtout un immense amour-propre. — Le président a besoin de beaucoup de sang-froid, de dignité, de présence d'esprit, de convenance, et, avant tout, d'une immense impartialité. Il est permis à tout le monde de se ranger sous telle ou telle bannière, hormis au président, dont le devoir est avant tout de faire respecter le règlement. C'est dans les moments critiques, dans les orages parlementaires, dans les discussions confuses, quand les amende-

ments, les sous-amendements, les corrections, les additions, se multiplient avec une effrayante fécondité, qu'il doit opposer son calme et sa dignité aux envahissements des passions, ou apporter le flambeau de son bon sens pour éclairer ce chaos où tous marchent à tâtons, se heurtent et s'égarent. Le meilleur président que jamais la Chambre ait eu, est sans contredit M. Dupin aîné. Il déblayait le terrain avec une habileté étonnante; il laissait s'épuiser tous les amours-propres dans les plus extravagantes divagations, et puis, reprenant l'article de la loi, il le commentait; il éclaircissait la pensée un peu confuse des amendements et contre-amendements, à tel point que leurs auteurs étaient censés les avoir formulés avec beaucoup d'esprit.

Les majorités sont d'ordinaire très-égoïstes, et elles aiment à écraser de leur supériorité numérique tous ceux qui sont d'un avis contraire. Aussi ne se gênent-elles pas pour former le bureau, c'est-à-dire les secrétaires, de leurs propres éléments, et les prendre dans leur sein. Eh bien! franchement, c'est un mal, et un mal d'autant plus grand qu'il laisse une large place aux plaintes et aux accusations. Les hommes les plus rigides ne peuvent souvent se défendre d'un sentiment de partialité envers leurs amis et leurs partisans; il y en a même qui ne se piquent pas d'être impartiaux, et

qui s'en font une gloire. Mais, à mon avis, il faut ôter à ses adversaires, même l'apparence d'une raison contre soi ; il faut leur prouver avec la dernière évidence qu'ils récriminent à tort. Pour cela les majorités fortes, compactes, après avoir assuré la nomination du président, devraient prendre les secrétaires dans toutes les nuances de la Chambre, et faire constater par leurs adversaires mêmes que la majorité est là où elle est réellement, et qu'elles n'ont nullement besoin d'escamotage pour obtenir et faire passer telle ou telle loi. Les institutions d'une grande nation doivent être sincères, et porter un caractère de grandeur et de dignité. Tout ce qui tend à affaiblir, à discréditer le jeu de ces institutions doit être scrupuleusement écarté; car la France, habituée à donner l'impulsion au monde civilisé, doit en même temps l'éclatant exemple du bonheur des peuples, dans l'ordre intérieur et dans la stricte observation des lois librement consenties, consciencieusement votées.

Ceci une fois posé, tournons nos regards vers cette tribune dont j'ai tout à l'heure parlé, et écoutons les célébrités parlementaires qui vont défiler devant nous.

Voici d'abord M. Billault, de Nantes. Il va hardiment à la tribune, il est avocat, il a l'habitude de parler, et il en use. A chaque événement, à

chaque question qui surgit à l'horizon politique, on est sûr de le voir inscrit sur la liste de ceux qui vont combattre la politique ministérielle. De quelque côté qu'il aborde la tribune, on peut être certain qu'il va passer en revue tout ce qu'il croit capable de discréditer ses adversaires, de leur ôter l'influence gouvernementale, et de prouver que le pays ne marche pas avec eux. M. Billault n'est pas dépourvu de certains arguments spécieux ; il sait arrondir sa phrase, insister sur le côté vulnérable ; mais il a le malheur de se répéter, il n'a pas encore le don d'être concis, il ne sait pas se résumer ; et s'il est amené à la tribune par une réplique qui demande de renverser sur-le-champ les arguments de ses adversaires, il laisse sentir son aiguillon, il parle à côté, parce qu'il ne sait pas se maîtriser et brider son amour-propre. M. Billault est ordinairement l'avant-coureur de M. Thiers, son aide de camp, chargé de faire une reconnaissance sur le terrain ennemi. On est tellement habitué à voir et à entendre M. Billault, que rarement le ministère sent la nécessité de répondre ; et quand il répond, c'est par la bouche de M. Duchâtel. Et c'est tout simple, car M. Billault passe pour être le candidat au portefeuille de l'intérieur, dans le cabinet rêvé par le *Constitutionnel.*

M. le comte Duchâtel est de l'école dite *doctri-*

naire. Pour la bien définir, il faut dire que les hommes qui la composent tâchent de réduire tous les événements, et de les ramener à un principe, à une doctrine. Tout ce qui semble posé sur une base certaine rend les hommes qui ont travaillé à obtenir ce résultat inflexibles dans leur manière de voir. Aussi reproche-t-on à cette nuance de la science politique une morgue, une roideur de formes et une fierté blessantes. Notez bien que je ne donne pas ici ma propre définition, mais une définition généralement accréditée; j'aurai lieu ailleurs de dire mon opinion personnelle là-dessus.

M. Duchâtel est trop tranchant à la tribune. Quand il n'est pas vivement excité, sa parole tombe dédaigneusement; dans le cas contraire, son mécontentement s'aperçoit au coin de sa bouche, sa voix cesse d'être voilée, elle devient claire, sonore, distincte. Sa parole est vive, mais il se donne rarement la peine de s'élever à une vraie éloquence; il est trop sûr d'être appuyé, il a compté ses voix, et alors à quoi bon faire des frais? Je suis convaincu que dans plusieurs harangues de M. Duchâtel cette pensée devient dominante, et influe sur ses arguments, dont ordinairement la dernière expression est celle-ci : « Vous trouvez que nous gouvernons mal, renversez-nous ! »

Cette manière de discuter est on ne peut plus vi-

cieuse. Il n'est pas logique de mettre toujours derrière le rempart de la majorité un gouvernement qui peut parfois errer ; de n'admettre aucune réforme que la marche du temps exige, par cela seul que l'on possède une majorité compacte. Le succès aveugle d'ordinaire, et quand on croit marcher sur un terrain solide en levant haut la tête, on peut ne pas apercevoir à ses pieds un précipice que les constants efforts des adversaires y ont creusé. Quoi qu'il en soit, les discours de M. Duchâtel portent l'empreinte d'une capacité incontestable et d'une grande facilité d'improvisation.

Depuis quinze ans environ M. Odilon Barrot est à la tête de l'opposition dynastique, c'est-à-dire de celle qui veut avec la monarchie héréditaire donner au pays assez de liberté pour qu'il puisse se passer du rêve de la république. Dans toutes les grandes questions qui ont agité, depuis la révolution de Juillet, la France et la Chambre de ses représentants, M. Odilon Barrot est venu à la tribune exposer l'opinion de son parti. Sa voix est mâle, profonde, sa tête est noble, et son regard a de l'éclat. Il possède une certaine dignité de langage que lui donne la conviction de sa probité politique. On ne peut, jusqu'à présent du moins, lui reprocher d'abriter sous ses paroles le désir de son élévation personnelle ; aussi est-il respecté même de

ses plus grands ennemis politiques. M. Odilon Barrot est éloquent, mais son éloquence est froide. Cette haute raison dont il donne toujours la preuve, même dans ses plus grands écarts, paralyse, pour ainsi dire, l'élan de son âme, et glace dans sa bouche de chaleureuses paroles. Son discours n'influe pas, ne pénètre pas, parce qu'il n'a pas assez d'ardeur ; la vie n'y circule pas, il est comme une belle oraison funèbre. Si M. Odilon Barrot ne peut obtenir de succès pour sa manière de voir, sa parole du moins pèse dans la balance des considérations.

Mais voici M. Berryer! C'est le plus beau talent oratoire perdu pour la monarchie de Juillet. Il le sait lui-même; mais, fidèle à la bannière qu'il a choisie, il subit les conséquences nécessaires de sa croyance politique. M. Berryer est, comme chacun le sait, légitimiste. Certes il est beau d'embrasser la cause du malheur, de garder le culte d'un pouvoir déchu; mais la présence à la Chambre des hommes de son parti est une véritable anomalie. Que signifie le serment prêté, dans leur bouche? Rien, absolument rien. Personne n'y croit, eux les premiers, et chacun se demande ce qu'ils viennent faire à la Chambre? Constitutionnellement parlant, ils ne peuvent élever la voix pour défendre leur doctrine, la loi s'y oppose; un rappel à l'ordre peut couper court à toute tentative de

cette nature. Or, un homme qui se respecte devrait-il rejeter loin de lui le désir de figurer dans cette Chambre, où il doit prononcer lui-même la condamnation de ses espérances. Mais passons, et revenons à M. Berryer comme orateur. Certes, il faut avouer franchement qu'il est difficile de l'entendre parler, sans être entraîné sympathiquement par son éloquence. C'est, que l'on me pardonne cette comparaison, c'est le Mirabeau du royalisme. Un geste noble, un organe vibrant et sonore, une parole puissante et chaleureuse, tout en lui concourt à le rendre le grand orateur de la tribune moderne. Écoutez-le : il ne vous flatte pas, il ne vous promet pas d'oublier ses convictions, il trouve précisément toujours le moyen de vous dire le contraire. Eh bien ! telle est la puissance de ce talent hors ligne, que vous l'écoutez malgré vous, que vous l'approuvez, et regrettez qu'un homme de cette trempe ne se trouve pas dans votre parti. Écoutez-le surtout quand, chemin faisant, il rencontre un beau fait, une gloire appartenant aux hommes de son pays (avant toute chose, Berryer est Français) : quelle chaleur ! quelle grandeur ! quelle élévation de pensée ! Les partis disparaissent, la France seule rayonne, et le grand citoyen s'élève au-dessus des petitesses de coterie ; il domine, il entraîne, il fait battre des mains ses par-

tisans et ses ennemis ; car la gloire dans sa bouche se pare de nouveaux lauriers, et prend des proportions gigantesques.

Voulez-vous de la dextérité dans la parole, du charme dans l'élocution, et surtout des dissertations sur les relations extérieures de la France? Voici M. Mauguin. Il est le plus instruit, dans cette matière, de tous les députés passés, présents et futurs. Sa plus grande ambition est, dit-on, le ministère que dirige pour le moment M. Guizot. Aussitôt qu'il est à la tribune (et il ne réclame la parole que quand il faut traiter quelque question extérieure), il se met à expliquer le texte des traités patents, cachés ; des traités qui existent et qui n'existent pas. Il refait, à sa volonté, une carte géographique pour son usage particulier, et prouve à tout le monde comme quoi tel ou tel article de telle ou telle convention n'est obligatoire qu'autant que, etc., etc.; et là-dessus comme il discute ! C'est un véritable plaisir. Mais il est à regretter que M. Mauguin fasse bon marché de sa conviction. Gardez-vous bien de l'accuser de versatilité ! Cela n'est, à proprement parler, que la suite de sa facilité de se convaincre pour et contre, sans aucune arrière-pensée, sans aucun intérêt personnel. M. Mauguin a marché assez longtemps de concert avec M. Barrot ; mais, mécontent d'être absorbé par

lui, il s'en est séparé, et est resté tout seul de son avis. De là il a perdu un peu de sa popularité, et le nom de Mauguin ne vient plus aussi souvent sous la plume des écrivains, ni dans la bouche des orateurs de l'Opposition. Quoi qu'il en soit, il possède un talent réel, surtout quand il faut égarer sous la phrase élégante le véritable but de la discussion, et détourner l'attention d'un point important.

Si la phrase de M. Mauguin est élégante, celle de M. de Lamartine est limpide et harmonieuse. Le célèbre député de Mâcon, longtemps resté dans les nuages du parti socialiste, dont il était le seul chef et représentant, se jeta bravement dans la majorité; puis, fatigué et froissé de n'avoir pas été compris, il l'abandonna, en apportant son éloquence au secours de l'Opposition. Après cette rupture éclatante avec le centre, on devait s'attendre à ce que, éclairé sur ses véritables sentiments, il resterait dans les rangs qu'il avait choisis. Eh bien! non; — l'Opposition avait ses chefs, et ne voulut accepter ce nouveau condottiere qu'à la suite et au rang secondaire; ce qui déplut souverainement à l'illustre auteur des *Méditations*: il médita donc et exécuta un divorce avec la gauche pour aller renforcer les rangs des républicains, et associa ses manières de grand seigneur à la rudesse tranchante

du parti radical. C'est là qu'il est pour le moment; mais je pense qu'il l'abandonnera bientôt, et reviendra à sa première idée, en nous expliquant de nouveau pourquoi il est seul. Franchement, être seul de son parti, c'est trop peu! « *Dieu seul est seul*, » a dit un grand ministre; et j'ajouterai : Encore est-il en trois personnes. Nonobstant ces fréquentes évolutions à travers les rangs de tous les partis, M. de Lamartine possède un magnifique langage; c'est la poésie faite député. Malheureusement tous ces avantages de la parole, du geste, de la tenue, de la dignité, sont mis au service d'une idée mal comprise, mal définie, et l'on pourrait sans crainte ajouter, mal conçue, sinon mal digérée. Chaque orateur doit apporter les ressources de son art à l'appui d'un système applicable ou modifiable dans la pratique; mais verser des flots d'harmonie sur une chose inconcevable, c'est arroser la pierre, c'est bâtir sur le sable du désert. Voilà pourquoi l'admirable prose du député de Mâcon reste sans effet; voilà pourquoi M. de Lamartine ne marquera jamais comme homme vraiment politique, comme homme d'État (1).

(1) Plus de deux ans se sont écoulés depuis le jour où j'ai consigné cet avis sur mes tablettes politiques. A cette époque j'étais bien loin de penser qu'un ouragan révolu-

Quand une discussion scientifique appelle à la tribune M. Arago, c'est une véritable bonne fortune pour tout le monde. Ce qui surtout frappe chez

tionnaire passerait sur la France, et me donnerait si cruellement raison. Le 24 février et toutes ses catastrophes sont venus; M. de Lamartine, porté sur le flot populaire, s'est vu un instant l'idole non-seulement de la France, mais de l'Europe entière. Jamais homme n'avait autant reçu de la main du sort! — Sa popularité était telle, que deux millions de suffrages et dix départements l'ont élu représentant du peuple.

Tout à coup cette puissance s'évanouit, cette popularité disparut, l'indifférence a enseveli ce nom retentissant; — et si, dans cette chute, les malédictions ne l'ont pas suivi, c'est que dans ses instincts il n'y avait pas de traces de violences et de sang. — « M. de Lamartine, dit si bien le *Jour-* « *nal des Débats*, a eu beau répéter qu'il ne conspirait avec « les méchants que comme le paratonnerre conspire avec la « foudre, le pays a fini par se défier du paratonnerre et de « ses amours avec la foudre. » — La France a infligé une cruelle leçon à ce tribun, qui remuait les masses au son de sa lyre de poëte : — dix-sept mille suffrages à peine sont venus timidement lui donner un souvenir de son passage au pouvoir. Ce témoignage si faible, plus cruel que l'oubli le plus complet, prouve à l'évidence que le pays a perdu sa foi en lui comme homme d'État, et que l'on sauve de l'oubli le *poëte*. — Oui, le poëte! avec toutes ses illusions, sa vanité et son extrême amour-propre.

M. de Lamartine est, dans le scrutin de la présidence, au-*dessous* de M. Ledru-Rollin.

Quelle chute! — quelle expiation!

M. Arago, c'est la lucidité admirable de l'analyse; et, ne possédât-il d'autres titres à la célébrité, ce talent seul pourrait lui tenir lieu de génie. Mais il en est autrement. La nature a été prodigue envers M. Arago de toutes les manières. Non-seulement elle lui a donné une haute capacité, elle l'a doué d'un extérieur monumental, du plus beau galbe. La peinture et la statuaire se trouvent à l'aise avec cette tête magnifique. On est saisi à l'aspect de cette figure austère, de cette taille majestueuse. Et puis vient la parole claire, nette, distincte. Il ne tourne pas la difficulté; il l'aborde hardiment. Il écarte les termes techniques de l'art, il nomme les choses dans un langage précis et correct; et quand il vous a fait toucher presque du doigt toutes les particularités du sujet, vous êtes émerveillé d'avoir compris une science que vous aviez jusque-là crue inabordable pour votre intelligence. Cette simplicité de langage n'exclut pas chez M. Arago l'élégance. Son cœur méridional s'échauffe, s'exalte, et il trouve très-aisément des expressions que le plus habile rhéteur ne désavouerait pas.

M. Dupin aîné brille aussi par la précision du langage, par la vigueur de la pensée, par des saillies pleines de bon sens. Comme M. Arago, il dépouille la chose de ses artifices, il la fait voir telle

qu'elle est, mais il lui ôtera tout son charme. C'est un bourgeois chez lui, qui prêche l'économie à sa femme; c'est un intendant, réglant ses comptes avec tout le monde. Il connaît le métier, on ne lui en impose pas, il va droit au but. Il a un culte singulier pour la majesté de la loi. Si elle est mauvaise en projet, il la combat de toutes ses forces, fait feu de tous ses arguments; mais une fois votée, elle devient à ses yeux excellente, et il la défend avec autant de vigueur qu'il la combattait. Ne cherchez pas chez lui des mouvements oratoires, des pensées choisies, des tournures gracieuses de langage. Non; il lui importe peu que le mot soit vulgaire pourvu qu'il soit juste, qu'il rende parfaitement son idée. Une fois lancé, M. Dupin n'épargne ni ses amis ni ses ennemis; il administre à tort et à travers des coups de boutoir très-dangereux, sans crier gare! Sa voix est âpre et sèche; et ce n'est pas étonnant, car c'est l'article de la loi revêtu de la forme humaine.

Après le langage rude ou mordant de M. Dupin, on prête l'oreille avec plaisir à l'éloquence de M. de Salvandy, dont la parole est fleurie, abondante, imagée. Son improvisation est facile, ses paroles coulent de source. C'est un ministre consciencieux, et il se glorifie à la tribune de ce qu'il a fait, parce qu'il le croit juste. Son esprit

est chevaleresque, ses expressions heureuses. Il parle en homme de bonne compagnie, en savant historien, en élégant prosateur. Quelquefois sa brillante imagination l'entraîne; mais il s'en aperçoit bien vite, et tempère de lui-même sa fougue pour redevenir ce que doit être tout homme public, calme, ferme et digne. On trouve toujours du plaisir à l'entendre parler. C'est un des hommes qui sentent le mieux la dignité du langage et la dignité de position.

La parole de M. de Tocqueville est correcte; il parle bien et en homme plein de son sujet, mais il n'a pas encore l'habitude de l'improvisation. Il consulte de temps à autre ses notes, mais de manière à ne pas faire voir trop qu'il ne pourrait parler sans elles. Il y a de la vivacité chez lui, de l'entraînement, et une profonde conviction; il défend bien son sujet, car il l'a bien étudié sous tous les rapports. Il a le courage de sa conviction, et c'est beaucoup dans le temps où nous sommes.

M. de Rémusat jouit d'une grande considération à la Chambre. C'est un esprit sérieux, un homme de haute capacité et d'une portée philosophique très-grande. Les actes de son passage au ministère du 1er mars ne peuvent être suffisamment appréciés, à cause du peu de temps qu'a duré son pouvoir; mais tous ceux qui l'ont approché

s'accordent à dire qu'il était digne, sous tous les rapports, d'occuper ce poste éminent. — M. de Rémusat, frappé de l'inconvénient qui résulte, pour le régime constitutionnel, de la trop grande abondance des fonctionnaires à la Chambre, se donna mission de faire adopter l'*incompatibilité*, et d'éliminer de la représentation nationale certaines catégories de fonctionnaires. — A la tribune, la logique de M. de Rémusat est serrée, pressée, et il a une telle abondance d'idées, que sa parole rapide suffit à peine à les rendre. De là vient qu'il parle excessivement vite, et qu'il faut prêter une extrême attention pour saisir l'ensemble de son discours, qui, toujours solide, toujours nourri, ne se présente pas sous la forme attrayante qu'il aurait, si l'orateur parlait posément et se donnait le temps de la réflexion.

Il y a certains orateurs qui ont le malheur de n'avoir qu'une idée fixe; qui toujours, à chaque propos, recomposent leur éternel discours, et font que personne, leurs partisans comme leurs adversaires, ne peut se décider à les écouter jusqu'au bout. De ce nombre est le député du Mans. Quand M. Ledru-Rollin se présenta devant ses électeurs, il ne promettait rien moins que le triomphe complet des doctrines radicales; il ne s'agissait de rien moins que d'entrer en conquérant dans la Cham-

bre des Députés, et là, le casque en tête, la flamberge au vent, de bouleverser tout, de conquérir tout, et reconstruire la société sur de nouvelles bases. — Les excellents habitants du pays célèbre par ses chapons, écoutant ce discours, et voyant poindre à l'horizon politique une nouvelle ère qui leur promettait le paradis sur la terre, envoyèrent ce terrible jouteur à la Chambre. Mais voyez le malheur! — M. Ledru-Rollin, plein de son idée, arrive, et plaide une cause qu'il avait perdue ailleurs, excite les murmures, puis l'impatience, puis le rire, puis... mais voilà tout. De toutes les promesses, aucune ne s'est réalisée. Il se trouve seul de son opinion; — ce qui prouve qu'il ne suffit pas de se persuader à soi-même que l'on est grand homme, mais qu'il faut encore convaincre les autres de cette supériorité, si l'on veut se faire écouter et avoir des partisans. Jusque-là on tournera dans un cercle vicieux; on s'usera à faire des phrases sans portée, et on n'opérera aucun bien : mais en revanche on peut faire bien du mal, en cherchant, par des discours peu réfléchis, à exciter le mécontentement des classes laborieuses, à les entraîner dans une fausse voie, et à aggraver encore leur mauvaise position. — Il serait à désirer que de telles réflexions pussent trouver accès au cœur des ambitieux, pour leur donner un peu

moins de confiance dans leurs propres moyens et un peu plus de charité chrétienne (1).

M. Saint-Marc Girardin a une voix suave, mélodieuse. C'est un orateur qui manque de vigueur, mais dont toutes les paroles sont frappées au coin d'une élégance qui ne le quitte jamais, soit à la tribune, soit au Collége de France. L'habitude de la chaire lui a donné l'habitude de la tribune. Là et ici, il procède de même; il presse ses arguments, ses aperçus, et à la fin, rassemblant toutes ses forces, il termine par des mots à effet, et l'effet ne lui manque jamais.

A présent, regardez cet homme qui se dirige vers la tribune. Il monte lentement les degrés,

(1) Au moment où ce livre s'imprime, la République est proclamée, le Président élu, et M. Ledru-Rollin a marqué son passage aux affaires. Il a essayé de son régime de violences, il a publié ses fameuses circulaires, il a inondé le pays de ses commissaires. L'expérience est faite, et il ne reste à M. Ledru-Rollin que la triste renommée de ses rêves insensés. Il se retrouve, comme jadis, sur son banc de député, avec sa vaine colère, ses phrases redondantes, et la malédiction du pays en sus. Il a à se reprocher la chute du crédit, la méfiance universelle, la misère publique, et toutes les plaies que les révolutions traînent à leur suite. Ses intentions ont pu être honnêtes, ses convictions sincères; mais Paris ensanglanté dans les journées de Février et de Juin l'accusera éternellement, et l'histoire inflexible le jugera avec toute sa sévérité.

s'appuie sur le marbre, et attend que le silence soit rétabli. C'est M. Guizot. — Il commence, et sa voix est profonde, calme; sa phrase inflexible. Rien ne l'émeut. Il aborde son sujet avec aisance, écarte ce qu'il croit de nature à le gêner, et parle avec précision, avec autorité; d'aucuns disent même avec trop d'autorité. Il ne se gêne nullement avec ses adversaires; il les admoneste, leur donne une leçon; il leur prouve qu'ils sont des pygmées à côté de lui; qu'ils ne comprennent pas la politique en grand; que lui seul la pratique. Peu à peu sa voix, sans quitter les cordes basses, devient sonore; le sujet s'agrandit dans sa bouche, il s'anime, son œil flamboie; mais son visage est impassible; son geste devient plus fréquent, sa parole incisive, et jamais la dignité ne l'abandonne. L'adresse avec laquelle il manie la parole est incomparable; il ne dira jamais autre chose que ce qu'il veut dire. Les interruptions les plus bruyantes, les dénégations les plus vives ne le font jamais dévier de sa route. C'est un roc contre lequel les vagues en furie s'épuisent en vain; il est inébranlable. C'est dans les moments d'orage que M. Guizot devient réellement sublime; il trouve alors des accents d'une hardiesse surprenante. Il se recule, redresse la tête avec fierté; puis, un bras tendu en avant, et l'autre serrant avec force

le marbre de la tribune, il jette à la face de ses adversaires des paroles écrasantes; puis, quand le tumulte s'apaise, vaincu par son inflexibilité, il reprend sa posture primitive, s'accoude de nouveau, et recommence paisiblement la suite de son argumentation. J'ai cent fois entendu M. Guizot à la tribune, et je l'ai, dans toute occasion, vu tel que je le dépeins. Son extrême habileté consiste à écarter tout ce à quoi il ne veut pas ou ne croit pas digne de répondre. Il a un grand art pour renvoyer le reproche à ses adversaires, et, par quelque parole profonde, remuer chez eux la fibre de la susceptibilité, de telle manière qu'oubliant leurs principales objections ou leurs interpellations, ils accourent à la tribune pour se défendre de l'attaque du ministre, qui sort triomphant d'une lutte où il n'a engagé qu'une partie de ses ressources sur une faible partie des objections de ceux qui l'ont accusé. Voici un immense talent, un puissant orateur et un véritable homme d'État. J'avoue franchement que M. Guizot est, pour moi, la personnification la plus complète de l'homme public. Lui seul pratique cette maxime, que *le cœur de l'homme d'État doit être dans sa tête.* Homme privé, il s'impressionne, il se passionne; mais, homme public, il est grave, mesuré, froid, froid jusqu'à la sécheresse, j'en conviens; mais

avec de la sensiblerie il faut à tout jamais renoncer à conduire les affaires. Dans son département surtout, il faut du calme, de la tenue, de la dignité, et il possède tout cela au suprême degré.

Maintenant tout le monde a parlé, tous les arguments sont épuisés, la question est éclaircie sous toutes les faces, il ne reste plus qu'à voter. Eh bien non; il existe un côté que tout le monde a négligé, que personne n'a aperçu, et de ce côté-là il y a un monde d'objections. M. Thiers demande la parole, et court à la tribune.

Si la nature a été prodigue dans ses dons envers quelques hommes d'élite, elle a été en revanche complétement avare à l'égard de cet homme d'État. Petit de taille, d'une tournure presque commune, d'une figure joufflue, d'une voix criarde et haute, tout en lui semblait être réuni pour l'exclure de la vie parlementaire et le priver des succès de la tribune. Lui seul s'est dit que tout cela ne devait pas l'empêcher de faire son chemin politique, et il entra bravement en lutte avec la nature; il combattit et... il a vaincu. Qui pourrait en effet, à l'heure qu'il est, contester les éminentes qualités de M. Thiers? Personne; et que celui qui serait tenté d'en douter vienne, et qu'il écoute. Il va parler, comme je l'ai dit plus haut, sur une question complétement épuisée, que lui seul sait encore

abordable. Il est à la tribune. Il est si petit, qu'à peine sa tête apparaît au-dessus du marbre; cela ne l'inquiète guère, il sait que tout à l'heure il grandira. Il commence, il parle. — Aux premières paroles qu'il prononce, on ne peut se défendre d'une sensation désagréable. Cette voix, qui vous déchire le tympan et qui vous agace les nerfs, n'est pas faite pour captiver votre bienveillance. Eh bien! il n'en a pas besoin. Un peu de patience, et vous l'écouterez avec intérêt, puis avec plaisir; puis il vous fera passer par toutes les gradations possibles de la plus puissante émotion; il s'insinuera dans votre esprit, vous étonnera, vous électrisera, vous imposera sa manière de voir, vous subjuguera, et vous n'oserez pas respirer même, en le suivant à la course dans tous les dédales de sa pensée, claire, précise. Vous admirerez la nouveauté des aperçus, l'horizon politique s'ouvrira devant vous, et cet homme si petit tout à l'heure devient un géant! De son pas hardi, il parcourra la vaste étendue de l'Europe, il franchira les mers, et vous entraînera haletant là où il lui plaira de vous conduire. Les traits d'esprit, comme un diamant à mille facettes, jailliront de cette tête qui absorbe tout. Finances, droit public, droit international, guerre, économie politique, sciences, beaux-arts, rien ne l'embarrasse. Il a tout étudié, tout appris;

et je vous assure que ce mot qui dans le moment a fait tant rire, ce mot à un homme d'État d'Angleterre, pour le prier de lui donner une demi-heure afin de lui expliquer le système financier de l'Angleterre, n'était pas une étourderie, une forfanterie de sa part. Nullement. Je suis convaincu qu'il aurait compris beaucoup plus vite tous ces rouages compliqués, et vous aurait donné un plan tout fait pour les simplifier. Allez causer avec les directeurs des différents ministères par lesquels il a passé; ils vous diront tous qu'il saisissait au vol tous les renseignements, qu'il se les appropriait, et les rendait à ses interlocuteurs, amendés, revus et corrigés. Des hommes graves qui se passionnent difficilement ne peuvent concevoir cette puissante organisation qui devine, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ne pouvait pas apprendre. Jurisconsulte et guerrier, également apte à diriger le ministère des travaux publics et celui de la marine, des finances ou des affaires étrangères, il y a des généraux qui, comme dit Timon dans son livre des Orateurs, *serviraient très-volontiers sous ses ordres;* et lui, Timon, ne voudrait pas jurer *qu'il ne gagnerait pas des batailles*. Mais aussi quelle finesse dans la conception, dans le discernement, et quelle force de poumons dans cet homme infatigable! Avec lui n'attendez pas de ces effets de rhétorique qui

éblouissent, mais n'ont pas d'autre effet. Non; ce n'est pas un discours qu'il vous fait, c'est une conversation intime qu'il a avec vous. De temps à autre il vous demande pardon d'abuser de vos moments, et au même instant il vous entraîne, vous fait assister à de nouveaux combats; il vous développe des plans gigantesques, refait les batailles, les siéges, et prouve, à n'en pouvoir douter, que si jusqu'à présent vous avez cru le contraire de ce qu'il expose, c'est que vous étiez dans l'erreur, quoique vous ayez agi ou vu sur place.

Avec lui c'est une charmante causerie; c'est un petit colloque politique, le tout assaisonné de gloire, de patriotisme, de toutes les séductions du naturel. — Il rentrera sans votre permission dans la discussion générale, quoique la clôture soit prononcée, et ne quittera la tribune qu'après avoir parlé cinq heures durant sans désemparer, sans ennui pour vous, sans lassitude pour lui, et après avoir forcé ses adversaires à le suivre sur le terrain qu'il a choisi. — Ordinairement c'est M. Guizot qui lui répond; mais, habile dans ses luttes oratoires, il demande souvent à ne répondre que le lendemain, car il connaît l'éblouissant prestige de son adversaire; il veut faire oublier cette fantasmagorie de la parole, qui donne le vertige même aux plus aguerris. — Il sait qu'il est difficile de se défendre

contre des arguments péremptoires, quoique spécieux pour la plupart; car « rien n'est plus facile, dit Timon, que de réfuter les discours de M. Thiers quand on les a lus avec calme, et rien de plus difficile quand on les a simplement entendus. » — Cette bonhomie sans prétention, qui ne semble parler qu'à votre raison et nullement à vos passions; cette élocution à la portée de tout le monde, sont tellement séduisantes, que plus d'une fois tel qui est entré dans la salle adversaire décidé de M. Thiers, en est sorti son admirateur passionné. Si avec cette étonnante facilité on rencontrait dans M. Thiers des principes arrêtés, si l'on pouvait compter sur la stabilité de ses opinions, il aurait le droit de réclamer la première place parmi les hommes d'État de toutes les époques et de toutes les nations. Malheureusement il n'en est pas ainsi : dans l'Opposition c'est un homme parfait; au pouvoir il est incomplet.

Quoi qu'il en soit, M. Thiers possède un talent pratique immense. Son esprit est conservateur, avec tout le développement que comporte le progrès et la marche constante de l'humanité. Son patriotisme est ardent et sincère; il est homme de la nation, et ses plus grands écarts politiques ont toujours pour base l'honneur du pays. — M. Guizot sera peut-être le dernier ministre de la vieille mo-

narchie ; M. Thiers est l'homme inévitable de la régence. — Mais, quel que soit l'avenir que Dieu réserve à la France, ces deux hommes d'État prouveront que les grandes capacités sont utiles sous tous les règnes, sous tous les régimes.

En terminant cette esquisse des deux Chambres, j'ajouterai encore quelques réflexions sur la manière de confectionner les lois.

Dans une société bien organisée, l'effort commun des législateurs devrait tendre à ne donner à leurs concitoyens que des lois mûrement réfléchies, élaborées avec calme et discutées avec toute la sagesse nécessaire, pour les faire respecter dans l'avenir. Le but unique d'une législation devrait être, ce me semble, d'assurer au peuple la sécurité de possession, et de prévenir les crimes qui troublent l'ordre social. Il faut encore que tout citoyen soit convaincu que la loi qui lui prescrit l'observation de telle ou telle chose, qui l'empêche de transgresser certaines conventions jugées nécessaires au maintien de la liberté commune, n'est pas une loi de pure vexation, qu'elle ne lui est pas imposée par l'oppression d'un pouvoir qui abuse de sa force. Le législateur doit prévoir tous les cas qui

peuvent se présenter dans le cours de la vie des peuples, et régler les rapports sociaux de ceux qui participent au bénéfice de cette société même. De cette manière, dans les temps de calme, d'ordre et de paix, le citoyen apprendrait à respecter l'inflexibilité de la loi, parce qu'il lui serait complétement démontré que c'est la prévoyance seule qui en a dicté les conditions, et qui l'a promulguée. Mais souvent il n'en est pas ainsi. Les lois répressives surtout s'élaborent rarement dans le calme; elles naissent au milieu des luttes des partis et des passions. Chaque événement malheureux, chaque tentative insensée, éveille les colères et les vengeances. C'est sous l'impression des haines déchaînées qu'on porte à la tribune des lois fabriquées à la hâte, des lois d'urgence, des lois oppressives qui se discréditent d'avance, et laissent une impression ineffaçable dans l'esprit de tous ceux qui se croient vaincus dans la lutte du moment, et subissent la triste nécessité de courber la tête devant le parti vainqueur. La France, après la révolution de Juillet, a vu un grand nombre de ces lois imposées par la nécessité du moment. On en a écarté quelques-unes, adopté quelques autres; mais, il faut le dire, à chacune d'elles est attachée une espèce de réprobation générale; en sorte que les vainqueurs n'osent les appliquer que très-rarement,

et que tous les efforts des vaincus tendent à les discréditer et à les faire abroger. Les lois dites de Septembre sont très-bonnes en elles-mêmes, et si elles avaient vu le jour en temps calme, elles seraient respectées; tandis que, nées de l'exécrable attentat de Fieschi, elles sont devenues odieuses par cela seul que le pouvoir semblait, en les créant, rendre tous ses adversaires indistinctement solidaires du crime d'un seul. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ces lois seront abrogées ou modifiées, ou bien elles tomberont en désuétude. Quelque lutte, quelque haine des partis les tirera peut-être encore de leur oubli; mais aucun effort humain ne leur donnera l'imposante considération qui entoure les lois sages, que ni la colère ni la vengeance n'ont créées. — On répliquera à cela que certaines lois sont forcément le fruit d'une circonstance particulière, imprévue, inconnue jusqu'alors. D'accord : mais au moins il ne faut pas se presser de les généraliser. Si la loi est nécessaire, qu'elle le devienne par la force des choses ; mais qu'elle ne soit jamais, dans quelques mains que ce soit, l'instrument de l'arbitraire ou d'une vengeance particulière; car elle serait alors un glaive à double tranchant.

IV.

TRIBUNAUX.

Un juge de paix par canton, un tribunal de première instance par arrondissement, et vingt-sept cours royales ou d'appel, forment, en matière civile, trois degrés de juridiction en France. Les délits de police correctionnelle sont jugés par une chambre du tribunal de première instance ; les crimes et les délits graves passent au jugement de la cour d'assises dans chaque département. Une cour de cassation pour le royaume tout entier, prononce en dernier ressort sur les demandes en cassation contre les arrêts et les jugements des cours

et des tribunaux. Une cour, établie pour vérifier les comptes rendus par les principaux fonctionnaires de l'administration des finances, porte le nom de cour des comptes. Les affaires commerciales sont jugées par les tribunaux de commerce siégeant dans la plupart des chefs-lieux de département. — A vrai dire, on devrait considérer le conseil d'État comme un tribunal suprême en matière administrative ; mais comme ses attributions sont multiples, il ne peut pas en être question ici.

Le tribunal de paix, institution toute bienfaisante, rend les plus grands services aux habitants. Son nom indique la mission qui lui est donnée ; il concilie beaucoup de petites querelles, et ramène à la concorde les gens chicaniers sur de petites choses. Ses jugements sont irrévocables et inattaquables jusqu'à la concurrence de cent francs ; passé cette somme, on peut appeler de sa décision au tribunal de première instance ; mais toute cause, de quelque nature que ce soit, devant donner matière à procès doit être portée devant ce tribunal, sauf ensuite à la porter plus haut, s'il décline sa compétence, ou si les plaideurs se trouvent dans les conditions que la loi a définies. Le juge de paix assigne par devers lui deux fois : une première fois sans frais, dans son cabinet, où il tâche de

réconcilier les parties; si l'on n'obtempère pas à ses conseils, il évoque l'affaire et la juge publiquement. — Pour des causes minimes, il n'est pas besoin de plaidoyer; mais l'esprit de chicane a de la peine à laisser ce petit champ clos sans défenseur. Une foule de gens officieux, bacheliers ès loi, vous rendent le service d'embrouiller votre affaire, et vous réclament des honoraires. Dans d'autres affaires, qui ne sont pourtant portées là que provisoirement, le talent et l'assistance de plus fameux avocats sont quelquefois demandés, et l'on y plaide en forme avec les mouvements oratoires, etc.; et ce pauvre juge de paix est obligé de subir toutes ces déclamations sans dormir, car il est seul. Dans d'autres tribunaux il y a un président et deux juges au moins; ils peuvent alors alternativement se livrer aux douceurs d'un petit somme entre deux périodes; mais ici l'attention du juge unique est nécessaire pour rendre le jugement motivé; l'ennui cependant est quelquefois plus fort que le devoir, témoin ce fameux arrêt si souvent cité :

— Le juge (réveillé en sursaut par une péroraison) : Qu'on l'exécute!

— L'avocat : Mais il s'agit d'un pré.

— Le juge : Qu'on le fauche!

Les tribunaux de première instance connaissent de toutes les affaires civiles, et rendent les juge-

ments au premier degré. Si les parties reconnaissent la justice de leurs arrêts, le procès se termine là, et le jugement est exécuté; mais si l'une ou l'autre ne se croit pas bien jugée, elle en appelle devant la cour royale, dont la décision peut encore être rejetée pour vice de forme, ou pour une mauvaise application de la loi. Alors la cause est portée devant la cour de cassation. Cette cour ne procède pas ici comme les tribunaux suprêmes dans d'autres pays : elle ne juge pas en dernier ressort; elle casse seulement l'arrêt, en admettant le pourvoi, et renvoie les parties devant une autre juridiction, devant une autre cour royale ou tribunal. Si cette décision est méconnue par une autre cour, et si cette dernière juge de la même manière que la précédente, la cour de cassation, qui a rendu son arrêt par l'organe d'une seule chambre, se réunit alors en audience solennelle, toutes les chambres présentes, juges et conseillers en robes rouges. L'arrêt rendu dans cette forme est obligatoire, il acquiert force de loi, et toutes les cours ont l'obligation de respecter désormais sa décision souveraine.

Toutes les causes portées devant les tribunaux sont défendues par des avocats, qui se divisent en deux classes : avocats à la cour royale, à la cour de cassation et au conseil du Roi. Chaque avocat

est inscrit au tableau, et fait un stage de deux années avant d'obtenir cet honneur. Cette inscription le fait entrer dans la famille du barreau, qui a sa chambre de discipline, présidée par un bâtonnier de l'ordre, choisi pour deux ans par tous les avocats du ressort. Le bâtonnier prend la défense de chaque membre, et veille à ce que l'honneur de la corporation reste toujours sans tache; il préside les conférences et dirige les débats sur un point quelconque de jurisprudence très-peu éclairci encore, et prononce les discours de rentrée. Il présente les stagiaires au serment devant la cour, et, conjointement avec le conseil, prononce les peines disciplinaires, qui peuvent être attaquées devant la cour ayant qualité de les maintenir ou de les réformer. Quelquefois le procureur du Roi, non satisfait de la décision de l'ordre, qui très-souvent se contente, selon l'expression d'un de ses membres, *d'égratigner pour ne pas faire une blessure*, appelle *a minimâ,* et fait prononcer soit une suspension plus longue, soit la radiation du tableau. Le radié ne peut plus plaider, et il ne lui reste d'autre ressource que d'ouvrir un cabinet de consultations, d'où il peut créer toute sorte d'embarras aux parties adverses, s'il est familier dans le dédale des lois.

Comme à Paris les inscriptions au tableau sont si

nombreuses qu'il est difficile de connaître tous ses membres, une foule d'intrigants, d'hommes tarés, de gens sans honneur ni probité, usurpent ici le titre d'avocat, et, sous ce nom respectable, se livrent à divers méfaits et escroqueries. — La répression de ces abus est extrêmement difficile; car ces gens connaissent le Code et frisent les délits, pour ne pas se laisser prendre. Mais malheur aux hommes de bonne foi, probes, sans subterfuges, qui tombent entre leurs griffes! Les prétendus avocats extorquent leur argent, s'entendent en sous-main avec leurs adversaires, et s'arrangent de manière que le dernier et le plus offrant enchérisseur a raison; ils minutent les conventions avec une adresse diabolique, et leur dupe se présentant, son contrat à la main, devant les tribunaux, apprend, mais trop tard, qu'il était le jouet de deux fripons.

Le tribunal de commerce, comme son nom l'indique, sert à juger les matières purement commerciales. Toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans l'exécution de contrats passés entre deux commerçants, les billets à ordre et leurs endos, les déclarations de faillite, etc., sont du ressort de ce tribunal. On peut dire que ses jugements sont pour la plupart des sentences arbitrales; aussi le choix du président et des juges appartient-il exclusivement aux notables commerçants. Aucun membre

porté sur cette liste ne peut décliner d'accepter ces fonctions ; mais pour qu'elles ne deviennent pas onéreuses, la loi règle leur durée à deux années d'exercice. — Le jugement de ces affaires est quelquefois très-curieux et digne d'attention. Des gens qui hier encore n'avaient aucune notion nécessaire de la jurisprudence commerciale, guidés par l'admirable instinct du juste et de l'injuste, motivent quelquefois leurs arrêts d'une manière très-remarquable, et comme s'ils avaient passé leur vie à l'étude du Code.

La justice, et surtout la justice criminelle, se rend en France avec toutes les garanties désirables. La publicité des débats aide principalement soit les plaideurs, soit les coupables, et leur assure, pour ainsi dire, un recours devant le tribunal de l'opinion publique.

Aussitôt que le crime est commis, le commissaire de police du quartier est averti. Il se transporte sur le lieu, dresse un procès-verbal des circonstances qui ont accompagné le crime, et transmet son rapport au procureur du Roi. Celui-ci, à son tour, se rend de sa personne sur le théâtre du crime, et dirige les investigations ; mais comme le procureur du Roi est un magistrat *amovible*, et qu'à ce titre il pourrait ne pas présenter assez de garanties d'impartialité, il s'adjoint un juge d'instruction, juge

inamovible, et lui laisse la direction absolue de l'enquête. Le juge d'instruction lance des mandats de dépôt et de comparution, écoute les dépositions des témoins, dirige les enquêtes, ordonne les arrestations, requiert la force armée, etc. Il peut retenir ou élargir à volonté, ordonner l'arrestation au secret, et transmet toute la procédure à la cour royale, chambre des mises en accusation. Là, tous les procès-verbaux sont examinés; on ordonne un supplément d'instruction, si la chose est nécessaire, et après un examen scrupuleux on prononce l'arrêt. Si les indices chargent l'accusé, sa mise en accusation est prononcée, et l'inculpé est traduit devant la cour d'assises; dans le cas contraire, sa mise en liberté est ordonnée. — L'instruction terminée, l'arrêt préventif rendu, le secret est levé; l'accusé peut communiquer avec l'avocat soit choisi par lui, soit nommé d'office par le président de la cour.

La cour d'assises est un tribunal de douze citoyens, payant patente et jouissant des droits politiques. Ils prêtent serment de ne juger que selon leur conscience, et ils s'appellent *jurés*. Les jurés peuvent être récusés par l'inculpé; six en motivant la récusation, six purement et simplement par ce seul mot : *Je le récuse!* Cette récusation a pour but l'impartialité; et si parmi ses juges naturels l'accusé

croit avoir des ennemis, cela seul suffit pour les éloigner. Le procureur du Roi a la même faculté dans l'intérêt de la loi, et l'exerce surtout dans les délits de la presse, où, pour la plupart, les passions politiques sont en jeu. — Une fois les récusations épuisées, les jurés entrent dans la salle et les débats commencent, dirigés par le président de la cour. — Ici, je me permets d'émettre une opinion. La manifestation de la vérité est certainement très-désirable, et le crime ne doit jamais rester impuni; mais le président devrait, je pense, s'interdire toute question insidieuse, toute explication donnée à la parole de l'accusé. L'appareil de la justice a toujours quelque chose d'intimidant, même pour l'homme le plus innocent: il peut se troubler, balbutier, se contredire, le tout fort innocemment. Le président ne devrait donc pas augmenter ce trouble par des interpellations directes, en disant, par exemple : « *Vous vous troublez, donc la conscience parle, et vous êtes coupable.* » — Il faut laisser ces moyens au procureur du Roi, magistrat chargé des intérêts de la société. C'est un moyen oratoire pour lui; qu'il en use : mais le président doit être impassible comme la loi. Il est là pour diriger les débats, maintenir l'ordre de la discussion, et recevoir les dépositions. Le résumé de la cause, qu'il fait après la clôture, devrait toujours

être fait de la manière la plus impartiale, sans commentaires, sans indications. Malheureusement il y a eu quelquefois des cas où les présidents se sont permis de contrevenir à ce principe en se livrant à l'appréciation, soit des actes de l'accusé, soit des moyens de défense, et de la ruiner par un mot, ou d'indiquer un verdict par une insinuation. Cela est peu digne de la haute magistrature, devant laquelle les passions devraient expirer, pour que le juge ne soit que l'image vivante de la justice et de l'impartialité. — On exige des jurés de n'être point influencés par les impressions du dehors; tant qu'ils siégent sur leurs bancs ou qu'ils restent dans la salle des délibérations, tout contact avec qui que ce soit, toute conversation leur est interdite. Pourquoi le président voudrait-il violer cette disposition de la loi en se mettant presque en rapport indirect avec eux, et souffler son opinion dans leur conscience? — Les verdicts des jurés étant une chose très-grave, les défenseurs des accusés cherchent tous les moyens en leur pouvoir de réserver à leurs clients quelque chance de cassation; car il y avait souvent des causes qui, jugées *ab irato* dans une localité évidemment impressionnée par les circonstances plus ou moins atroces du crime, emportaient la peine de mort, et qui, renvoyées par une cassation devant d'autres jurés, se terminaient

par un acquittement complet. — Aussi l'accusé a-t-il encore la ressource de demander le changement du jury pour cause de suspicion légitime. Ajoutez à cela que toute torture, soit physique, soit morale, est absolument interdite, et vous aurez la conviction que dans aucun pays, sinon en Angleterre, on ne trouve autant de garanties d'être bien jugé en matière criminelle. — En Angleterre on va plus loin encore : là, l'accusé n'est tenu à aucune réponse, à aucun aveu ; c'est à la justice seule de prouver la culpabilité, et le président prend le soin d'avertir le prévenu de ne point se compromettre par une réponse à la question qui lui sera faite. Le prévenu peut toujours nier ; l'attorney général produit ses preuves, le jury prononce, et le juge applique la peine.

Depuis les lois dites de Septembre, il s'est glissé un abus qu'il faudrait corriger; c'est la *citation directe*. Tout le monde qui se croit lésé, au lieu de soumettre sa cause aux lenteurs inévitables de la justice, peut traduire à la barre tel individu qu'il lui plaît. La chambre des mises en accusation ne fonctionne pas, et le tribunal est immédiatement saisi de l'affaire. Cela donne beau jeu aux mauvaises passions et fait perdre trop de temps aux juges, qui sont forcés de prononcer sur des

mesquineries que la chambre des mises en accusation rejetterait sans pitié.

La magistrature française possède les célébrités les plus distinguées, les légistes les plus habiles. Les Portalis, les Séguier, les Debelleyme, les Dupin, les Delangle, les Delapalme, sont connus et cités comme des autorités irrécusables par le monde entier. M. Portalis préside la cour de cassation, M. Séguier la cour royale, et M. Debelleyme le tribunal de première instance du département de la Seine. Le premier, illustre par son nom, se distingue par un esprit lucide, par une grande connaissance des lois, et par cette gravité qui sied si bien au plus haut magistrat du royaume.—Le second, non moins célèbre dans la famille parlementaire, profondément versé dans la jurisprudence, a pourtant quelquefois des boutades, des saillies qui compromettent la gravité de son siége. Pour un bon mot, qui, dans sa bouche, emporte pièce, il sacrifie parfois les convenances, et ses coups blessent profondément amis et ennemis. Sa querelle avec le barreau a été peu à son avantage; mais, malgré tout, c'est un magistrat intègre. — Esprit judicieux, conciliant, M. Debelleyme possède l'estime de tous. — M. Dupin aîné pourrait être nommé, à juste titre, le flambeau du parquet. Tout ce que l'on peut désirer dans un procureur du Roi, il le réunit au plus haut

degré : connaissance du texte et de l'esprit des lois, lucidité admirable, chaleur, spontanéité, haute appréciation philosophique, font de lui le plus éminent légiste de l'univers.

Dans la juridiction consulaire se sont fait le plus remarquer, dans leurs fonctions de présidents ou juges du tribunal de commerce, MM. Horace Say, Devinck et Letellier-Delafosse.

Si des juges nous passons au barreau, nous y trouverons des noms également illustres, des talents hors ligne. MM. Berryer, à la parole éloquente ; Barrot, à logique serrée ; Billault, à brillante élocution ; Chaix d'Est-Ange, défenseur obligé de toutes les causes où il faut émouvoir ; Marie, à l'austérité antique ; Crémieux, le plus subtil des argumentateurs ; Jules Favre, républicain plein d'énergie et d'éclat ; Nogent Saint-Vincent, mis subitement en première ligne par une admirable défense devant la cour des Pairs, dans le procès de Boulogne ; Ledru-Rollin, fougueux tribun du peuple ; Léon Duval, redouté par sa parole incisive, ses saillies, et, comme on dit, par ses *méchancetés noires* qui le font craindre et rechercher ; et mille autres dont les noms sont glorieusement inscrits dans les annales judiciaires.

En terminant ce chapitre, je ne puis me dispenser de dire quelques mots sur un abus qui s'est, depuis

quelque temps, introduit dans les verdicts du jury. Il s'agit de *circonstances atténuantes*. Certes, je comprends parfaitement ce que parler veut dire; mais le mot est tellement odieux qu'il faudrait y remédier le plus promptement pour que le sens moral ne se révolte pas, et qu'à la longue ces verdicts ne soient pas discrédités.

La peine de mort est aujourd'hui envisagée par beaucoup d'hommes, dont je déclare ne pas faire partie, comme antisociale; et le jury de plusieurs départements semble être très-décidé à ne la laisser jamais prononcer. Les jurés n'ayant pas le droit d'appliquer la pénalité, chose entièrement réservée aux magistrats de l'ordre judiciaire, cherchent à concilier dans leur conscience d'hommes probes, le désir de ne pas laisser échapper le coupable, avec l'horreur que leur inspire la peine de mort. Le Code criminel leur est venu en aide; ils ont trouvé là l'esprit de la loi qui a voulu que l'homme, poussé fatalement au crime, pût sauver sa vie et trouvât une excuse dans les circonstances mêmes de sa perpétration. Or, cette sauvegarde du coupable s'appelle, dans le Code, *circonstances atténuantes*. Elle abaisse la peine d'un degré, et les jurés peuvent l'abaisser même de deux. On s'est donc accroché à cette planche de salut, et l'on s'est servi de cette expression pour repousser la

peine de mort. Mais le bon sens se révolte, rien qu'au son de cette admission. Car, par exemple, une femme empoisonne son mari : circonstances atténuantes! Pourquoi? Est-ce parce qu'elle l'a empoisonné lentement à petites doses? — Un ouvrier, mauvais sujet, tue son bienfaiteur et le vole après : circonstances atténuantes! Est-ce parce qu'il l'a tué avant le vol, ou parce qu'il l'a volé après l'avoir tué? — Un frère tue sa sœur et la hache en morceaux : circonstances atténuantes! Est-ce parce que les morceaux étaient trop petits? — Deux frères tirent à plusieurs reprises des coups de fusil à leur père, et le tuent enfin : circonstances atténuantes! Est-ce parce qu'ils ne l'ont pas tué une première fois? — Et des milliers d'autres exemples qui font frémir l'humanité. Que l'on trouve donc au plus vite une expression qui, sauvant la tête du coupable, sauve aussi la morale publique. Qu'on ajoute purement et simplement : *L'accusé est coupable*, *mais le jury ne veut pas de la peine de mort!* La cour sera alors obligée d'appliquer la peine la plus forte après la peine de mort, les galères recevront le criminel, et nous n'entendrons plus parler de *circonstances atténuantes* là où l'on pourrait dire consciencieusement : *il y en a d'aggravantes!*

—

IV.

FILOUS. — CRIMES. — PRISONS.

Les tribunaux doivent naturellement être suivis de leur cortége obligé, de cette cohorte qui, en guerre continuelle avec la société et ses lois, cherche à s'assurer une existence à part, et à vivre sur le bien ou à spéculer sur la bêtise d'autrui. Le travail, dans le siècle où nous vivons, ne nourrit pas toujours son homme. Être penché douze à quatorze heures par jour sur un établi, dans un atelier, n'a rien d'attrayant en soi pour une grande partie de la population qui se cache dans les vastes flancs d'une capitale telle que Paris. L'instruction morale

n'est pas répandue dans les masses; l'instruction religieuse n'y pénètre presque pas; l'attrait du mal est puissant : de là les filouteries, les escroqueries, les vols, les délits, les crimes ensuite. De plus, il y a des gens auxquels l'existence honnête d'un ouvrier laborieux est insupportable; ils la trouvent monotone, car le lendemain y ressemble presque toujours à la veille. Leur esprit aventureux, hardi, se plaît dans la variété, dans les entreprises difficiles, compliquées d'accidents de toute sorte. Ils se lancent donc dans la carrière du mal, et, une fois sur cette pente fatale, rien ne peut les arrêter dans leur course rapide, soit que le mal ait trop d'attraits pour ceux qui en vivent, soit que la complicité des gens pervers ne puisse se rompre aisément, soit que l'âme, une fois flétrie, ne reprenne plus sa pureté primitive. La société se garde elle-même; la justice punit, il est vrai : mais cette agitation continuelle, cette lutte de ruses pour échapper aux poursuites, les applaudissements mêmes de vils rebuts de l'humanité, rachètent, pour les êtres dégradés, toutes les conséquences d'une action infâme; et pourtant cette maxime de Franklin est d'une vérité frappante :

« Si les fripons, dit-il, pouvaient connaître les « avantages attachés à la pratique du bien, ils se « feraient honnêtes gens par spéculation. »

Mais les fripons ne les connaissent pas ces avantages, ou les méprisent. Quoi qu'il en soit, le pavé de Paris est largement garni de la plus riche variété de tous les vices possibles. Si l'on possédait la science de lire le fond de l'âme sur le front des passants, on serait effrayé en voyant combien à chaque pas on coudoie de coquins, de voleurs ou d'ex-habitants des bagnes. Ouvrons seulement un volume de la *Gazette des Tribunaux*, et parcourons cette longue liste de délits, ces gradations dans l'infamie, depuis la simple chiperie de pruneaux à la porte d'un épicier jusqu'au poignard de l'*escarpe;* et l'on verra combien il est urgent de régénérer la société, de l'épurer, et de l'asseoir sur des bases plus justes et plus morales.

L'escroquerie la plus ordinaire à Paris, la plus nombreuse, et dont la réussite est presque certaine, c'est l'exploitation de la crédulité des fournisseurs de toute espèce. Il est inconcevable qu'un peuple aussi avancé dans la civilisation se laisse aussi facilement attraper. — La recette est fort connue. Une chaise de poste arrive devant un hôtel de premier rang, et surtout rue de Rivoli. On descend des malles nombreuses, et l'on demande si, dans les environs, il n'y a pas quelque maison confortable à louer en totalité. Vingt propositions pour une arrivent à l'instant. Le prince, comte ou mar-

quis de *** fait son choix, paye largement un homme d'affaires, mande des carrossiers, des maîtres d'hôtel, des officiers de bouche, ouvre négligemment un portefeuille richement garni de billets de banque, fait ses commandes, veut être promptement servi; et, avec un ton de protection hautaine, promet son appui auprès d'une kyrielle de marquis, de ducs, de ses amis, s'il est servi selon son goût. Cette assurance, ce ton fier, dégagé, impertinent, impose toujours. Tant de gens prennent l'insolence pour le cachet d'une naissance illustre et d'une grande fortune, qu'on obéit avec empressement, qu'on se hâte de bien servir ce grand seigneur qui a un si magnifique portefeuille et des billets de banque à foison. Quand tout cela est bien et dûment fourni, le châtelain de ce beau logis est fort occupé; il n'a pas le temps de vérifier les comptes, et les renvoie à un temps plus ou moins long. En attendant, la maison va grand train : des bals, des soirées où l'on joue gros jeu, se succèdent; tous les glaciers, tous les restaurants, tous les marchands, fournissent à l'envi les produits de leur industrie; puis, un beau matin, on trouve les salons vides, les chevaux vendus, la maison dégarnie, et l'oiseau au brillant plumage déniché. Ce grand personnage est un habile escroc qui, avec quelques milliers de billets de banque fri-

ponnés ailleurs, jette de la poudre aux yeux de bénévoles citadins, et s'en va autre part, quand son crédit est usé, faire les mêmes embarras et des dupes semblables. Si l'on avait voulu regarder de plus près ce beau portefeuille si bien garni, on aurait trouvé ces fameux prospectus du dentiste Désirabode ou du dégraisseur Fortier, distribués à profusion sur le pavé de Paris, et qui, par leur dessin et l'apparence du papier, ressemblent assez aux billets de cinq cents ou de mille francs de la Banque de France.

Le fait est aussitôt connu, raconté, commenté; mais Paris est grand, d'un quartier à l'autre on ne sait pas ce qui se passe. Les honnêtes industriels ont autre chose à faire que de lire les journaux; ils s'occupent de leur commerce, et l'habile imposteur a toujours beau jeu avec les mêmes procédés usés jusqu'à la corde, et toujours infaillibles. L'espoir d'un grand gain, l'apparence d'un grand train aveuglent les pauvres dupes; et l'adroit fripon se rit des conséquences judiciaires et des tribunaux, qui, après tout, ne le condamnent, le plus souvent, s'il est pris, que pour *abus de confiance*.

Ici une observation se présente. — Il est reconnu que les *faux titres* et les *fausses dignités* que les fripons se donnent influent puissamment sur le vulgaire, et les aident merveilleusement dans leur cou-

pable industrie. On devrait donc s'attacher, devant la justice, à les dépouiller de ces plumes de paon, et leur restituer leurs vrais noms et leur vraie profession. Eh bien, non. Par une singulière aberration, les journaux qui signalent les manœuvres de ces individus leur conservent les noms d'emprunt qu'ils se sont donnés ; le tribunal qui les juge les appelle par leurs titres imaginaires, et il n'est pas rare d'entendre le président s'adresser à l'individu en ces termes : « Accusé de *** (ici son nom ronflant), levez-vous ; » tandis que ce prince, duc ou comte de *** s'appelle tout bonnement *Criquet*, *Menu* ou *Pimperlé*. Il est rare, très-rare, que ces noms soient mentionnés : les escroqués, on le dirait, tiennent à honneur d'être friponnés par un marquis ; l'avocat qui le défend, le juge qui prononce sur son sort, par une convention tacite lui laissent son plumage d'emprunt. Est-ce pour se donner la satisfaction d'avoir pour client un grand personnage ? est-ce un hommage rendu à sa propre vanité, de juger un si haut coupable ? Je ne sais ; mais, ce qui est certain, c'est que les faits se passent ainsi.

Il serait difficile d'énumérer l'infinité de traits plus ou moins ingénieux qu'emploient les filous. Tantôt c'est un illustre émigré, grande victime politique, serrant précieusement contre sa poitrine

une croix d'une immense valeur, seul reste d'une grandissime fortune, souvenir de famille, don de quelque potentat. Il s'en défait avec douleur, mais il faut vivre; il se sépare de ce gage unique les larmes aux yeux; il le vend pour rien, un millier de francs! Vérification faite, la croix vaut trente sous; et cette pauvre victime de la politique était un habitant originaire de Pantin, où il vendait des allumettes chimiques ou autres. Tantôt c'est une dame descendant d'un carrosse avec deux laquais, et choisissant des pierreries. Voulant les faire payer par le duc son mari, elle emmène un commis de la maison dans sa voiture, et disparaît ensuite par une double issue. Tantôt c'est un habile ventriloque faisant une conversation avec son aïeule, et laissant dans l'antichambre l'honnête bijoutier qui se frotte les mains d'avance, dans l'espoir d'une bonne aubaine, mais qui, bientôt, ne trouve plus dans l'appartement garni que la certitude que ses bijoux courent le monde, etc., etc.

Quand on passe en revue ces nombreuses inventions, on ne peut se dissimuler que leurs auteurs font preuve d'une prodigieuse facilité de conception, et qu'une partie de ce génie malfaisant appliquée au bien pourrait faire de l'individu un homme fort remarquable dans la voie honnête. Les combinaisons qu'ils inventent sont frappées au

coin d'une habileté peu commune. Tout est prévu, calculé; et si la réussite ne suit pas toujours l'invention, c'est que la Providence, sous les traits de quelque agent de sûreté générale, se mêle quelquefois des affaires de ce monde. Ces voleurs si habiles sont guettés par des gens non moins habiles; et si l'un d'eux a l'instinct du mal, l'autre possède à un degré non moins grand la faculté de flairer un voleur à cent pas.

Voici un tour ingénieux, quoique la somme escroquée ne valût pas cette peine.

Un homme d'une cinquantaine d'années, décoré d'un ruban rouge et ayant tout l'extérieur d'un homme honorable, se présente chez un riche boulanger connu par ses petits pains au lait. Il s'annonce comme médecin ayant une maison de santé, et il vient, sur la foi de la renommée, faire un marché pour la fourniture d'une certaine quantité de petits pains tous les jours. Ses malades sont nombreux; il lui faut deux cents pains tous les jours, et, vu la quantité, il espère obtenir une diminution dans le prix. La demande étant juste est accordée. La livraison devant être faite pour le lendemain est payée d'avance. C'est bien.

Non loin du boulanger était un tailleur étalagiste bien approvisionné d'habits, de redingotes, de pantalons tout faits. Notre *médecin* y va dans la

matinée du lendemain, et demande une toilette complète, habit, pantalon, gilet... Le prix vivement débattu se monte à deux cents francs. Au moment de payer, il se trouve qu'il a oublié sa bourse. Le tailleur offre de faire porter le paquet au domicile, quand le docteur, se frappant le front : Que je suis étourdi! dit-il. J'ai dans votre voisinage une connaissance; monsieur un tel, boulanger. Je vais lui demander cette misère; faites monter un de vos jeunes gens dans mon cabriolet avec mon acquisition. Il va sans dire que l'offre est acceptée. On descend devant la boulangerie : Laissez cela ici, et suivez-moi. Une fois avec le commis dans la boutique, il dit à haute voix : Me voilà! Comment ça va-t-il? Faites-moi l'amitié de compter à ce jeune homme deux cents... Le reste de la phrase se perd dans un murmure inintelligible, mais compris par le boulanger, qui répond d'une voix sonore : Très-bien, à l'instant! Le médecin regagne son cabriolet, part, et le commis stupéfait voit arriver un panier de deux cents petits pains blancs. Il réclame deux cents francs pour le compte de son patron; il est traité de fou. On crie, on s'injurie, on s'explique; et l'histoire une fois connue, le tailleur n'a retiré de son marché que deux cents petits pains à un sou et demi la pièce, total quinze francs. On a couru, il est vrai, à l'endroit indiqué,

mais l'on n'y a trouvé ni maison ni docteur.

Les voleurs parisiens sont quelquefois doués d'une patience, d'une persévérance, d'une hardiesse inouïes. Ils combinent leurs plans, pèsent avec maturité les chances, guettent pendant des mois entiers le jour favorable à la perpétration de leur délit, et n'abandonnent une affaire entamée que quand ils ont reconnu l'impossibilité de son accomplissement. Il est tel voleur qui prévoit et fait entrer dans la réussite de son projet le meurtre et l'assassinat; tel autre entreprend des travaux pénibles pour atteindre son but. Dans ces derniers temps on a commis un vol dans la boutique d'un horloger-bijoutier; et pour arriver à ce résultat, le voleur, en vrai pionnier, a percé la voûte d'une cave, a défait et décarrelé le parquet de la boutique, et ayant opéré le déménagement le plus complet, il s'est sauvé par un égout qui du dehors lui a donné accès à l'intérieur.

L'habileté avec laquelle le vol *à la tire* s'exécute tient du merveilleux : bourses, montres, portefeuilles, mouchoirs, bijoux, disparaissent dans la foule comme par enchantement. On peut dire hardiment que là où trois hommes se rassemblent pour regarder quelque curiosité exposée à la vue des passants, il y a à coup sûr un voleur. Si vous lisiez les conseils que Vidocq, dans ses Mémoires,

donne à tous ceux qui veulent éviter d'être volés, vous frémiriez en pensant que toute précaution est inutile. Ce même Vidocq, questionné par quelqu'un comment il ne redoutait pas la vengeance de tous ceux qu'il a placés sous la main de la justice, fait cette observation qu'en général les voleurs sont lâches; ils vomissent, dans le premier moment de colère, des menaces, des malédictions; mais une fois *le temps fait*, une fois sortis du bagne, ils oublient de mettre ces menaces à exécution. Leur préoccupation, c'est le vol. Ils tuent, il est vrai, si on les gêne au moment où ils font leur *coup;* mais après, ils ne pensent qu'à se cacher ou à commettre un autre vol semblable. Quoi qu'il en ait dit, de nombreuses preuves témoignent que la férocité marche de pair avec le vol chez ces gens-là. Il est de ces êtres abominables qui se complaisent dans le meurtre, et, semblables aux bêtes carnassières, se jettent pour tuer d'abord avant de dépouiller leur victime. Le fameux procès de Lacenaire nous a dévoilé son abominable instinct de destruction, et dans son horrible système il ne faisait qu'écarter l'obstacle.

Les abords du Canal sont très-dangereux en toutes saisons. Malheur à quiconque s'aventure pendant la nuit à franchir seul cette contrée solitaire! Un coup de poignard est vite donné; l'eau

silencieuse est là, et elle ensevelit la victime, qui n'a même pas le temps de crier au secours. Il y eut un temps où la police, trop occupée à rechercher des conspirateurs politiques qu'elle rêvait toujours, donna, pour ainsi dire, carte blanche aux malfaiteurs. Les attaques nocturnes se multipliaient d'une manière effrayante. A la fin, l'institution de patrouilles grises, marchant à peu de distance l'une de l'autre, permit aux habitants attardés de rentrer sans crainte chez eux.

Un assassinat fréquemment commis, et qui dénotait une cruauté cynique chez leurs auteurs, c'était de couvrir de rires bruyants le cri de la victime, en lui disant : « Tais-toi donc, farceur, tu vas réveiller le quartier ! » — Si par hasard quelqu'un, éveillé par l'appel *Au meurtre !* ouvrait sa croisée, il ne voyait qu'une bande d'individus qui riaient. Il les prenait pour des ivrognes, et rentrait aussitôt; — le lendemain, un corps sanglant gisait à la porte d'une maison.

Malgré tout ce qui précède, il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que Paris ne soit qu'un immense coupe-gorge. Non; vu l'immense quantité de malfaiteurs qui s'y cachent, comme dans la ville la plus propice à leur industrie funeste, il n'y a peut-être pas de capitale où on soit plus en sûreté. Si je parle de tous ces faits, c'est parce qu'ils exis-

tent, et que la mission de l'observateur philosophe est de constater tout, pour tirer ensuite un enseignement utile et des aperçus sur les mœurs, les institutions et le caractère de toutes les classes de la société. Pour le moment, je ne veux rien préjuger; plus tard, quand je tirerai des déductions de mes observations, j'aurai peut-être à rechercher les causes premières de tous ces méfaits et les moyens d'y obvier.

En parlant des délits et des crimes, on arrive nécessairement à parler des moyens de répression.

C'est au célèbre Beccaria que l'on doit l'idée de proportionner les peines aux délits; son ouvrage sur cette matière est un chef-d'œuvre de raison, le plaidoyer le plus éloquent en faveur de l'humanité. Il est glorieux pour la France d'être entrée la première dans cette voie. Sa philosophie philanthropique est un phare qui éclaire l'univers. C'est en relevant la dignité de l'homme, en lui donnant la conscience de sa valeur, que l'on corrige le plus efficacement de mauvais penchants, que l'on réforme les mœurs. En parcourant le Code français, nous trouvons qu'il admet comme châtiment : la peine de mort, les travaux forcés, la réclusion, l'emprisonnement et l'amende.

La peine de mort rachète le crime; les travaux forcés et la réclusion sont des peines afflictives et

infamantes ; l'emprisonnement est correctionnel.

La peine de mort s'exécute par la décollation au moyen de la guillotine.

Les travaux forcés se subissent aux bagnes dans les ports principaux de France : Toulon, Brest, Rochefort, etc. Les condamnés sont rivés deux à deux par une chaîne qui les lie dans la même infamie ; ils sont employés aux travaux de l'État dans les arsenaux maritimes, et l'on punit les récalcitrants ou insoumis par la bastonnade appliquée par les gardes-chiourmes; les forçats sont habillés d'une manière uniforme, ont les cheveux coupés ras, et leur arrestation, en cas de fuite, est payée par une prime.

Les réclusionnaires placés dans les maisons centrales sont obligés de travailler aussi, mais les peines corporelles ne peuvent leur être appliquées ; seulement, en cas de mauvaise conduite, d'insubordination, on les met au cachot, on les prive de nourriture pendant un certain temps, et on leur refuse certains adoucissements que le règlement permet.

La répression correctionnelle est un emprisonnement pur et simple. Les travailleurs gagnent une certaine somme par jour qui forme leur masse, et qu'on leur livre à leur sortie.

En méditant sur cette échelle de proportion, on

se demande quelle influence ces peines peuvent exercer sur la population malfaisante, et si la proportion du châtiment répond aux délits ou crimes commis?

Le plus terrible châtiment est la peine de mort. Les philanthropes ne sont pas d'accord sur son application. Quelques-uns d'entre eux se demandent si la religion et la philosophie permettent de tuer, et s'il est digne de la société, qui est naturellement la plus forte, d'ôter la vie à un individu. En réponse à cette objection, les uns, qui sont chrétiens avant tout, répondent que la société n'a pas le droit de retrancher un membre de la société, et de le priver d'une vie qu'elle ne lui a pas donnée : « Dieu seul la donne, disent-ils ; à lui seul est réservé de l'ôter. » Ce point de doctrine n'est point discutable. Dieu dit à l'homme : Tu ne tueras pas, il est vrai; mais cette peine du tallion que l'on inflige au coupable ne peut être regardée du même œil que le meurtre. La société ne tue pas par surprise, elle punit le crime, ayant annoncé d'avance qu'elle le punirait, ainsi que Dieu lui a donné le droit de se défendre; et si elle retranche un membre, elle ne fait qu'amputer un membre gangrené du corps social. La société n'est ici qu'un médecin qui ne voit pas de remède plus efficace pour guérir la plaie.

Les philosophes penseurs disent que la peine de

mort, en tant que peine, ne remplit nullement son but; que la crainte de la mort n'arrêtera jamais un coupable, car on a vu plus d'une fois des gens du peuple assister à une décapitation, se prendre de querelle ensuite, mettre le couteau à la main, et assassiner. Ils ajoutent que la société ne doit pas se venger, mais qu'elle doit se garantir, empêcher le mal en emprisonnant, et traiter le coupable comme un homme fou ou malade. C'est vrai, mais jusqu'à un certain point. D'abord, la société ne se venge pas. Le chirurgien qui fait ablation d'un membre ne se venge pas sur ce membre; il use d'un moyen extrême, d'un remède héroïque. L'emprisonnement le plus étroit n'empêche pas toujours les évasions ; à chaque moment on a des preuves du contraire, et l'on voit le même criminel commettre de nouveaux attentats contre les individus et contre la propriété. En voulant prouver trop, on ne prouve rien. Est-ce parce que la société est forte comme membre, qu'elle doit se laisser décimer par des brigands? — Non : tout le monde tire sur un chien enragé ; plus vite il est abattu, moins il fait de mal. Un malfaiteur est une bête fauve ; il faut le tuer pour s'en garantir.

On a beau dire que les assassins ont fait bon marché de leur vie; qu'il leur est quelquefois plus pénible d'être au bagne que d'être exécutés. Pour

mon compte, je ne crois pas trop à cela. L'humanité conserve toujours ses droits, et la nature nous a donné une horreur instinctive de la mort. Pour la braver il faut un sentiment plus noble, plus digne, dont l'âme d'un scélérat n'est pas capable. Il faut la conviction que l'on accomplit un grand devoir, soit envers l'humanité, soit envers son pays, sa patrie; autrement, on fait tout pour éviter la mort; et tel être souffrant, disgracié par la nature, mutilé par quelque catastrophe, préfère encore aspirer l'air, jouir du soleil, vivre et se sentir vivre. Les criminels meurent rarement avec courage; ils meurent pleins de jactance, quelquefois dans une fièvre d'excitation : mais ne nous y trompons pas, ce n'est pas là du courage.

Passons rapidement sur les bagnes. L'horreur de ce genre de punition n'est pas trop grande, puisque les libérés n'ont point de répugnance à aller, selon leur argot, *faucher le grand pré*, et ils s'intitulent gaiement *chevaux de retour*. Mais je trouve que l'emprisonnement en commun est une école de crime au plus haut degré. Là, dans ces prisons centrales, où la surveillance en grand est très-difficile, il se tient des cours publics, où les plus pervers gâtent et empoisonnent le reste de bons sentiments qui peut exister dans le cœur de quelque coupable, et lui tracent le chemin vers le crime.

Le système pensylvanien n'est pas si cruel que l'on veut bien le croire. Il ne meurt pas déjà tant de coupables par son application, et il a l'inappréciable avantage de délivrer l'homme du contact d'un être plus vicieux, ou de garantir les autres de son influence. Il met toujours le prisonnier en face de lui-même, lui laisse le temps d'examiner sa vie passée; et, avec le secours de la religion et de pieuses exhortations, il peut encore redevenir honnête homme, et rentrer comme membre utile dans la société. Le système cellulaire est excellent; car si l'on veut obtenir une amélioration réelle, un amendement dans la conduite du coupable, il faut lui ôter tout mauvais exemple, tout contact immoral. Dieu sait à combien de liaisons coupables l'emprisonnement en commun donne lieu! il se forme de ces amitiés monstrueuses dont le nom devrait être proscrit du langage humain, de ces préférences hideuses, de ces jalousies impures dont l'énumération ne doit pas salir la plume. Aussi on ne saurait assez insister sur le besoin de l'isolement en fait de prison, car je crois que c'est par cette méthode seule que l'on pourra obtenir des résultats satisfaisants et une amélioration réelle dans l'état moral des emprisonnés. Que l'on ne dise pas ici que chacun apporte en naissant des dispositions particulières qui font que les meilleurs exemples,

ainsi que les plus mauvaises suggestions, ne sauront jamais ou corriger ou pervertir un homme. Ce serait désespérer de l'humanité. L'être vicieux *a priori* ne se conçoit pas raisonnablement ; l'éducation seule développe les instincts. L'exemple fait, sinon le tout, du moins la plus grande partie dans la vie d'un individu. Tâchons donc dans toutes les phases de cette vie de lui présenter assez de nobles modèles, de pures doctrines, pour obtenir de bons citoyens. Si par la fougue du caractère, par la perversité de son entourage, il dévie du chemin, il faut l'y ramener par tous les moyens que la loi et la constitution sociale mettent à notre disposition. Faisons en sorte que les degrés du vice au crime disparaissent complétement, et qu'il ne trouve pas, là surtout où il subit sa peine, des professeurs de crime qui y exercent librement leur funeste doctrine. En agissant autrement, la société manquerait son but; elle emprisonnerait temporairement pour corriger, et elle recevrait après la libération non plus un apprenti du vice, mais un expert en infamie, sachant son code par cœur, réglant ses pas et ses gestes de manière à n'atteindre qu'une certaine pénalité, et à ne pas dépasser la limite qui marque les délits et les crimes.

Paris possède plusieurs prisons : LA FORCE, où les détenus attendent leur jugement définitif; —

la Conciergerie, annexe du Palais de Justice, où les accusés passent le temps de la durée de leur procès; — la Roquette, d'où les condamnés sont dirigés sur différents bagnes ou prisons; — Saint-Lazare, maison de détention pour les femmes; — Sainte-Pélagie, — Prison pour dettes, etc.

Toutes ces prisons sont placées sous l'autorité du préfet de police, qui y a la haute main, qui modifie le règlement, surveille l'application de la peine, et prend des mesures nécessaires. Chacune de ces prisons a un directeur spécial, qui y fait exécuter le règlement, et dirige le nombreux personnel des geôliers, porte-clefs, etc.

Le ministre de l'intérieur a dans ses attributions les prisons de tout le pays. Son autorité y est souveraine, et c'est à lui à prendre les mesures nécessaires pour l'exécution des arrêts de justice. Il envoie de temps à autre des inspecteurs généraux chargés de recueillir des renseignements statistiques et les plaintes contre l'administration locale de la prison. Ces plaintes, on les enregistre quelquefois; mais si elles sont formulées par les détenus politiques, on les laisse généralement sans y donner suite. Cette conduite, qui trahit une sorte de vengeance administrative, n'est ni digne ni habile.

—

V.

INDUSTRIES SANS NOM.

Dans cette immense fourmilière que l'on appelle Paris, chaque matin près de cinquante mille individus se lèvent sans avoir de quoi dîner, et à la chute de la journée il en est bien peu qui se couchent comme ils se sont levés. Pour résoudre ce problème difficile, on n'a qu'à se promener dans Paris et à observer. Mais, pour ce faire, il ne faut pas se borner à parcourir les boulevards et les vastes rues de la capitale; il faut s'armer de courage, et pénétrer dans ce dédale inextricable

de salles ruelles dont l'odeur nauséabonde vous saisit au gosier, vous tourne la tête et vous soulève le cœur. Là, vous verrez des milliers d'hommes à peine couverts de quelques haillons; des hommes à figure hâve, amaigrie, grelottant de froid, livrés à la torture de la faim, et cherchant une occupation quelconque pour se nourrir. Ne vous trompez pas; n'allez pas leur offrir une aumône avant qu'ils vous la demandent. Sous ces haillons bat la plupart du temps un cœur fier et haut placé. Souvent la prunelle s'allume d'indignation à cet acte de bienfaisance, et l'on vous répond durement : « Qu'est-ce qu'on vous demande à vous? Passez votre chemin, je ne demande pas l'aumône! » ou quelque chose de semblable. Mais tous ne sont pas aussi fiers, car les ruses les plus ingénieuses sont inventées pour se procurer le nécessaire et souvent le superflu. La paresse, les passions les plus ignobles, les vices les plus honteux, sont exploités, cotés, enregistrés, et l'on tire profit de tout.

J'ai donné à toutes ces industries le titre d'*industries sans nom*, moins parce qu'elles en manquent que parce que l'oreille honnête ne doit pas être souillée en entendant articuler le titre de plusieurs d'entre elles. Pourtant elles doivent trouver place dans cette esquisse, car les lumières et les

ombres doivent être strictement observées dans un tableau ; et celui qui recule devant certaines définitions laisserait son œuvre imparfaite, ne satisferait qu'en partie à sa mission, et ne fournirait aux méditations d'un philosophe qu'un champ rétréci. Celui qui veut aller franchement au-devant des réformes ne doit pas dissimuler les plaies hideuses qui affligent l'humanité; et si les convenances lui imposent l'obligation de veiller à son langage pour ne pas dépasser les limites du permis, il doit indiquer les choses assez clairement pour les faire reconnaître et mépriser.

Il y a un bureau de la préfecture de police qui porte le nom de *Bureau des mœurs*. Si vous voulez connaître sa spécialité, ayez le courage de lire le livre du docteur Parent-Duchâtelet. Pour donner autant que possible l'idée de ses occupations, il suffira de dire que toutes les *maisons de tolérance* sont sous sa surveillance, ainsi que toutes celles qui se livrent à ce genre de commerce. Eh bien! cette honteuse industrie est exploitée en partie double. Ces femmes aussi choisissent leurs amours, et gardent leur fidélité relative à un seul, qui ne voit pas la honte dans ces monstrueuses relations; car le produit qu'il en tire aide à sa crapuleuse paresse, et lui permet de vivre sans travailler. Ne croyez pas que ce soit toujours un homme du plus bas

étage qui vend ainsi son appui à la malheureuse que tout le monde repousse; plus d'une fois dans un élégant salon vous vous trouvez côte à côte avec quelque moustache galamment frisée, avec une figure pâle et distinguée, avec un homme d'une mise irréprochable, qui joue hardiment, qui perd de l'or avec grâce, et qui souvent aussi corrige avec habileté les erreurs de la fortune. Eh bien! toutes les ressources de cet homme consistent en une femme qui gagne sa vie et son luxe à lui en se vendant elle-même. Cet homme est la plus vorace sangsue qui se soit jamais attachée aux flancs d'une malheureuse créature; il lui prend tout, et n'a jamais assez pour faire face à ses débordements.

Un écrivain de talent, M. Fiorentino, a dépeint avec une rare fidélité ce double type dont il s'agit, dans le tableau suivant :

« Voyez-vous cet homme à la figure ignoble et dégradée? Une cravate rouge est nouée autour de son cou; un chapeau gras, déformé, bossué, se tient en équilibre sur ses cheveux sales et crépus; de larges anneaux d'or sont passés dans ses oreilles. Sa voix est enrouée, sa parole obscène, son rire brutal ou niais. Timide et lâche avec les forts, arrogant et cruel avec les faibles, il rampe comme un reptile, ou rugit comme une bête fauve. Son

regard fuyant, vague, égaré, farouche, trahit la bassesse de son âme, sa dépravation profonde et ses instincts meurtriers. Sa main, velue et noire, serre un bâton noueux; ses pas sont chancelants, sa démarche est lourde et brisée. Le jour, il ne quitte pas les cabarets; le soir, on le voit rôder aux alentours des théâtres; la nuit, il va cuver son vin dans un coupe-gorge.

« C'est l'échappé du bagne, que le bagne réclame; c'est le misérable qui vit aux dépens d'une misérable créature et partage le prix de sa honte. On l'appelle... Jamais son nom ne salira ma plume!

« Voyez maintenant cet autre homme élégant, distingué, d'une amabilité si égale, d'un si agréable commerce. Un ruban liseré de toutes les nuances de l'arc-en-ciel orne la boutonnière de son habit, dont la coupe est un chef-d'œuvre. Le plus charmant sourire est stéréotypé sur ses lèvres, son profil a de la finesse et de la grâce, son regard est pénétrant et doux. On ne saurait se passer de lui; il est de toutes les chasses, de toutes les courses, de toutes les parties. Il donne des poignées de main aux députés, aux journalistes influents, aux gros bonnets de la magistrature et de la banque, et dîne une fois par an chez les ministres. Ses chevaux sont cités sur le turf, ses historiettes et ses aventures courent les petits journaux. Tutoyé par

les danseuses et les actrices, adoré par leurs mères, dont il est le confident et le conseil, il colporte de ruelle en ruelle, de coulisse en coulisse, les petits scandales du jour, les liaisons rompues, les bans projetés, les bouderies, les trahisons, les raccommodements. Beau joueur, cavalier intrépide, grand connaisseur de diamants et de pierres fines, il parie à chaque mot, et fait blanc de son épée. Dès qu'un grand seigneur, un touriste opulent, l'héritier d'un grand nom ou d'une grande fortune débarque sur le boulevard de Gand ou sous les arcades de Rivoli, il se lie intimement avec lui, le prie à souper chez sa maîtresse, et s'esquive prudemment au dessert.

« C'est l'habitué des clubs, le dandy, la fleur des pois de notre jeunesse dorée. — On le nomme l'*ami de cœur*.

« Franchement, voyez-vous entre ces deux types, le premier ignoble, le second séduisant, une bien grande différence? »

* * *

Détournons les yeux de ce tableau hideux, et regardons ce gamin industriel qui gratte le ruisseau. Que peut-il y trouver? Des morceaux de ferraille, des clous, des os mal rongés, des boutons de toute sorte; tout cela est bon pour lui, car

tout cela se vend. Mais de quelle utilité peut être cet amas informe de débris disparates? N'oubliez pas le mot profond d'Anaxagoras : « Tout trouve son application et son emploi dans le monde, dans sa forme soit naturelle, soit remaniée. » Ces clous, rongés par la rouille, peuvent servir à une infinité d'usages. Tels qu'ils sont, ils peuvent encore accrocher un modeste cadre dans la chambre d'un pauvre prolétaire, ou le restant de glace d'une gentille grisette. Une poignée de ces mêmes clous jetés dans l'eau vous donneront de l'eau ferrée tout aussi bonne que celle de Passy, etc. Un morceau d'os lavé, séché, travaillé, prendra la forme d'un bouton ou d'un manche de couteau ; bref, il n'y a si petit morceau qui ne puisse devenir utile à quelque industrie. — Savez-vous aussi ce qu'une livre de fer bien travaillé peut rapporter? Quatre cent mille francs. — C'est impossible ! allez-vous vous écrier. — Impossible ! Je m'en vais vous prouver que je suis plutôt au-dessous qu'au-dessus de l'estimation.

Une livre de fer, transformé en acier, vous donnera un fil d'une ténuité extrême, qui ira au delà d'une lieue d'étendue. Retrempé de nouveau, ce fer formera cette spirale que vous voyez, dans la montre, accompagner et mouvoir le balancier. Chaque spirale de bonne trempe coûte quinze

à vingt francs. A présent, comptez une lieue, quatre mille mètres; chaque mètre fournissant dix spirales, vous aurez donc quarante mille spirales de quinze à vingt francs. C'est donc six à huit cent mille francs que produira une livre de fer valant, à son origine, quinze centimes.

* * *

Une élégante voiture roule avec mollesse, et les stores baissés trahissent un couple épris. Où vont-ils comme cela, ces gentils amoureux, le regard noyé dans le regard, la main entrelacée dans la main? Je l'ignore; mais ils s'arrêteront quelque part, et aussitôt que le cheval réprimé, cédant au mors, restera immobile sur place, un homme s'élancera au-devant de la portière, l'ouvrira, abaissera le marche-pied; et, se tenant dans une posture humble, quoique assurée, il attendra que ce léger service lui soit payé. Cela arrive communément; mais quelquefois on n'aime pas être dérangé, et, au lieu d'une rétribution, c'est une bordée d'injures qui tombe. Oh! alors la politesse disparaît, et une cascade de railleries plus mordantes les unes que les autres atteint le malavisé *bourgeois* qui, si mal à propos, s'est mis en colère. Il faut qu'il hâte le pas, qu'il s'abrite quelque part contre

ce torrent de plaisanteries ; car les rieurs ne seront pas de son côté.

* * *

Qu'est-ce que ce vieux morceau de tapis dont les couleurs primitives ont depuis longtemps disparu ? ou ce drap usé jusqu'à la corde, qui, il y a plusieurs années, a figuré comme pan d'une redingote ou collet d'un carrick ? Ces morceaux servent à une industrie qui n'est pas sans profit. Un homme, en temps de pluie, se tient à l'affût devant les spectacles, les restaurants, les passages ; il est la Providence des robes fraîches, des paletots-Chesterfield ou des coatch-man, car il étale ce lambeau flétri, mais sec, sur les roues des voitures, pour garantir des atteintes boueuses toutes ces belles toilettes qui, sans cette précaution, seraient bien vite déflorées. — Vous conviendrez que consciencieusement on ne peut recevoir ce grand service gratis ; on le rétribue, et quelquefois la moisson que cet homme fait dans ces jours de pluie sert à défrayer son pauvre ménage quand le beau temps arrive.

* * *

Les nuages s'amoncellent, le tonnerre gronde, l'orage éclate, et une pluie torrentielle transforme

en un clin d'œil tous les ruisseaux en lacs immenses. Toutes les rues basses sont inondées, la communication est interceptée; et pourtant il faut aller, courir, car les affaires n'attendent pas. Que faire alors? Rassurez-vous : à chaque tournant d'une rue apparaît une planche de salut jetée sur le ruisseau et tenue par un gamin, qui, avec une voix criarde, vous engage à vous hasarder sur ce faible esquif tenu par sa main débile; le tout pour la bagatelle d'un sou. — Mais, gare à vous, si votre physionomie ne plaît pas au teneur de la planche! Sous prétexte de l'arranger, de la consolider, il lui imprimera une secousse, et vous pataugerez au beau milieu du ruisseau, pour le plus grand plaisir des badauds des deux rives. Ne vous fâchez pas, c'est inutile. Ne le châtiez pas, car il aura des défenseurs, ou il vous éclaboussera de la tête aux pieds en se défendant; et, pour la misérable satisfaction d'une *calotte* que vous lui appliquerez, il vous en coûtera assez cher pour vous rapproprier, une fois sorti de cette mare qui roule toutes les immondices de la rue.

* * *

Quand la nuit de son noir manteau enveloppe la ville, et même à la clarté du jour, mais dans un endroit écarté, une voix vibrante, quoique

voilée par la crainte d'être surprise, vous jette dans l'oreille ces mots : *Cigarettes!* — Vous tournez les yeux, et vous voyez un homme au teint bronzé, portant le type méridional, dont le chapeau gras et huileux tient à peine sur sa tête, dont la redingote râpée menace de quitter son propriétaire. Vous croyez alors voir quelque pauvre réfugié espagnol qui, s'étant par contrebande procuré du tabac de son pays, met à profit l'habitude qu'il a de faire d'excellents *papelitos*, et les vend au nez et à la barbe de la régie. — Il n'en est rien. Ce tabac, ces cigarettes ne sont pas le produit de la contrebande. C'est une industrie à part, qui s'exerce sur une grande échelle. Je dis grande, car elle a pour comptoir tous les lieux de promenade, les boulevards, les passages, les jardins, etc. C'est une assiduité continuelle qui suit pas à pas les fumeurs de cigares; et aussitôt que, soit par dégoût, soit par l'impossibilité de le tenir sans vous brûler les doigts, vous en jetez le bout, humide de votre salive, il est de suite ramassé, classé, trié, séché, haché, enveloppé, roulé, collé, et, sous le titre pompeux de *cigarettes*, il revient sur le marché, et se vend comme contrebande. Le cœur se soulève rien qu'à la pensée d'un tel débit; mais il faut que tout le monde vive, et à ce titre on doit le tolérer, en s'abstenant d'en user.

*   *   *

Vous n'êtes pas sans avoir vu cet intéressant personnage qui, une casquette sur la tête, les pieds dans l'eau, assis sur la berge avec un long bâton à la main, guette patiemment, pendant des heures entières, si quelque goujon étourdi ou une ablette inconsidérée mord à l'hameçon. C'est un pêcheur à la ligne. La ligne, comme on le sait, est un instrument terminé à l'un des bouts par un hameçon, et de l'autre par un jobard; mais il y a quelques exceptions à cette règle. Un ancien ministre, homme du plus grand talent oratoire et littéraire, est un passionné pêcheur à la ligne; un journaliste d'une verve incomparable pêche aussi. Je ne puis me refuser au plaisir de citer un petit dialogue que ce dernier eut un jour avec un propriétaire riverain. Courbé sur la rivière, notre *gendelettre* pêchait en silence. Un bourgeois propriétaire l'aborde avec un air goguenard, et l'apostrophe par ces mots : Nous aimons la pêche, l'ami?

— A vous dire vrai, j'aime mieux l'abricot.

— Je parle de la ligne.

— En ce cas, j'aime la ligne droite.

— Il ne s'agit pas de cela. Je dis que vous êtes un grand pêcheur.

— Nous le sommes tous, mon cher monsieur.

Seriez-vous donc sans péché, puisque vous me reprochez les miens?

— Mais je vous dis, hurla le bourgeois désarçonné, de respecter ma propriété, la rivière.

— Ne voyez-vous pas que je la respecte? Je me tiens courbé devant elle.

Ce dernier trait fit sauver le propriétaire, qui s'en alla en murmurant : Qu'est-ce donc que l'on m'a dit, que la ligne était un instrument..... Voir plus haut.

Eh bien! tous ces pêcheurs à la ligne ont besoin, pour ce passe-temps, de vers pour attirer le poisson. Ce ver, vulgairement nommé *asticot,* est l'objet d'une industrie la plus dégoûtante que jamais un homme puisse entreprendre pour ne pas mourir de faim. Figurez-vous des quartiers de cheval exposés au soleil, se putréfiant, et donnant naissance à des milliers de vermisseaux blanchâtres. C'est l'asticot. — Et l'homme chargé de fournir le commerce de ce produit doit le retirer de ce foyer d'infection avec ses propres mains, afin de l'en retirer vivant. Jugez alors de la besogne.

* * *

Voici l'heure du spectacle. Une grande affiche annonce à tout Paris que tous les premiers artistes de la capitale concourront à la représentation au

bénéfice de M. ***, leur camarade. Aussitôt de tous les quartiers de la ville une nuée d'amateurs se mettent *à la queue* dès neuf heures du matin; de sorte qu'arrivé à cinq, vous trouvez un immense monstre humain, dont

« La croupe se recourbe en replis tortueux, »

et remplit un espace d'une lieue carrée. Vous calculez alors le jaugeage du vaisseau, et vous vous dites qu'il faudrait un théâtre dix fois plus grand pour contenir tout ce monde. Vous voulez vous en aller. Patience; attendez l'heure de l'ouverture des bureaux. En effet, l'heure sonne, les bureaux s'ouvrent, et cet immense flux s'écoule en laissant le pavé libre. Voulez-vous connaître le mystère? Le voici. Tous ces gens-là sont venus pour trafiquer; ils occupent les meilleures places dans les barrières, et les cèdent après au plus offrant et dernier enchérisseur. Ces places-là se payent parfois très-cher. Il y en a qui, pour pouvoir pénétrer au parterre de l'Opéra dans les jours de grande vogue, payent cinq à six fois le droit de s'approcher du guichet des billets. Cinq ou six francs, voire même un ou deux, ne se gagnent pas aisément dans Paris. Cela vaut donc la peine de rester sur ses jambes; mais si l'industrie ne prend pas, on est forcé de s'en aller, et de laisser la place à ceux qui achètent au bureau.

Il y a ordinairement dans les barrières de l'Opéra un individu du plus misérable aspect, vêtu de haillons, et dont la figure porte l'empreinte de l'idiotisme. Quand il a réussi à céder sa place, son occupation consiste ensuite à précéder les personnes qui arrivent plus tard et à les conduire jusqu'aux bureaux, croyant leur indiquer le chemin. Il est si convaincu de leur avoir rendu un service, qu'il ne manque jamais de les regarder d'un air qui veut dire : « Eh bien! et mon salaire pour ma peine? » On sourit quelquefois, on donne quelques sous, et il recommence. Comme il ne demande pas l'aumône, comme l'endroit est public, personne ne peut lui défendre d'exercer son industrie.

* * *

Faut-il parler encore de ces vendeurs de *chaînes de sûreté*, et de leurs comparses, qui ont l'air d'acheter et rapportent ensuite les marchandises; — de ces bijoux *contrôlés par la monnaie*, à quinze centimes la pièce; — de ce brave homme entouré de paquets de plâtre qui argentent le cuivre devant vous, et qui une fois achetés deviennent ce qu'ils sont : des paquets de plâtre; — de cet homme sortant de l'hôpital, exténué par la maladie, soutenu par quelque *honnête* ouvrier qui fait une collecte pour lui, et qui, une fois la moisson faite,

court d'un pas rapide la dépenser dans une orgie de cabaret; — de ces *pauvres malheureux* attaqués d'épilepsie, se roulant dans d'horribles convulsions sur le pavé, l'écume à la bouche, et qui, aussitôt que l'approche d'un sergent de ville est signalée, se lèvent avec prestesse et se sauvent à toutes jambes, sans jamais oublier la collecte faite pour soulager leur prétendue infortune? — Allez, cherchez, promenez-vous; et, après avoir tout vu, vous me direz si toutes ces industries méritent d'avoir un nom dans le dictionnaire de l'humanité!

VI.

MUSÉES.

Je ne puis, je l'avoue, passer devant le palais du Louvre sans être plongé dans une rêverie qui me reporte vers le passé. Je ne puis me défendre d'une certaine émotion devant cette page historique déroulée en pierres magnifiques, qui parle si puissamment à mon imagination. Terribles, graves et sombres tour à tour, les grands événements dont la France a le souvenir ont pris naissance sous ces voûtes séculaires, ou sur l'emplacement qu'elles occupent. C'est un livre admirable à

faire que de raconter simplement l'histoire de ce palais, dont le nom est encore une énigme pour les érudits, et dont l'époque de construction plonge dans la nuit des temps.

L'achèvement du Louvre est dû à Napoléon, dont le nom se rencontre toujours sous la plume quand il faut parler de quelque entreprise grandiose. La façade tournée du côté de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, morceau admirable d'architecture, est construite d'après les dessins de Claude Perrault (qui, par parenthèse, n'était pas architecte), et restera comme un modèle unique dans son genre. Dès que le Louvre cessa, sous Louis XIV, d'être habité par les rois, il devint l'asile des sciences et des arts. — C'est au Louvre que se tenaient autrefois les séances des cinq Académies, et c'est là que l'on déposait les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine : à présent, ces vastes salles sont converties en musées de peinture, de sculpture et de marine.

Outre l'ancienne galerie, qui contient les toiles immortelles de toutes les écoles de peinture, ce grand bâtiment renferme les musées d'antiques et de Ninive, — le musée espagnol, — le musée Standish, — les modèles des antiques en plâtre, — le musée de marine. — Pour parler de tous ces musées, il faudrait consacrer toute sa vie à la

production de quelques centaines de volumes; notre ambition ne va pas si loin : je les parcourrai au pas de course, signalant les ouvrages les plus dignes d'arrêter l'attention du visiteur, en laissant aux autres le mérite de discuter leurs défauts ou leurs qualités.

En entrant de la place, dite du *Musée*, par un péristyle rehaussé de quelques marches, la première salle, au rez-de-chaussée, que vous avez en face de vous, conduit dans la salle des antiques. Là, vous trouverez des merveilles de sculpture. La statuaire grecque et romaine vous fera voir jusqu'à quel degré de perfection son ciseau est arrivé. Vous verrez ces marbres, dont chacun a un nom propre dans le langage de l'art, vivre en chair moelleuse et prête à céder sous le toucher. Là, vous verrez le supplice de Marsyas; des Vénus, des Dianes, des Jupiters, des Apollons de toutes les dimensions : le fameux Hermaphrodite de la villa Borghèse; l'enfant à l'oie; le gladiateur; la Vénus de Milo, le plus magnifique vestige d'un art qui n'est presque plus; la draperie inimitable de Polymnie; les têtes divines d'Antinoüs, etc. —Dans une des salles latérales se trouvent deux vases immenses en marbre jaune; ils sont placés sur les deux foyers de l'ellipse, et vous aurez le plus bel

effet des paroles échangées à distance, à voix basse, et entendues parfaitement dans les vases, tandis que ceux qui seront à vos côtés n'entendront rien. Cet effet d'acoustique est connu depuis longtemps; mais les salles elliptiques, c'est-à-dire bâties d'après ce système, sont rares.

Si, abandonnant le rez-de-chaussée, vous montez, par un magnifique escalier, au premier étage, vous vous trouverez d'abord dans une petite salle remplie d'anciens ouvrages de l'école allemande primitive, qui sont là pour ouvrir la marche au progrès, et servent de terme de comparaison, comme point de départ.

On pénètre ensuite dans le grand salon carré, où la lumière vous inonde, et fait miroiter ses reflets sur d'immenses tableaux. La toile capitale de ce salon, ce sont les fameuses *Noces de Cana* de Paolo Veronese. Tout ce que l'admiration avait de formules laudatives a été épuisé sur cette page sans pareille. On passe volontiers des heures entières à analyser cette immense production, et l'on se retire à regret, sans pouvoir se dire : J'en ai assez. Que de variété dans les figures! Quelle couleur, quelle animation! Comme tout ce monde marche, vit, s'agite, s'anime! Que de poésie dans la tête du Christ! quelle tendresse affectueuse dans le visage de la sainte Vierge! — Ce tableau seul suffit pour

immortaliser un artiste. Aussi le nom de Paul Veronèse vivra-t-il toujours pour sa gloire.

La grande galerie qui se déroule ensuite vous donne le vertige. C'est à peine si vous apercevez le fond, et partout où votre œil plonge, un chef-d'œuvre vient à votre rencontre.

L'école française ouvre le défilé. — Là, vous avez d'admirables portraits de Champaigne; des paysages de Claude Lorrain, ce peintre d'atmosphère, si chaud, si vrai, qu'il vous semble que ces courants d'air que vous apercevez presque sur la toile vous frisent la figure; — le Poussin, nom glorieux, dont le sombre Déluge, étudié consciencieusement, vous donnera la chair de poule. — Voici les marines de Joseph Vernet, cet artiste qui se faisait attacher au mât pour juger de l'effet d'une mer en fureur. Aussi quelle vérité et quels tableaux! — Puis vient David avec ses Romains, et sa régénération de la forme antique; et ce terrible *Naufrage de la Méduse*, de Géricault, qui vous saisit au passage, et vous cloue en face de cette immense catastrophe. Géricault est mort à la peine, dans la force de la jeunesse : quel artiste ne promettait-il pas à sa patrie? — Voici Gros, avec ses gigantesques batailles, mort d'un mot railleur de la critique sans entrailles, qui de nos jours ne respecte rien, et ne s'incline pas devant le génie qui

passe. — Quoique Van-der-Meulen ne soit pas un peintre français, il a ici son droit de cité par les victoires de Louis le Grand, qu'il immortalisait. Ses gros escadrons se heurtent bien, et les masses, quoique lourdes, donnent l'idée de ce qu'était la guerre autrefois. — Mignard, peintre un peu léché, et qui a donné lieu, à ce qu'il paraît, au terme *mignardise*, n'est pas un génie; mais sa *Vierge à la grappe* peut hardiment prendre place à côté des plus belles madones italiennes. — N'oublions pas le Sueur et son histoire de saint Bruno; — puis Watteau, Guérin et Girodet brillent parmi les modernes, ainsi que Gérard.

Puis vient l'école flamande et hollandaise : Van-Dyck, avec ses admirables portraits. A les voir si vivants, on dirait que l'art de les peindre s'est perdu depuis sa mort. Arrêtez-vous un instant devant ce petit cadre où l'artiste s'est peint lui-même, et dites s'il y a quelque chose de plus admirable? Ne dirait-on que cette chair va céder sous la pression du doigt, que l'on peut promener la main dans cette blonde chevelure à reflets dorés? — Voilà Rubens, historiographe en peinture de Henri IV et de Marie de Médicis. — Le musée français est le plus riche en tableaux historiques et allégoriques de ce peintre; et si vous voulez juger de sa fougue merveilleuse, regardez un peu

sa *Kermesse hollandaise*. — Ici, c'est Rembrandt, à la couleur sombre, avec ses majestueux clairs-obscurs; — le ravissant Teniers et sa *Tentation de saint Antoine*, pochade incomparable, d'un esprit qui n'est pas toujours châtié. Le petit tableau de la *Femme hydropique*, par Gérard Dow, est une page admirable, un poëme de l'espérance et de la douleur. — En général, les peintres flamands excellent dans la représentation de la vie intime et des intérieurs de ménage. Partout où la famille s'assoit pour une veillée, pour un jeu, pour une bamboche, le pinceau flamand saisira toutes les nuances de cette vie concentrée dans une seule chambre, et vous êtes sûr de rencontrer une vérité de détails poussée quelquefois jusqu'aux dernières limites.

L'école espagnole n'est pas nombreuse ici; mais la galerie du maréchal Soult étant la plus riche en tableaux espagnols, le roi chargea M. le baron Taylor de faire un voyage artistique en Espagne, et de former un musée à part des peintres de cette nation. Les guerres de l'empire et leurs suites ont laissé peu de chefs-d'œuvre sur le sol castillan; il fallait glaner, et le choix que l'on a fait ne répond nullement à l'attente générale. Ce sont, pour la plupart, des produits faibles ou apocryphes que l'on a pu se procurer. Parmi les Murillo (dont il y a

quatorze), très-peu sont dignes de fixer l'attention. Les Ribera ne sont pas merveilleux; et si l'on en excepte le *Moine en prière* de Zurbaran, tout ce musée ne mérite pas sa réputation. — Dans la grande galerie, le *Jeune Mendiant* de Murillo est un véritable chef-d'œuvre.

Si l'école espagnole n'est pas riche, l'italienne l'est beaucoup. On y rencontre Albano, avec ses ravissants Amours et ses Grâces; — Léonard de Vinci, chef de l'école vénitienne; — Carlo Dolce, peintre suave et sensible; — Tintoretto, dont le courage surhumain a donné lieu à un admirable tableau moderne. La *Sainte Famille* de Corrége et son *Antiope*, où il a si heureusement vaincu les difficultés du raccourci, sont deux tableaux immortels. — Dans l'*Ecce homo* de Guido Reni, l'expression douloureuse du Christ, comme homme, est idéalisée par un reflet de divinité. — Le Musée possède neuf tableaux de Raphaël, parmi lesquels la *Sainte Famille*, envoyée en cadeau à François Ier. Deux portraits, dont un de lui, et l'autre d'un jeune homme, sont peints d'une manière tellement supérieure, tellement ravissante, que l'on passe des heures entières à suivre en idée le mouvement de ce pinceau divin. — Voici la madone connue sous le nom de *la Belle Jardinière*. Le nom de Raphaël sera éternellement l'objet du culte

de tout artiste, et son modèle incomparable. — Jules Romain, son élève, est celui qui a fini cette page glorieuse de *la Transfiguration.* — Le dernier peintre de cette époque merveilleuse est Salvator Rosa, peintre, et ami de Thomas Anielo ou Mazaniello, le pêcheur de Naples. Quelle sombre et âpre énergie dans tout ce qui sort du pinceau de cet éminent artiste, dont la majeure partie de la vie s'est passée parmi les bandits de la Calabre! Sa *Pythonisse d'Endor* fait frémir, et son *Choc de cavalerie*, offert par le pape en présent à Louis XIV, suffirait seul à faire sa gloire. Quelle sauvage mêlée, quel acharnement! Comme tout y concourt, jusqu'à ces rochers nus, ce temple en ruine, et ces sombres nuages qui semblent vouloir couvrir de leur voile épais la folie et la cruauté des hommes! C'est le premier tableau qui s'offre à la vue du roi, sortant de ses appartements pour visiter la galerie.

Retournez sur vos pas, traversez la galerie d'Apollon, et vous trouverez, dans une salle consacrée à toutes les merveilles de l'industrie de la Renaissance, l'orfévrerie et l'art céramique, les vases de Bernard Palissy et les ciselures de Benvenuto Cellini. — Puis, par une suite non interrompue de salons remplis d'antiquités égyptiennes, vous arriverez jusqu'au musée de la marine.

MUSÉE DE LA MARINE.

Si vous avez lu l'intéressant ouvrage de M. Paccini, intitulé *la Marine*, et suivi pas à pas la naissance de ce curieux édifice que l'on nomme le navire, vous concevrez facilement le but de ce musée. En effet, vous y trouverez non-seulement toutes les curiosités que de nombreux voyages autour du monde ont fournies en objets en usage parmi les différentes peuplades de toutes les parties du globe, en échantillons de toutes les industries qui servent à se vêtir, à se nourrir, à attaquer ou à se défendre; mais encore vous pouvez assister à la construction des vaisseaux, depuis un jusqu'à vingt-quatre. Pour rendre ce chiffre intelligible pour tous mes lecteurs, je dirai que l'achèvement d'un navire est divisé en plusieurs temps d'arrêt ou époques. Ces époques sont au nombre de vingt-quatre, et chaque temps est marqué pour connaître si la construction est avancée ou non. Vous pouvez, sans sortir des salles de ce musée, faire un cours complet de construction navale, depuis la première mise sur le chantier jusqu'à son lancement à l'eau. Vous verrez comment peu à peu il grandit, comment on le flambe, on le couvre de cuivre, on le grée; comment ses mâts se dressent, comment

les voiles se déploient ou diminuent, comment on les cargue. Vous apprendrez ce que c'est qu'un tribord, un bâbord, un grand mât, un mât de misaine, de perroquet ; ce que c'est qu'un vent debout ou plus près, etc. Tous ces termes sont nécessaires à savoir, ne fût-ce que pour lire..... les romans maritimes.

Voyez d'abord tous ces raffinements de sauvages dans la confection des armes. En vérité, l'homme naît avec un penchant pour la destruction; car partout, dans l'état de nature comme dans une civilisation plus avancée, la première chose dont il se préoccupe, c'est de quelle manière il peut détruire. Ces arcs, ces flèches, ces tomahawachs ou haches d'armes, ces piques, les sauvages les ont confectionnés, choisis, rendus le plus meurtriers possible; ils ont poussé la prévoyance jusqu'à ôter la faculté de se guérir d'un trait lancé par une main homicide. Voyez ces flèches à pointe double, taillée en arête qui reste dans les chairs, et donne la mort au milieu des plus cruelles souffrances. — Ces ornements en plumes, en coquilles, ou faits avec les dents de l'ennemi, prouvent que les femmes sont partout coquettes; ces nattes que l'on voudrait en vain imiter, ces hamacs légers tressés en écorce, étonnent par leur travail merveilleux. — Regardez ensuite ces câbles dont on vous étale les échantil-

lons, et demandez-vous si jamais une force quelconque est capable de rompre ces fils accumulés pour assujettir une ancre au milieu de l'orage : eh bien! vous apprendrez qu'on a été obligé de les abandonner, car l'ouragan les cassait avec la même facilité qu'une femme mettrait à casser le fil de soie avec lequel elle brode. Les chaînes mêmes que l'on fait à présent, et qu'une force de plusieurs centaines de chevaux ne pourrait disjoindre, sont quelquefois rompues avec une facilité qui confond et qui effraye. — Approchez de ces échantillons. Voici un vaisseau à trois ponts, garni de cent vingt canons; ici une frégate; là une corvette; là-bas un brick, un lougre ou un sloop; voici une tartane, un aviso. Celui-ci est armé en guerre, celui-là en flûte, etc. — Ici sont des modèles des armes de bord, des filets d'abordage, des haches et des piques. La guerre sur mer est une chose terrible; l'élément sur lequel on combat ne rend plus sa victime, si, blessée, elle a le malheur de tomber dans l'abîme. Tant que le pied s'appuie sur une planche, on combat; aussitôt qu'elle manque, adieu le salut.

Outre toutes ces choses, on voit ici en relief les plans de différents ports de mer : Brest, Toulon, Lorient, Saint-Malo. Vous pouvez vous promener dans leurs chantiers et voyager commodément dans

l'espace de quelques mètres carrés. — Ce musée est sous l'habile direction de M. Lebas, qui le soigne et l'augmente avec une sollicitude digne des plus grands éloges.

MUSÉE STANDISH.

Un Anglais du nom de Standish, grand amateur de curiosités, de livres et de tableaux, s'étant pris d'admiration pour le roi Louis-Philippe, fit ce souverain héritier de toutes ses collections. Le roi, respectant cette volonté et touché de ce témoignage d'estime, accepta le don, et, ne voulant pas ensevelir dans ses propres châteaux ces remarquables produits, ordonna de les classer, et fit ouvrir un nouveau musée sous le nom de Musée Standish. Quelques livres précieux, quelques manuscrits curieux, et plusieurs tableaux d'un mérite incontestable, recommandent ce musée à l'attention publique. Il restera comme un témoignage irrécusable que les vertus d'un roi, sa fermeté à porter le sceptre au milieu des complications politiques les plus difficiles, lui valurent cet éclatant témoignage de respect d'un étranger; car on dirait presque que, pour juger avec impartialité, il faut être à distance des personnes et des choses.

MUSÉE DU LUXEMBOURG.

Un règlement du musée du Louvre porte qu'aucun ouvrage d'un artiste vivant, ni son portrait, ne pourront être admis dans ses galeries; il fallait donc penser à en créer un autre pour donner asile aux talents contemporains, en achetant pour le compte de l'État toute œuvre jugée digne de rester. Les galeries du palais du Luxembourg furent en conséquence affectées à cet usage, et renferment les ouvrages les plus remarquables et les plus admirés aux expositions annuelles du Louvre. Une de ces galeries porte le nom d'Horace Vernet; et c'est justice, car les œuvres de cet éminent artiste y figurent pour la grande partie. Là vous verrez sa fameuse *Judith*, sa *Barrière de Clichy*, et tant d'autres tableaux qu'il serait superflu d'énumérer. — Paul Delaroche avec son beau tableau de la *Mort d'Élisabeth d'Angleterre;* — Devéria avec la *Naissance de Henri IV;* — Biard avec ses *Artistes ambulants*, le plus délicieux, le plus vrai tableau du genre, occupent des places distinguées. Voici la *Procession du pape;* — l'*Antagonisme de Raphaël et de Michel-Ange;* — la *Destruction des Mamelucks* d'Horace Vernet, qui ont leur place marquée au Louvre; mais pour les nombreux admi-

rateurs de ce talent si vigoureux, si varié, si frais, il est à désirer qu'il l'attende encore longtemps. Le salon du dôme, qui lie les deux galeries, contient les modèles de tous les vases exécutés en or ou en argent par M. Odier, orfévre du roi, qui, en sa qualité de pair de France, en a fait hommage à la Chambre.

MUSÉE D'ARTILLERIE.

Les salles de ce musée contiennent tous les modèles d'armes et de machines de guerre en usage à présent, ou qui le furent jadis. C'est un musée très-riche en armures anciennes et très-bien entretenues. On y remarque entre autres une armure en acier *attribuée* à Jeanne d'Arc. C'est une espèce d'armure que l'on portait en combattant à pied. Quoique l'authenticité de cette armure ne soit rien moins que prouvée, on ne peut la regarder sans une certaine émotion ; et, en la mesurant, l'on se dit que, si véritablement elle appartenait à l'héroïne de Vaucouleurs, celle-ci devait être d'une taille fort respectable. Une autre armure richement travaillée, à ornements d'or, est, dit-on, la même que le roi François Ier portait à la bataille de Pavie, où *tout fut perdu, fors l'honneur.* — Puis viennent en nombre considérable des targes, des heaumes,

des boucliers, des pertuisanes, des épées à deux mains, des massues, des miséricordes, des mercis, des poignards de toute espèce et de toute grandeur. Puis apparaissent les armes à feu, depuis la simple arquebuse à mèche, à rouet, jusqu'aux plus riches fusils à percussion. Les arquebuses sont d'une variété et d'une richesse incomparables. — Dans une armoire est un couteau en forme de poignard ; il est garni d'un crêpe : c'est le poignard de Ravaillac, avec lequel il tua Henri IV. — Puis vous voyez tous les modèles de cuirasses modernes, des fusils à baïonnette, etc., et de nombreux modèles de machines pour la fabrication de tout ce qui concerne l'arsenal guerrier de nos temps. — On sort d'ici fatigué de la vue de tous ces engins au bout desquels apparaît la force brutale qui régit le monde, et ce droit *canon* qui est loin d'être évangélique.

MUSÉE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Ce musée consiste en collections de pièces d'anatomie soigneusement préparées, d'objets d'histoire naturelle, et en instruments de chirurgie et de physique. C'est un des plus riches de l'Europe. Il se compose de cinq salles :

La première renferme un grand nombre de prépa-

rations anatomiques, propres à montrer sous toutes les faces la composition et la structure de l'homme. On y voit des squelettes et des os de tous les âges et de toutes les tailles; des injections variées des veines, des vaisseaux lymphatiques, etc.; les préparations des muscles, des viscères, du système nerveux, dans l'état sain et pathologique; des pièces en cire représentant les mêmes parties avec une scrupuleuse exactitude; des pièces d'anatomie comparée, une collection de fœtus monstrueux, et quelques momies.

La seconde salle réunit tous les instruments usités dans les opérations et les accouchements, ainsi que ceux qui, n'étant plus employés, sont conservés là pour servir à l'histoire de l'art.

La troisième contient une très-belle collection de pièces en cire, d'un certain nombre de préparations anatomiques et quelques altérations pathologiques qu'il est possible de représenter. De plus, on voit dans cette salle les têtes en plâtre des principaux criminels; leurs crânes se trouvent dans la première salle.

La quatrième, occupée par la matière médicale, contient toutes les substances médicamenteuses employées dans les traitements des maladies : les échantillons sont du plus beau choix, et au nombre de plus de sept cents.

La cinquième renferme les instruments de physique destinés aux démonstrations.

MUSÉE DUPUYTREN.

Un des plus fameux chirurgiens des temps modernes, Dupuytren, dont le nom est devenu populaire, professa pendant longtemps l'anatomie pathologique; il lui fit faire un pas immense, et conçut le premier la pensée de créer une chaire spéciale à la Faculté pour cette science. Il laissa, pour cet objet, 200,000 francs, et, conseillé par M. Orfila, destina une partie de cette somme à l'érection d'un musée portant son nom, et destiné à l'anatomie pathologique et morbide.

Ce musée contient de nombreux exemples des altérations que la maladie fait éprouver aux organes de l'homme, et des anomalies de l'organisation ou de la conformation, connues vulgairement sous le nom de *monstruosités.* — Quelques-unes de ces pièces sont excessivement curieuses, et représentent les ravages dans la contexture des organes; d'autres, en cire, représentant la série la plus complète des maladies secrètes, font sauver à toutes jambes tous ceux qui ne peuvent supporter cette hideuse image de la plus dégoûtante de toutes les maladies.

MUSÉE DU SOMMERARD.

Cette collection de l'art à l'époque de la Renaissance, qu'un citoyen honorable, M. Du Sommerard, a entreprise par goût, et que le gouvernement acheta à la mort de ce savant amateur, est connue, comme musée spécial du moyen âge, sous le nom de *Musée Du Sommerard*. Il renferme des bahuts, des lits, des sculptures de toute sorte, appartenant à cet art de merveilleuse patience, dont les artistes du quinzième et du seizième siècle ont donné tant de preuves. En cheminant à travers ces débris du temps passé, que de réflexions ne s'éveillent pas dans notre pensée sur les révolutions des choses humaines! Tous ces ustensiles, ces siéges, appartenaient à des rois, à des puissants du jour, et, par un caprice du sort ou la volonté de la Providence, sont passés en des mains mercenaires. Sauvés de l'oubli éternel par les efforts d'un particulier, ils deviennent sous les yeux du peuple un enseignement profond de l'instabilité des choses et des destinées humaines, et occasionnent, sans aucun doute, de cruelles insomnies aux hommes à imagination ardente, qui bouleversent à leur gré, dans leur tête, l'ordre social, et aspirent à l'établissement d'une utopie qui, tout honnête, toute

morale qu'elle puisse être, n'en est pas moins une utopie.

MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE.

Tout le monde sait que toutes les productions de l'univers sont classées en trois règnes : règne animal, règne végétal, et règne minéral. Par la rapidité de la pensée, on peut se rendre immédiatement compte de ce que doit être un musée dont l'objet est de donner l'échantillon de chaque produit de la nature, et, s'il est possible, de les rassembler tous dans un même endroit. Aussi l'ambition la plus vaste n'a jamais pu songer à atteindre ce but ni accomplir cette tâche. Mais les siècles s'écoulent, et apportent leur contingent de découvertes. Peu à peu ces dépôts scientifiques grandissent, se classent, et l'on arrive à des collections tellement nombreuses, que le travail le plus rude, la mémoire la plus heureuse ne pourrait jamais les contenir et les loger dans le cerveau. Le musée d'histoire naturelle de Paris est le plus vaste qui existe de nos jours, surtout pour la section ornithologique : malheureusement les galeries qui contiennent ces trésors, quoique immenses, ne sont plus assez vastes pour les abriter. — On trouve, au rez-de-chaussée, la zoologie, et des exemplaires magni-

fiques d'éléphants, de rhinocéros, de girafes, de lions, et de toutes les variétés connues. Quelques-uns de ces animaux sont aussi entretenus vivants dans les ménageries du Jardin des Plantes. Au même rez-de-chaussée on trouve une grande partie d'exemplaires ichthyologiques très-habilement préparés, et les peaux de ces poissons, bien soufflées, représentant les espèces au naturel. — Les galeries du premier étage sont réservées à l'ornithologie et à l'entomologie. Les plus belles collections de toutes les classes sont entassées (c'est le mot) dans des armoires, et ne peuvent être examinées avec attention, quoique possédant des exemplaires en double ou en triple. Quelle richesse, mon Dieu, et quelles magnifiques couleurs portent ces habitants de l'air! — Que la nature est merveilleuse dans ses créations! Voyez seulement ces oiseaux de paradis dorés, pourprés, et celui qui porte sa queue en lyre! Voyez cette variété infinie d'oiseaux-mouches et de colibris, comme tout cela miroite et chatoie au soleil! Quelle infinité d'insectes, de papillons, de zoophytes, d'entomostracés! Quelle variété dans ces coquillages, qui semblent avoir épuisé toutes les pierreries du monde pour se parer et éblouir les yeux!

Les galeries minéralogiques sont mieux disposées, parce qu'elles sont de construction récente.

Là, on trouve des produits antédiluviens, et ces squelettes que Cuvier a reconstruits pour faire revivre toutes les races perdues pour le monde extérieur, et que l'on ne trouve plus que dans les entrailles de la terre. Là, vous verrez tous les minéraux à l'état brut, ou travaillés ; des pierres précieuses; des aérolithes; ces pierres énigmatiques que l'on suppose détachées des monts volcaniques de la lune ; chose très-possible, si l'on songe qu'il ne faut, pour les faire arriver jusqu'à nous, que la force de projection soixante fois plus grande que l'est celle du boulet de canon.

La botanique et son musée présentent un vaste périmètre connu sous le nom de *Jardin du Roi*. On y cultive toutes les plantes médicinales, légumineuses, tropicales, soit qu'elles supportent la température ordinaire, soit qu'il faille les cultiver dans des serres ou dans des étangs.

Les magnifiques herbiers du jardin, et les serres plus magnifiques encore qui servent à cultiver les fleurs des cinq parties du monde, sont dignes d'attirer l'admiration, non-seulement des savants, mais encore de tous ceux dont le plaisir plus modeste consiste dans la satisfaction des yeux. Sans quitter cet endroit, il faut s'arrêter au musée d'anatomie comparée, consistant en une série ostéologique de tous les animaux connus. C'est une col-

lection des plus riches, où l'œil de l'homme studieux peut saisir, à la simple inspection, les différences spécifiques que présente la construction du squelette, et comparer les analogies qui existent entre celui de l'homme et de tant d'autres animaux, en descendant l'échelle des êtres organisés.

MUSÉE DU CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS.

La création d'un musée de tout ce qui peut influer sur les progrès de l'industrie, et par cela même fournir les modèles de tous les arts utiles, à commencer par la charrue et le soc jusqu'à la machine à vapeur, prouve réellement à tous que l'on ne néglige rien en France de ce qui peut améliorer l'état des classes laborieuses, et leur apporter le bénéfice des inventions tendant à accroître la richesse nationale, et à répandre partout l'aisance et le bien-être. Le Musée du Conservatoire des Arts et Métiers répond à ce besoin universellement senti. Ce Conservatoire a pour but de former, pour les industries, un enseignement continuel, et de mettre les classes laborieuses à même de profiter de tous les bienfaits de la civilisation. Des cours divers, professés par des hommes de la plus haute capacité, initient les

auditeurs à toutes les sciences qui se lient par une branche quelconque à l'industrie et au travail de production. La clarté, la profondeur et l'application pratique de cet enseignement sont au-dessus de tout éloge. Il compte tous les développements dont la science est susceptible, quoique l'on soit obligé quelquefois de descendre à des notions élémentaires, afin de le rendre plus fructueux pour cet auditoire, qui se recrute pour la plupart dans la classe laborieuse des travailleurs prolétaires. — De nombreux professeurs font des cours réguliers dans les différentes branches scientifiques. Là, on voit MM. Charles Dupin, Payen, Blanqui, Wolowski, occuper les chaires de géométrie, de chimie industrielle, d'économie politique, de droit commercial. La mécanique, la construction des machines, la physique, mettent toutes leurs découvertes les plus récentes au service des élèves, qui vont immédiatement faire l'application de ces théories dans les travaux qu'ils exécutent. — Pour mieux familiariser les auditeurs avec les descriptions que l'on fait devant eux des différents procédés et des modifications que l'expérience fait apporter aux constructions, on trouve tous les modèles nécessaires à l'exposition de ces systèmes si variés. Les machines aratoires, de physique, les machines à vapeur avec leur ap-

plication à la traction sur les chemins de fer, à la force motrice dans les usines, manufactures, etc.; les machines à tricoter, à broder, à battre le blé, à filer, à imprimer soit sur papier, soit sur les étoffes; les machines primitives perfectionnées, abandonnées, reprises; vous y trouverez tout. Écrasé sous la multiplicité des tentatives dans les différents genres d'industrie, vous en sortirez la tête pleine d'idées que vous aurez peine à classer, mais aussi avec une admiration profonde pour la sollicitude du gouvernement éclairé qui ouvre à tous les portes du travail, de la science et du bien-être, qui va à leur suite.

VII.

INSTITUT DE FRANCE.

Le nom de l'Institut éveille en France l'idée de tout ce qui concerne les sciences et les arts. C'est le tribunal suprême de l'intelligence, qui prononce en dernier ressort sur les hautes conceptions des hommes, dans quelque branche que ce soit de l'entendement et du domaine de la pensée. — Quand le savant recule les bornes du progrès et fait faire un pas en avant à la science, c'est là qu'il arrive avec le fruit de ses labeurs, et qu'il livre à l'appréciation de ses pairs, de ses juges, des princes de

la science enfin, les conséquences de sa découverte. Là, tout est froidement pesé, examiné, discuté; et si l'on reconnaît une valeur réelle à l'invention ou à la conception, on la proclame à la face du monde scientifique, et elle devient une loi pour tous.

Quand on réfléchit à tous les établissements scientifiques de France, on est frappé d'une chose : c'est que presque toutes les institutions de la plus haute portée sont de fondation républicaine. On dirait que les hommes de ce temps ont voulu arracher l'admiration de la postérité, et effacer le sang versé dans les discordes civiles. La fondation de l'Institut appartient à cette mémorable époque où la France, en guerre avec toute l'Europe, trouvait les moyens de faire face à tous ses besoins, et jetait la base de la régénération intellectuelle. L'article 298 de l'acte constitutionnel de l'an III (1794) porte qu'il y a pour toute la république un Institut national chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences.

Cet Institut, organisé par la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), se composait de cent quarante-quatre membres résidents et d'autant d'associés, et était divisé en trois classes, comprenant chacune plusieurs sections.

La première classe : *Sciences physiques et ma-*

thématiques, avait dix sections, savoir : mathématiques, — arts mécaniques, — astronomie, — physique expérimentale, — chimie, — histoire naturelle, — minéralogie, — botanique et physique générale, — anatomie et zoologie, — médecine et chirurgie, — économie rurale et art vétérinaire. — Elle comptait soixante membres résidants et soixante associés dans les départements.

La deuxième classe : *Sciences morales et politiques*, avait six sections, savoir : analyse des sensations et des idées, — morale, — science sociale et législation, — économie politique, — histoire, — géographie. — Elle se composait de trente-six membres résidants et d'autant d'associés dans les départements.

La troisième classe : *Littérature et beaux-arts*, avait huit sections, savoir : grammaire, — langues anciennes, — poésie, — antiquités et monuments, — peinture, — sculpture, — architecture, — musique et déclamation. — Elle comptait quarante-huit membres résidants et autant d'associés.

Comme on le voit, rien n'a été oublié. Chaque classe avait un local spécial pour s'assembler ; elle devait chaque année publier ses travaux et ses découvertes.

L'Institut était obligé à quatre séances publiques

par an, et devait publier un programme des prix à distribuer. Une fois organisé, il se recrutait lui-même; il avait ses collections scientifiques, ses musées et sa bibliothèque.

Par le titre V de la même loi, on réservait à l'Institut la faculté de nommer au concours vingt citoyens, propriétaires ou fils de propriétaires, ayant un domaine rural, chargés de voyager aux frais de l'État, et de faire des observations relatives à l'agriculture tant dans les départements que dans les pays étrangers. Six autres citoyens appartenant à d'autres catégories devaient également être désignés par l'Institut, et voyager pour faire des recherches sur les diverses branches des connaissances humaines.

Bonaparte, devenu premier consul, porta son œil investigateur partout; et, voulant réorganiser la France sur de nouvelles bases, la façonner à son prochain despotisme impérial, qui pointait déjà dans sa vaste conception, il reforma l'Institut; et comme la faculté de penser et de raisonner était la plus insurmontable des barrières pour ses projets à venir, il voulut en finir avec ce qu'il appelait les *idéologues*, et supprima la classe des sciences morales et politiques. Par une ordonnance datée de Saint-Cloud le 3 pluviôse an II (23 janvier 1803), il décida que l'Institut, divisé jus-

qu'alors en trois classes, le serait à l'avenir en quatre :

1° *Classe de physique et de mathématiques;* — 2° *de langue et de littérature françaises;* — 3° *d'histoire et de littérature anciennes;* — 4° *des beaux-arts.*

La première classe, formée de dix sections instituées par l'organisation primitive, s'augmenta d'une section de géographie et de navigation, et de huit associés étrangers.

La seconde classe, chargée de la confection du dictionnaire de la langue française, pouvait élire jusqu'à douze de ses membres dans d'autres classes de l'Institut; le nombre total des membres s'élevant à quarante.

La troisième classe, également de quarante membres, avait pour objet les langues savantes, les antiquités et les monuments, l'histoire et toutes les sciences morales et politiques, dans leur rapport avec l'histoire (cette réserve est remarquable); elle devait enrichir la littérature française des ouvrages des auteurs grecs, latins et orientaux, qui n'ont pas encore été traduits. Elle pouvait élire neuf membres parmi les autres classes.

La quatrième classe, composée de vingt-huit membres, dont six élus à sa volonté parmi ceux des autres classes et des cinq sections de peinture,

de sculpture, d'architecture, de gravure et de musique (composition).

L'article 11 de cette ordonnance fixe le traitement de chaque membre résidant à 1,500 fr., ceux des secrétaires perpétuels à 6,000 fr., et laisse une latitude pour un budget réclamé par l'Institut, et compris dans celui du ministère de l'intérieur.

L'article 13 fixe la somme des prix : un de 3,000 fr. pour la première classe; — un autre de 1,500 fr. pour chacune des deuxième et troisième classe; la quatrième accordant les grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale. Ceux qui les obtenaient étaient envoyés à Rome aux frais de l'État, et entretenus dans le palais du gouvernement.

L'ordonnance de Louis XVIII (du 21 mars 1816) ne change presque rien à cette organisation, sauf le titre des classes, qui deviennent des académies, selon l'ancien mode monarchique. Pas un mot de l'Académie des sciences morales et politiques; mais il était réservé à la monarchie de juillet et à M. Guizot, comme ministre de l'instruction publique, de restituer à la France cette belle conception de la République et de Lakanal. Le 26 octobre 1832, survint l'ordonnance du roi Louis-Philippe, qui ressuscite cette classe importante sous le titre

d'*Académie des sciences morales et politiques.* — Elle est divisée en cinq sections : — philosophie ; — morale ; — législation, droit public et jurisprudence ; — économie politique et statistique ; — histoire générale et philosophique ; — et est composée de trente membres. Elle a en outre cinq académiciens libres et cinq associés étrangers, ainsi que trente à quarante correspondants, etc.

En résumé, l'Institut, tel qu'il est de nos jours, est composé de cinq académies :

1° Académie française ;

2° Académie des inscriptions et belles-lettres ;

3° Académie des sciences ;

4° Académie des beaux-arts ;

5° Académie des sciences morales et politiques.

Nous allons les examiner successivement.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Après avoir traversé la cour du Louvre, où l'armée française vient d'élever une statue équestre en bronze pour consacrer le souvenir toujours vivant du duc d'Orléans, prince chéri de tous, et si fatalement enlevé à l'espoir de la France, on aperçoit, de l'autre côté de la Seine, un palais fortement assis sur ses bases, auquel conduit un pont élégamment et hardiment jeté sur le fleuve : c'est le palais de l'Ins-

titut. Cinq académies s'y réunissent dans leurs solennités annuelles.

L'origine de l'Académie française remonte au règne de Louis XIII. Elle doit son existence au cardinal de Richelieu, le terrible ministre de ce roi qui s'ennuya toute sa vie, et dont la plus grande gloire est d'avoir été le fils de Henri IV et le père de Louis XIV.

Quelques amis, liés entre eux par la conformité des goûts, se réunissaient, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour causer belles-lettres et arts. Pour donner plus d'attrait à ces réunions intimes, ils décidèrent de régulariser leurs discussions, et de les faire tourner au profit de la littérature. Ils se partagèrent les travaux, s'occupèrent de la critique des ouvrages contemporains, et l'un d'eux tenait le registre des séances. — Ce concours de gens d'une instruction solide, pour une œuvre élaborée en commun dans le but de se perfectionner le goût, fut bientôt connu du public. On tenait à l'honneur d'être admis dans le sein de cette académie particulière, et d'assister à ses travaux modestes, qui pourtant retentissaient au dehors par le mérite incontestable de ceux qui la composaient. Bois-Robert, familier du cardinal de Richelieu, amené là par un de ses amis, parla à son protecteur de ces séances avec un enthousiasme sincère ;

et le ministre, en homme de génie, comprit la grande portée que ces réunions pourraient avoir dans l'avenir ; il apprécia leur influence sur la littérature, et transforma ce noyau de gens studieux et éclairés, en une académie nationale, fixa le nombre des académiciens à *quarante*, et leur confia le dépôt et le perfectionnement de la langue, en leur imposant la tâche difficile de déterminer ses règles et de travailler à son dictionnaire. Les quarante noms choisis parmi les plus illustres dans la littérature d'alors acceptèrent cette haute mission ; le suffrage public les accompagna sur leurs fauteuils, et on les nomma les *quarante immortels*, à cause de l'obligation de réparer, par le choix fait librement par eux, les brèches que la mort pourrait faire dans leurs rangs.

Le but de cette institution était, comme on le voit, la pureté de la langue et son perfectionnement : il fallait donc que les gens qui devaient élever cet édifice fussent réellement dignes, par leur savoir et leur capacité, d'y mettre les mains. — En laissant aux académiciens le choix de leurs futurs collègues, la pensée du fondateur était noble et digne ; elle était surtout juste, car qui mieux peut savoir où se cache le vrai mérite, que ces gens laborieux entièrement adonnés au culte du beau? Eux seuls pouvaient fermer les portes aux pro-

fanes, et maintenir dans toute sa pureté l'éclat de cette institution, guide éternel de tout littérateur. Mais malheureusement les institutions humaines portent toujours en elles le cachet de l'imperfection attachée à notre nature. Les savants, comme tous autres mortels, ne se dégagent pas toujours de la faiblesse, de la vanité, et y sont même plus sensibles que les autres. Ils pensèrent donc ajouter un lustre nouveau à l'Académie, en admettant dans son sein quelques personnages dont tout le mérite était d'être grands seigneurs, ducs, marquis, comtes, etc. — Un article du règlement imposant l'obligation à tout candidat de solliciter personnellement son fauteuil, cette démarche flattait l'ambition des immortels; et recevoir la visite d'un personnage de haut rang pour lui promettre sa voix, voir en lui son collègue, était, pour plus d'un, le *nec plus ultra* de l'honneur qui nécessairement devait rejaillir sur l'Académie. Une fois le premier choix fait dans ce sens, on ouvrait la porte à tous les amours-propres des grands seigneurs, qui, la mode établie, se piquaient d'appartenir à ce docte corps et de passer pour savants, tandis qu'à peine ils pouvaient signer leurs noms. L'Académie elle-même allait au-devant de ces ambitions, et recherchait de grands noms plutôt que de grands écrivains: témoin la tentative faite auprès

du maréchal de Saxe, guerrier illustre, mais très-peu lettré, comme on peut le voir par ce billet de lui écrit à ce propos : *Ils veullent me fère de la Cademie ; ça miré comme un bage à un cha.* — Dès le moment où cette funeste pensée a germé dans le cerveau de quelques-uns, on pouvait prévoir que la composition du Dictionnaire marcherait fort lentement, et que la langue avait peu à espérer de ces travailleurs d'un nouveau genre ; mais la pensée de l'institution était si fortement conçue, le but en était si grand, si noble, que ces ridicules nominations n'affaiblirent point la foi que la nation avait dans les lumières des hommes chargés de la guider sur le chemin du goût : car il faut être juste, même pour une académie ! Le choix n'était pas toujours indigne, et un prince de la littérature couvrait de son nom illustre les nullités de ses collègues à couronne ducale ou autre.

Je ne puis m'empêcher de parler de cette triste nécessité qui astreint le candidat à frapper à trente-neuf portes pour obtenir chaque suffrage séparément. Je ne connais rien de plus inconvenant que cet article du règlement, et je dirai même rien de plus nuisible à la bonne composition de l'Académie. Car est-il bien prouvé que l'honneur d'occuper un fauteuil compense suffisamment les désagréments

d'une démarche humiliante par elle-même, surtout quand on songe à la diversité d'humeur de ces messieurs, qui se font parfois soit un malin plaisir de se moquer du postulant, soit de passer sur le malencontreux solliciteur toute la mauvaise humeur que leur cause une visite souvent intempestive, faisant quelquefois refroidir le bouillon académique, ou venant troubler le doux sommeil digestif. Il faudrait éviter ces brusqueries de mauvais ton que rien ne justifie et que l'urbanité française devrait bannir à tout jamais dans ces visites forcées, infligées par le règlement, visites passées en usage, en abus même. On ne devrait pas semer les abords de l'Académie de tous ces dégoûts qu'une espérance incertaine d'être nommé membre de la compagnie ne pourra jamais adoucir. Tout le monde connaît la réception faite par Royer-Collard à M. Alfred de Vigny. Eh bien! je le demande, un homme de cœur, un homme d'un vrai mérite s'exposera-t-il avec plaisir à une démarche au bout de laquelle l'attend une pareille réception? Ajoutez à cela que toutes les fois qu'un candidat échoue, il doit recommencer le même exercice s'il veut s'asseoir dans ce fauteuil tant désiré, et mettre sur son habit la palme académique. — Ne vaudrait-il pas mieux au contraire interdire toute sollicitation, pour mieux assurer l'indépendance du choix, et obliger seule-

ment le candidat à écrire une lettre à l'Académie pour lui demander son suffrage, et, en envoyant la liste de ses œuvres, exposer les titres qui, dans son esprit, doivent lui ouvrir les portes du palais Mazarin. Les académiciens délibéreraient tranquillement, pèseraient dans leur sagesse les titres des compétiteurs, et voteraient selon leur conscience; les postulants ne seraient pas ainsi forcés d'entendre des quolibets très-peu spirituels, quelquefois des refus désobligeants, et ne verraient pas les portes se fermer à leur nez, avec une mauvaise humeur très-peu ou même nullement déguisée. Les coteries féminines, qui jouent un grand rôle à chaque élection, ne se piqueraient pas de faire des académiciens; et ceux qui ont rimé une tragédie refusée ou une ode couronnée à tort, ne pourraient prétendre au fauteuil, et n'auraient pas le triste courage de mendier des suffrages, pour obtenir une nomination à force d'importunité. — Un critique spirituel et consciencieux, M. F. Barrière, a dit avec raison : « De nos jours, à quoi bon le goût, l'esprit, le savoir, sans le *savoir-faire?* — Peut-être en ce moment plus d'un jeune écrivain médite et grandit solitaire, rêvant la gloire du fauteuil, mais sans autres recommandations que ses œuvres, n'ayant pour amies actives que l'étude et l'inspiration, pour protecteur que son talent. Honorable

candeur! — Et cependant qu'il croisse, il aura le regard et le vol de l'aigle! Mais tandis qu'il essaye ses ailes, quelque taupe littéraire préparant, creusant, minant le sol, le perce après mille détours souterrains, et surgit tout à coup dans le palais de l'Institut, en s'écriant: « J'y vois clair, au grand jour de l'Académie! » — Quel soleil et quelle vue! »

Les séances de l'Académie sont secrètes, et c'est une haute faveur que d'y être admis. Les têtes couronnées seules obtinrent jusqu'à nos jours cette insigne faveur. Joseph II, frère de l'infortunée Marie-Antoinette, y assista pendant son voyage en France; et l'empereur de Russie Alexandre, quand les alliés entrèrent à Paris, y a été harangué par M. Villemain, qui prodigua le plus suave encens de sa rhétorique au prince ennemi. La nation française en fut très-peu flattée, et M. Villemain ne racheta qu'avec peine, par son immortel *Cours de littérature du dix-huitième siècle*, ce triste honneur d'avoir parlé devant les vainqueurs de Napoléon.

Quoique les séances de l'Académie soient secrètes, il en transpire toujours assez pour prêter quelquefois à rire sur les fautes de français que les académiciens se permettent dans leurs discussions à huis clos, ou sur les définitions de mots qu'ils y

apportent. Un d'eux avait à définir l'*écrevisse;* il le fit en ces termes : « *Un petit poisson rouge qui* « *marche à reculons.* » Cuvier, consulté, dit: « L'écrevisse n'est pas un poisson , elle n'est rouge que quand elle est cuite, et ne marche pas à reculons. Le reste est bien. » — Il est vrai aussi qu'il ne restait plus rien de la définition. — Charles Nodier, après avoir exposé la signification du mot *ambition*, je crois, ajouta : « Le *t* se prononce « comme un *s*. » — Un de ses collègues trouva la dernière remarque superflue, le *t*, suivant lui , se prononçant toujours comme un *s* quand il est suivi d'un *i* et d'une autre voyelle. — Le spirituel académicien, qui avait la réplique très-prompte , répondit immédiatement : « Mon cher collègue, « ayez *pi-cié* (pitié) de mon ignorance, et faites-« moi *l'ami-cié* (amitié) de me répéter la *moi-cié* « (moitié) de votre remarque, etc. » Un rire universel, auquel celui qui avait fait l'objection prit part lui-même, accueillit cette fine rectification d'une erreur irréfléchie.

L'Académie admet ou rejette les néologismes que la nécessité ou le caprice introduit dans le langage familier; et comme elle procède avec une lenteur préméditée et construit laborieusement son dictionnaire, il arrive très-souvent qu'un mot a déjà droit de cité, ou même est devenu indispen-

sable, qu'en vain on le chercherait encore dans les colonnes publiées par les immortels. Cette lenteur à admettre un mot est sage très-souvent; mais très-souvent aussi les académiciens, esclaves des traditions, ou respectant la coterie, rejettent systématiquement soit l'orthographe, soit la définition, soit le mot créé, par cette seule raison qu'il est venu frapper chez eux du dehors, et parce qu'aucun académicien n'y a songé. — De là il arrive que des savants laborieux accomplissent une œuvre par la force de leur travail individuel plus promptement et plus complétement que les quarante chargés principalement de cette tâche. — C'est ainsi que Charles Nodier a publié un supplément du Dictionnaire, où il se trouve près de quatre mille mots qui ne figurent pas dans le Dictionnaire de l'Académie. Les dictionnaires de Boiste, de Bescherelle et de tant d'autres, sont beaucoup plus complets que le Vocabulaire publié par la docte compagnie. Il y a encore une chose que l'on devrait trouver dans le Dictionnaire de l'Académie, c'est la prononciation de chaque mot; car, au lieu d'être assujettie à des règles fixes, invariables, la prononciation flotte incertaine au gré de celui qui veut la modifier à sa guise. Celui-ci lie les consonnes finales avec les voyelles suivantes; celui-là, sous prétexte de dureté, s'en

abstient. — Celui-ci mouille les deux *ll;* celui-là les prononce durement. On supprime la finale arbitrairement, ou on la fait sonner. Pourtant, tout en laissant les habitudes provinciales suivre leur cours capricieux, on devrait fournir, à ceux qui voudraient bien prononcer, des règles raisonnées pour la bonne énonciation des mots. Mais que peut-on exiger pour une rétribution aussi minime allouée aux académiciens? Douze cents francs par an et les jetons de présence, pouvant aller à deux mille quatre cents francs ; les plus âgés touchent trois mille francs. — Travaillez donc consciencieusement avec ces émoluments ! Demandez à un Chateaubriand, ou à tel autre maître, son temps le plus précieux à ce prix ! — Mais, hélas ! cette mesquinerie se fait voir partout dans ce qui touche à l'instruction publique, et il faut que la science par elle-même ait de bien puissants attraits pour maintenir ici les connaissances au niveau de celles des autres pays, et même les devancer. Dans ce siècle voué au culte du veau d'or, il faut avoir une reconnaissance éternelle à ces esprits laborieux qui creusent le sillon de la science avec une ardeur que rien n'est capable de refroidir, et vivent de privations, quand il leur serait si facile de spéculer sur leur savoir, et vendre chèrement le fruit de leurs veillées à l'agiotage.

Outre le travail de son Dictionnaire, l'Académie a encore la mission de décerner les prix, soit de poésie, soit d'éloquence, voire même les prix de vertu connus sous le nom de *prix Montyon*. — Les séances publiques et annuelles sont assez courues. Je dis publiques, et je me trompe; car pour ces solennités, ainsi que pour les réceptions des nouveaux candidats, on distribue des billets, qui sont gratis il est vrai, mais très-difficiles à obtenir. — J'introduirai mes lecteurs à ces séances de réception ; et, pour leur donner une idée aussi exacte que possible de ces solennités, je choisirai la réception de M. Victor Hugo, avec tout son appareil, qui, du reste, est le même pour tous, sauf le plus ou moins d'empressement, selon la renommée ou l'obscurité du nouvel élu.

Les usages académiques imposent à chaque récipiendaire l'obligation de prononcer un discours renfermant l'éloge de son prédécesseur. A ce discours répond le président, qui, par un autre usage toujours observé, doit être le même qui était à la tête de l'Académie au moment du décès du membre qui laisse le fauteuil vacant; de sorte que si en un mois la mort sévit rigoureusement et enlève plusieurs académiciens, le président sera obligé de répondre à quatre ou cinq récipiendaires. Cela ne laisse pas que d'être très-fatigant pour la per-

sonne chargée de louer le successeur, sans toutefois oublier trop le défunt. De plus, l'Académie se réserve le droit de juger d'avance le discours de son nouveau membre; elle y fait souvent des corrections; elle réclame les éliminations, et ne laisse passer aucune assertion qui pourrait l'engager dans une solidarité compromettante.

La salle des réceptions est une rotonde coupée en deux moitiés, dont l'une est réservée aux membres des cinq classes de l'Institut; la seconde, livrée au public muni de billets. L'enceinte du bas se subdivise encore en trois amphithéâtres; ce sont pour ainsi dire les loges de second étage. Les tribunes du haut représentent les dernières places des théâtres. Des huissiers, commandés par un maître des cérémonies, introduisent et placent le public.

En me réservant de dire plus bas mon opinion personnelle sur la remarquable séance dans laquelle fut admis M. Victor Hugo, je place ici sous les yeux de mes lecteurs une lettre qu'une femme d'un grand mérite et de beaucoup d'esprit a écrite sur le même sujet à un ami absent, et qui m'a été communiquée. Cette lettre prouve que ce jour-là le jury féminin même, contre ses habitudes, n'était nullement disposé à admettre des *circonstances atténuantes*. — La voici :

« Les abords ordinairement si paisibles de l'Ins- « titut étaient, dès dix heures du matin, encombrés « d'une foule passionnée et presque violente qu'at- « tirait, par des motifs divers, la réception de « M. Victor Hugo à l'Académie française. Pour « prendre rang parmi les élus qui avaient acheté « par une attente de plusieurs heures leur place « dans le sanctuaire, il fallait réellement faire « preuve de science stratégique. Après avoir été « pressé, heurté, poussé, comme on l'est à la « queue d'un petit théâtre; après avoir affronté « l'épée des sergents de ville, la baïonnette inin- « telligente du soldat, les impertinences des va- « lets, les distinctions ingénieusement aristocra- « tiques des huissiers, on pénétrait dans les corri- « dors. Heureux ceux qui, avec un billet pour le « centre, réussissaient à se placer dans l'orchestre « des musiciens !

« Mais au terme de tant d'efforts se trouvait la « récompense ; car si jamais l'Académie n'avait « été d'un accès plus difficile, jamais non plus elle « n'avait présenté un aspect plus animé, un plus « pittoresque coup d'œil. Un grand nombre de cé- « lébrités littéraires et aristocratiques s'y étaient « donné rendez-vous. — On distinguait, parmi les « premiers, MM. Poujoulat, Henri Martin, Balzac, « Jules Janin, Sainte-Beuve, E. Boulay-Paty,

« Paul Foucher, Jacques Arago; mesdames Tastu, « de Girardin, comtesse Merlin, Anaïs Ségalas, « Collet, la femme du récipiendaire, celle de l'a- « cadémicien auquel celui-ci succède (Népomucène « Lemercier). La famille royale était représentée « par le duc et la duchesse d'Orléans, la princesse « Clémentine, la duchesse de Nemours. L'Académie « réunissait presque tous ses membres, depuis no- « tre jeune savant M. Regnault, jusqu'à l'octogé- « naire M. Siméon.

« Il serait difficile d'imaginer un tableau plus « séduisant que cette réunion de femmes, du milieu « desquelles s'élevait comme un parfum de poé- « sie. Ces jolis et riants visages, ces fraîches et « brillantes toilettes, ces poses pleines de grâce, « formaient un ensemble décaméronien.

« Si votre discours n'avait pas été écrit d'avance, « on aurait pu vous croire ébloui, ô poëte, par cet « *imposant et charmant auditoire*, car vous avez dit « d'étranges choses; mais vous en avez dit aussi de « si peu étranges, que tout le monde les avait expri- « mées avant vous. *Toujours Napoléon*, *toujours* « *sa grande image!* — Vous n'avez pas même, dans « votre phraséologie rhythmée, rajeuni par quel- « que aperçu original cette histoire connue de tous.

« M. Hugo a mis dans son discours de réception « plus d'histoire que de littérature. Parmi les pro-

« positions contestables qui m'ont frappée, il faut « noter celle-ci : *Les guerres ne sont pas plus les* « *plaies faites au genre humain, que les sillons* « *tracés par la charrue ne sont des plaies faites* « *à la terre.* — En parlant de la Convention, « M. Hugo a dit que le véritable point de vue « d'où certains faits historiques doivent être jugés « est une demi-obscurité crépusculaire; que là est « leur place marquée par la Providence, qui n'a « pas voulu pour eux l'éclat du soleil. — Dumou-« riez et son aide de camp ont eu leur coup d'élo-« ges; mais M. Lemercier n'a été pour son suc-« cesseur qu'un personnage secondaire. M. Hugo « s'est rappelé la guerre que Lemercier avait faite « au romantisme, dont il a pourtant été le précur-« seur; et il est resté quelque peu de rancune dans « le panégyrique. Le récipiendaire a néanmoins « rendu hommage au caractère vraiment antique « de Lemercier; mais, comme poëte, il n'a point « incliné son jeune front devant cette vieille re-« nommée. On conçoit bien d'ailleurs qu'une ima-« gination disciplinée devait sembler géométrique « au poëte qui accueille au hasard, comme l'inspi-« ration du génie, les caprices les plus bizarres et « les plus hardis.

« Au total, le discours de M. Victor Hugo est « empreint des qualités et des défauts dominants

« de toutes ses œuvres : les idées manquent de « vraie grandeur ; le style est laborieux, martelé; « il procède par syllogisme, et l'image y sura- « bonde. Les effets cherchés d'harmonie imitative « fatiguent par leur redondance. On s'attendait à « une exposition de principes littéraires : M. Victor « Hugo s'est tenu dans une grande réserve à cet « égard. On prétendait que cette réserve lui avait « été imposée par la commission chargée de donner « sa sanction au discours. Le public s'est montré « sobre d'applaudissements.

« M. de Salvandy répondait au récipiendaire. Il « a été fort spirituel dans la première partie de sa « réplique, quelquefois ironique, mais plus sou- « vent flatteuse. — En citant la dénomination bien « connue d'*enfant sublime*, il a ajouté : « *Le mot* EN- « FANT *était de trop.* » — Dans la seconde partie « de son discours, en prodiguant l'anathème aux « actes de la Convention, M. de Salvandy devait « blesser ceux qui expliquent par une nécessité « terrible, mais impérieuse, cette période de notre « révolution, et qui l'absolvent jusque dans ses « égarements réactionnaires.

« M. de Salvandy, dans un langage élégant et « pur, a loué le récipiendaire avec justesse, et « apprécié avec un rare bonheur d'expression la « nature de son talent. — Un mot a failli compro-

« mettre le succès de la harangue, en provoquant « un fou rire au sein de l'assemblée. « L'Académie, « a-t-il dit, a voulu vous récompenser, monsieur, « des améliorations que vous avez su apporter « dans l'*art scénique.* » — Quelques-uns des audi- « teurs ont feint malicieusement de croire que le « directeur de l'Académie faisait allusion aux em- « poisonnements dont l'école romantique s'est mon- « trée prodigue. — Après cette interruption, la « phrase a été reprise, et le mot *théâtral* substi- « tué de fort bonne grâce à celui qui ressemblait « si malencontreusement à un calembour.

« Au milieu de ce pompeux appareil, madame « Hugo, entourée d'amis enthousiastes, était la « reine de la fête. Non loin d'elle le public ne pa- « raissait point remarquer madame N. Lemercier, « couverte d'habits de deuil, et pleurant au souve- « nir que venait de réveiller en elle cette brillante « solennité. »

A cette description faite avec charme, et qui est une fidèle représentation de ces jours solennels, j'ajoute mon avis personnel, étant moi seul responsable des opinions, de toute nature, contenues dans ce livre :

Lorsque, séparant ses suffrages d'une manière

nette et précise, l'Académie eut à voter *pour* ou *contre* le chef de la jeune littérature française; aucune transaction ne fut faite, aucune voix ne fut perdue. Les Jay, les Tissot, les Jouy, les Casimir Delavigne, tous les soutiens du genre classique ne pouvaient ni ne voulaient déserter la cause de leurs doctrines littéraires. Longtemps M. Victor Hugo fut repoussé, n'étant appuyé que par une minorité impuissante. Mais par cela seul il devenait évident que, le jour où ce grand poëte serait admis, et où, par conséquent, une majorité quelconque se serait déclarée en sa faveur, cette majorité, accrue encore par la voix de M. Hugo lui-même, triompherait, non pour un temps, mais pour toujours, les talents de l'école moderne pouvant désormais s'introduire par la brèche que leur chef aurait faite dans la citadelle des quarante immortels.

Chacun se tenait donc pour dit que la victoire était complète, que l'Académie française était décidément abordable à la nouvelle école, et que les respectables soutiens de la littérature classique n'avaient plus qu'à se résigner au parti de l'*opposition*, eux qui avaient été si longtemps *gouvernement*.

De quel œil le public verrait-il cette victoire du présent sur le passé? Comment le nouvel aca-

démicien justifierait-il tout haut ses doctrines littéraires? Avec quelle résignation l'Académie, qui les a si longtemps combattues, en entendrait-elle l'éloge? Ces questions et beaucoup d'autres agitaient les esprits, et tenaient en suspens la nombreuse et élégante assemblée qui assistait à la cérémonie littéraire..... M. Hugo a parlé, et le désappointement est général.

Certes, un tel écrivain ne peut prononcer un discours sans que son œuvre étincelle de choses admirables. Mais on peut être le premier poëte de son siècle, et n'être pas à la même hauteur comme homme politique; et c'est une thèse politique que M. Hugo a choisie pour sujet de ce discours!

L'Empire, la Convention, la Restauration, la Révolution de juillet, ont été jugés par l'écrivain avec des idées qui lui sont particulières, et sur lesquelles chacun se réserve de prononcer; car il est mille individus à Paris qui se croient aussi capables que M. Hugo de prononcer sur ces choses. S'il se fût renfermé dans un cadre littéraire quel qu'il fût, sa voix eût été pleine d'autorité et l'auditoire plein d'enthousiasme; car il ne viendra pas même à l'idée du plus audacieux de se croire plus compétent que M. Hugo en matière de littérature. Poëte, sa parole eût fait loi; homme politique, on a cherché ses titres; et, ne lui en trouvant au-

cun, ses opinions n'ont pas eu plus d'influence et de retentissement que celles de l'homme le plus vulgaire.

Cette fois encore, M. Hugo, dont le génie est admirable, n'a pas lutté avec avantage contre M. de Salvandy, qui s'est borné à être un homme de beaucoup d'esprit. Ainsi sur la scène, où il a hasardé nombre d'ouvrages, M. Hugo avait été, à plusieurs reprises, battu par M. Alexandre Dumas et par M. Scribe, écrivain fort spirituel, et qui est bien loin de se croire lui-même un homme de l'étoffe littéraire de M. Hugo. — Faute de bien connaître un parterre ou une assemblée, et par suite de son désir de paraître posséder tous les genres, M. Hugo, qui a tant de côtés forts, aime souvent à se présenter du côté faible. C'est le génie vigoureux de la poésie qui se plaît à la prose; l'homme de l'enthousiasme et de la lyre qui choisit le terrain vulgaire de la tribune et de la presse; le maître à l'autorité imposante, qui a le bizarre caprice d'instruire les autres, non dans son art, mais dans leur art.

M. de Salvandy n'a pas eu la prétention de s'ériger en géant; mais voyant par où le Goliath poétique se rendait vulnérable, il a placé dans sa fronde un petit caillou académique dont le poëte n'eût pas senti l'atteinte, et dont l'orateur poli-

tique a été blessé; au point qu'on était allé entendre ce que M. Hugo dirait à M. de Salvandy, et qu'on est revenu tout pénétré de ce que M. de Salvandy avait dit à M. Hugo.

Vous reprendrez votre revanche, poëte aux fortes inspirations et au vigoureux génie! Laissez donc, puisque vous n'avez pu l'empêcher, triompher un jour le diseur élégant, l'écrivain correct et judicieux. Il faut bien que l'esprit et le goût aient leur succès, car la vie ne se compose pas seulement d'enthousiasme et d'émotions. L'Académie n'est pas le champ clos où se prononce le jugement des masses; son suffrage est le verdict d'un jury littéraire. Devant ce jury, votre adversaire a gagné sa cause : appelez-en de son jugement au public. Votre appel nous vaudra un brillant ouvrage de plus.

L'appareil des séances consacrées à la distribution des prix est le même; seulement, le secrétaire perpétuel rend compte des motifs qui ont décidé l'Académie à adjuger le prix à tel ou tel concurrent, et se livre à l'appréciation littéraire des œuvres couronnées. C'est là que M. Villemain est réellement à sa place; et, quel que soit son mérite comme orateur ou homme politique, il est inimitable de verve, d'aperçus, de critique, comme

littérateur. Quelle pureté de langage! quelle finesse d'observation! quelle justesse dans les conseils! quelle profondeur dans l'appréciation! On ne se lasse pas de l'entendre, et l'on applaudit à outrance. — L'académicien qui préside cette solennité rend compte des nobles et vertueuses actions auxquelles l'Académie française adjuge des prix Montyon. Quand le sort désigne pour cette noble tâche un homme de talent et de cœur, un Molé, un Scribe, par exemple, vous aurez beau faire, l'attendrissement vous gagnera, votre paupière se mouillera de larmes, votre âme sera profondément remuée. Car comment garder sa froideur ou son scepticisme, au touchant récit de ces actions sublimes qui nous rendent fiers de s'appeler homme? Il est doux de voir que, dans ce siècle du positivisme et de l'égoïsme le plus éhonté, il se trouve des âmes véritablement grandes, qui, avec l'abnégation la plus absolue, pratiquent des vertus dignes de l'admiration de l'univers. Et c'est presque toujours dans la classe la plus pauvre qu'elles brillent du plus grand éclat. L'espace me manque ici pour tracer un tableau fidèle de ces actes admirables, mais je renvoie mon lecteur à ces rapports de l'Académie qui les relatent; et le temps que vous mettrez à les lire ne sera perdu ni pour votre cœur, ni pour votre esprit. Homme du

monde ou philosophe, vous y trouverez une ample moisson de réflexions, et vous sentirez que la sentence cruelle de cet homme de l'antiquité, qui a dit, « *Vertu, tu n'es qu'un mot!* » n'est pas toujours vraie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Le titre de cette Académie indique suffisamment ses occupations. A elle appartient de faire passer à la postérité, en style lapidaire, tout événement qui donne occasion à l'érection d'un monument et à la composition d'une médaille, ainsi que l'explication de toute inscription trouvée sur les pierres ou édifices antiques de tous les pays du monde. Souvent elle publie des volumes entiers sur la signification d'un mot à demi-effacé, qui doit éclaircir un point historique important, et jeter une vive lumière sur une époque douteuse. Malheureusement ces discussions sont un peu tombées en discrédit; et, sauf un très-petit nombre de savants acharnés à la poursuite d'une séance problématique, le public s'occupe peu, en général, de savoir, par exemple, si les hiéroglyphes sont une écriture alphabétique ou symbolique? — quelles sont les nations qui se sont servies les premières de l'écri-

ture runique? etc., etc. — Disons de plus que le véritable style lapidaire est presque perdu aujourd'hui, si nous en jugeons par l'inscription de la colonne de la place Vendôme et celle du soubassement de l'Obélisque. — La simplicité grandiose des anciens est devenue de la vulgarité, et l'on ne conçoit vraiment pas qu'une association de talents si remarquables ne produise que de si faibles résultats.

L'Académie compte dans son sein plusieurs linguistes très-distingués, surtout dans les langues orientales, et d'autres hommes non moins connus par leur profond savoir; tels sont, par exemple, parmi les premiers : MM. Burnouf, Reinaud, Jomard, Hase, Julien (Stanislas), Garcin de Tassy, etc.; — parmi les autres, MM. Guizot, Naudet, Letronne, Raoul-Rochette, Thierry ,Littré, Villemain, etc. — Les travaux de tous ces académiciens sont connus du monde savant; mais comme c'est une spécialité peu à la portée des gens du monde, je m'abstiens de les énumérer, laissant ce soin à d'autres.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Cette Académie est dite, et à bon droit, le premier corps savant du monde; elle est sans contre-

dit le point central d'où part la consécration de toute vérité utile. Quiconque a jamais assisté à ses séances hebdomadaires du lundi, rendues *publiques,* grâce à l'initiative de M. Arago, peut se faire une idée de ce vaste travail intellectuel qui poursuit sa route dans l'univers, malgré tous les obstacles révolutionnaires ou autres qu'il rencontre dans sa marche. Chimie, astronomie, géométrie, mécanique, machines, minéralogie, botanique ou zoologie, tout occupe une place dans ce sanctuaire, et a droit à ses labeurs. Les deux secrétaires perpétuels de l'Académie, M. Arago pour les sciences mathématiques, et M. Flourens pour les sciences physiques, suffisent à peine à rendre compte de toute la correspondance qu'ils sont obligés de dépouiller, et à tenir au courant le corps savant auquel ils appartiennent, de tous les points scientifiques qui se présentent. Il faut entendre cette immense capacité que l'on nomme Arago, pour savoir avec quelle facilité il aborde ce langage technique, cet argot mystérieux par lequel les initiés se reconnaissent sur le chemin qu'ils parcourent ensemble. Il ne se perd jamais dans ce dédale inextricable des faits, des suppositions, des probabilités. Comme chaque point obscur devient lucide dans sa bouche! Tout ceux qui l'écoutent s'étonnent d'avoir compris sans fatigue toutes ces belles choses, sans avoir jamais

connu même les premières notions de la science dont il a parlé.

Cette Académie se compose donc de onze sections, dans lesquelles siégent les sommités savantes rendant de véritables arrêts scientifiques. Point d'appel de leur jugement, si ce n'est dans la pratique quand les faits démontrent victorieusement la faiblesse du raisonnement. — L'action de la lumière sur l'iode, exposé à la vapeur mercurielle, est un fait incontestable; et aucune théorie ne peut encore rendre compte par quel mystère d'opération l'image se reproduit sur la plaque. Certes, les probabilités ne manquent pas; chaque jour on introduit au daguerréotype quelque nouveau perfectionnement qui réussit : cependant la loi absolue manque, car aucune hypothèse ne satisfait encore les chimistes. Mais ces discussions nous conduiraient trop loin; il suffit d'indiquer seulement les difficultés que l'on rencontre dans le domaine scientifique pour s'expliquer la sage lenteur avec laquelle l'Académie procède. L'impatience des inventeurs s'accommode difficilement de ces atermoiements, j'en conviens; mais il est juste de dire que très-souvent il ne peut en être autrement. Pourtant, comme dans toutes les institutions humaines, il y a aussi ici quelque chose à reprendre. Les académies ont, comme les hommes,

quelques systèmes absolus qu'elles ne veulent pas quitter, prétendant que c'est un phare qui doit les éclairer dans les ténèbres scientifiques ; mais ces systèmes sont très-souvent de véritables bornes pour la marche de la science. Comment! parce que monsieur un tel ne saisit pas les rapports qui existent entre la production d'un fait et la pensée qui le produit et l'a découvert, s'ensuit-il de là que le fait soit faux, ou qu'il ne mérite pas de prendre rang dans les inventions ? — Connaissons-nous donc les bornes de notre savoir ou la capacité intellectuelle du cerveau humain, pour dire : Arrêtons-nous ici, nous ne pourrons jamais aller au delà? — Non, évidemment; et alors pourquoi mettre des entraves à la pensée? — Pourquoi décourager ces hommes laborieux qui passent leur vie à la recherche d'un problème dont la solution paraît impossible à un autre savant? — C'est parce que malheureusement il en coûte toujours, même à un corps savant, de convenir qu'un autre a plus de savoir que nous; c'est parce qu'il y a toujours quelque inimitié cachée dans ce mauvais vouloir; c'est parce qu'il y a des hommes pour lesquels l'exercice d'un pouvoir absolu a trop d'attrait, pour l'abandonner au profit de la science. C'est ainsi que, dans cette même Académie dont il s'agit, il est un homme illustre parmi les illus-

tres, que la voix publique et celle de ses confrères accusent de vouloir inféoder, au profit de ses partisans, toutes les volontés. A chaque divergence qui éclate entre lui et l'Académie, il menace immédiatement de donner sa démission; et comme c'est un homme ardent, impétueux, dont les haines ainsi que les amitiés sont profondes, dont le sang méridional bout à chaque opposition qu'il rencontre, il éloigne arbitrairement tout homme qui lui déplaît, tout savant qui se permet de n'être pas de son avis, surtout dans les sections où il siége. Son règne de fer pèse sur l'Académie, qui murmure, mais qui subit l'influence de cet homme prodigieux. Il serait temps cependant qu'il s'aperçût que l'opposition grandit, et que cette menace constante d'abandonner le poste qu'il rend glorieux, pourrait à la fin être acceptée; et alors...!

Si nous parcourons les sections dans l'ordre assigné par le règlement, nous rencontrons parmi les géomètres qui ont illustré cette science, et dont on regrette la perte, Poisson, Puissant, Legendre, Laplace, morts, mais restés immortels par leurs œuvres dans l'admiration éternelle du monde entier; M. Biot, dont il a été déjà parlé ailleurs; M. Libri, ce réfugié italien qui a pris ici droit de cité par la force de son savoir. Ce dernier a jus-

qu'ici presque toujours succombé dans ses luttes contre M. Arago, car la phalange des défenseurs est grande; mais il avance, il est infatigable, et pourrait un jour rencontrer le défaut de la cuirasse. — MM. Poncelet, Coriolis, Charles Dupin, sont les célèbres représentants de la mécanique, cet art élevé à la dignité de science, parce qu'il n'est que l'application des problèmes mathématiques aux bois et aux métaux. MM. Arago, Mathieu, Liouville, Laugier, Leverrier, appartiennent à l'astronomie. Le premier, le plus habile observateur, dont la dextérité dans le maniement des instruments de l'Observatoire est devenue proverbiale, est en même temps un physicien très-savant. C'est à lui que l'on doit la belle découverte de la polarisation de la lumière, découverte qui, à elle seule, suffirait pour illustrer un homme. Le dernier vient de marquer, par la force du calcul, la place qu'occupe au ciel une nouvelle planète.

La physique générale possède M. Gay-Lussac, qu'il suffit de nommer; M. Becquerel et autres. Mais la section de chimie est la plus riche en notabilités : MM. Thénard, nom européen; Dumas, le célèbre doyen de la Faculté des sciences; Pelouze, Regnault et Chevreul, dont les infatigables investigations tendent à faire de la chimie la plus exacte des sciences. — M. Élie de Beaumont, pour la

science géodosique et la minéralogie, est ce qu'était feu Brongniart pour les arts céramiques; infatigable explorateur, sagace appréciateur, et toujours à la recherche des moyens de déterminer les révolutions du globe par les couches du sol. — MM. de Mirbel, de Jussieu, Richard et Saint-Hilaire, dans la botanique, et l'excellent baron de Silvestre, dans l'économie rurale, ainsi que MM. Boussingault et de Gasparin, méritent une mention toute particulière. L'anatomie et la zoologie comptent MM. Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, Edwards Milne. Ce dernier, surtout, a un héritage lourd à porter, ayant succédé à Frédéric Cuvier, le grand restaurateur de la zoologie antédiluvienne, dont M. de Blainville popularise les éléments dans un magnifique ouvrage, aidé de l'habile dessinateur du Jardin des Plantes.

MM. Magendie, Serres, Lallemant, Roux, Velpeau, forment la phalange médicale et chirurgicale. Au chapitre *Hôpitaux et Médecins*, chacun d'eux trouvera sa place.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

L'Académie des Beaux-Arts est chargée d'une double mission : elle décerne le prix, et elle admet au salon ou en repousse toute œuvre présentée au Louvre pour les expositions annuelles.

Ses jugements sont absolus ; mais de ce jugement comme de tout autre, on appelle au public, qui le casse et l'annule souvent.

Un magnifique palais, situé sur la rive gauche de la Seine, où l'Académie tient ses séances secrètes, est destiné à conserver les chefs-d'œuvre de l'art, soit en original, soit en copie, soit en surmoulage. Cette dernière branche de l'art doit son introduction dans le palais des Beaux-Arts aux efforts de M. Louis Peisse, homme de beaucoup de goût, et la plus forte tête philosophique peut-être de l'époque.

A la section de musique, tout inventeur de quelque instrument nouveau, de quelque méthode ; tout auteur de quelque traité qui concerne l'étude de cet art, porte le fruit de ses laborieuses investigations. — Elle approuve ou elle rejette, mais elle approuve le plus souvent ces tentatives ; et il arrive quelquefois que son approbation ne peut sauver de l'oubli ou de l'indifférence l'œuvre approuvée, et que le public adopte celle qu'elle a rejetée. Ceci prouve surabondamment, d'une part, que toutes les institutions humaines pèchent toujours par quelque côté, et mettent à nu nos imperfections ; et, d'une autre part, que le goût est éminemment capricieux, et qu'il ne veut se plier sous la tyrannie de personne.

Je m'abstiens de parler ici de tous les chefs-d'œuvre que le palais des Beaux-Arts renferme ; le premier livret, ou *Guide du voyageur*, vous en donnera la liste ; mais il importe de voir comment les prix s'adjugent ici.

Tous ceux qui se présentent pour concourir sont obligés d'exécuter une ébauche préliminaire de leur art. Les sculpteurs modèlent une tête ; les architectes font un tracé à la main ; les peintres esquissent une étude ; les graveurs burinent au trait, etc. — Les membres du jury jugent s'il y a lieu d'admettre pour le concours définitif, ou non, les auteurs de ces essais. La question une fois résolue, les admis entrent *en loges*, c'est-à-dire qu'ils sont enfermés pendant un temps plus ou moins long avec les instruments de leur art ; et là, sans pouvoir communiquer au dehors, ils exécutent le programme que fournit l'Académie. Quiconque s'aiderait, soit d'un dessin, soit d'un modèle étranger, est mis hors de concours. — Les ouvrages sont, à la sortie des loges, exposés pendant quelques jours dans une des salles du palais ; le public y est admis ; il voit, il juge ; et puis le jury s'assemble et décerne le prix. Il est nécessaire de faire remarquer ici que les exécutants sont obligés de suivre les esquisses qu'ils ont faites, et d'exécuter l'œuvre du concours selon les premières

inspirations d'essai. — Quand toutes les sections sont sorties de leurs loges respectives, et que les prix ont été décernés, les ouvrages des lauréats sont exposés ensemble; puis dans une solennité, à l'Institut, ils sont proclamés vainqueurs, et jouissent du privilége que ces palmes leur confèrent. Ce privilége, c'est d'être envoyé aux frais de l'État à Rome pendant trois ans, et de s'y perfectionner le goût. Les pensionnaires reçoivent de l'État les frais de voyage, un traitement de trois mille francs pendant le temps de leur séjour à l'étranger, et sont obligés d'envoyer chaque année, à Paris, les fruits de leur travail, pour que l'on puisse juger de leurs progrès. Ces envois sont faits aux frais du gouvernement. — Comme on le voit, le pays n'est pas avare dans ses encouragements; mais hélas! la composition de la société moderne est telle, qu'elle ne produit que très-peu de bien et immensément de mal. — Certes, faire briller en perspective les avantages positifs pour les jeunes travailleurs, est assurément très-beau; leur sauver pendant le temps de leur perfectionnement les soucis d'une existence matérielle, rien de mieux; mais ce temps une fois fini, qu'arrive-t-il? — On s'expatrie pendant trois ans, on rompt ses relations de tous les jours, on livre la place aux autres: — on est oublié. — On revient riche de croquis et de

projets, et l'on se trouve étranger dans son propre pays. Ceux qui luttaient avec eux, et qui ont été vaincus, ont trouvé le moyen de se caser; ils peignent très-proprement les enseignes, ou les faces hétéroclites des épiciers et de leurs épouses en robe de dimanche; ils gravent des étiquettes pour les marchands ambulants, ou donnent des leçons de composition à trente sous le cachet; ils vivent; et ceux pour lesquels l'État a dépensé de l'argent, qu'il a commencé à prendre sous sa protection, n'ont, au bout du compte, que trois années de plus, trois années d'études, et se trouvent, littéralement, sur le pavé. Les pupilles de l'État sont mis de côté, car pendant leur absence la place est prise par d'autres. Les avenues des commandes faites par le gouvernement sont tellement obstruées par les privilégiés de toute espèce, que les plus robustes efforts ne peuvent réussir à y faire une trouée. — Les compositeurs se tournent-ils du côté des théâtres lyriques, ils ne trouvent pas de *libretti* pour composer une musique; ils frappent à toutes les portes, toutes les portes restent closes; et eux, repoussés, abreuvés de dégoûts, maudissent mille fois leurs couronnes, qui les exposent à mourir de faim. S'ils avaient appris à jouer de quelque instrument à cordes ou à vent, ils pourraient, tant bien que mal, arriver jusqu'à quelque bal de la bar-

rière, et faire leur partie de piston ou de flageolet; mais avec leurs travaux de composition, que peuvent-ils faire? Des romances? — Mais la romance est aussi inabordable que l'opéra ou l'opéra-comique : il faut des paroles, il faut un nom connu sur le titre. Les éditeurs ne veulent pas entendre parler de commençants ; et ceux que les plus grandes sommités de l'art ont jugé aptes à composer des opéras ou des symphonies, ne peuvent même faire imprimer une valse ou une mazurka. — Depuis cinquante ans, un nouvel aspirant à la célébrité s'achemine au delà des Alpes, plein de rêves d'avenir et de gloire, et ne marche réellement que vers la misère. Il en est de même des peintres, des architectes : si, par hasard, un d'eux réussit à percer, combien, ah ! combien y en a-t-il qui restent et se perdent dans l'obscurité ? La société, bien organisée, devrait assurer à tous une juste répartition de travail et de salaire; elle devrait procéder autrement... Mais nous voilà entrés insensiblement dans le chapitre du *socialisme.* Cette matière capitale ne peut être ni traitée ni résolue à propos de l'Académie des Beaux-Arts. Contentons-nous seulement d'indiquer l'écueil, en laissant aux autres le soin d'y pourvoir, pour la plus grande sécurité et le plus grand bien-être de l'humanité.

Comme partout où l'esprit de corps domine, on trouve à cette Académie des systèmes routiniers. La coterie y règne en souveraine; et quand il faut répondre devant l'opinion publique des actes qui émanent de tous, chaque membre en particulier s'excuse, et dit : Ce n'est pas moi, c'est mon voisin! — Quand il s'agit du jury d'admission au Louvre, les dissensions éclatent; les maîtres reconnus tels partout se récusent, et laissent le soin de décider à ceux de leurs collègues que cela regarde le moins. Horace Vernet, Delaroche, Ingres et autres ne veulent ni être jugés ni juger les autres, et ils protestent hautement contre tout ce qui s'y passe. Cette manière de procéder n'est bonne que quand on a prouvé, surabondamment prouvé, que l'on a fait tout ce qu'il est humainement possible de faire pour changer les mauvaises routines; mais si, seulement pour éviter une lutte, on permet à l'arbitraire ignorant de dire son dernier mot, c'est mal, c'est très-mal, et le pays, ainsi que tous les amis des arts, ont droit d'exiger autre chose.

Si l'on jette les yeux sur la liste des membres qui composent cette Académie, on y voit des noms dont la France se glorifie, et que tout le monde entier admire.

Vernet, le maréchal de la peinture guerrière. Qui

jamais a donné plus de vie à ses tableaux de bataille? qui a manié plus vite et plus hardiment le pinceau, et qui est plus connu comme peintre moderne? — Ingres, qui dessine comme Raphaël, peintre scrupuleux à l'excès, mais dont le coloris est l'objet de tant de critiques; — Delaroche, qui ressuscite les grandes figures de Richelieu, d'Anne d'Autriche, d'Élisabeth, de Jeanne Grey, de Strafford, de Cromwell, etc.; — Abel de Pujol, dont les magnifiques grisailles de la Bourse et les plafonds du Louvre sont généralement admirés; — Picot, à la couleur éclatante. — Puis, dans la sculpture, David le grandiose, qui poétise et déifie les têtes de héros, et dont le ciseau inspiré sculpte la pensée sur le marbre; — Pradier, qui n'a presque plus rien à envier aux anciens, et dont les contours féminins approchent de l'idéal; — Cortot, auteur de la Gloire immortelle qui attend son placement sur le Panthéon, et dont le bas-relief à la Chambre des Députés suffirait seul pour immortaliser la mémoire d'un homme. — Voulez-vous des architectes? voici Fontaine, le grand, l'inimitable, que Napoléon aimait, et qu'il employait pour ses gigantesques conceptions; — Lebas, auquel on doit l'érection de l'Obélisque. Voulez-vous des graveurs? voici Desnoyers-Boucher, dont le burin colorise, pour ainsi dire, les créations raphaéliques; — Forster et

Tardieu, modèles de vigueur et de pureté tout à la fois. — Dans la section de musique, il suffit de nommer Spontini, — Aubert, — Halévy, — Carafa, pour qu'on s'incline au souvenir de *la Vestale*, de *la Muette*, de *la Juive* et de *Masaniello*.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

L'homme n'est réellement grand que par la morale et par la philosophie. Toutes ses actions, si elles ne sont pas guidées par ces deux puissants mobiles, se ressentiront toujours de la faiblesse, soit dans le jugement, soit dans l'exécution. Quand je parle ici de la philosophie, je ne veux pas parler de la philosophie spéculative, qui consiste à chercher la substance de l'âme, la définition de l'espace, et mille autres questions psychologiques ; mais de la philosophie pratique, qui détermine les devoirs de l'homme, imprime à son action la sûreté de la conviction raisonnée, et qui nous conduit par le chemin de l'honneur au faîte de la véritable grandeur. Cette philosophie peut ne pas être l'occupation exclusive de quelques hommes d'études, mais elle doit servir de base à toute éducation, elle doit être l'essence de la pensée et de la réflexion, pour faire taire le mobile de l'intérêt personnel, et le re-

porter sur l'humanité. — C'est dans cette vue large et grande que Lakanal a conçu la pensée d'instituer l'Académie des sciences morales et politiques. Le despotisme consulaire l'a supprimée, et il était réservé, comme je l'ai dit, au gouvernement de 1830 de la ressusciter.

Si l'on jette un coup d'œil sur le programme des prix que d'ordinaire cette Académie propose aux concurrents, on y verra avec quel soin elle choisit les sujets propres à diriger dans la voie du progrès, et comment elle veut faire servir le passé à l'enseignement du présent et de l'avenir. — Là, nous retrouvons les noms des philosophes éminents, des hommes d'État du plus grand mérite, des écrivains les plus brillants et les plus solides : — MM. Cousin, chef de la philosophie éclectique en France; — Damiron, connu par ses propres travaux et par la publication de ceux de Jouffroy; — Barthélemy Saint-Hilaire, qui cherche à mettre en lumière les œuvres de l'école d'Alexandrie; — de Tocqueville, dont le livre sur les États-Unis suffirait seul pour faire une réputation; — Dupin aîné, le plus habile, le plus profond légiste et logicien de l'époque; — le comte de Portalis, héritier d'un nom attaché à la rédaction du Code Napoléon, et qu'il maintient dans toute sa splendeur; — Troplong, que ses travaux sur la jurisprudence recom-

mandent à l'attention du monde; — le baron Charles Dupin, le plus grand partisan de la statistique; — le comte Rossi, homme d'État distingué, pour le moment ambassadeur de France à Rome (1); Blanqui, dont les premiers travaux en économie politique semblaient déjà promettre un économiste hors ligne, maintenant député et partisan du *Libre échange;* — Hippolyte Passy, homme probe et intègre; — Mignet, un des beaux caractères de l'époque, homme plein de sagesse, se tenant à l'écart du mouvement politique, absorbé dans les travaux qui porteront son nom à la postérité la plus reculée; secrétaire perpétuel de cette Académie : ses notices sur les membres décédés sont de véritables chefs-d'œuvre du genre. — Guizot,

(1) C'est avec un cri d'horreur que tous les honnêtes gens ont appris l'exécrable assassinat du comte Rossi. — Sorti de France à la suite des événements de février 1848, nommé par le Saint-Père ministre des États romains, il vient d'être frappé d'un coup de poignard au moment où il gravissait les marches du palais des députés de Rome. — Honte éternelle aux vils assassins qui prétendent fonder la liberté à l'aide du stylet et des massacres! Honte à ce peuple qui, dans sa démence, portait en triomphe dans les rues de Rome le fer du meurtrier, en criant : *Vive Pie IX, vive Brutus* (nom donné à l'assassin)! — Le juste châtiment de Dieu ne se fera pas attendre. — Il est temps, du reste, que le règne de la folie passe, et que celui du bon sens rende l'ordre à l'Europe entière.

Thiers et Michelet viennent clore la liste d'hommes éminents dont la France s'enorgueillit à si juste titre.

—

VIII.

FEMMES AUTEURS.

En intitulant ce chapitre *Femmes auteurs*, je veux faire une distinction, et ne pas envelopper, sous le nom peu galant de *bas-bleu*, les femmes dont les ouvrages feraient honneur aux plus célèbres écrivains, et que ces derniers signeraient des deux mains, pour me servir de l'expression très-connue en politique. — En effet, en est-il un seul qui désavouerait le style et les hautes conceptions de George Sand, l'esprit plein de charme de madame de Girardin, l'élégante pureté de madame

Sophie Gay, la grâce coquette de madame Ancelot? — Non, sans doute. Mais, avant de pousser plus loin notre appréciation à ce sujet, il faut nous arrêter un instant pour faire une petite digression.

A l'époque où nous vivons, plusieurs systèmes sociaux se sont produits, et entre autres celui qui veut relever les femmes de leur incapacité civile et politique. Je ne veux pas entrer à ce sujet dans une dissertation approfondie, qui, du reste, trouvera sa place ailleurs; mais je me demande d'où vient cette jalousie des hommes contre toutes les productions littéraires des femmes? On dirait que, par un abus de force vraiment peu délicat, on s'est réservé exclusivement l'épée et la plume, ne laissant au beau sexe que des occupations frivoles, ou les prosaïques devoirs du ménage. — Que signifient ces déclamations brutales contre ces femmes exceptionnelles qui, sentant en elles ce feu sacré qui pousse une âme bien trempée dans le domaine de l'intelligence, jettent sur le papier des pensées profondes, et prouvent qu'aucune science ne leur est étrangère? Pourquoi défendre aux femmes, avec l'acharnement d'une jalousie mal déguisée, l'accès de cette arène publique où se débattent les intérêts de tous? Dans la vie ordinaire, dans les mystères de la vie privée, il n'y a peut-être pas deux de ces hommes que les autres pro-

clament supérieurs par leurs hautes capacités, qui ne prennent pas d'avis de leurs femmes, de leurs mères ou de leurs sœurs; et j'en connais beaucoup qui se sont très-bien trouvés d'avoir suivi de tels conseils. Si donc on reconnaît tacitement l'aptitude de la femme à guider même les esprits d'élite, pourquoi ne pas proclamer hautement qu'elle doit avoir voix au chapitre, et qu'elle est digne de concourir à l'œuvre commune? Mais non; ceux qui ne font presque rien sans consulter soit le cœur, soit la tête d'une femme, sont les premiers à la renvoyer publiquement à son pot-au-feu et à ses bas. — On aurait grandement raison d'y renvoyer ces ambitions prétentieuses que rien ne justifie, comme on ne se gêne point de dire avec Boileau, à ceux qui prennent une mauvaise voie :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Mais jeter un vernis de ridicule sur une femme dont la tête vaut autant, et plus même, que celle de M. tel ou tel, c'est convenir qu'on n'est pas de force à lutter convenablement avec elle, et qu'il est beaucoup plus facile de dénigrer que de prouver sa supériorité. Pour mon compte, je l'avoue, j'ai toujours trouvé un charme infini à entendre discuter une femme supérieure sur les matières qui, d'ordinaire, n'entrent pas dans le domaine de ses études.

D'abord, sa voix est une mélodie que l'on écoute avec plaisir ; et si à cet attrait viennent se joindre des idées justes, profondes, hardies, le plaisir augmente, et, avec la foi dans la perfectibilité humaine, on est disposé à rêver une génération à venir qui accomplira l'œuvre de la fraternité sans secousses, sans violence, rien que par la voie de la raison, qui empruntera la bouche d'une femme, d'une mère, d'une sœur. Et cela sera d'autant plus facilement exécuté, que si les hommes, par amour-propre, résistent aux autres hommes, ils trouveront une excuse très-facile en cédant aux femmes, ne fût-ce que par galanterie. — Si une éducation bien dirigée, consultant la force de la femme et ne surchargeant pas trop son organisation, nous donnait beaucoup de femmes comme mesdames Roland, de Staël, Émile de Girardin, pensez-vous qu'il y aurait de quoi s'en plaindre? Non, assurément. Eh bien! commençons dès à présent; admirons sincèrement ce qui est digne d'être admiré; critiquons avec indulgence, en indiquant la route à suivre, et débarrassons-nous au plus vite de ce superbe dédain qui cache, la plupart du temps, un dépit mal contenu et qui déborde de tous côtés. En ce faisant, nous ne forcerons pas les femmes à avoir recours à quelque pseudonyme d'homme, et nous pourrons lire de suite madame de Girardin,

sans la voir souvent affublée du costume du vicomte de Launay, comme madame Dudevant de celui de George Sand.

George Sand, puisque ce nom est consacré par la célébrité, est un écrivain des plus corrects et des plus élégants. C'est le meilleur prosateur de l'époque, de l'aveu de tous ceux qui se mêlent d'écrire et qui savent juger. Ses tendances sont toujours socialistes, et la doctrine radicale qu'elle développe sous toutes les formes dans ses ouvrages prend, sous sa plume, un degré de conviction que l'on a de la peine à ne pas respecter. Ses premières productions se ressentent du froissement qu'elle devait éprouver dans le monde, où la place de la femme n'est marquée que pour l'abnégation et l'obéissance. Il était d'ailleurs naturel qu'un esprit de cette trempe frémît sous le frein social, mal défini, injustement appliqué, et maintenu avec rigueur. On sent dans ses productions le débordement de cette haine méritée qu'une âme comme la sienne devait vouer à l'oppression, et l'on voit que le ressentiment va un peu au delà du but qu'il veut atteindre. Mais, dans les derniers ouvrages qui sont sortis de sa plume, cette tendance a disparu, et a donné lieu à une philosophie mieux entendue. S'il y a une critique à faire à ses romans, c'est surtout cette dernière partie, la phi-

losophie, qu'il faut attaquer. Le tâtonnement continuel qui trahit l'indécision se fait fréquemment sentir, et je ne serais nullement supris que l'auteur lui-même ne pût se rendre compte définitivement à quel parti philosophique il appartient. *Valentine*, *Indiana*, *André*, *le Péché de M. Antoine*, *Piccinino*, *le Compagnon du tour de France*, ne sont assurément pas de la même école; mais ils seront toujours de véritables modèles d'un style ravissant dans sa simplicité, et d'une attrayante invention.

Appelée jadis la Muse de la patrie, mademoiselle Delphine Gay (depuis madame Émile de Girardin) débuta dans le monde littéraire par un recueil de poésies qui promettait une Sapho à la France. Marchant d'un pas hardi dans cette route difficile qui conduit à la gloire, à l'immortalité, elle prouva que ses ouvrages peuvent prendre une place distinguée à côté de tous ces auteurs dont la France s'honore, et que sa plume élégante se plie à toutes les exigences du genre, passant de l'ode au roman, du roman à la critique, de la critique à la tragédie et la comédie : *le Lorgnon*, *la Canne de M. de Balzac*, les nombreux *Courriers de Paris* (dans *la Presse*), *Judith*, *l'École des Journalistes* et *Cléopâtre*, sont là pour l'attester.

Madame Sophie Gay, mère de la précédente,

est depuis longtemps connue dans le monde littéraire. La touchante histoire de ce sourd-muet, *Anatole*, traduite dans presque toutes les langues vivantes, lui a valu une célébrité qu'elle a depuis conservée et augmentée. Cette dame est d'une activité sans exemple; on se demande réellement comment tant de force peut se trouver sous une frêle enveloppe de femme. Sa conversation est intéressante ; son esprit si juvénile, que l'on n'aperçoit pas la marche du temps pour elle. Ses écrits, ses correspondances, ses romans, n'excluent pas chez elle les travaux d'aiguille, dans lesquels elle excelle.

Marie, ou *les Trois époques*, attira l'attention sur madame Ancelot. Son premier essai était un coup de maître, et passe pour son chef-d'œuvre. Puis sont venues se placer à la suite tant de pièces charmantes, qu'il n'y a qu'un reproche à leur faire, si c'est un reproche toutefois, c'est qu'elles sont trop spirituelles : quand on s'adresse aux masses, il ne faut pas écrire de manière à n'être apprécié que par le petit nombre des gens d'élite.

En parlant des femmes auteurs, on ne peut passer sous silence deux femmes remarquables qui ont vécu à l'époque que je décris ici :

La première est la duchesse d'Abrantès, ravie trop tôt à ses nombreux amis. Je ne puis oublier

le charme particulier de sa conversation, ses manières affables, et cette facilité de bon goût qui guidait sa plume dans ses nombreux ouvrages. Ses *Mémoires sur l'Empire*, *sur la Restauration*, ses *Salons de Paris*, et plusieurs romans, témoignent en faveur de son esprit de travail, de son impartialité et de son imagination. Plusieurs de ces pages resteront comme un monument historique d'une époque féconde en événements, et pourront être consultées avec fruit par tous ceux qui auraient besoin de notions exactes sur les mœurs et les habitudes du temps.

La deuxième est feu la princesse Constance de Salm. Elle brillait non-seulement par ses ouvrages et par son esprit, mais encore par la plus étonnante mémoire que l'on puisse rencontrer. Tout ce qui lui plaisait à la lecture, elle le savait par cœur.

Viennent ensuite mesdames Anaïs Ségalas, Amable Tastu, Mélanie Waldor et Desbordes-Valmore, qui méritent une place à part, aussi bien par leurs jolies productions que par leur amabilité.

Parlerai-je à présent de cette vulgaire pléiade, et de ses productions plus vulgaires encore, que le nom de *bas-bleu* met justement à l'index? — Non; — ce serait perdre mon temps et exercer la patience du lecteur. — Cette phalange des esprits

incompris, qui *sent battre un cœur indépendant dans la poitrine, et s'élance dans les régions éthérées à la recherche d'une âme errante*, se subdivise en plusieurs cohortes; et si, par-ci par-là, on trouve de véritables *bas*, il y en a qui ne dépassent pas la *chaussette*, selon la pittoresque expression de Balzac : or, si déjà les bas-bleus ne valent pas la peine d'être mentionnés, jugez de quelle valeur doivent être les chaussettes!

IX.

THÉATRES.

Un des plus puissants attraits que trouvent les étrangers à Paris, c'est la multiplicité des théâtres. Outre ceux de la banlieue, Paris possède *vingt-une* salles de spectacle, savoir : l'Académie de musique; le Théâtre-Français; l'Odéon; l'Opéra-Comique; l'Opéra Italien; le théâtre Historique; le Vaudeville; le théâtre des Variétés; le Gymnase Dramatique; le théâtre du Palais-Royal, celui de la Porte Saint-Martin; l'Ambigu-Comique; l'ancien Cirque Olympique, aujourd'hui l'Opéra National;

la Gaieté; les Folies Dramatiques; les Délassements Comiques; le théâtre de Beaumarchais; celui du Luxembourg; le spectacle des Funambules; le Petit Lazary; le Concert-Spectacle.

Je parlerai de plusieurs de ces théâtres; mais comme le répertoire français a puissamment influé sur les littératures dramatiques des autres pays, il importe de jeter un coup d'œil rétrospectif sur son origine, et de donner un petit abrégé de l'histoire du théâtre français en général.

Il est évident que les premières *scènes* furent celles des troubadours, trouvères et ménestrels. Les uns faisaient de la poésie, les autres chantaient en s'accompagnant de quelques instruments, et portaient de castel en castel leurs *lais*, leurs *vaux-de-vire,* leurs *chansons*, voire même des consolations aux preux chevaliers, de la part des dames et châtelaines. Leur tendre poésie, leurs contes, leurs *tensons* ou *sirventes*, opéraient des miracles. Chacun voulait les entendre, les avoir en son castel, à ses tournois, pour inventer des réjouissances et des fêtes. Cet état de choses dura assez longtemps; mais enfin leur mauvaise conduite, les intrigues dans lesquelles ils se trouvèrent mêlés, amenèrent la division parmi eux, et peu à peu leur destruction complète.

En même temps que les troubadours, existaient les *jongleurs ;* c'étaient les acteurs du peuple, ils faisaient danser des ours et des singes. Ils se lièrent avec les troubadours; mais en 1382, après la mort de Jeanne, comtesse de Provence, ils quittèrent ces derniers, se formèrent en corporation, et prirent le titre de *joueurs.* Il paraît cependant que leurs *jeux* les ont tellement avilis et dépopularisés, que Philippe-Auguste, peu de temps après son avénement, les bannit de ses États, et défendit leurs jeux sous peine de la hart.

Quand la fureur des croisades fut un peu calmée, les pèlerins qui revenaient de la terre sainte se réunirent, s'installèrent à Saint-Maur des Fossés, et donnèrent des représentations sacrées sous le titre de *moralités.* Mais ce pieux usage dégénéra à un tel point, que, sans s'en douter probablement, les joueurs de moralités tournèrent la religion en ridicule. Dans quelques-unes de ces pièces, la sainte Vierge et les saints jouent des rôles fort peu édifiants, mais en revanche très-scandaleux ; et celui qui serait curieux de connaître quelques détails, pour juger par lui-même jusqu'à quel point ces moralités devenaient des immoralités, peut satisfaire sa curiosité en les lisant dans la bibliothèque du duc de la Vallière, surtout celle qui porte le titre de *la Conception.*

Charles V pourtant goûta tellement ces représentations, qu'il octroya à la confrérie le privilége de venir les jouer à Paris. Les confrères obtinrent de grands succès; *les tréteaux*, comme la Harpe les appelle, furent en telle vogue, que les curés de Paris avançaient complaisamment l'heure des vêpres, et assistaient avec leurs paroissiens à ces ridicules profanations. Charles VI leur conféra des lettres patentes, et les religieux prémontrés leur cédèrent dans l'hôpital de la Trinité une salle où l'on dressa le premier théâtre connu en France, pour y jouer des *mystères*.

A la longue, on s'ennuya de l'uniformité de ce triste spectacle. La gravité des confrères ne leur permit pas de descendre à des sujets plus gais; mais ils sentirent la nécessité de varier le plaisir de leur public, en mêlant à la représentation de leurs mystères quelques scènes dans le genre burlesque. Une troupe de comédiens, sous le nom des *Enfants sans soucis*, joua des scènes sous le titre de *sotties* ou sottises, et le chef de cette troupe était appelé *prince des sots*. — A la même époque parurent, si j'ai bonne souvenance, les *clercs de la Basoche*. — Le prince des sots leur donna la permission de jouer des sotties, et eux, auteurs des farces et des moralités, lui accordèrent celle de jouer les farces avec les moralités. — Ils furent

tour à tour protégés ou persécutés. — Protégés par Louis XI, leur théâtre fut plus tard fermé par arrêt du parlement et supprimé par Charles VIII. Les acteurs emprisonnés furent réclamés par l'évêque de Paris. — Louis XII leur laissa toute liberté, et leur permit de dresser leur théâtre sur la fameuse table de marbre qui occupait toute la largeur de la salle de Paris, et qui subsista jusqu'à l'incendie du 6 mai 1518.

Les confrères avaient quitté l'hôpital de la Trinité pour aller s'établir dans l'hôtel de Flandre, et plus tard achetèrent une partie du terrain de l'hôtel de Bourgogne, et y bâtirent un théâtre. La salle de la Comédie italienne fut construite sur les débris de ce même théâtre.

François Ier confirma, en 1518, les priviléges des confrères; mais, en 1548, le parlement défendit de mêler les sotties aux mystères de la religion : il rendit un arrêt par lequel il fut enjoint aux confrères de ne jouer que des sujets profanes. Je passe sous silence une autre espèce de représentations, connues sous le nom de *Fête des fous;* c'était un mélange inouï d'impudicité et d'impiété, de même que *la Mère folle*, autre spectacle dégoûtant et indécent. — Jodelle enfin ennoblit la scène. *Cléopâtre* fut jouée devant Henri II; l'auteur y joua la reine, et eut pour sa part cinq

écus d'or. Progressivement le théâtre acquit de la splendeur, et, depuis le privilége du *Petit-Bourbon* (où Louis XIV dansa ses ballets) accordé à Molière, la scène se débarrassa de sa grossièreté, et la comédie prit un essor admirable.

Dans ce coup d'œil rapide, jeté sur le laborieux enfantement du théâtre français, on a vu par quels changements imperceptibles, par quelles modifications ce noyau grandit, poussa des rameaux vigoureux, et arriva à cette influence qu'il exerce sur la littérature dramatique des autres nations.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Le premier en date et le premier par son répertoire, se présente d'abord le Théâtre-Français, autrement dit la Comédie-Française. Il est réservé presque exclusivement aux représentations des chefs-d'œuvre anciens, et une large subvention vient en aide à cette institution, à laquelle la nature de ses œuvres ne permettrait d'exister que très-précairement, parce que tout le monde, en France, connaît par cœur les travaux glorieux et immortels de l'ancien répertoire. — Ce théâtre peut aussi représenter des œuvres modernes jugées supérieures par leur mérite ; c'est donc le théâtre des

célébrités modernes aussi bien que celui des anciennes *gloires*. Je maintiens cette distinction à dessein, car la postérité seule a le droit de décerner la palme de la gloire ; les contemporains, par leurs préventions ou leur camaraderie, ne sont pas assez indépendants pour prononcer en dernier ressort.

Les traditions de ce théâtre sont glorieuses; et quand à l'étranger on lit les productions de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, de Molière et de tant d'autres, on est saisi d'une admiration involontaire; et, laissant à l'imagination toute sa liberté, on crée des interprètes du plus haut talent, du plus grand génie, pour rendre dignement et la beauté de la langue et la beauté des pensées, et ce jeu des passions multiples, qui demandent peut-être plus qu'il n'est permis à l'artiste de sentir et d'exprimer; aussi le Théâtre-Français, proprement dit, jouit-il encore à l'étranger de tout ce prestige de gloire qui l'a constamment environné de tout son éclat jusqu'à nos jours. Les noms des Baron, des Lekain, des Talma, des Préville, des Fleury, des Champmêlé, des Clairon, des Contat, éveillent dans l'esprit l'idée de la perfection; et les noms modernes des Ligier, des Firmin, des Samson, des Mars et des Rachel, ne font nullement déchoir cette pléiade lumineuse de tant de talents

réunis. Quiconque sait sentir et juger court tout d'abord au théâtre de la rue Richelieu, y pénètre avec respect, et trépigne d'impatience en attendant le lever du rideau. Mais déjà le premier désenchantement le saisit ; le théâtre est presque vide, quoique des chefs-d'œuvre soient annoncés : *le Cid* et *le Misanthrope*, — Corneille et Molière! deux des plus beaux génies que la France ait jamais possédés, et deux des plus merveilleuses créations. Puis, quand enfin la toile est levée, il voit défiler une suite non interrompue des plus désespérantes médiocrités. Tantôt M. Beauvalet, à la voix caverneuse, avec son accent moitié auvergnat, moitié méridional; tantôt M. Fonta. Connaissez-vous M. Fonta? — Non. — Ni moi non plus. Puis M. Mirecourt, à la voix tremblotante; excellente *utilité* si l'on veut, mais artiste de talent, — c'est autre chose; M. Joannis, M. Riché, madame Mirecourt, madame Thénard (ne pas confondre avec l'excellente artiste de ce nom du Vaudeville); bref, tout ce que la Comédie-Française a en réserve de pauvretés scéniques. On a de la peine à se convaincre que l'on ne se soit pas trompé de porte en entrant à ce théâtre; et, au lieu de pénétrer dans le sanctuaire privilégié de l'art dramatique, on craint de se trouver, par quelque mauvaise plaisanterie de celui qui indique le chemin, dans un des plus mau-

vais théâtres de province. Non; un homme de goût qui n'a pas été témoin de cette *exécution* des chefs-d'œuvre par de pitoyables *doublures*, ne pourra jamais se figurer combien il y a peu de respect parmi les artistes pour ces génies du siècle de Louis XIV, génies dont la gloire rayonne et rayonnera sans doute toujours du plus bel éclat littéraire. On se demande de bonne foi : Quelle est donc cette langue que ces messieurs débitent? quelle est cette déclamation qui vous arrive saccadée à l'oreille par une suite continuelle de quintes, qui vous agace les nerfs et vous met à la torture? Pourtant, comme on ne peut admettre tout d'abord que le premier théâtre du monde se compose d'éléments de cette nature, on se prend à s'accuser tout bonnement d'incapacité soi-même; d'incapacité de sentir, d'apprécier et de juger. On cherche à se deviner, on se tâte pour ainsi dire; et, après un examen consciencieux de soi-même, on arrive à grand'peine à la conviction que l'on ne se trompe pas, et que ce sacrilége révoltant existe dans toute son étendue. — Ombres des Lekain, des Talma, que vous devez gémir, si, d'aventure, dans un soir d'été, vous allez, au théâtre de vos anciens triomphes, écouter ces accents nasillards, ces vers estropiés qui, dans la bouche de ces *dames* et de ces *messieurs*, semblent avoir jusqu'à quatorze pieds

et plus ! — Sorti de ce théâtre, fuyant cet atroce guet-apens, on cherche à s'expliquer cette décadence de l'art ; on questionne les gens versés dans la matière, et à la longue on a la clef de cet incompréhensible état de choses.

Le véritable vice de ce théâtre était dans son organisation. Il était régi par un comité de sociétaires qui, s'élisant eux-mêmes, se jugeaient eux-mêmes, et par conséquent se trouvaient parfaits. Chaque sociétaire, après un certain nombre d'années de service, a droit à une pension de retraite ; durant leur exercice, à une part proportionnée dans les dividendes, provenant de recettes, et de la subvention annuellement votée par les Chambres. Cette subvention est de 240,000 francs, si ce n'est davantage. Avec de tels éléments d'action, avec le plus beau répertoire du monde, pourquoi ce théâtre périclite-t-il ? La réponse est facile. C'est que les amours-propres sont plus forts que l'intérêt pécuniaire ; c'est que le comité, envahi par un bon nombre de médiocrités, n'a pas de lumières suffisantes pour juger et apprécier les œuvres qu'on lui présente. C'est que ces messieurs, pour la plupart, sont dévorés de jalousie, et font tout leur possible pour éloigner les vrais talents, qui pourraient relever l'éclat de la scène, il est vrai, mais feraient rentrer dans leur nullité ceux qui sont habitués à

s'admirer eux-mêmes; c'est que si, par hasard, ils cèdent un instant à la voix publique, aux avertissements de la presse, qui leur indique par-ci par-là quelque jeune capacité, quelque talent qui ne désire que se produire, ils les engagent, à la vérité, mais pour les absorber, pour les annihiler, pour les reléguer dans les derniers rangs des figurants, de sorte que leur jeunesse se passe à ne rien faire, à ne rien apprendre; et quand, dégoûtés de cette inaction forcée, ils quittent ce théâtre où ils oublient leurs premiers élans, ils ne retrouvent plus sur d'autres scènes les succès de leurs débuts, parce que d'abord le public les a complétement perdus de vue, et ensuite parce qu'ils emportent avec eux une espèce de cachet de médiocrité; parce qu'on a tué en eux le feu sacré de l'art.

Tout le monde était d'accord sur la nécessité d'une réforme au Théâtre-Français, mais la solution de ce problème était excessivement difficile. Il y a tant d'intérêts attachés à cette institution, on était si intimement convaincu que tout l'édifice croulerait dès que l'on y porterait la main, que l'on attendait presque un coup providentiel pour tirer la Comédie-Française de ce dépérissement visible. Et pourtant un tel état de choses ne pouvait durer. Tout le monde sentait que la manière dont messieurs les sociétaires menaient la barque de ce théâtre devait

tôt ou tard aboutir à une catastrophe. Le ministre de l'intérieur, M. le comte Duchâtel, effrayé de la responsabilité qui pèserait un jour sur son administration, s'il laissait péricliter et tomber ce vieil édifice de la plus saine littérature française, entreprit d'y porter remède; et, après avoir pris l'avis d'une commission de gens de lettres convoqués à cet effet, il remania, réorganisa ce théâtre, en le plaçant sous la direction immédiate d'un administrateur. Une ordonnance royale, rendue en ce sens, permet enfin d'avoir l'espoir qu'une nouvelle ère de prospérité et de gloire s'élèvera pour cette entreprise, que tant d'écrivains de génie, tant d'artistes hors ligne ont rendue célèbre par leurs produits ou leurs talents.

Maintenant, venons aux artistes.

Le plus grand artiste dramatique de nos temps, Frédéric-Lemaître, n'appartenant pas à ce théâtre (ce qui est une véritable honte pour la Comédie-Française), le premier tragique de cette scène est Ligier, non qu'il soit de ces talents transcendants qui impriment une vive impulsion à l'art en général, et qu'il fasse *époque* dans les annales de la comédie; mais c'est un de ces hommes rares qui luttent courageusement pour conserver les traditions de l'ancienne école. Ligier est l'unique représentant de cette école qui a donné à la France

Talma. C'est son élève, c'est son imitateur ; et si le génie créateur lui manque, copier de cette manière est encore très-méritoire. Ligier est petit ; sa tête est d'un ovale très-allongé ; d'épais sourcils noirs couvrent sa prunelle de feu ; sa voix est vibrante, même un peu dure ; son geste rapide, sa diction correcte. Dans sa bouche rien ne se perd, quoique sa diction soit aussi un peu saccadée. Quand la passion le domine, sa diction est pressée, son visage s'anime jusqu'à la flamme, ses yeux lancent des éclairs, sa voix tonne. Dans les passions haineuses surtout, il réussit à merveille. Louis XI, avec ses soupçons sanguinaires, sa peur, sa dévotion, sa cruauté ; Gloucester, dévoré par la soif du pouvoir, tendant vers les enfants d'Édouard ses doigts crochus, sont d'une vérité effrayante, représentés par lui. On se sent frissonner en rendant hommage au talent de l'artiste.

S'il fallait remplacer le canon dans quelque solennité, M. Beauvalet serait très-capable de s'acquitter de cette fonction à la satisfaction des autorités constituées, car ses poumons sont de force à lutter avec l'airain. M. Beauvalet n'est pas beau, il n'est pas jeune, mais il est... sociétaire ! et à ce titre il joue les premiers rôles, jeunes ou vieux, rien n'y fait. Quand, dans l'*Iphigénie*, Ériphile dépeint la mâle beauté d'Achille, et que l'on voit

paraître M. Beauvalet, on a grande envie de prendre sa canne ou son parapluie, sans oublier son chapeau, pour aller voir ce que fait Arnal au Vaudeville, ou Ravel au Palais-Royal. Et pourtant M. Beauvalet n'est pas sans talent; mais il faut qu'il se rende justice, qu'il abandonne Achille, le Cid, etc., et qu'il s'en tienne aux vieillards.

A propos de vieillard, je ne puis m'empêcher de parler de Guyon, artiste de talent, plein de séve et de force, grand, bien fait, rempli de chaleur. Je ne sais par quelle combinaison profonde de messieurs les sociétaires il est réduit à jouer les vieillards. — Mais ne voyez-vous pas, messieurs, qu'il a beau faire, il ne peut pas se courber; qu'il a beau se blanchir, se grimer, se rider, que sa force déborde, et qu'il est de taille à vous prendre tous, tant que vous êtes, et vous emporter dans les plis de son manteau. Franchement un tel Achille pourrait faire trembler l'armée et la diviser; un tel Cid, commençant par un coup d'épée, chasserait bien certainement les Maures! Pourquoi donc le détournez-vous de ses véritables rôles? Est-ce que, par hasard, il n'y aurait pas de vieillards parmi vous? — Il y en a; — il y a même des perruques.

Samson est non-seulement un artiste d'un talent fin, gracieux, comique, de bon aloi; c'est en-

core un écrivain très-distingué, comme le prouve sa pièce, *la Famille Poisson*, qui mérite de prendre place à côté des meilleures du genre. En lui s'est réfugiée la tradition des Crispins, de ces valets poltrons et fripons, dont le type est complétement perdu. Depuis la mort de Montrose, ce dernier *valet* de la comédie, Samson tient le sceptre sans partage, et on lui en sait gré.

Regnier a aussi de très-bons moments. C'est un acteur plein de verve, de vérité quelquefois, mais frisant de trop près l'emphase.

Un artiste par excellence, selon moi, un comique ravissant d'esprit, de bonhomie et de naturel, c'est Provost. Je n'ai pas vu ses prédécesseurs, mais je doute fort que l'on puisse jouer mieux les rôles dits à manteaux, les financiers, etc. C'est la nature prise sur le fait. On parle, on marche, on gesticule, on est bafoué, trompé, on se met en colère, comme cela; il n'y a rien à y reprendre, rien à y ajouter. M. Provost est professeur au Conservatoire. Il devrait, selon moi, s'abstenir de donner des préceptes à ses élèves, mais seulement les amener au Théâtre-Français, et leur faire examiner, observer, analyser son jeu. Ce serait la meilleure manière de les former. Cela leur donnerait le moyen de scruter la nature, et de chercher par eux-mêmes à découvrir de nouvelles routes

sans imiter aucun modèle. La nature est infinie dans ses variétés ; c'est une mine inépuisable pour quiconque veut la bien connaître. Elle seule doit former les véritables artistes ; les écoles, les préceptes ne sont rien, ou très-peu de chose. En cherchant à les suivre d'après les paroles du maître, on manquera souvent le but. Certes, je ne veux pas dire pour cela que les leçons soient inutiles ; non, assurément ; mais aussitôt que l'on aura saisi la manière d'accentuer les vers, de marcher sur les planches, et autres petites ficelles du métier, on doit abandonner les stériles remontrances, la servile imitation, et étudier la nature. Les héros, à un peu d'emphase près, parlent et agissent comme les autres mortels ; seulement la nature étant envers eux prodigue de ses dons, il y a en eux une plus grande dose de dignité, que leur donne l'assurance de ce qu'ils valent.

Voyez quel pas immense mademoiselle Rachel a fait faire à l'art ! comme rien en elle ne trahit l'école ! Elle n'imite personne ; elle est ce qu'elle est, et voilà son plus grand mérite. Qui lui a donné cette diction admirable, cette déclamation presque sans précédent? Ce n'est assurément pas M. Samson ; car, à part son mérite, lui-même, très-souvent, coupe le vers sur la césure, et fait entendre cette mélopée qui fait boucher les oreilles à tous ceux

qui ne sont pas nés avec cette détestable manière de déclamer. — Mademoiselle Rachel, enfant de la nature, a deviné la nature pure; elle a puisé ses inspirations dans son cœur, et a laissé derrière elle toutes les écoles du monde et leurs errements. Aussi voyez-la quand sa fauve prunelle darde sur vous son regard étincelant; comme sa bouche se contracte quand sa bile déborde et coule à flots pour inonder de son souverain dédain, de sa mordante ironie, tantôt Pyrrhus, tantôt Oreste ou Élisabeth; entendez-la maudire Horace et Rome, et vous serez forcé de vous incliner devant cette puissance du talent qui doit tout à la nature.

Depuis la retraite de mademoiselle Mars, sa place est restée vide. Jamais un organe d'une douceur plus angélique, jamais une diction plus pure, plus irréprochable, n'ont été entendus sur la scène française. Quelle profondeur dans la composition de ses rôles! quel sourire ravissant! quelle coquetterie gracieuse dans le regard, dans la parole! Le temps même semblait respecter tant de talent, et n'osait toucher de sa faux cette tête adorable, unique espoir de tant de chefs-d'œuvre. La jeunesse de mademoiselle Mars se prolongeait à l'infini; l'illusion était complète; et quand quelque mauvaise langue remontait le cours des années et

donnait son âge approximatif, on se sentait plein de colère contre le malencontreux calculateur qui vous gâtait à plaisir vos plus belles jouissances, vos plus charmantes illusions.

Après la retraite, dis-je, de mademoiselle Mars, mademoiselle Plessy entra en pleine possession de tous ses rôles. Mademoiselle Plessy, jeune, belle, à la prunelle caressante, à la voix doucement timbrée aussi, pensa, dans sa naïveté, qu'il suffisait d'oser pour réussir. Elle a osé, et elle a presque réussi; elle a réussi, non pas à remplacer mademoiselle Mars, artistiquement parlant, mais à rendre le public, fasciné par sa beauté, ingrat et oublieux. Déjà on commençait à s'habituer à cette Célimène de Molière, à cette Sylvia de Marivaux, et à l'applaudir, quand mademoiselle Plessy abandonna tout, et se sauva à Saint-Pétersbourg, séduite par les brillantes propositions du directeur de la scène impériale. Cette ingratitude révolta tout le monde. Après tout, c'est une maladresse de sa part, sans résultat; car, plus jeune, aussi jolie, et ayant tout autant de talent que l'actrice infidèle, mademoiselle Denain, avec une ardeur honorable, s'empara de l'héritage délaissé, et maintenant on s'aperçoit peu du changement. Mademoiselle Denain n'a encore pour elle, à vrai dire, que les promesses de l'avenir; mais elle est intelligente, infatigable,

ardente au travail, et douée d'une heureuse mémoire. Son talent, qui chaque jour se développe davantage, grandira; et je pourrais peut-être ne pas me tromper, en disant qu'il y a en elle le germe d'une nouvelle mademoiselle Mars.

Mademoiselle Anaïs Aubert possède le privilége rare de conserver toujours une figure et un timbre de voix d'enfant. L'inexorable lorgnette vous révèle son âge; mais son feu est si naturel, son débit a tant de charme, elle trotte si menu, qu'on la voit avec plaisir, qu'on l'entend de même, et que son nom sur l'affiche promet toujours un rôle bien rendu.

L'imposante mademoiselle Mante est sans contredit une actrice remarquable; les grands rôles vont admirablement à sa taille; elle excelle surtout à lancer un sarcasme écrasant sur la roture; son mordant enlève la chair jusqu'aux os. Quel dommage que son embonpoint suive le progrès de son talent!

Voyez-vous cette fine mouche au sourire moqueur, aux yeux fripons, au babil intéressant et spirituel : c'est Lisette! c'est Marton! c'est le tablier et la cornette personnifiés; c'est, en un mot, mademoiselle Brohan. Fille d'une actrice éminente, elle a compris que *noblesse oblige*, et elle tenait à le prouver. Aussi a-t-elle donné de telles preuves,

que les sociétaires ont eu le bon sens de l'admettre, afin que ce beau talent ne s'envolât pas sur une autre scène où, si l'on ne cueille autant de lauriers, on récolte plus d'argent; ce qui, dans ce siècle, est rarement dédaigné.

Un caprice, une exigence de M. Victor Hugo, a fait de madame Mélingue, excellente actrice de mélodrame, une sociétaire du Théâtre-Français. Cherchant partout une Guahnamara pour ses Burgraves, il a transplanté cette artiste de l'Ambigu-Comique à la rue Richelieu; mais en changeant toutes les études de madame Mélingue, en la désorientant complétement, il a rendu un très-mauvais service à l'artiste et au public. Madame Mélingue, jeune, belle et gracieuse, était avec madame Dorval, qui ne jouera plus longtemps, la personnification du drame moderne, palpitant, *échevelé*, comme on est convenu de l'appeler sur les planches du Théâtre-Français; madame Mélingue, obligée de se contenir, de renfermer en elle tout l'élan de ses passions, occupe un rang secondaire; et franchement c'est à tort, car il y a en elle assez d'étoffe pour qu'elle occupe le premier.

Quoi qu'il en soit de l'état actuel de la Comédie-Française, on voit qu'elle n'est pas encore dépourvue de talents; que le nombre de ces talents penche du côté des femmes. Il y a là encore madame

Desmousseaux, excellente duègne, quoique parlant du nez; mademoiselle Noblet, tragédienne de mérite; mademoiselle Avenel, soubrette de Molière, etc. Je passe sous silence MM. Brindeau, Riche, et une foule d'autres, dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à moi; et j'avoue en toute humilité que je n'ai pas cherché à dissiper les nuages qui les couvrent. J'en excepte pourtant Maillard, car il a du talent, et beaucoup; aussi n'est-il sociétaire que depuis peu, et M. Leroux l'est depuis longtemps.

L'OPÉRA.

Si par les chefs-d'œuvre de la littérature le Théâtre-Français tient la première place parmi les théâtres de Paris, l'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, connue vulgairement sous le nom d'Opéra, est, par l'éclat et la magnificence de sa mise en scène, un théâtre unique dans le monde. C'est là que se déploie tout le luxe de décors, tout le grandiose de la représentation théâtrale; c'est là que l'œil étonné plonge avec ardeur, et s'arrête frappé d'admiration à l'aspect de toutes les merveilles que l'art déroule devant lui. Une *première représentation* à l'Opéra marque toujours dans les annales du monde *dilettante.* On y afflue de tous côtés, on cite même des étrangers venus

de contrées éloignées pour assister à cette solennité musicale. D'abord l'aspect de la salle est éblouissant : on dirait une vaste corbeille émaillée des plus jolies fleurs. De riches toilettes du meilleur goût étalent leur luxe chatoyant; des têtes charmantes, des visages adorables, vifs, expressifs, animés, ceignent le pourtour de la salle et le devant des loges; derrière eux se dresse une muraille sombre, représentée par les habits noirs des hommes de toutes positions et de tout âge. Les connaisseurs, les journalistes, prennent place dans les stalles d'orchestre; le parterre ardent, impatient, bourdonne comme une ruche d'abeilles en travail; une armée d'exécutants, l'œil fixe sur son chef habile, M. Habeneck, attend le signal, et se prépare à attaquer des notes qui bientôt feront cesser toutes les intrigues, toutes les causeries, tout ce bourdonnement; les lustres jettent des gerbes de flammes, et le gaz miroitant se reflète en mille cascades dans les parures diamantées des femmes. L'impatience est grande ! Soudain les trois coups sont frappés, un *chut!* prolongé parcourt la salle, un silence magique s'établit; M. Habeneck lève le bras, et à ce mouvement le flot d'harmonie se fait jour, et coule à pleins bords dans la vaste enceinte, où des milliers d'oreilles avides s'ouvrent attentivement à ses accents. — Les basses ron-

flent, les cuivres retentissent, les flûtes gazouillent, les violons gémissent, les hautbois pleurent, tous les instruments se confondent, et un *tutti* bruyant attaque la *stretta* avec éclat. — On se sent électrisé; la beauté de la musique vous absorbe, vous enlève, et, avec la dernière mesure de l'ouverture, un tonnerre d'applaudissements présage au cœur du maëstro que son œuvre est comprise, et il est permis de respirer un peu à l'aise. — Le rideau enfin se lève avec majesté, et découvre une masse compacte de peuple, de chevaliers, de soldats, de princes, de potentats; puis tout ce que la magie du pinceau peut produire se présente à votre regard. — Voilà d'abord, dans le silence de la nuit à peine éclairée par les pâles rayons de la lune, Stockholm et ses édifices; là, c'est Constance et ses clochers; — ici, la ville éternelle avec son Capitole, son Vatican, ses cirques et ses statues; — puis la crête hardie des Alpes se dresse jusqu'aux nuages, et vous éblouit en se reflétant sur l'immensité de l'Océan; — ce sont des palais enchantés; c'est le lac mystérieux des Ondines; c'est l'escalier gigantesque de l'enfer; c'est la cathédrale de Florence avec sa coupe souterraine, où reposent les cendres de Médicis. Mais l'on ne finirait jamais, si l'on voulait décrire cette prodigieuse quantité de merveilles de toute espèce : malheureusement, si les décors ne

pèchent par aucun côté, l'exécution laisse très-souvent à désirer. Les talents sont rares et chers, les ténors sont hors de prix, et les pirouettes se payent au poids de l'or. Quelques gosiers exceptionnels, richement dotés par la jeunesse, ont introduit une manière affreuse de chanter, en forçant tous les moyens des poumons; et c'est en hurlant plutôt qu'en chantant qu'ils ont escompté d'avance et leur avenir et celui de l'Académie royale. On a appelé cela *avoir de l'énergie;* on a gratifié du mot de *sublime* cette lutte périlleuse entre la voix qui s'épuise, et les notes de la partition que l'on a réclamée du compositeur pour se singulariser. Disons, de plus, que le public, qui ne s'est jamais trouvé à pareille fête, étonné et abasourdi, a fini par accepter ce genre; et, semblable à ces buveurs pour lesquels il n'y a plus, pour ainsi dire, de liqueurs fortes, tout homme qui ne crie pas, qui ne se démène pas comme un possédé, n'est pour lui qu'un pauvre sire, sans talent et sans moyens. On ne sait combien cela durera encore, mais il est bien à craindre que cette manière d'entendre la musique et le chant, ne tende à leur ruine complète; et nous ne sommes peut-être pas éloignés de l'époque où tous succomberont par l'épuisement, et où il faudra, bon gré, mal gré, revenir au chant pur et simple. Adolphe Nourrit a, vers la fin de sa

carrière, déjà introduit cette manière vicieuse sur la scène; mais l'arrivée de Duprez a fini par l'implanter souverainement. Eh bien! qu'est-il arrivé? Nourrit, épuisé par cette lutte fatale, succomba à la peine, céda la place à son rival heureux, et alla en Italie mourir sous le poids de ses regrets et de son désespoir; Duprez, en quelques années, brisa le plus magnifique instrument que Dieu ait donné à un homme : il n'est plus que l'ombre de lui-même, et il vit sur sa réputation passée; mademoiselle Falcon doit la perte de sa voix admirable à cette pernicieuse influence; madame Damoreau abandonna la scène, où ses sons suaves et perlés ne pouvaient se faire jour à travers le tintamarre de tous ces gosiers criants; madame Dorus-Gras et ses inimitables vocalises passèrent le détroit, laissant à madame Stolz, de despotique mémoire, le soin d'écorcher les oreilles des dilettanti tout à son aise; celle-là, à son tour, vaincue dans la lutte, abandonna la place avec les honneurs de la guerre, et nous voici réduits à la portion congrue : Duprez ne chantant plus, Baroilhet chantant rarement, Alizard étouffant sous le poids de son embonpoint; Habeneck, retiré, laissant son sceptre à M. Girard, dont tout le talent dans la conduite de l'orchestre peut à peine porter cet immense héritage. — Si les voix des hommes sont peu nombreuses à l'Opéra,

en fait de voix des femmes il n'y a presque rien. Quelques médiocrités à peine supportables, que l'on veut à toute force transformer en talents de premier ordre à coups de feuilletons, telles que mesdames Julian, Van-Gelder, Dameron, *e tutte quante*, ne feront jamais sensation dans le monde musical que sous la réserve d'être la monnaie des Damoreau et des Falcon.

Le ballet, après avoir perdu Taglioni, Elsler, deux personnifications de la danse, se soutient encore avec quelque éclat. Carlotta, Plumkett, Maria, Dumilâtre, Fuocco, font merveille; et si la Ceritto revient, l'Opéra peut encore présenter le corps de ballet à ses amis et à ses ennemis.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Français, comme vous savez,

. . . . né malin, créa le vaudeville;

mais s'étant aperçu que les *flon-flon* ne lui suffisaient plus, il voulut élargir le cadre, et créa ce genre bâtard mi-chat, mi-poisson, que l'on nomme l'*opéra-comique*, et qui, à dire vrai, n'est qu'une faible imitation du genre italien de l'Opéra-Buffa. Rien de plus sérieux, par exemple, que *le Guitarrero* ou *Haydée;* cela n'empêche pourtant pas

d'appeler ces ouvrages opéras-comiques. Convenez que c'est abuser de la permission.

L'opéra-comique français a son caractère spécial, et c'est ce caractère qui a donné le nom au genre français, à la musique française qui, peu à peu, s'infiltra dans les ouvrages de longue haleine, et porte un cachet distinctif. Tous ceux auxquels l'étude musicale n'est pas une lettre close ne le confondront jamais avec la manière italienne ou allemande. Ce genre est-il préférable? C'est une autre question, très-sujette à discussion. Sans vouloir la résoudre, je ferai remarquer seulement qu'elle a son droit de cité partout, et que les principaux ouvrages des compositeurs français sont immédiatement traduits en plusieurs langues; et telle pièce qui n'a fait que peu de sensation à Paris est représentée en Allemagne, en Pologne et en Angleterre.

L'Opéra-Comique est un théâtre *royal;* en d'autres termes, l'Opéra-Comique, comme la Comédie et l'Opéra, se soutient à l'aide d'une subvention qui est, je crois, de 240,000 francs par an. — Il doit alimenter la province, et donner accès aux lauréats du Conservatoire, à ceux qui ont obtenu le prix de Rome : néanmoins ce théâtre est exploité par l'industrie particulière, qui, pour tirer le plus grand profit de son entreprise, évite les

essais, et prend des compositeurs connus, dont les succès passés assurent les recettes; la porte est donc toujours close pour les aspirants, et il y a des lauréats qui espèrent depuis quarante ans.

Quand Rossini, après avoir entendu le vacarme qui se faisait à l'Opéra et qui réussissait, comprit que ce n'est pas le vrai beau mais la mode qui attirait le monde, il ferma son piano, brisa sa plume, et déclara qu'il ne voulait plus écrire « *tant* « *que les Juifs feraient leur sabbat.* » Madame Damoreau aussi, dont les accents suaves ne pouvaient s'accommoder de cette masse de cuivre, songea à changer de scène, et, abandonnant le lieu de ses triomphes, transporta ses pénates au théâtre de l'Opéra-Comique. Le souvenir de *l'Ambassadrice* et du *Domino noir* sont trop présents à la mémoire de tous, pour parler ici de l'immense succès obtenu par l'actrice et la cantatrice. A côté d'elle grandissait la renommée de mademoiselle Rossi, devenue depuis Rossi-Caccia, qui trouva le moyen de se créer un empire à part. Ses hardiesses de vocalisations, unies au chant large et bien posé, feront longtemps d'elle une artiste remarquable. Tout à coup l'Angleterre envoie à Paris un petit minois à l'œil fripon, au sourire provoquant, une tête couverte de la plus jolie chevelure blonde. Le feu théâtre de la Renaissance s'en empare,

l'habille coquettement, lui laisse son accent britannique presque dans toute sa pureté, et la présente au public. La voilà lancée. De la Renaissance, madame Anna Thillon (c'est d'elle qu'il s'agit) passe au théâtre de l'Opéra-Comique, devient la protégée de M. Aubert, qui la conseille, lui écrit de charmants rôles, la patronne si bien, qu'à la fin elle parvient à éloigner et madame Damoreau et madame Rossi. Mais, en partant, madame Damoreau lui laisse une rivale en son élève mademoiselle Lavoye. Le charme tombe, et la belle Anglaise voit fuir sa renommée et repasse le détroit. — Vient ensuite mademoiselle Darcier, la plus piquante comédienne que l'on puisse voir; mademoiselle Delille, qui n'a pas tenu ce qu'elle promettait, mais qui, dans un autre genre, était au delà de ce que les plus hardis pouvaient augurer d'elle. Mademoiselle Levasseur, et plusieurs autres encore, font de la phalange féminine le plus charmant écrin. — Il n'en est pas ainsi du côté des hommes. Roger y règne sans partage. Ce charmant artiste n'a pas de rivaux; tout le monde l'aime, hommes et femmes... les femmes surtout. Sa voix est pure et sonore, son regard expressif, son geste noble. *Le Duc d'Olonne*, *la Sirène*, *la Barcarole*, *l'Aïeule*, où il faisait un tour de force prodigieux, chantant un rôle d'homme avec sa voix de poitrine, et un rôle

de femme avec sa voix de *fausset*, n'étaient que des triomphes pour lui; *les Mousquetaires de la Reine* lui valurent une véritable ovation. Roger est engagé pour l'année prochaine à l'Opéra, son rêve et son ambition.

Audran est une doublure de Roger. Il tient son emploi honorablement, ainsi que Mocker. — Bussine, Chaix, Grard et Hermann Léon, promettent d'être de bons chanteurs. N'oublions pas l'excellent Henri, acteur, chanteur, régisseur de ce théâtre, l'homme le plus obligeant. C'est lui qui, en sa qualité de membre de l'Association des artistes dramatiques, est toujours choisi pour la représenter aux enterrements de sociétaires, et jeter quelques fleurs de rhétorique sur les cendres refroidies de ses camarades, que, pour la plupart, il ne connaît que de nom. Un jour, par une exception à laquelle il n'était pas habitué, Henri fut choisi pour être témoin dans un mariage, et devait signer les registres de l'état civil au nom de l'Association. Il arrive à l'endroit indiqué, trouve des personnes qui lui sont absolument étrangères, et, après les saluts échangés, il s'appuie sur la cheminée et s'absorbe dans ses pensées. Tout à coup il voit le monde se lever, sortir; il se fait un devoir d'en faire autant, et, avisant à côté un personnage grave, il lui demande très-poliment: « Monsieur, irez-vous

jusqu'au cimetière? » Le malheureux ! il avait oublié l'objet de sa mission, et se croyait à un enterrement.

L'OPÉRA NATIONAL.

« Donnez-nous un *troisième* théâtre lyrique; sans « ce troisième théâtre, point de salut pour l'art mu- « sical ! C'est à ses portes que viendront frapper « tant de jeunes compositeurs, etc., etc. » Voilà ce qu'on entendait répéter depuis une dizaine d'années. Après plusieurs ajournements, le privilége a enfin été donné. Je ne soulèverai pas le voile qui couvre l'octroi définitif de ce privilége; les débats parlementaires et judiciaires nés à cette occasion sont trop récents, et ne nous regardent pas; mais je me contenterai de dire que ce fameux théâtre, décoré du titre d'Opéra national, sert à présent à la reprise des *anciens* ouvrages, pour la plupart de M. Adolphe Adam, l'un des directeurs, et qu'il n'a donné qu'un opéra nouveau, *Gastibelza,* œuvre d'un mérite très-médiocre. — Les chanteurs et les cantatrices de ce théâtre n'ont pas encore fixé sur eux l'attention, et ne peuvent, par conséquent, nous occuper ici.

En établissant l'Opéra national dans le local du Cirque olympique, on a détruit un théâtre des plus

populaires, pour ne rien édifier qui vaille. Si jamais un spectacle a parlé aux yeux et au cœur du peuple, c'est assurément le théâtre du Cirque. La pompe de ses représentations, les pages les plus glorieuses empruntées aux récits des victoires des Français, entretenaient ce noble élan qui seul conduit aux grandes choses. C'était l'histoire vivifiée de tout l'éclat nécessaire pour la graver dans la mémoire, et engendrer le plus pur amour de la patrie. On a détruit tout cela maladroitement, pour donner accès à un genre qui se meurt en France, qui ne pourra jamais exister sans un subside du gouvernement, et qui n'aidera même pas au développement d'un art aimé de tous. Ou je me trompe fort, ou l'on sera obligé de rendre au peuple parisien son *Empereur* et sa gloire, la *prise d'Anvers*, les *Polonais*, *Murat*, etc., tous ces beaux drames qui font palpiter le cœur et circuler le sang dans les veines.

THÉATRE ITALIEN.

L'Opéra italien tient la place la plus distinguée parmi les théâtres de Paris. Ouvert pendant les six mois d'hiver, à partir du 1er octobre jusqu'au 31 mars, il devient le rendez-vous de la haute aristocratie. C'est à qui aura une loge à ce théâtre;

et les demandes sont si nombreuses, que le directeur, voulant satisfaire tout le monde, est obligé de ne concéder qu'un jour par semaine à ses abonnés, à quelques exceptions près. Aussi ses représentations sont-elles tellement arrangées que chaque pièce est représentée trois fois, et chaque jour d'abonnement a, à son tour, sa première représentation. Il y a des gens curieux qui qualifient cet empressement à se rendre à l'Opéra italien, de pur engouement; mais on a beau faire et beau dire, ce théâtre mérite sa vogue par ses artistes et par son répertoire. Chacun sait quelle mauvaise habitude on a introduite à l'Académie royale de musique. On n'y chante plus, on y crie; et celui qui, par la force de ses poumons, pourra atteindre jusqu'à l'*ut de poitrine*, celui-là sera longtemps réputé le plus éminent artiste. A l'Opéra italien, au contraire, on y chante; et il est très-doux de pouvoir reposer son oreille fatiguée par cette gymnastique vocale que l'on veut faire passer sous le nom pompeux de grande musique.

Jamais aucun théâtre d'opéra n'a possédé un assemblage d'artistes d'élite tel que celui du Théâtre italien. Il suffit, pour se convaincre de la vérité de cette assertion, de nommer ceux qui, dans l'espace de quinze années, ont brillé et brillent encore sur cette scène : Lablache, Rubini, Tambu-

rini, Ivanoff, Mario, Santini, Ronconi, Giulia Grisi, Persiani, Albertazzi, Castellan, Alboni.

Lablache est un talent hors ligne, un artiste incomparable qui ne sera jamais remplacé. Sa tête est admirable, sa voix puissante, juste; le timbre en est charmant. Son masque se prête merveilleusement à toutes les nuances du rôle. S'il voulait employer toute la puissance de son organe, il aurait bientôt réduit au silence les chœurs et l'orchestre en les dominant; et ceux qui oseraient chanter à côté de lui seraient complétement absorbés. Eh bien! il connaît tellement les convenances théâtrales, qu'il fait toujours ressortir les rôles principaux en modifiant l'ampleur de sa voix, et ne prend que sa part légitime du succès, convaincu qu'il en restera toujours assez pour maintenir sa gloire. Lablache est le favori du public.

Autrefois Rubini tenait sans partage le sceptre des ténors. C'était le chanteur le plus suave et le plus correct qui ait jamais existé. Paris le posséderait encore, s'il n'avait pas eu la vanité d'élever la prétention, inconnue jusqu'à ce jour chez aucun artiste dramatique, d'être décoré de la Légion d'honneur comme artiste éminent. Pour concilier tout, on a cherché un biais; on lui a offert le professorat au Conservatoire, promettant, après six

mois, de le décorer comme professeur. Rubini préféra d'être ridicule, et abandonna Paris. — A peine s'était-il éloigné, que Mario aborda presque tous ses rôles, et fit des progrès si sensibles, qu'il s'élève à la hauteur de son devancier, et le remplace parfaitement dans l'estime du public.

Tamburini, possédant une charmante voix de baryton, est très-habile et chante avec goût, mais il est froid; il n'a jamais, que je sache, enthousiasmé la salle.

Giulia Grisi, admirable tragédienne, cantatrice énergique, est une merveille de l'époque. Depuis bientôt quinze ans elle règne sans partage dans le domaine que son immense talent a su se créer. Sa voix forte, vibrante, se déploie majestueusement; ses accents pénètrent; et quand, dans *la Norma*, elle ajoute l'effet de son jeu admirable aux ressources immenses de son chant, la terre se jonche de fleurs sous ses pas, et elle, noble, grande, sublime, elle marche comme un triomphateur de l'ancienne Rome. — Quelquefois Grisi, comme le divin Homère, s'endort; mais son réveil est toujours admirable, et quand ses détracteurs pensent que son talent s'use, elle leur prouve le lendemain qu'il est dans toute sa vigueur.

Depuis peu, un rare météore est apparu sur l'horizon de la scène des Italiens. Tout le monde

devine Alboni ; et jamais un gosier plus merveilleux ne fila des sons aussi doux. Ne cherchez pas dans Alboni ce que la nature lui a refusé, et, de plus, ce qu'elle ne veut pas acquérir, la force et l'énergie. Elle veut chanter dans toute l'acception du mot; elle veut chanter comme le rossignol chante, sans efforts et sans apprêts; et si elle a du plaisir à caresser doucement l'oreille de son public, le public frémit de volupté sous l'impression de cette suave mélodie. Rossini est, dit-on, le maître de chant d'Alboni. — Sous l'impression de cette juste renommée, Grisi a bondi, et, placée à côté d'elle, s'est dit qu'elle ne succomberait pas sans lutte. Eh bien ! elle a tenu parole ; elle a lutté de toutes les forces de son magnifique talent, et, dans cette soirée où l'on donnait *Sémiramide*, on a vu la chose la plus étonnante : un double triomphe.

Voulez-vous de l'agilité, de l'arabesque, du capricieux *mezza voce?* Voulez-vous de la gymnastique vocale, des bonds, des écarts, des gammes chromatiques, des cascades, des notes? — Persiani est là. Elle vous donnera de tout cela, et dans la même soirée, autant que vous en voudrez. Son chant de fauvette gazouillera sans fatigue, et les difficultés du trait n'ont que plus de charmes pour elle. Mais dans ses plus grands triomphes

elle étonne plus qu'elle ne se fait admirer. Ses roulades sont vraiment extraordinaires.

Madame Castellan, dont Londres, Pétersbourg et les États-Unis gardent un doux souvenir, a, ici, un tort immense : c'est de ne pas finir en *i*, et de s'appeler tout bonnement Castellan. Une Française chanter en italien, c'est monstrueux!... pour des Parisiens. — Pour moi, auditeur impartial, placé au milieu de ce monde agité, je trouve que madame Castellan possède une admirable voix de *mezzo soprano*. Si les souvenirs de Pizzaroni n'étaient pas si profonds, je dirais même qu'à la rigueur on pourrait qualifier cette voix-là de *contralto*. Le timbre en est vibrant, d'une vaste étendue, et ne se dénaturant pas dans les cordes hautes. C'est un talent d'élite, et qui, dans un prochain avenir, prouvera son incontestable supériorité.

Ronconi jouit du rare privilége d'avoir une belle voix de baryton, et de chanter le plus faux qu'il peut. Le commencement du morceau ne ressemble jamais à la fin, et ses variations vont quelquefois jusqu'à un quart de ton. Pour des oreilles italiennes, c'est un peu trop.

Parmi le reste, Colleti seul mérite d'être distingué.

LE VAUDEVILLE.[1]

Depuis que son ancienne salle, rue de Chartres, est brûlée, ce malheureux théâtre ne peut renaître de ses cendres. Transporté d'abord sur le boulevard, dans l'établissement du Café-Spectacle, puis à la place de la Bourse, il vit au jour le jour, change de directeur tous les six mois, et sa durée est vraiment problématique. L'un de ces directeurs le priva encore de l'acteur le plus aimé du public, d'Arnal, qui était le seul homme à recettes.

A voir cet abandon presque complet, on pourrait croire que la médiocrité y règne sans partage. Pas du tout; ce théâtre possède des talents véritables : Félix, dont la rondeur, un peu pâteuse, il est vrai, est entraînante; — Bardou, avec son accent méridional, financier complet, de bon aloi, qui plaît et amuse; — Amant, caricature, très-drôle, fin observateur, et toujours original; — Hippolyte, homme de très-bon ton et d'excellente tenue, que l'on voit avec plaisir; — madame Guillemin, la meilleure duègne que nous possédions depuis la mort de Julienne, du Gymnase; — madame Doche, qui, toute minaudière qu'elle est, ne manque pas de talent et de gentillesse; — ma-

demoiselle Renaud, le nouveau bijou de l'endroit; mademoiselle Nathalie, actrice consciencieuse, cachant sous une belle enveloppe une sensibilité toute vraie, et possédant une entente merveilleuse de son art. — Telle est la troupe de véritables talents qui, malgré tous ses efforts, ne peut raviver cette entreprise aux abois.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Ce théâtre, appelé autrefois *les Variétés amusantes*, lutte, autant que possible, pour soutenir la vieille renommée que Brunet, Tiercelin et Potier lui ont acquise. Son genre était autrefois le vaudeville populaire, grivois et égrillard. — Déjazet, la perle de cet endroit, tâche de lui maintenir ce caractère; mais elle a trop de mois de congé, et l'entrée de Bouffé tend à y implanter le genre larmoyant, tout à fait en désaccord avec les traditions de cette scène.

M. Nestor Roqueplan, homme d'esprit et directeur habile (passé aujourd'hui à la direction de l'Opéra), attacha Bouffé aux Variétés, où ce dernier amena avec lui tout son répertoire du Gymnase. Bouffé est un acteur sympathique, il connaît merveilleusement les ressources de son art; le plancher est à lui, il y règne en souverain, et

il garde toujours en réserve quelque sanglot émouvant qui électrise la foule. J'avoue que longtemps je partageai le jugement qui plaçait Bouffé hors ligne, comme artiste; mais une étude approfondie de sa *manière* m'a fait tant soit peu changer ma conviction première. Je me suis plus d'une fois demandé pourquoi il me restait toujours quelque chose à désirer en lui, même dans ses plus beaux rôles? — Pourquoi ses larmes m'émouvaient rarement, et pourquoi les éclats de son désespoir me laissaient assez souvent froid? — Eh bien! c'est parce que Bouffé manque de chaleur vraie; c'est que son jeu est monotone, et tous les coups de théâtre mesurés géométriquement d'avance. Il est vrai que l'artiste doit se posséder; qu'il ne doit pas confier au hasard ses inspirations, sans essayer de les fixer dans son âme; que, pour obtenir un effet infaillible, il ne doit pas se livrer tout entier : tout cela est vrai, mais jusqu'à un certain point. Quand l'artiste, après un travail incessant sur son rôle, a découvert le sens intime de l'œuvre et le caractère du personnage, il doit toujours lui garder sa physionomie, mais il ne faut pas qu'il exclue à tout jamais la spontanéité de la voix, du geste et du regard. Nul ne peut contester cette vérité, que l'âme a des ressources infinies; que les nuances du sentiment sont aussi multiples que les étoiles du firmament. Le

même homme, parcourant les mêmes phases de la vie, ne se ressent jamais identiquement de ses impressions antérieures; sa figure se contracte ou s'épanouit de mille manières différentes; la voix aussi parcourt toute la gamme de la sensation éprouvée dans le moment où nous nous exprimons : — pourquoi donc alors garder éternellement la même empreinte du premier jour, quand le temps a marché en modifiant notre être? Cette façon de jouer peut se comparer à cette incomparable parole d'Odry dans les *Saltimbanques* : « Tu ne sais donner qu'une note! — Va toujours! « ceux qui aiment cette note-là seront enchantés. » — Et effectivement, j'ai plus d'une fois entendu des gens dire avec admiration, à mes côtés : « Quel « homme que ce Bouffé! quel talent prodigieux! « Je l'ai vu il y a dix-huit ans dans la même pièce, « et il était absolument le même! » — Si c'est un éloge, ma foi, je ne m'y connais guère.

Voyez Déjazet, cette *Ninon de l'Enclos!* à l'éternelle jeunesse. Voyez-la dans ses innombrables créations; ce sont autant de chefs-d'œuvre. Quelle diversité dans l'expression, dans le geste, dans le coup d'œil! Comme les inflexions de sa voix varient à chaque instant! Avec quelle finesse elle vous jette de ces mots qui doivent être saisis au vol, dont tout le charme est dans cette inimi-

table tournure que l'actrice lui donne! Avec quelle chaleur, quelle tendresse naturelle, quelle espiéglerie sans pareille, elle manie sa parole et son chant! Gamin, coquette, duc, marquis ou comtesse, tambour ou acteur, tout est vrai, sans effort, sans art; et pourtant que de profondeur dans l'analyse, que de perspicacité dans le coup d'œil sur la physionomie générale de son rôle! Elle lui maintient son caractère; mais chaque jour, chaque moment, elle l'embellit, elle le polit, elle cherche continuellement à lui donner un aspect nouveau et séduisant. Les actrices comme elle sont rares. Femme, elle est ravissante; chez elle l'esprit coule à pleins bords; la bonté de son cœur est proverbiale dans ses prodigalités envers l'indigence; elle n'oublie qu'elle-même, sans jamais se soucier de l'avenir; actrice, pleine de son rôle, fidèle au personnage qu'elle représente, elle le fait aimer et admirer, et du plus mauvais sujet elle fait un homme incomparable dans son genre, et ne choque que quelques prudes édentées toutes prêtes à se signer à chaque peccadille que les autres commettent, et cela pour cacher les leurs.

L'époque la plus brillante dans les annales de ce théâtre est de 1833 à 1846. Il avait la plus complète troupe comique que l'on puisse imaginer : Brunet, type du fameux Jocrisse et de Cadet-Rous-

sel ; Vernet, le meilleur acteur comique des temps modernes, variant à l'infini ses créations ; Odry, possédant l'instinct naturel de la drôlerie, faisant rire à gorge déployée même tous ceux qui étaient honteux plus tard d'avoir ri sans savoir pourquoi ; Legrand, rival de Potier; Cazot, adorable de bêtise et d'emphase dans les rôles de financiers ; Lhérie, excellent dans les rôles travestis ; mademoiselle Pauline, déjà avancée en âge à cette époque, mais possédant un timbre de voix pur et sonore comme celui de mademoiselle Mars.

Mais l'idole du public était Jenny-Colon, la plus charmante actrice, la plus gracieuse cantatrice et la plus jolie femme que l'on pût voir. La suavité de sa voix était réellement sans pareille ; à côté des plus célèbres cantatrices elle se faisait écouter avec ravissement.

Qui est-ce qui ne connaît pas Flore, la joyeuse et excentrique Flore? Qui est-ce qui n'a pas admiré ses toilettes et ses chapeaux? Vraiment elle seule possède le secret de ces costumes ébouriffants qui mettent toute la salle en hilarité. Flore est une actrice précieuse; c'est peut-être le dernier représentant du vrai et du naturel dans la femme.

Il reste encore à parler de Lafond, ce type de bon goût et de distinction, qui porte le mieux le

costume. Longtemps Lafond, par le bon goût et la coupe de ses habits, fut le désespoir de tous les élégants. A part ses œillades continuelles dans la salle, on n'avait rien à lui reprocher. Mais sa vogue réelle ne date que de son passage du Vaudeville aux Variétés, où il créa le rôle du *Chevalier de Saint-Georges.* Dès ce moment, Lafond conquit le droit d'être mis au premier rang, et resta le favori du public. Il est impossible d'avoir plus d'aisance sur les planches. Il excelle surtout dans les charmants vauriens de l'ancien régime, légers, accablés de dettes, mais braves et bons diables. Les auteurs l'exploitent à l'envi dans ce genre, et, chose prodigieuse! jamais un type ne ressemble à un autre. *Le Chevalier du Guet*, *le Comte de Candolle* (dans *la Nuit aux soufflets*), *le Capitaine Roquefinette*, ne se ressemblent pas du tout, et dans les créations de Bouffé il se trouve toujours quelque réminiscence des rôles antérieurs. Le triomphe de Lafond est le rôle de *Tivoli*, étudiant, dans *le Lansquenet*, si ce n'est celui du marquis dans *la Dernière conquête.*

GYMNASE DRAMATIQUE.

M. Scribe a fait la réputation de ce théâtre, et ce théâtre a fait la réputation de M. Scribe. Cet

échange de bons procédés donna au monde une infinité de petits chefs-d'œuvre du genre. Gontier aidant, des élégants colonels remportaient des victoires signalées, et les veuves sensibles et millionnaires consentaient à payer du don de leurs mains l'amour tendre et discret. C'est à ce théâtre que *l'Oncle d'Amérique* vit le jour pour la première fois, et l'on en a tellement abusé par la suite, qu'il est tombé dans le plus profond discrédit. Protégé par la duchesse de Berry, le Gymnase, appelé alors *Théâtre de Madame*, était un peu aristocratique, et le genre musqué seul était en crédit auprès du public. Quand la révolution de Juillet arriva, il fallut penser à changer de manière, et les premiers essais ne furent pas heureux. Ce théâtre périclita assez longtemps, jusqu'à ce que mademoiselle Rose Chéri (maintenant madame Montigny) vînt, par sa grâce naïve, par une diction pure, par une sensibilité vraie, par la sobriété de ses gestes, conquérir tous les suffrages et ramener les spectateurs. Déjà sa réputation, bien méritée en effet, mais grandie peut-être outre mesure par le feuilleton flatteur, lui ouvrait une place sur la première scène française; mais elle eut le bon esprit d'échapper à cette amorce. Cette action l'honore, surtout dans ce siècle, où l'on ne se fait pas faute de profiter de toutes les occasions d'augmenter ses richesses.

Mademoiselle Melcy, aux beaux yeux, au sourire séduisant, à la tournure distinguée, a réussi à se faire remarquer à ce théâtre à côté de la précédente. Chez Rose Chéri, c'est l'art qui domine, et qui se fait voir à chaque parole, à chaque geste; c'est une actrice qui remplit bien un rôle : mademoiselle Melcy est, au contraire, toute naturelle; rien dans son jeu ne trahit les planches, et le meilleur ton, la simplicité la plus attrayante, font d'elle une artiste fort agréable à voir.

Le meilleur artiste de ce théâtre est Ferville. Toutes ses créations sont marquées au cachet d'une incontestable supériorité. Sa figure est grave, son port plein de dignité; sa voix seule s'égare quelquefois dans les cordes hautes, surtout dans des moments où l'émotion domine; mais, à part ce petit défaut de la nature, Ferville sera toujours un modèle à suivre.

Voulez-vous du comique sans effort, de la bonhomie réelle, du naturel charmant? allez voir Numa. C'est un artiste inappréciable. Son nom sur l'affiche est un garant sûr que le rôle sera créé d'une manière supérieure.

Bressant, engagé aux Variétés à la recommandation de Jenny-Colon, qui l'avait découvert dans une de ses excursions en province, créa quelques rôles qui lui furent confiés avec assez de bonheur,

et marcha hardiment sur les traces des talents dont Paris abondait. Sa réputation fut bientôt faite. La Comédie-Française, d'accord avec la voix publique, l'appela dans son sein; mais il était dit que Bressant n'irait pas aux Français. Six mois environ avant la fin de son contrat avec les Variétés, Bressant épousa mademoiselle Dupont, jeune actrice de ce théâtre et fille d'un entrepreneur de succès dramatiques, et partit pour Saint-Pétersbourg, par suite d'un brillant engagement. Le public, qui l'aimait et le perdait, blâma la conduite du jeune artiste, bien qu'elle fût le résultat d'une pression morale qui ne lui laissait d'autre issue que d'accepter, ou de ruiner un père pour lequel il avait de l'attachement. Quoi qu'il en soit, Bressant, quelques années après, revint pour revoir Paris, désintéressa les directeurs lésés, rompit de nouveau son engagement en Russie, et débuta au Gymnase.

Il était parti avec un beau talent, il nous revint de même. Sans modèles là-bas, il dut nécessairement garder son originalité, en cherchant en lui seul toutes les ressources que son art exigeait : mais on ne reste pas impunément dans un pays dont la civilisation et le gouvernement sont tout autres que ceux de la France; bon gré, mal gré, on sacrifie au goût qui règne dans ces parages, et les hommes qui nous entourent influent toujours

sur nous, en modifiant chaque jour quelque chose en nous : il en est arrivé de même avec Bressant. Il est revenu beau cavalier, avec la tenue rigoureuse d'un gentleman, mais aussi avec cette roideur soldatesque qui est presque générale en Russie. Les neiges du Nord ont refroidi en lui cette chaleur de cœur qui lui allait si bien; il déclame plus qu'il ne faut, et parfois il produit l'impression d'un avoué prenant ses conclusions pour la partie civile devant un tribunal de première instance.

Espérons que cette roideur disparaîtra avec le temps; mais il est fâcheux que Bressant, par l'inégalité de son humeur, n'éveille plus dans le public cet intérêt sympathique qui soutient si bien un artiste dans ses travaux.

Hippolyte Tisserant, le jeune Deschamps, Sylvestre et Landrol, méritent d'être cités ici. Chacun dans son genre possède des qualités distinguées.

Achard possède une jolie voix de ténor, une figure ronde et enjouée, et un entrain communicatif; son genre de talent ne convient pourtant pas au Gymnase. Au Palais-Royal, il était parfaitement placé; son répertoire lui allait, et il allait à merveille à son répertoire. Mais l'esprit de l'homme est tellement fait, qu'il ne se contente jamais de ce qu'il a, et va à l'aventure chercher ailleurs quelque chose qui lui échappe. C'est ce qui est avenu à Achard,

au Gymnase. Dépaysé sur ces planches où l'odeur du musc le poursuit, il se bat les flancs pour échauffer ce public glacé qui ne veut pas rire avec lui; et il voit que, semblable au pigeon voyageur, il a fait fausse route en quittant son colombier. Rentrez au plus vite dans votre nid primitif, joyeux comique, et allez grossir cette phalange de talents inimitables où vous étiez si bien placé autrefois!

La partie féminine du Gymnase laisse un peu à désirer. Ce théâtre, qui possédait jadis Jenny Vertpré, Léontine Fay (madame Volnys), Allan-Despréaux, Habeneck, n'a, outre les deux artistes nommées plus haut, que mademoiselle Sauvage, talent distingué, il est vrai, mais dont la beauté passe ; mademoiselle Désirée, qui promettait beaucoup et qui ne tient pas ses promesses ; mademoiselle Marthe, qui n'est que gentille : quant à mademoiselle Lambquin, elle ne remplacera jamais l'excellente Julienne, dont elle tient l'emploi.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Si jamais un théâtre fut bien situé pour faire de l'argent, c'est assurément celui du Palais-Royal. Placé au centre du mouvement, à la proximité des meilleurs restaurants, il ne peut qu'attirer les

gens qui veulent finir agréablement la soirée commencée par les affaires ou les plaisirs.

M. Dormeuil, l'habile directeur de cette bonbonnière, comprit que cet attrait ne suffisait pas; que la meilleure position d'un théâtre ne signifie rien, si elle n'est secondée par des talents réels, et par un répertoire répondant au goût des gens qui le fréquentent. Il appela à son aide Derval, Levassor, Sainville, Alcide Tousez, Leménil, Ravel, Grassot, et surtout l'incomparable Déjazet, qui devint la cheville ouvrière du théâtre et son plus puissant attrait.

Raconter toutes les charmantes drôleries qui se succèdent à ce théâtre, c'est vouloir enregistrer le rire et la gaieté, et tenir les annales de la gaudriole. Passons rapidement sur ce sujet, et analysons un peu le talent de cette troupe, unique dans son genre.

Jamais un couplet ne fut aussi bien accentué que par Derval. Cet artiste distingué possède un timbre de voix tellement sympathique, qu'il est impossible de l'entendre parler et chanter sans en être ému. Derval est la distinction personnifiée, et son jeu est digne d'une scène plus élevée. — Sainville, avec sa rotondité, n'avait de rival dans le naturel que le spirituel Lepeintre jeune, dont l'embonpoint dépassait toutes les limites connues. Si vous l'aviez

vu arriver sur le devant de la scène avec son regard finement bête, s'apprêtant à vous dire quelques-uns de ces mots que lui seul avait le talent de dire, vous auriez été non-seulement enchanté de lui, mais vous vous seriez surpris à aimer sa bonne et joviale figure. — Levassor, ce type de la chanson comique, charge éternelle des Anglais, a un talent multiple qui sait donner à sa jeune figure l'expression de la vieillesse, à le croire *aile de pigeon*, ou voltigeur-né de Louis XIV. — Alcide Tousez, dont le regard seul suffit pour mettre en gaieté le *spleenique* le plus incurable. — Leménil, le fameux commandant de la garde nationale au *Conseil de révision*, qui remet tout le monde à huitaine, et ne condamne que son genre. — Ravel, avec sa voix nasillarde, ses petits yeux, le plus joyeux commis-voyageur, et le plus infortuné de ces commis qui ne peuvent avaler son omelette fantastique. — Grassot, qui dément victorieusement chaque moitié de son nom, car c'est le plus maigre des comiques et le plus spirituel des artistes. — Ajoutez à cela le nez de Hyacinthe, la verve entraînante de Luguet, et vous aurez la phalange la plus complète de véritables talents.

Le départ de Déjazet a mis un peu en désarroi cette partie du personnel auquel elle appartient; mais, ne pouvant pas donner la qualité, M. Dormeuil

se rejeta sur la quantité; et, ne pouvant offrir à son public l'équivalent de l'admirable fugitive, il tâcha de la donner en plusieurs exemplaires, comme une pièce d'or changée en gros sous. Aline Duval, au minois fripon; — Lambert, aux beaux cheveux noirs; — Duverger, une des plus belles femmes de Paris; — Juliette et Durand, deux gentilles petites filles. — Quant à madame Leménil, elle tenait parfaitement sa place à côté de Déjazet; c'est le type grisette, s'il en fut jamais. — Mais celle qui vise le plus à l'héritage de Richelieu, de la Fille de Dominique, de Mademoiselle Sallé, etc., c'est mademoiselle Scrivaneck; je ne sais qui lui a mis cela dans la tête. Aussi voyez quel aplomb déplorable, quelle hardiesse que rien n'effraye! C'est peine perdue, elle n'approchera jamais de son modèle. — Parlerons-nous de mademoiselle Ozy? Ma foi non; elle fait trop parler d'elle, de ses bouquets monstres et de ses diamants.

ODÉON.

Une subvention de cent mille francs, faite dans la prévision que l'Odéon pourrait devenir une succursale utile pour de jeunes talents et pour des lit-

térateurs d'avenir, est, selon moi, une chose complétement inutile. Le théâtre de l'Odéon, décoré du nom de SECOND THÉATRE-FRANÇAIS, est impossible. Le quartier ne s'y prête pas ; le public qui le fréquente, ou plutôt qui ne le fréquente pas, est un public turbulent, mobile par sa nature et par son âge (ce sont les étudiants des Facultés), ayant le sentiment du beau, qu'il ne trouve pas dans les productions nouvelles, et qu'il sait par cœur dans les productions anciennes : il ne pourra jamais tolérer les médiocrités plus que médiocres de ce pauvre théâtre; et un ou deux talents réels n'auront jamais assez d'attrait pour lui racheter d'ennuyeuses soirées qu'il serait obligé d'y passer. L'Odéon, au lieu de donner des comédies, des drames et des tragédies, aurait dû être organisé à la manière des théâtres de province; il devrait avoir une troupe complète d'opéra ou d'opéra-comique, un petit ballet. Variant de cette manière son répertoire, il pourrait se soutenir et marcher cahin-caha. Dans l'état où il se trouve, c'est une déception, et nous le savons tous : galvaniser un cadavre, c'est se faire la plus triste illusion sur sa vitalité. Que l'on ferme donc au plus vite cette Thébaïde de nouvelle espèce, et qu'on emploie la subvention qu'on lui donne d'une manière plus utile.

PORTE SAINT-MARTIN.

Parmi les théâtres destinés au drame, le théâtre de la Porte Saint-Martin tient la première place. Sa troupe est au complet, car, jouant aussi les féeries, il a besoin du ballet et des chanteurs. Pendant six mois de l'année une partie de ses artistes se repose, et la seconde travaille; et *vice versa.* MM. Cogniard, qui sont à la tête de cette entreprise, sont des hommes de talent et de goût très-habiles. Nul ne connaît mieux toutes les ressources de la scène, et le prestige qu'une mise en scène splendide exerce sur le public. Aussi leurs décors peuvent-ils rivaliser avec ceux de l'Opéra.

C'était, il y a quelques années, le théâtre de mademoiselle Georges, de madame Dorval, de Théodorine Mélingue; de Frédérick-Lemaître, de Bocage, etc. A présent Frédérick seul y reste, entouré aussi bien que possible par Raucourt, Jemma, Clarence, mesdemoiselles Grave, Clarisse, etc. Mais là où le nom de Frédérick-Lemaître brille, les autres sont relégués au second plan; car j'avoue franchement que c'est le talent le plus étonnant que j'aie jamais vu. C'est presque un artiste irréprochable; je dis *presque,* parce que la variété, la souplesse de talent qu'il se reconnaît, le pousse quelquefois à prendre des rôles

indignes de lui. Quand on porte le sceptre de l'art, il ne faut pas l'avilir entre ses mains.

Tout ce qu'il est donné à l'homme de sentir et d'exprimer, il le sent et l'exprime à merveille. Les nuances de son talent sont infinies : il n'est jamais le même, et il est toujours beau, entraînant, majestueux, railleur, incorrigible, profond, comme fidèle observateur de tout ce qui échappe à l'œil vulgaire : même quand il donne au rôle ce qu'on appelle *un coup de pied*, dans le langage des coulisses, il trouve moyen d'en faire un chef-d'œuvre de gaieté et d'originalité; témoin, *l'Auberge des Adrets*. Le rôle ne lui convenait pas, la pièce était écrite dans le genre sérieux de l'ancien drame à la Pixérécourt; elle serait tombée à plat. Eh bien! Frédérick la transforme, la parodie, et des centaines de représentations n'ont pu épuiser la faveur qu'il lui a créée. — Voici le portrait de cet artiste, qu'un de mes confrères en journalisme a si bien tracé:

« Si nous voulions définir cet artiste qu'on appelle un acteur, et dont le propre est de s'incorporer si étroitement à son art, ou plutôt à son œuvre, que son œuvre c'est lui-même, et lui-même non-seulement en intelligence, mais encore en chair et en os, tandis que chez tous les autres la production est distincte de l'artiste; si donc

nous voulions définir cet écrivain qui écrit avec sa parole, ce peintre qui peint avec ses gestes et avec sa physionomie, ce musicien qui exécute avec sa voix, cet historien qui rend le passé présent, et le fait revivre en sa personne, cet individu qui est tout ensemble lui, vous et moi, qui fait penser le philosophe et rêver le poëte, pleurer les femmes, rire et frissonner tout le monde; si, désespérant de vous faire comprendre, de vous faire au moins sentir l'universalité de cet interprète, qui, bien plus intimement que l'écrivain, bien plus matériellement que le peintre, traduit toutes les passions et tous les caractères, puisqu'il y entre corps et âme, et que, selon le rôle ou la scène, il lui faut être tour à tour pathétique ou terrible, élégant ou ridicule, jeune ou vieux, roi ou sujet, bon ou méchant; si, dis-je, désespérant de produire avec la plume l'idée que chacun de vous se forme de l'acteur, nous voulions, d'un seul mot et en une seconde, vous la rendre aussi sensible qu'une réalité matérielle, nous n'aurions qu'à vous nommer Frédérick-Lemaître.

« Et alors, en effet, toute définition deviendrait inutile, et vous reconnaîtriez sur-le-champ que cet homme personnifie tout ce que le mot d'acteur renferme dans sa vaste généralité. Vous vous rappelleriez ces créations prodigieuses, les unes faites en

dépit de la nullité, les autres en dépit de la grandeur de l'original; double lutte aussi mémorable par les résultats que par les obstacles, et où il n'y a pas moins de gloire à surmonter la faiblesse qu'à triompher de la force. Vous le verriez, d'une part, entrer si avant dans le caractère du personnage, et cependant rester si libre et à la fois si puissant, qu'il a fait vivre ce qui ne vivait pas, et qu'en lisant le rôle après avoir entendu l'acteur, vous diriez que l'acteur est l'original, et le rôle une misérable copie. D'autre part, vous le verriez remplir avec tant d'aisance et de naturel ces personnages créés par un grand poëte, ces types dont les proportions semblent d'abord surhumaines, mais qui, à les bien regarder, sont dans les conditions de perspective et d'équilibre strictement nécessaires pour élever une vérité de détail à la hauteur d'une vérité générale; vous verriez, dis-je, Frédérick-Lemaître étudier si profondément ces personnages et en exposer la logique, la raison d'être et l'ensemble, avec tant de méthode et de clarté, qu'ils vous paraîtraient, comme ils sont en effet, la chose du monde la plus simple et la plus ordinaire. »

Les théâtres qui nous restent à passer en revue n'ont pas l'importance de ceux dont il a été ques-

tion jusqu'à présent, il faut pourtant en excepter :

LE THÉATRE HISTORIQUE.

Alexandre Dumas, en querelle avec la Comédie-Française, dont les sociétaires ne voulaient pas prendre avec prime et acclamations ses productions, s'avisa de se donner un théâtre à lui, où il pourrait, sans contrôle, faire représenter les ouvrages dont les plans gigantesques remplissaient sa tête féconde. Appuyé par S. A. R. le duc de Montpensier, il obtint, sous le nom d'un tiers, un privilége de théâtre avec des clauses particulières en sa faveur ; et, depuis un an, nous voyons un nouvel édifice élevé à l'art dramatique. M. A. Dumas est un esprit original : il voulait que son théâtre ne ressemblât en rien, même dans sa construction, à ceux déjà existants ; il voulut résoudre le problème difficile, et jusqu'à présent inconnu dans l'architecture théâtrale : c'est que tous les spectateurs puissent voir *tout* sûr la scène sans se gêner ; en d'autres termes, il ne voulait pas de places mauvaises. Il fit sacrifier tous les angles rentrants et construire une salle où le parterre n'est pas vu des loges, et *vice versa*. Nous avons déjà vu défiler à ce théâtre : *la Reine Margot ; — l'École*

de famille ; — une traduction de *Kabale und Liebe*, de Schiller ; — *le Chevalier de la Maison rouge ;* — *Hamlet*, etc. Les pièces originales sont pour la plupart des œuvres interminables, en six ou sept actes. Assez de calembours et de lazzis ont été faits sur ce théâtre, qui n'a encore produit aucun talent hors ligne.

L'AMBIGU-COMIQUE.

Ce théâtre, dirigé par un littérateur distingué, M. Béraud, livré au drame populaire, ainsi que la Gaieté, s'adressent à la classe ouvrière, et déroulent devant ses yeux des tableaux de crimes de toute nature. Il est question, dans un autre article, de la tendance et de la moralité de ces compositions : je me contenterai, pour le moment, de signaler ici madame Guyon, Chilly et Saint-Ernest, au premier de ces théâtres ; Albert et madame Sarah au second, comme dignes d'être remarqués. Chilly surtout est un talent bien souple, et un fin observateur de toutes les nuances que la nature ou l'éducation donne à l'homme.

Les autres petites scènes possèdent quelques jolies femmes, quelques minois chiffonnés, tout à fait gentilles ; quelques acteurs d'avenir : mais ce sont

pour ainsi dire les planches d'attente, les relais dramatiques où les jeunes adeptes de Thalie ou de Melpomène guettent une occasion favorable pour s'élancer dans la carrière, et se faire remarquer sur des scènes plus élevées.

Il me reste encore une tâche un peu difficile à remplir : c'est celle d'apprécier en général la manière de jouer et de déclamer des artistes français. Depuis longtemps familiarisé avec les scènes de différentes nations, je puis comparer et peser leurs défauts ou leurs qualités. Ayant le cœur pour juge, l'oreille pour guide, et la froide raison pour soutien, j'espère ne pas me tromper; mais, pour contenter tout le monde, j'y renonce d'avance.

Chaque nation du globe a sa spécialité ou plutôt son individualité, qui la distingue de toutes les autres, soit dans ses usages, soit dans sa manière de sentir et de voir. La comédie, qui recherche les tableaux de cette vie intime, les transporte sur les planches, et offre une image de la société plus ou moins fidèle, selon le talent de l'auteur. Ainsi l'artiste sur la scène, reproduisant les types, nous donne presque toujours la mesure des sentiments ou des habitudes nationales par la manière

dont il marche, parle ou gesticule. Se plaçant à une hauteur d'où l'on domine l'ensemble, se dégageant de partialité et observant en philosophe, nous verrons qu'à une certaine distance les lignes de démarcation s'effacent, l'homme spécial disparaît, l'homme type reste. La passion ayant un foyer commun, le cœur ou la tête, son mobile devient commun aussi, et son expression alors fait juger si l'artiste est dans la voie vraie ou fausse. Les salons se ressemblent partout. A Paris ou à Londres, à Varsovie ou à Saint-Pétersbourg, la haute société est la même : c'est la classe moyenne seule et le peuple qui font distinction. Il faut donc juger de l'imitation par la vérité locale, ou plutôt juger de la couleur locale, comme on est convenu de s'exprimer. Le jeu scénique doit, par conséquent, s'apprécier de trois manières : par l'audition, par la vue, par le cœur. Partant de cette base, je dirai que l'Italien est exagéré ; l'Anglais, emphatique ; l'Allemand, sentimental ; le Français, homme d'esprit ; le Polonais, chevaleresque ; le Russe... je me tais, ne connaissant pas la Russie.

Voici pour la généralité. — Les conséquences de ces prémisses sont : force de mouvement et de geste chez l'Italien ; roideur chez l'Anglais ; quelque chose de mélancolique chez l'Allemand, d'éblouissant chez le Français, de grave chez le Po-
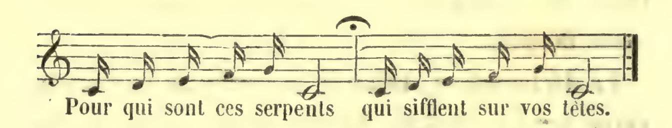
lonais. Le comédien italien, à très-peu d'exceptions près, joue avec toute sa personne, avec ses mains comme avec ses yeux, avec ses pieds comme avec sa tête : c'est un homme disloqué comme un clown. Il amuse, fait rire, et, sa langue harmonieuse aidant, il plaît, même avec ses défauts. Il n'en est pas ainsi de l'Anglais : strict observateur du *decorum*, il se remue tout d'une pièce, comme s'il avait avalé une barre de fer ; il est froid, prétentieux. L'Allemand, un peu lourd dans les scènes vives, commun dans son élégance, se réveille dans les scènes de cœur ; il trouve alors un fonds inépuisable de sensibilité et de tendresse ; il pleure de véritables larmes, et il émeut. Le Français a poussé au plus haut degré le talent d'observer : aussi sa comédie (je parle du jeu de l'artiste) est-elle irréprochable. Fin, gracieux, moqueur, il lance son mot avec malice et bonheur ; son esprit déborde, il en met partout ; et si le cœur n'est pas toujours satisfait, l'oreille l'est toujours. Le Polonais a beaucoup de ressemblance avec le Français ; un peu de noble gravité de plus. Le trait distinctif de son jeu est une légère tendance au souci ; son sourire est triste, sa gaieté contenue ; et quand il se livre à son emportement, il franchit rarement les bornes du bon ton.

Dans la tragédie, où l'homme cesse d'être homme

et devient héros, ces nuances deviennent plus tranchées : l'Italien monte presque sur des échasses, l'Anglais s'enfle, l'Allemand se redresse et secoue fièrement la tête, le Français oublie son esprit, devient noble et quelque peu froid, chose rare; le Polonais est naturel, avec un grain de fierté de plus.

La déclamation, selon la nécessité de la langue, varie aussi à l'infini. Toutes celles qui ont leur prosodie distincte doivent l'observer fidèlement; et c'est alors que l'oreille de l'étranger est exposée à une rude épreuve, s'il ne connaît que superficiellement la langue du pays, si surtout il ne connaît pas les habitudes locales du rhythme, et s'il juge par ses propres impressions. Excepté l'Angleterre, on n'est jamais plus choqué que par la déclamation du vers français. La langue, chacun le sait, a peu ou point de prosodie : la poésie exige le retour continuel de deux rimes masculines après deux rimes féminines; les rimes riches sont peu nombreuses : de là vient la fatigue et la monotonie. Pour les éviter, on a été obligé de chercher une espèce de mélopée procédant par quinte, qui devient une véritable dissonance musicale, et un véritable supplice pour une oreille délicate. Ajoutez à cela la conviction enracinée que le vers n'est qu'un chant antique, qu'il doit être maintenu, et

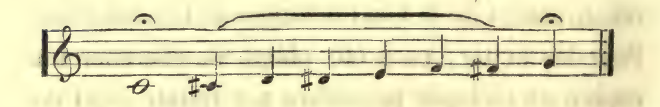
vous aurez un échantillon de l'agrément. De plus, certains artistes, et ils sont les plus nombreux, ont une funeste habitude de s'arrêter sur la césure, ou de précipiter les syllabes en les scandant, et, aussitôt à quinte, de retomber sur la tonique :



et ainsi de suite à l'infini. D'autres (M. Beauvalet) ont un talent tout particulier de rendre les alexandrins incommensurables, par la manière dont ils traînent les monosyllabes ; le *oui*, dans leur bouche, prend la place d'au moins six syllabes. Exemple :

Ou . . . . . . i.

Dans ce seul mot, avant d'arriver à la quinte, la voix parcourt tous les intervalles chromatiques qui la séparent de la tonique :



Cette manière vicieuse de déclamer est surtout très-sensible dans la tragédie, parce que, en voulant rendre le vers noble, on le fait emphatique, dénué

de naturel; son harmonie disparaît, il se brise par la saccade qu'on lui imprime, et ne laisse que le sentiment d'une insupportable fatigue pour l'esprit de celui qui l'écoute. Larive, dans son *Traité de déclamation*, M. Dubroca, dans son *Art de lire à haute voix*, ont cherché à obvier à tous ces inconvénients de mauvaises habitudes de lire les vers; mais les réformes sont lentes. Ni Samson, ni mademoiselle Rachel, les seules personnes qui disent bien le vers sur la scène, n'ont pu encore déraciner sur la scène de la Comédie ces vices, qui sont presque inhérents à la nature de la poésie française.

Le naturel, le coulant, il ne faut pas le chercher ici. La poésie, par cela seul qu'elle est poésie, semble inviter à s'écarter de la simplicité. Tout amour national à part, la déclamation polonaise semble être la seule dans la bonne voie. L'hexamètre polonais, composé de treize syllabes, est majestueux, et rappelle les magnifiques vers de l'Énéide. La variété que donne la poésie polonaise exigeant la pénultième longue et les monosyllabes brefs ou longs, selon les cas particuliers, est prodigieuse. Là, les vers sont nobles, les rimes riches, abondantes à un tel point, que la trop grande richesse est réputée vice. Le vers polonais se plie avec la plus grande facilité à toutes les exigences;

il peut, sans nuire à sa prosodie propre, revêtir toutes les formes du vers latin. Malheureusement la langue possède quelques inflexions inimitables pour les étrangers. Il faut être enfant du pays pour pouvoir prononcer le *l* barré (*ł*); mais comme la langue italienne plaît même à ceux qui ne la parlent pas, de même la déclamation polonaise plaît à l'oreille par la variété de modification tonique, quoique la langue étonne l'oreille par sa *strancité*. Je passerai sous silence la déclamation anglaise : c'est un gargarisme continu de cailloux; l'allemande est un peu strapassée, mais ses hachures mêmes ont du charme et de la noblesse; elle est aussi très-variée, et quand les beaux vers se succèdent dans la bouche d'un artiste, elle devient limpide, sonore et attrayante.

Somme toute, nulle nation ne joue aussi bien la comédie que les Français, nul ne déclame aussi mal ses alexandrins qu'eux. — Dans la vérité scénique, les Français ne peuvent être dépassés, car ils revêtent les haillons les plus dégoûtants pour représenter le type. En Pologne, les loques sont même un peu élégantes; en Allemagne, très-propres; en Angleterre, sans expression, sans physionomie. Les artistes français feront toujours les délices de toutes les nations civilisées; tandis que les autres ne peuvent prétendre qu'à une renom-

mée restreinte par les frontières, ou franchir les distances limitrophes. Tels qu'ils sont, les artistes français sont encore les plus fidèles interprètes de l'art, et le seront probablement toujours, si ce bel art ne dégénère ou ne tombe tout à fait sous l'ouragan prosaïque, qui, de nos jours, réduit tout au positivisme et à l'indifférence la plus absolue.

X.

LES ACTRICES.

Il y a dans l'actrice deux femmes distinctes : la femme de la rampe et la femme hors de la scène. Nous avons déjà vu la première dans le chapitre précédent ; mais la seconde a droit à une étude toute spéciale. — Avant tout, quelques mots préliminaires.

Les femmes du monde ne peuvent comprendre les folies que les hommes de tout âge font pour les femmes de théâtre ; elles se demandent, avec la meilleure foi possible, quel est cet attrait si sédui-

sant qu'ils trouvent dans ces figures fardées et blanchies le soir, blêmes, tirées, fanées le jour. Effectivement, la plus jolie femme de la société ne pourra jamais avantageusement lutter contre une actrice d'une beauté plus que médiocre : elle sera toujours vaincue. A l'actrice l'hommage le plus chaud, le plus empressé ; à la femme de salon des compliments, des expressions banales, et voilà tout. Quel est le fin mot de cette énigme? — Je crois que le voici :

Si les femmes sont les filles d'Ève, les hommes, on ne peut le nier, sont ses fils ; si le fruit défendu plaît aux femmes, il n'est pas moins séduisant pour les hommes. Mais où est-il ce fruit défendu dans cette affaire? dira-t-on. — Il est dans la difficulté de l'accès des coulisses. — Voici tout le mystère. — L'actrice y est chez elle, dans son temple, dans son *sanctum sanctorum ;* elle est la divinité que les profanes ne peuvent contempler que de loin, entourée de tout son prestige, séparée du public par la rampe, qui jette sur elle un reflet chatoyant, éblouissant ; qui la pare de tout ce que l'imagination peut engendrer de plus gracieux, de ce que l'œil peut voir de plus séduisant. C'est un puissant auxiliaire que le quinquet, je vous assure ; et pour peu qu'une femme ait des traits réguliers (il faut même qu'elle les ait un peu fortement accusés, car les traits

fins disparaissent, se confondent, et sont écrasés par la distance et par l'éclat de la lumière), qu'elle ait la voix bien timbrée, les formes bien prises; le blanc, le rouge, le noir, en feront une beauté.—L'actrice vue de loin gagne cent pour cent : est-il donc étonnant que les imaginations travaillent, que les désirs s'exaltent, et qu'avant de l'approcher on se sente déjà entraîné, vaincu? Puis, quand on veut la voir de près, la barrière s'élève. N'entre pas qui veut au foyer des artistes, dans les coulisses : il reste la ressource de guetter le moment de sa sortie du théâtre. Mais là encore l'actrice est inabordable; elle se dérobe à la curiosité la plus tenace; lorsqu'elle descend dans la rue, elle est enveloppée du haut en bas comme une femme de l'Orient; on ne peut même apercevoir le bout de son nez. Il y a bien la ressource d'une lettre; mais la lettre sert très-peu, et d'ailleurs l'actrice ne joue pas la comédie en pure perte; — elle connaît très-bien les avantages que lui donne une résistance prolongée. Comme la personne qui écrit lui est, pour la plupart, complétement inconnue, comme elle ne peut l'approcher sans son consentement, elle ne court pas le danger de se prendre d'amour à la vue d'un beau visage, aux douces paroles glissées dans l'oreille, à la pression expressive d'une main; — elle ne lutte pas contre ses propres sensations :

toutes les chances de la guerre sont de son côté, tandis que l'homme impressionné, entraîné, fait tout ce qu'il peut, emploie tous les moyens pour parvenir jusqu'à elle. Il y parvient à la fin; mais là encore une nouvelle lutte l'attend. L'actrice, sûre de son fait, agit avec prudence. Son boudoir est une succursale du théâtre; elle n'y perd pas son prestige tout d'un coup. Il faut ajouter à cela qu'il est extrêmement rare de trouver à Paris une actrice tout à fait sotte. A force de jouer ses rôles, à force de répéter des phrases plus ou moins bien tournées, elle retient un bon nombre d'expressions choisies; elle s'en sert, elle charme avec leur secours; sa conversation est brillante, son coup d'œil très-juste; elle vous met immédiatement sur plusieurs sujets, pour découvrir votre passion dominante, vos faiblesses; et dès qu'elle les connaît, vous lui appartenez corps et âme. Si votre conquête en vaut la peine, vous serez conquis, parfaitement conquis. On vous enlacera de telle façon, qu'eussiez-vous la force d'un Hercule, d'un Samson, vous ne pourriez rompre les filets dans lesquels elle vous enveloppera. Je soupçonne très-fort que Dàlila et Omphale étaient actrices. — Quand une telle femme ne livre que ses appas et quand elle garde sa tête, ce que les autres appelleraient garder son cœur, elle est la plus dangereuse créature qu'il soit pos-

sible de voir. C'est un vampire femelle qui sucera non pas le sang de l'homme, mais son argent, sa santé, son honneur même, et ne le rendra à la société que complétement ruiné, et lorsqu'il ne sera plus qu'une ombre de lui-même.

A l'appui de cette assertion, que les obstacles qui défendent la coulisse sont le véritable motif de ces amours si violents et de ces désirs immodérés, je dirai qu'il est rare, excessivement rare, de voir un auteur amoureux d'une actrice. Si cela arrive quelquefois, c'est le plus souvent dans un théâtre pour lequel il ne travaille pas ordinairement; et si ces liaisons sont rares, elles sont presque sans exemple de l'artiste à l'actrice : dans ce dernier cas, ou l'on se marie, ou la liaison dure peu.

Les mœurs des actrices françaises, à peu d'exceptions près, sont décriées, et presque toujours avec raison; car il y en a peu que l'amour irrésistible de l'art jette sur les planches. C'est pour la plupart un calcul des parents qui leur choisit cet état attrayant et lucratif; ou bien elles le choisissent elles-mêmes, par envie de briller ou de se rendre indépendantes. Il y a plusieurs catégories d'actrices : il y en a qui, pleines de talent, ont des appointements fabuleux ; il y en a d'autres qui n'ont pour talent que leur grande beauté, et que les administrations payent pour avoir leurs stalles

continuellement garnies; il y en a même qui payent au contraire le directeur pour avoir le droit de faire fortune par leurs beaux yeux. Mais toutes ces catégories se rencontrent sur le même terrain, sur le terrain des mœurs plus que faciles.

Quand une actrice débute à Paris, et quand elle peut avec raison espérer du succès, son premier soin est de se munir d'une mère. Cela vous étonne? C'est pourtant ainsi. Toutes les débutantes n'ont point de mères à elles; elles les louent au besoin, et s'en servent à la maison comme d'une femme de chambre ou d'une cuisinière; mais aux répétitions, au spectacle, dans les coulisses, ces femmes exercent leur métier de mères, stipulent pour leurs filles, écartent les soupirants pauvres, parlent raison à celles qui seraient assez tentées de suivre l'impulsion de leur cœur, et sont les Argus les plus difficiles à assoupir. — Les véritables mères en font tout autant; mais il y en a peu. Les pères portent les correspondances de l'*enfant* dans le jour, lisent tous les lundis les feuilletons pour voir si l'on parle de l'enfant, et applaudissent l'enfant le soir dans la phalange des lustriers, autrement dite des claqueurs. Comme les modistes, les actrices n'ont pas le bénéfice des mœurs irréprochables; elles suivent le torrent, et font comme leurs camarades : car la vertu au théâtre, à Paris,

est une véritable duperie. Personne n'y croit; elle ne sert à rien, ne rapporte rien, et prive l'actrice d'un appui nécessaire, soit dans le monde, soit auprès du directeur, soit auprès des journalistes. L'actrice vertueuse (ou plutôt pudibonde, car on emploie généralement à tort le mot vertu) est encore à trouver, je pense. Il y en a pourtant qui, par originalité, par envie de se distinguer, ou dominées par la manie du mariage, résistent longtemps, luttent courageusement, se laissent écraser par le luxe de toilette de leurs camarades; mais, à la longue, elles se rendent, elles s'avouent vaincues; et, dans un court espace de temps, elles regagnent habilement celui qu'elles ont perdu dans leurs illusions de vertu.

L'actrice française est, de sa nature, dissipatrice. La raison en est que ce qui ne coûte pas beaucoup à gagner se dépense avec une vitesse effrayante. On a vu pourtant des exemples d'actrices qui calculent; entre autres, on cite mademoiselle O***, célèbre par sa lésinerie plus encore que par sa beauté et par ses vives répliques. Celle-là a érigé en principe l'immoralité de l'actrice, comme attachée à l'état; car étant à Londres, et regardant un jour dans la salle à travers ce petit trou du rideau que le machiniste y ménage dans tous les théâtres, elle entendit un de ses camarades qui,

nouvellement marié, s'escrimait tant bien que mal contre le fléau de l'impureté : alors, se tournant vers lui avec ce petit air moqueur que vous lui connaissez tous, elle lui dit très-sérieusement : « Mais mon cher, quand on a de ces préjugés-là, on se fait bonnetier ou tailleur, et non artiste! » Que vous en semble?—Et c'est malheureusement là l'opinion la plus accréditée chez ces dames.

Plus l'actrice est en vogue à Paris, plus sa possession est enviée; ceci est une affaire de vanité. La possession d'une actrice en renom donne un vernis de richesse peu commune, car les fantaisies de ces dames sont excessivement coûteuses. Peu d'hommes sont en état de suffire à ce luxe qu'ils se donnent; aussi se ruinent-ils, et cette ruine ne profite pas même, le plus souvent, à celle qui la cause.

Quoi qu'il en soit, l'actrice spirituelle répand autour d'elle un charme tout particulier. Son salon est un des plus agréables; les gens d'esprit, les écrivains, les artistes de toute espèce, y abondent; et l'on y entend un feu roulant de saillies originales, de traits les plus fins, de causeries les plus gaies, d'aventures les plus piquantes. L'observateur qui assisterait à ce spectacle, bien autrement intéressant que celui du théâtre, à ce débordement de mots spirituels, dirait que toutes

ces personnes broient des diamants dans leurs bouches et en rejettent les facettes éblouissantes aux yeux des assistants, tant leur verve est étincelante, tant leur société a d'attraits irrésistibles!

Le salon de mademoiselle Mars était jadis le plus remarquable sous ce rapport. Tous les soirs, après le spectacle, l'inimitable artiste recevait tous ses fidèles, empressés à adorer de près l'idole. Les hommes les plus célèbres dans les arts et dans les lettres y étaient admis à titre d'amis. Quelques-uns avaient leur couvert mis à sa table tous les jours; et l'on dit même qu'un des plus assidus se fâcha tout rouge parce que mademoiselle Mars ne lui donnait pas d'étrennes. — Mais à quel propos, lui demanda-t-on, la croyez-vous obligée de vous les donner, tandis qu'habituellement ce sont les hommes qui les offrent? — Comment, à quel titre? répondit M. D***. Depuis *vingt ans* je viens régulièrement dîner chez elle, je n'y manque jamais; et elle ne me donne pas d'étrennes! — C'est monstrueux en effet! répliqua la bande joyeuse. Et depuis ce moment mademoiselle Mars ne manqua jamais d'accomplir ce devoir d'amitié envers son vieux D***.

Ce salon a été de nos jours remplacé par celui de mademoiselle R***. La célèbre actrice réunit autour d'elle, une fois par semaine, toutes les notabilités de la haute aristocratie, de la science et de

l'art. Elle est très-difficile dans ses admissions; et l'on dit qu'un noble membre de la Chambre des Pairs, connu par ses interminables *speechs* contre tous les ministres, a fait un surnumérariat de plusieurs mois avant d'être reçu. — « Est-il amusant? » était la première demande de l'actrice. — « Comme homme du monde, je l'ignore, réplique l'interlocuteur; mais je puis vous certifier que, comme orateur politique, il est des plus réjouissants! » — « Alors on verra. » — L'admission fut prononcée, et le cercle s'augmenta d'un homme; car les femmes sont exclues de ce salon, qui, sous le rapport de la bonne compagnie, est un des plus remarquables à Paris.

XI.

BALS MASQUÉS.

Chez une nation vive, gaie, impressionnable, tout ce qui tient à l'amusement doit naturellement avoir son cachet particulier, et refléter cet entrain, cette verve, cette imagination ardente que les Français possèdent au suprême degré. Aussi le carnaval, et tout ce qu'il traîne à sa suite, doit-il être à Paris le plus désirable à connaître. Ces pensées-là se présentent à l'esprit de quiconque n'a pas encore eu l'occasion d'assister à quelques bals publics, et surtout aux bals masqués.

Les anciennes traditions, qui, dans un pays de progrès, s'effacent vite ou se transforment, conservent encore au loin une certaine réputation; et l'on peut dire hardiment que les trois quarts des étrangers qui arrivent à Paris sont très-curieux de voir danser, dans sa pureté primitive, ce *cancan* dont ils ont tant entendu parler. Eh bien! la désillusion la plus complète ne tarde pas à vous saisir à la gorge, pour ainsi dire, aussitôt que vous entrez dans une salle de bal masqué. Là où vous vous attendiez à voir briller une variété de costumes de toutes les nations, là où l'imaginative française pouvait se donner le champ le plus vaste, vous ne trouvez, pour récréer vos yeux, que le *général étranger*, le *vidangeur*, l'éternel *Titi*, et le *débardeur*. En vain vous chercheriez quelques déguisements de caractère, en vain vous voudriez trouver quelques gentilles Suissesses, quelques provoquantes poissardes, quelques sémillantes laitières, quelques bondissantes Camargos, quelques charmantes jardinières : rien. — Le *Titi*, toujours le Titi! le *débardeur*, toujours le débardeur! — Réjouissez-vous donc la vue avec cela!

Il n'en était pas ainsi autrefois. Jadis les bals masqués de Paris étaient fameux dans le monde; leur ancienne chronique est riche de tous les souvenirs dignes de figurer dans les annales d'un peu-

ple qui danse et chantonne toujours, qui sait s'amuser, qui sait varier ses plaisirs. Mais, par malheur, l'époque actuelle a produit deux hommes qui ont tué toute la beauté, toute la variété des bals masqués : les coupables sont Gavarni et Chicard.

Gavarni par ses inimitables crayons, par cette variété admirable de poses, d'expression, d'entrain qu'il a donnée à ses *débardeurs* et à ses *Titis*, les a mis tellement en vogue, qu'il a culotté (passez-moi le terme) tout le beau sexe dansant aux bals masqués à Paris. « A quoi bon, se dirent ces dames, se tourmenter le cerveau pour inventer des costumes et des travestissements, tandis que nous avons sous les yeux de charmants lutins qui ont un succès fou? Faisons comme on fait, transformons-nous en titis, en débardeurs; et vive la joie! »

La sagesse des nations dit : « *Faut de la vertu, pas trop n'en faut.* » Nous dirons aussi : Faut des *titis*, pas trop n'en faut! Eh bien! non-seulement il y en a trop, mais il n'y a que cela; et quand vous assistez à un bal masqué, vous éprouvez le vif déplaisir d'avoir jusqu'à satiété des pantalons de velours et des vestes galonnées; — de voir de grandes bottines en cuir, crottées, à la place des petits souliers vernis à boucle et des bas de soie de

différentes couleurs que portaient jadis les danseuses des bals masqués. — Il est choquant au dernier point de voir deux hommes danser ensemble l'un vis-à-vis de l'autre, ou dans les bras l'un de l'autre. Car qu'est-ce donc autre chose, je vous prie, que toutes ces femmes, sinon des garçons plus ou moins bien tournés qui se trémoussent en tous sens? Ah! monsieur Gavarni, vous êtes un grand coupable! Mais puisque vous avez fait le mal, de grâce, donnez au public un remède au plus vite. Dessinez, crayonnez des costumes nouveaux; mettez dans la bouche des nouvelles travesties ces charmants bons mots qui se répètent d'un bout du monde à l'autre; transformez les femmes du bal masqué réellement en *femmes*, donnez-leur envie de ressembler à vos délicieuses créations; et vous aurez bien mérité de tous ceux qui ont envie d'aller au bal.

Si Gavarni a tué le costume, Chicard a tué la danse. Jusqu'aux bals de la Renaissance, il y avait encore des personnes qui se livraient à ce divertissement avec tout le gracieux qu'il comporte. Le bal des Variétés et la salle de Musard (aujourd'hui nommée Valentino) conservaient le monopole de cette danse excentrique et pittoresque nommée au commencement de ce chapitre; et partout où l'on dansait, on pouvait dire que l'on dansait. Mais, sur

ces entrefaites, Chicard, avec Balochard et autres talons de sa société, apparut sur l'horizon, et vint à la Renaissance transformer le quadrille en une chose sans nom, accompagnée des contorsions les plus sauvages. Certes, à la vue de cette excentricité, un immense éclat de rire s'empara de toute la ville; on se mit à battre des mains de la barrière de l'Étoile à celle du Trône, dans l'univers... et ailleurs. C'était étourdissant, ébouriffant, luxuriant, rutilant; c'était même tout à fait chicandard, chicocandard, et, comme dit le poëte chevelu, « *chocnosophe!* » — Cette nouvelle école trouva malheureusement des imitateurs; et si Byron, Schiller, Goëthe, Victor Hugo et Mickiéwicz, ont sur la conscience une myriade de mauvais poëtes qu'ils ont engendrés, Chicard et sa compagnie répondront, devant Lucifer ou une autre Terpsichore, de tout le mal qu'ils ont fait à la danse. La caricature a remplacé la grâce, la volupté et le charme de l'ancienne contredanse du bal masqué; toutes les belles danseuses, les lionnes ont disparu, abandonnant le plancher à tout ce qui, dans l'échelle du monde, tient les bas échelons. A dater de cette époque, la verve de Musard s'est éteinte aussi : il n'y a plus de ces vigoureux quadrilles accompagnés de chaises cassées, de coups de pistolet; de ces galops infernaux, de ces valses suaves. Quel-

que chose de bâtard, de contourné, de disgracieux, de pataud, marche, recule, se dandine, chaloupe. Le dégoût arrive; on déserte les bals publics, on se réfugie chez soi, et là, au piano, on danse à huis clos. — Autrefois, presque tous les théâtres avaient leurs bals. L'Opéra avait sa salle, son foyer remplis de dominos, où l'intrigue, la causerie spirituelle, les surprises, régnaient en souveraines; l'Opéra-Comique faisait danser comme dans un salon; le Palais-Royal avait ses bals d'artistes; les Variétés possédaient le privilége d'attirer tous les curieux, parce que le cancan *modéré*, dépassant en verve le fandango, la cachucha, et bien d'autres danses nationales ou de caractère, y avait asile. L'Odéon ouvrait ses portes à tout le quartier latin; la Porte Saint-Martin, l'Ambigu-Comique, la Gaieté, répandaient la joie sur le boulevard du crime. A présent, la plupart de ces bals sont fermés; l'Opéra a livré son étincelant local à toutes sortes de Titis, et a englobé dans son immense vaisseau tous les autres bals masqués petits et grands. Sa salle de danse ressemble à une salle d'asile, où se trouvent entassés des milliers de fous en guenilles; et son foyer, rempli par un public mal composé, achetant pour six francs, dans la rue, aux vendeurs de contremarques, des billets qui en coûtent dix à la caisse, n'a conservé aucun

des brillants souvenirs du passé. Des femmes communes, en dominos de soie chiffonnés, en gants à dix-neuf sous et en bottines de cuir crottées, ne savent vous intriguer autrement, en vous abordant, qu'en vous adressant une de ces phrases : « Je te connais; » ou bien : « Veux-tu me conduire souper? » et les Arthurs de bas étage, les petits clercs, les petits commis de boutique, qui jeûnent souvent toute la semaine pour aller au bal masqué le samedi, se figurent être des *lions* en hurlant comme des forcenés, en perçant la foule comme s'ils étaient ivres, ou bien en disant des grossièretés à chaque domino qui a le malheur de se trouver sur leur passage. — Gardez-vous pourtant de croire que le Parisien ne s'amuse plus! Non; il s'amuse, mais d'une autre manière : seulement cette manière-là est beaucoup moins divertissante et plus sale, à mon avis. — En assistant aux bals masqués dans l'intervalle de 1832 à 1838, on voyait danser la joie, le plaisir, l'aisance. — Aujourd'hui, la joie est factice, le plaisir forcé; et l'on pourrait dire avec raison, en portant, du haut du balcon de l'Opéra, un regard d'observateur dans la salle, que chacun y a apporté son dernier sou. C'est la misère qui danse, et cherche à s'étourdir sur son lendemain. Mais ces convulsions sont vaines. C'est inutilement qu'on se bat les flancs pour être

joyeux ; la réalité est là, et ressemble à ces forfanteries des condamnés qui jouent l'impassibilité à leur heure suprême, et, avec des lèvres tremblantes d'une émotion intérieure, jettent quelque sarcasme sur la société. Quittons ce spectacle bruyant et triste à la fois, et passons à la variété des danseurs qui peuplent pour la plupart ces bals si turbulents et si peu amusants.

XII.

ARTHUR ET DODOPHE.

Depuis que les bals de l'Opéra sont tombés dans le domaine de toute espèce de *calicots*, par la facilité que l'on a de se procurer des billets à moitié prix, il a surgi une classe à part d'êtres nullement intéressants, qui s'est imposée au public de Paris. Cette classe se subdivise en *Arthurs*, qui sont l'aristocratie de l'espèce, et en *Dodophes* (diminutif d'Adolphe), race inférieure, généralement connue sous le nom de *saute-ruisseaux*.

L'Arthur est ordinairement un jeune brûle-pavé de dix-huit à vingt-quatre ans, qui partage son temps entre l'estaminet et la lorette; qui, sous prétexte d'études, de surnumérariat dans quelque administration du gouvernement, dans quelque compagnie industrielle, ou de collaboration à quelque petit journal des théâtres ou des modes (où la rédaction se fait gratis), quitte la province, et vient à Paris manger quelques pièces d'or et un billet de banque qu'il a eu le talent de *carotter* à sa bonne maman, plus les écus que ses parents, trop crédules, seront forcés de lâcher pour faire face à sa toilette ou payer ses dettes, lorsque l'indélicatesse des créanciers et des usuriers l'aura chassé de la capitale, ou coffré à Clichy. — Jaloux d'imiter les viveurs et les membres du Jockey-Club, voire même les roués de la Régence, l'Arthur singe l'extérieur des gens comme il faut, ou plutôt, pour être dans le vrai, des gens comme il n'en faut pas, et va bravement, un cigarre à la bouche, en lancer la fumée asphyxiante dans la figure des passants, et rit à gorge déployée de ces tours de laquais, qui, selon lui, sont du *chic*. L'Arthur méprise souverainement la redingote; il porte toujours un habit rond à courtes basques, boutonné au milieu de la poitrine par un double bouton; un pantalon sans sous-pieds, évasé au bas,

qui voltige autour d'une jambe sans mollet ; un petit chapeau presque sans bords, et une moustache frisée, cirée, lissée et relevée.

Les marchands d'habits et de bric-à-brac sont les pères nourriciers de l'Arthur. — Ce dernier profite de son crédit chez un des bons tailleurs (dont avant tout il cherche à s'assurer), pour se donner autant de toilette que possible ; et il a soin, en limitant sa garde-robe à ce qu'il porte sur lui, de revendre pour trente ou quarante francs au plus, auxdits marchands, un bel habit ou une redingote qui lui coûte cent vingt à cent trente francs, et qu'il n'a même pas mis une seule fois, afin de faire de l'argent, ou plutôt, selon son expression, *pour faire affaire.*

On distingue le Dodophe de l'Arthur (qui se met avec quelque soin en englishman) par sa figure plus ou moins blême, par des mains sales, par une botte ayant la prétention de passer pour vernie. Sa redingote étriquée, acquise aux piliers de la halle du Temple, est d'un type particulier, et va très-bien avec l'économie de la bourse de ce monsieur, qui, gagnant de six à huit cents francs par an, est obligé d'être ridicule à peu de frais.

L'Arthur se plaît essentiellement à cultiver les dames en renom de la Chaussée-d'Antin, en poussant sa pointe jusqu'à la Madeleine et dans les en-

virons de Saint-Lazarre, Saint-Georges et Bréda-Street. Il les conduit, *en coupé à l'heure*, au Ranelagh ou au Château-Rouge, où il est fier de les trimbaler à son bras; et s'il a fait affaire, comme je l'ai dit plus haut, il leur paye des soupers dans des cabinets particuliers au café Foy ou à la Maison dorée. Entre le vin de Champagne et le café-gloria, ces belles apprennent avec bonheur qu'elles viennent de sabler le produit d'une montre rococo de la grand'maman, ou d'un magnifique pantalon que Renard a livré, dans la matinée au généreux amphitryon. Si l'Arthur est en fonds, ou qu'il ait encore du crédit devant lui, il ambitionne la possession d'une actrice ou figurante d'un des théâtres des boulevards. Un tel succès le conduit directement à Clichy. — Quelle chance!

Quant au Dodophe, il est moins superbe, mais plus moral : il voudrait trouver un sort dans le mariage, et rêve constamment la conquête d'une duchesse ou au moins d'une marquise; et à cette fin, pour se donner le genre gentilhomme, il prend des manières qu'un cocher du faubourg Saint-Germain ne voudrait pas afficher. — C'est surtout au bal de l'Opéra, presque abandonné aujourd'hui par les hommes de bonne compagnie, qu'il faut étudier dans toute sa gloire la race dont il s'agit.

— Si vous voulez savoir d'où sortent ces sauvages qui ont usurpé le plancher du foyer, ou qui font des contorsions inouïes sous prétexte de danser ; qui crient, qui vous coudoient, insultent les dominos et répandent autour d'eux un parfum de cabaret, allez dans les magasins de calicots de troisième ou de quatrième ordre ; aventurez-vous dans les restaurants à quatre-vingt-dix, soixante-quinze ou soixante centimes le dîner ; circulez un peu aux abords du Palais de Justice, et vous reconnaîtrez, à ne pas vous y tromper, tous ces bruyants personnages, tantôt un mètre à la main, tantôt portant un carton de rubans ou un échantillon de drap : celui-ci avale un pseudo-beefsteak, l'arrosant d'un carafon d'eau et le soutenant d'un morceau de pain qui était frais... avant-hier ; celui-là porte des minutes, des copies judiciaires, des actes : là, vous serez complétement au courant de leur origine. Vous les entendrez discourir à très-haute voix sur la hausse et sur la baisse ; vous entendrez citer les plus beaux noms de France : ces messieurs les connaissent... par les lettres qu'ils portent à leur adresse, par les paquets qu'ils remettent chez leurs concierges. Si vous sortez un dimanche, vous vous heurterez pour sûr, à chaque pas, à un Dodophe quelconque : les boulevards en sont pleins, les jar-

dins en pullulent; et on peut dire hardiment que l'Arthur et le Dodophe sont aujourd'hui un des véritables fléaux de Paris.

XIII.

BALS PUBLICS.

RANELAGH. — CHAUMIÈRE. — PRADO. — VALENTINO. — MABILE. — CHATEAU-ROUGE.

Le plus ancien, partant le plus respectable des bals d'été, est le *Ranelagh*. — Le pavillon, bâti à la proximité du château de la Muette, au milieu d'une pelouse du bois de Boulogne, donne asile aux danseurs de la classe mi-bourgeoise, mi-ouvrière. Composé en partie de grisettes et de calicots, le Ranelagh conserve encore les anciennes traditions de modestie, qui ne s'y perdent qu'à

l'annonce d'une *fête extraordinaire* qui fait quintupler le prix du billet; car alors tous les gentils minois, tous les soupirants *pour le bon motif*, tous les respectables parents disparaissent, et livrent la place aux désœuvrés, à la femme galante, au vice en gants jaunes, en robe de soie, au marché aux transactions peu chastes. Dans les jours de grandes fêtes, le Ranelagh devient en tout point semblable aux autres bals de cette espèce dont il sera parlé plus bas, et ne présente à l'étranger curieux qu'une salle exiguë, un peu moins mal éclairée que d'ordinaire, et quelques jets de gaz de plus. Ces jets de gaz jouent un rôle immense dans les bals d'aujourd'hui. C'est une lutte de bec à bec; passez-moi ce mauvais calembour, mais il est de circonstance. — Tout le charme du Ranelagh consiste à être placé là où l'on peut à l'aise respirer un peu d'air pur, dans ce rendez-vous de danseurs plus ou moins honnêtes.

J'ai toujours été curieux de savoir à quel cœur candide on doit, dans l'origine des bals, cette douce appellation de *Chaumière* que porte l'établissement choréographique du quartier latin. Malheureusement, les procès-verbaux qui constatent ce point historique de la plus haute importance manquent, et nous en sommes réduits aux conjectures.

Ce dut être, sans nul doute, un couple d'amoureux qui s'est dit un beau jour : « Fuyons la ville, et allons nous ensevelir dans quelque désert; là, nous ne vivrons que pour notre amour, car *une chaumière et* TON *cœur* suffira! » — Aussitôt dit, aussitôt fait; et nos amoureux s'étant arrêtés dans cette Thébaïde, qui ne l'est guère aujourd'hui, avisèrent une cabane, peut-être la bâtirent de leurs propres mains, et... passons. — C'est du *roman hypothétique*, et j'écris une *actualité*, une *histoire* de notre époque.

La Chaumière, livrée aux ébats de la jeunesse des écoles, est une espèce de guinguette sur un large pied, où la gaieté folle éclate de toutes parts, où les gentilles grisettes viennent se faire enrôler dans le corps respectable des étudiants, comme on le verra à l'article *Étudiante*.

Cette jeunesse excentrique se livrerait assez facilement à toutes les danses du chic local, si le maître de l'endroit ne possédait pas une taille herculéenne, une voix de Stentor, un coup d'œil d'épervier, et l'autorité morale... d'un poing solide. Il connaît ses habitués comme ses propres enfants; il les gronde, il leur sourit, il les bouscule, il les caresse, il les flatte, il les expulse, le tout selon le cas et selon leur conduite. Là où les gendarmes et les sergents de ville seraient écharpés, il suffit

d'une parole du père *Lahire*, qui, je crois, est quelque descendant du fameux preux du temps de Charles VII, dont le portrait est conservé à la postérité dans le *valet de cœur*. Le futur procureur du roi, l'avocat, le juge, le médecin ou le chirurgien en herbe, obéit, en riant, à l'injonction qui lui est faite, répond par quelque lazzi, et continue à *gigoter* plus décemment. — Et vive la joie, la bière et les échaudés !

Ce qu'est la Chaumière pour l'été, le *Prado* l'est pour l'hiver. Toute la différence est que là c'est à ciel ouvert, dans un jardin que l'on danse, et qu'ici l'on danse à couvert. La même jeunesse des écoles s'y donne rendez-vous ; les mêmes ménages du treizième arrondissement en forment les quadrilles ; le sergent de ville y est aussi bien abhorré qu'à la Chaumière ; et la même bière éventée, le même échaudé poussiéreux font les frais de ces repas somptueux que l'on y consomme.

Le bal *Valentino* a remplacé en hiver, à la Salle Saint-Honoré, les fameux bals masqués qui ont fait la vogue de Musard. C'est ici que, de 1834 à 1837, se réunissaient tous les bons vivants de Paris ; c'est ici que l'on voyait, à cette époque, danser dans tout son lustre le véritable *cancan*, dont il n'y a plus de traces aujourd'hui ; c'est ici que l'on rencontrait les plus jolis minois vêtus des costumes de

femme les plus frais et les plus gracieux ; que l'on entendait ces fameux quadrilles des *chaises cassées*, ces galops infernaux, qui ont valu à Musard le sceptre des bals de l'Opéra. — Tout cela n'est plus qu'un souvenir. — Aujourd'hui le bal Valentino a beau embellir sa salle, augmenter ses becs de gaz, annoncer des *solennités ;* il n'a pour habitués que des Dodophes, et des femmes dont la laideur et le costume sont loin de pouvoir attirer le monde viveur.

Mais voici les beaux jours ! Les Champs-Élysées sont pleins, la foule se presse et arrive au *Rond-Point*, prend à gauche, et s'enfonce dans l'*allée des Veuves*. C'est là que s'élève le fameux temple de la Terpsichore française ; c'est là que se donnent rendez-vous tous les danseurs des deux sexes ; c'est là que se font toutes les découvertes modernes en chorégraphie excentrique. Une simple inscription, JARDIN MABILE ! indique le fameux asile des danses échevelées, carnavalesques. — Les divinités de l'endroit sont les demoiselles Frisette, Mogador, Rose Pompon, Mignonette, la reine *Pomaré*, etc. ; et leurs cavaliers, Brididi, danseur désossé, qui met son pied sur l'épaule de sa danseuse avec infiniment de grâce et fort peu de politesse ; Mercure, Pritchard et autres.

Mais comment retracer les danses qui s'exécu-

tent là? Il faut les voir, car aucune plume n'est capable de reproduire la variété des poses, l'imprévu des mouvements. Comment rendre tantôt cette tête renversée, cette poitrine effacée, ces pieds bondissants et disloqués; tantôt ce corps plié en deux, la tête touchant le genou; et l'homme, à la manière du taureau, ayant l'air de vouloir éventrer sa danseuse? Dirai-je ces bras tendus, cet œil en feu, cette bouche grimaçante, ces mouvements dans lesquels le torse seul exécute toutes sortes de soubresauts, et où l'on dirait que quelque paralysie a privé les pieds de tout mouvement? tantôt... Mais en voilà assez. Tout cela est bizarre, sauvage, mais très-peu gracieux.

Mabile jouit, dans une certaine classe, d'une réputation non usurpée. Les *impures* maintenant s'y donnent rendez-vous; et le retentissement de ses fanfares, de ses flûtes, ophicléides et autres saxohornes, est tellement grand, que plus d'une grande dame, poussée par le démon de la curiosité, y pénètre à l'abri d'un épais voile; et plus d'une fois, dans les salons resplendissants du luxe aristocratique, à la vue de cette danse compassée, éternel ennui des bals *comme il faut*, son imagination la reporte vers cette guinguette fameuse où tout est vie, mouvement, joie, folie et vice, vice sans fard, car ces Terpsichores de nouvelle es-

pèce n'ont d'autre existence que l'amour et la danse. On prétend que les établissements rivaux font des cadeaux assez coûteux à ces Madeleines... non repenties, pour donner ou maintenir la vogue, pour s'assurer une clientèle.

Il faut dire franchement que tous ces tripotages, tous ces embellissements, tout cet éclairage luxueux, ont véritablement tué la sincère gaieté française. Sous ces contorsions de mauvais goût et de la plus mauvaise compagnie, on voit que l'abandon n'est pas. Ces yeux caves, ces voix rogomiques, accusent des convulsions continuelles de plaisir qui font pitié à voir; le gaz et ses extravagances ont chassé la jolie et fraîche grisette, vêtue de l'indienne et du petit bonnet. Le gaz est grand seigneur, il lui faut du velours et de la soie. Il l'a, mais à quel prix! — Ces duels de gaz sont curieux à observer dans leur progression. « *Cent becs de gaz illumineront la salle*, » dit le Ranelagh. — « *Cinq cents!* » réplique Mabile. — « *Deux mille!* » crie le Château-Rouge. — « J'en allumerai *trois mille!* » dit le satrape de l'Allée des Veuves. Mais, pour écraser ses rivaux, l'entrepreneur des bals du Château-Rouge mit sur l'affiche *vingt mille* flammes, tant de gaz que de lanternes de couleur, et il annonça la présence d'*Ibrahim-Pacha!* — Sur ce, les concurrents inclinèrent la tête,

et s'avouèrent vaincus. Le maître de l'établissement où Henri IV faisait ses exploits amoureux resta maître du terrain, comme le Béarnais à la bataille d'Ivry.

A l'extrémité nord-est de Paris, hors la barrière Rochechouart, au bout de la chaussée de Clignancourt, est situé le nouveau Tivoli, connu sous le nom de *Château-Rouge*, et que la vogue a pris sous son patronage en l'année de grâce 1845.

Le Château-Rouge appartient à la série de ces édifices que la Bande noire a pris à tâche de faire disparaître du sol français. A son nom s'attachent quelques souvenirs historiques que je passe sous silence, ne voulant parler que du château livré au public.

Le Ranelagh, la Chaumière, le jardin Mabile, ne suffisaient plus à la *valse* échevelée, à la *polka* bondissante, à l'entraînante *mazurka*, à la languissante *redowa*, et au *cancan* bâtard dégénéré. *Le besoin se faisait sentir* (pour nous servir du langage consacré de tout journal qui commence, et qui prend pour mission de remplir une *lacune*) d'ouvrir un nouvel asile à la gent sautillante, à toutes les beautés des quartiers Saint-Georges, Bréda et autres... Boules rouges. — Le propriétaire actuel du Château-Rouge démembré entreprit, après l'anéantissement du célèbre Tivoli, de

tirer parti des restes magnifiques de sa propriété, jadis splendide, rognée aujourd'hui. Il la convertit en une charmante promenade, en une délicieuse salle de danse.

On y pénètre par une petite allée qui conduit en face d'un joli édifice, devant lequel se déploie une assez vaste pelouse à pente douce, bordée des deux côtés d'élégants siéges en fer étiré; cette pelouse est bordée de statues supportant des lanternes à gaz. Séparées par des sentiers bien sablés, s'élèvent çà et là des tentes dressées au milieu de nombreux cabinets de verdure, et ménageant de mystérieuses retraites à ceux qui désirent prendre leurs rafraîchissements à l'abri des regards des curieux. — Puis dans le prolongement, du côté du bâtiment, se trouve la salle de danse; c'est-à-dire une tente immense séparée en deux parties par d'élégants piliers, et luxueusement inondée de lumière. — Au bout de cette salle, on arrive à un escalier qui conduit, en descendant, dans le quartier des jeux. —Des escarpolettes, des carrousels, des jeux de bague, des billards indiens, convient tous ceux que la danse ne tente pas. Puis, par des sinuosités habilement ménagées, entourées de rochers, vous parcourez, en passant sous le pont à la chinoise, de nombreux détours qui vous ramènent vers le bal, où un orchestre nombreux fait retentir

ses quadrilles, ses valses, ses polkas les plus nouvelles.

Dans les jours ordinaires, six cents becs de gaz éclairent le jardin et la salle. Dans les fêtes extraordinaires, ce nombre s'augmente considérablement, et des milliers de lanternes de couleur pittoresquement suspendues aux branches des arbres, des candélabres brillants, transforment ce lieu en un palais enchanté, digne séjour d'Urgèle ou d'Armide. Et ce n'est pas sans cause; car de nouvelles Armides, moins poétiques, il est vrai, que celles du Tasse, déploient leurs séductions bien autrement dangereuses que les enchantements de leur modèle, font briller leurs prunelles, et lancent des œillades à incendier saint Antoine lui-même, de froide mémoire. — Bientôt, accourant au son de l'harmonieuse musique, elles développent leurs attitudes pittoresques, se balancent, s'enlacent, et réunissent des groupes compactes autour d'elles.— Celui qui n'a jamais assisté à un bal pareil ne pourra jamais se faire une idée de ce laisser-aller que déploient ces jeunes gens insouciants du lendemain, ces femmes folles de leurs corps. — C'est une variété que l'imagination la plus vive peut à peine concevoir. On se sent électrisé; et quoique la sévère morale soit tentée de gronder un peu, cette gaieté bizarre, cet inconcevable entrain,

désarment le censeur, et font sourire l'homme le plus grave.

Pour terminer, il faut dire que Mabile, que les autres ont pris pour modèle, quand il n'allumait que quelques quinquets, pouvait se vanter d'avoir à ses bals de frais minois, de gentilles grisettes, enfin une jeunesse franchement joyeuse. On n'y fumait pas; on dansait pour danser, et l'on faisait de l'amour pour l'amour. Aujourd'hui il n'en est pas de même. Le dévergondage envahit l'espace, le Havane et même le cigare de régie empestent les ombrages où l'on devrait respirer avec délices. Chaque coup d'œil, chaque parole, chaque sourire s'y paye au poids de l'or; et l'on devrait nommer cet endroit *Bazar d'esclaves*, où l'on jette le mouchoir garni de billets de banque, plutôt qu'un bal d'été, car toutes les femmes y sont ou à vendre ou à louer.

Les bals à Paris se comptent par milliers. Il n'y a pas de cabaret borgne hors barrière qui ne fasse trémousser ses habitués. Toutes les communes des environs possèdent des *fêtes patronales* très-fréquentées par les Parisiens, et dont le plus puissant attrait sont les bals et les jeux forains. Ajoutez à

cela les innombrables soirées particulières où l'on danse au piano, les réceptions où le concert se transforme en bal, et vous verrez que le Parisien en particulier, et le Français en général, éprouvent deux besoins incessants : la chanson et la danse. Si le Français aime le *flon-flon*, s'il chantonne toujours, il danse aussi toujours. Il dansait la *Carmagnole* au plus fort de la Terreur; il dansait en 1815, quand l'étranger envahissait son pays; il dansait du temps du choléra, et il est capable de danser à la mort. — Une nation que rien n'abat, qui a une chanson pour chaque catastrophe, une danse pour chaque révolution, est une nation vraiment étonnante.

XIV.

LIONNE. — LORETTE.
ÉTUDIANTE. — GRISETTE.

Les femmes qui, à Paris, sont assurément les plus belles, appartiennent, pour la plupart, à la classe qui porte un nom tant soit peu scabreux, surtout dans le vocabulaire populaire. Les gens du monde ont cherché, il est vrai, à l'adoucir, à le dénaturer, en tirant de l'histoire naturelle une dénomination du genre de celle de *lionne*, *panthère*, etc.; mais ces noms ne sont connus que d'un petit nombre de privilégiés, et le mot réel, malgré les efforts de la bonne société, est resté

dans le public. On appelle ces dames « les femmes... « entretenues. » — Allons, le mot est enfin écrit; qu'il reste, d'autant plus qu'il dispense de toute description ultérieure sur le genre de leurs occupations.

Certes, la morale déplore l'existence de cette classe, et ce n'est pas moi qui chercherai à l'excuser, ne fût-ce que par crainte d'être lapidé par des dragons de vertu; mais, simple spectateur de toutes choses, je ne puis me dispenser d'en parler.

Outre la beauté, qui est le premier mérite, on peut même dire la première nécessité de ces dames, il faut leur rendre cette justice, qu'elles poussent la propreté jusqu'aux dernières limites du possible; et si, dans leurs toilettes plus ou moins riches, plus ou moins somptueuses, le vrai bon goût a quelque chose à reprendre, l'exigence la plus raffinée ne pourra leur reprocher ou un ongle négligé, ou une dent oubliée, ou un brodequin éculé. Leur pied est chaussé avec art; la jambe est enfermée dans un bas de soie admirablement tendu; le corps est enveloppé dans un vaste peignoir de cachemire; la chemise de fine baptiste, garnie au col, aux manches (les experts disent même au bas), de malines, de valenciennes, voire même de point d'Angleterre. Quant à cette dernière garniture, au dire d'experts, je me permets de rapporter ici une anecdote. Elle ne se rapporte pas, il

est vrai, à la classe dont il est question ici; mais elle est bonne à méditer par toutes celles qui pourraient, sur leur titre de femme honnête, se dispenser des soins minutieux qu'exige la toilette d'une jolie femme.

Un monsieur, dont je tairai le nom, voyageait assez souvent à l'étranger; et à chaque voyage il apportait à sa jolie compagne de petits cadeaux, qui sont toujours, n'importe dans quelle position, très-bien reçus par les dames. C'étaient des dentelles de Bruxelles, de Malines, d'Angleterre. Sa femme les recevait avec reconnaissance; mais, à la grande surprise du mari, elle ne s'en parait jamais. Jamais à aucun col, à aucun mouchoir, à aucune garniture extérieure, il n'apercevait le plus petit bout de ses cadeaux. — Intrigué, indigné même que l'on fît si peu de cas de ses continuelles attentions, il demanda enfin un jour, très-brusquement, ce que devenaient toutes ces dentelles qu'il prodiguait si gracieusement.

— Mais je les ai toujours, mon ami, répondit tranquillement la dame.

— Vous les avez, vous les avez, c'est bon; mais enfin ce n'est pas pour les enfermer dans vos tiroirs que je vous les apporte, c'est pour les employer.

— Elles sont toutes employées.

— Où donc? je n'en aperçois jamais, même le bout.

— J'en garnis le bas de mes chemises et de mes jupons.

— Des jupons? des chemises? Et dans quel but, grand Dieu?

— Dame! mon ami, on peut rencontrer un insolent! fit-elle le plus naïvement du monde. — Je m'arrête ici, et je reviens à mon sujet.

Ces dames sont pour la plupart très-spirituelles, et possèdent au suprême degré l'art de la persuasion et de la coquetterie, et c'est tout simple. Leur luxe, leur existence dépendent du caprice de gens qui ont usé et qui ont abusé de tout. Retenir un homme blasé, empêcher son ennui, le persuader qu'il est aimé pour *lui-même* (rêve éternel des gens riches qui approchent, qui même dépassent la cinquantaine, aussi bien que des clercs de notaire), tout cela demande de l'esprit, de l'art, de la séduction. Aussi tout, chez elles, est-il calculé pour cet effet. Satisfaire tous les caprices, provoquer le désir, river les chaînes, est leur occupation de tous les jours, de tous les instants; et comme elles n'ont pas tout à fait abdiqué le droit d'aimer pour elles seules, la plus fine tromperie se joint à tous ces moyens de plaire.

Celles que l'âge a endommagées et que le luxe

sans prévoyance a presque complétement ruinées, tirent profit autant qu'elles le peuvent de leur mobilier, qu'elles conservent le plus longtemps possible. Elles organisent des bals, donnent des soirées, tiennent des tables d'hôte, louent des chambres garnies, toutes choses qui les retiennent par les fils les plus imperceptibles au-dessus de l'abîme où la misère les attend.

* * *

Les *Lorettes* ont beaucoup d'analogie avec la classe précédente; mais il ne faut pas s'y tromper, la lorette a un cachet tout particulier; elle appartient à la classe insouciante que l'horreur du travail et le peu de salaire qu'on en obtient ont jetée dans ce genre de vie. La lorette se laisse faire des cadeaux, meubler magnifiquement; elle recevra très-lestement des billets de banque, mais sans les désirer, sans les provoquer. Son but unique est de s'amuser, de nouer une intrigue d'amour, d'écrire des lettres dont l'orthographe n'est nullement orthodoxe, et de briller dans les bals publics. Si la femme entretenue est belle, la lorette l'est tout autant, mais elle est plus jeune. Si l'autre étudie sa toilette et la soigne, celle-là en use, s'en couvre, et voilà tout; si la première est spirituelle, la seconde

est très-souvent le plus adorablement stupide; elle arrange les proverbes à sa manière, retient les mots qu'elle ne comprend pas, et les applique à contre-sens; elle est essentiellement gourmande; un dîner lui fait tout autant de plaisir qu'un cachemire qu'elle traîne, le plus souvent, dans le ruisseau, pensant que cette manière de déployer ses richesses fait d'elle une femme *conséquente*. Toutes les avant-scènes des petits théâtres du boulevard sont envahies par les lorettes; la pièce (si ce n'est pourtant à l'Ambigu ou à la Gaieté, où elles humectent leurs paupières de larmes non équivoques) est pour elles une chose toute secondaire; la scène les occupe peu, les stalles beaucoup. L'intrigue, pour elles, ne se noue et ne se dénoue pas sur le théâtre; c'est dans la salle qu'elles cherchent à passer en revue tous les lorgnons braqués sur elles; et si par malheur la salle est garnie de gens qui sont venus rien que pour la pièce que l'on joue, elles décamperont bien vite, en se disant l'une à l'autre : « Allons-nous-en d'ici, il n'y a pas un *chat* à ce théâtre, » — la salle fût-elle comble à crouler. J'ai dit l'une à l'autre, car il est rare, très-rare que la lorette marche toute seule, à moins d'être lorette *émérite*. C'est deux à deux qu'elles vont ordinairement : l'une est plus expérimentée des choses d'ici-bas que l'autre; elle sert de guide, répond

pour deux, indique les bals, les rendez-vous, les restaurants qu'elle préfère, et qui le plus souvent ne sont pas les plus recherchés; il y en a qui adorent le bœuf à la mode et les haricots à l'huile, et en demandent sérieusement chez Véry ou au café de Paris.

La lorette aime le désordre intérieur avec passion. Tout est pêle-mêle chez elle. Ne soyez nullement surpris si à côté de son peigne vous trouvez pour un sou de fromage d'Italie; son gant prend un bain dans un pot à confitures fêlé, rempli pour le moment de café au lait qu'elle a fait elle-même; un bracelet est sous la table, et un bas percé sur la cheminée, à côté d'une pendule qui n'indique que l'heure du dîner, à perpétuité; un chapeau est sur une chaise, et un soulier accroché à un clou à côté d'un portrait daguerréotypé. Ce désordre, c'est sa vie. La lorette sait une gamme ou une demi-gamme sur le piano, et trois accords; les trois quarts d'une romance qu'elle chante jour et nuit sur tous les tons possibles, mais toujours admirablement faux. Elle apprend ordinairement un rôle quelconque, et fait croire qu'elle va débuter sur un théâtre, n'importe lequel; elle se fait payer des gâteaux dans la rue, et s'invite à dîner sans cérémonie. Elle a une manie de se croire appartenir à quelque ambassadeur, ou au moins à un chargé

d'affaires. Le rendez-vous qu'elle accorde est toujours volé à un prince russe quelconque qui l'adore, à ce qu'elle dit; qui la couvrirait d'or de la tête aux pieds, si elle le voulait : mais elle ne veut pas, car pour elle l'amour et l'indépendance passent avant tout. Elle jure toujours sur les cendres de son père, qui... aura soixante ans à la Chandeleur. Il y en a beaucoup qui, à les entendre, sont filles de quelque officier supérieur de l'Empire, de quelque colonel, ou d'un tambour-major de la garde nationale. Elles professent pour la plupart très-peu d'amour pour leurs mères, qui, le plus souvent, font leur ménage, et reçoivent des mains de leurs adorables filles trois sous par semaine pour avoir du tabac. La lorette n'est pas toujours aussi parcimonieuse; et quand elle est en fonds, elle se défait de ses vieux souliers au profit de sa mère, et lui achète un tartan de 7 fr. 50 centimes. Si vous apercevez sur sa table un cigare à demi consumé, c'est elle qui fume; une canne à pomme d'or ou d'argent, c'est le dernier souvenir de son vieux père qui n'est plus; une paire de bottes, c'est qu'elle va jouer un rôle travesti dans la salle Chantereine, où les directeurs de tous les théâtres, selon elle, se sont donné rendez-vous pour la voir et pour se la disputer. La lorette sent le besoin de tout expliquer, d'éloigner tout soupçon plus ou moins maladroite-

ment, n'importe. — Si on la trouve en tête-à-tête avec un homme d'âge (ce qui arrive rarement), c'est son parrain qui veut lui faire un *sort;* et c'est alors, si vous êtes son amant, qu'elle vous prie d'être *raisonnable,* de ne pas la *compromettre*, de ne pas empêcher son *avenir*, ou de l'*épouser*. Et comme elle est sûre d'avance de l'effet que cela produira sur vous, elle sait qu'au bout de trois jours vous lui rendrez sa liberté, pour ne pas renverser son avenir.

La lorette a le droit absolu, reconnu par tous les propriétaires qui bâtissent de nouvelles maisons, d'occuper pendant trois mois, et sans payer, les appartements dans lesquels il faut sécher les plâtres, à la seule condition de meubler convenablement les lieux. Les tapissiers ne sont pas trop éloignés non plus de lui livrer des meubles pour une prime stipulée et payée d'avance, et avec toutes les précautions possibles pour s'assurer de la rentrée en possession. Ils savent qu'un coup d'œil heureux peut quelquefois la mettre en position de payer tout cela, et que, dans un moment de gêne, ils auront un bénéfice certain en rachetant ces mêmes meubles à 75 pour 100 de perte, si ce n'est davantage.

Quand on veut faire un cadeau à une lorette, il ne faut jamais lui en laisser le choix, ou, mieux

que cela, il ne faut pas lui donner l'argent nécessaire pour l'acheter. Dans le premier cas, elle choisirait un objet si ébouriffant, qu'il n'aurait aucun nom, aucune forme, et lui deviendrait complétement inutile le lendemain, quand le caprice serait passé ; l'argent resté entre ses mains irait droit chez le confiseur, en acquisition d'une quantité innombrable de pots de confitures et autres friandises ; le reste serait dépensé en promenades dans un *milord*. Vous connaissez tous les petites voitures qui portent ce nom : eh bien, c'est le *nec plus ultra* du comfort pour une lorette. Il y en a plus d'une qui résisterait à toute espèce de séduction, hors celle-là. Aussitôt qu'une promenade en milord est proposée à une lorette, elle abandonne tout, père, mère (si ce n'est déjà fait), amis, amies, et amants ; fût-elle mourante, elle se lèvera, elle fera sa toilette en moins de temps qu'il ne faut à une autre femme pour lacer ses brodequins. — La lorette dédaigne le corset ; il la gêne, il empêche sa désinvolture, son balancement sur les hanches ; et elle tient à faire voir que tous ces charmes sont à elle, rien qu'à elle, et que l'art n'a rien à y faire. Une lorette pur sang ne fait pas d'infidélités, ou, selon sa pittoresque expression, elle ne fait pas de *traits* ; elle plante tout net son amant dès qu'il l'ennuie, et va en choisir un autre, sans plus de

façon qu'elle n'en emploie pour changer de gants. La lorette n'a pas été de tout temps ainsi nommée; le quartier qu'elle habite de préférence lui a fait donner ce nom, qui changera probablement dans l'avenir; mais le type restera invariablement le même.

* * *

Après la lorette, l'*Étudiante* tient la première place dans l'échelle des femmes parisiennes. Les jardins de la Chaumière en été, et les bals d'hiver du Prado, lui sont dévolus; c'est là qu'elle brille, qu'elle trône, qu'elle règne.

Il existe un quartier à Paris, qui porte le nom de *quartier latin.* — La Sorbonne, les Écoles de Droit et de Médecine, le Collége de France, en sont les chefs-lieux. Ce quartier savant, comme le nom l'indique, est en pleine possession de la jeunesse plus ou moins studieuse, espoir de la France, gloire future de ce beau pays. — C'est là que, livrés à eux-mêmes, munis d'une pension plus ou moins forte, selon les moyens de leur famille, les jeunes gens se livrent à des occupations scientifiques, comme, par exemple, blouser admirablement une bille, donner du cor de chasse, et disserter sur le mérite des pipes culottées; puis se rendent de

temps à autre, en manière de récréation, à leurs facultés respectives, pour digérer le droit français ou les Pandectes, pour disséquer quelques membres, ou avaler quelque lambeau de l'éloquence plus ou moins filandreuse de tel ou tel philosophe.

On comprend facilement qu'un jeune homme si gravement occupé ne peut prendre soin de ses affaires domestiques, de ses bottes, de ses chemises; ce soin artistique est dévolu à la douce compagne qui partage ses beeftecks, sa pension mensuelle, sa chambre, et qui suit ses cours scientifiques. Cette compagne, dont souvent la fidélité varie selon l'état de la bourse ou des bons procédés de son *époux*, comme elle l'appelle, est un type intéressant qui mérite d'être vu, étudié et apprécié. — C'est aux bals du Prado ou à la Chaumière que se font les liaisons, accompagnées d'une bouteille de bière et d'inévitables échaudés; la groseille ou la framboise influent puissamment sur le choix, mais le punch et les glaces sont irrésistibles. — Aussitôt que le besoin se fait sentir d'un petit chapeau bien joli, bien rose, d'une robe fraîche, d'un ruban à la mode, la gentille grisette, l'ouvrière à laquelle l'atelier commence par trop à peser, regarde dans un morceau de glace sa figure jolie ou mutine, lisse ses cheveux en crachant dans ses mains pour remplacer la pommade, et d'un pas leste va à la Chaumière,

où le beau sexe entre *gratis*. Là, il y a toujours presse aux jeunes filles. Pensez donc que plus de six mille jeunes gens suivent les différents cours au quartier latin; que la moitié au moins se livrent à ces occupations dont il a été parlé, et vous comprendrez que l'apparition d'une personne étrangère à l'établissement est bientôt signalée; qu'elle devient le point de mire de tous les yeux, de tous les désirs de ceux qui ne sont pas encore pourvus d'une femme. Trente invitations lui arrivent en un moment; elle n'a que l'embarras du choix. Elle accepte une contredanse ou une polka, suivies des rafraîchissements plus haut mentionnés; les tendres aveux murmurent à ses oreilles, les séductions se déploient, l'enchère prend des proportions gigantesques : le choix est fait! — Les concurrents, par une convention établie et fidèlement respectée, s'écartent, et, bras dessus, bras dessous, le nouveau couple, enchanté, chemine vers le domicile qui, dès cet instant, devient commun; — et le lendemain, la gentille *aspirante* d'hier se réveille *étudiante* en droit ou en médecine, et se voit souveraine absolue d'un cœur plus ou moins neuf ou fidèle, d'une chambre de six mètres carrés, d'une paire de pantalons, de six chemises, d'une pipe, d'une dizaine de volumes dépareillés, d'une carte d'inscription, d'une com-

mode veuve de tous les habits, d'un ..... sans anse, etc.— Ce même lendemain, elle paye son entrée dans le corps respectable des étudiants, et elle devient madame Louis, madame Eugène, madame Victor, selon le nom de baptême que porte son jeune ami.

Rien de plus curieux à observer que ces petits ménages, ces mariages du *treizième arrondissement,* comme on dit vulgairement. Il faut voir tous les soins que la pauvre petite prodigue à son seigneur et maître : elle brosse ses habits, s'il en a, ou son paletot, et il en a toujours... au moins un; décrotte ses souliers, bourre sa pipe, et porte ses lettres chez ses camarades, lettres d'invitation à consommer un bol de punch ou vider quelques bouteilles de vin frelaté, dans un déjeuner où il y a trois verres pour six personnes, trois cuillers, trois chaises et un couteau. — Les quinze premiers jours de chaque mois, ou le premier mois de chaque trimestre, selon que la pension est servie mensuellement ou par trimestre, sont pour l'étudiante des jours *ourlés de soie*, comme elles disent. Les bals champêtres, les promenades sur l'eau, les déjeuners au restaurant, se suivent sans interruption; mais une fois ce terme passé, le fond de la bourse épuisé, *ah dame!* c'est autre chose. Les privations commencent, et l'étudiante s'aperçoit que tout

n'est pas couleur de rose dans sa position. Le seigneur devient moins traitable, son humeur moins égale, et la charmante compagne a toutes les peines du monde à lui persuader qu'elle lui est toujours fidèle; car en vérité c'est dans ces moments de gêne que l'étudiant de première année devient le plus entreprenant. Conduisant sa barque avec adresse, économisant forcément sa pension, qu'il ne trouve pas moyen de faire partager, il est plus en fonds que celui de la troisième ou huitième année; car il y a des étudiants de huitième année, il y en a même qui comptent plus de chevrons que cela. Ceux-là ont choisi cet état passager pour leur état réel, et vieillissent tout tranquillement dans le quartier latin, pour élever les générations et maintenir les traditions de la *bonne école.* — La première année est donc très redoutable; — les beefteck (dont on a si souvent suspecté l'origine) du classique Flicoteaux deviennent, pendant un espace plus ou moins long, l'ordinaire peu attrayant de l'étudiante et de son époux. — Les dimanches, que l'on passe solitairement en tête-à-tête dans sa chambre, tandis que les autres s'amusent, font faire des réflexions bien profondes sur l'instabilité des choses d'ici-bas, et sur la dureté de cette chose, *innominie,* que l'on s'efforce de baptiser du nom de beefteck ou de filet. — Si l'on sort alors

pour prendre un peu l'air, et ne prendre rien autre chose que cela, on se met à lancer des coups d'œil en dessous, à déployer tout un arsenal de coquetterie pour attirer un nouveau soupirant; et, malgré l'air féroce de son compagnon, malgré la surveillance de tous les instants, l'étudiante n'est pas femme en vain : elle trouve toujours le moyen de s'assurer une retraite; et le fidèle époux trouvant ses bottes beaucoup moins bien cirées, sa pipe bouchée, sa chemise non raccommodée, prévoit le sort qui l'attend. Il tâche d'en différer le moment par des emprunts successifs; mais les usuriers sont trop exigeants, les camarades ont leurs compagnes. Bref, un jour, en rentrant au logis, il trouve la chambre nette de tout vestige féminin; la cage est vide et l'oiseau envolé. — Il faut avouer pourtant que ces procédés sont rares de la part de l'étudiante. Elle est ordinairement fidèle à ses engagements; elle partage constamment la bonne et la mauvaise fortune de l'étudiant; elle s'amuse avec lui dans les moments prospères, elle étudie quand la gêne arrive. On a vu beaucoup de ces gentilles petites qui étaient très-ferrées sur le code, ou qui auraient pu faire un cours très-passable d'anatomie descriptive ou générale. On en a même vu qui auraient pu être questionnées sur les cours de ces deux facultés, car elles passaient régulièrement, à

chaque vacance, d'une faculté à l'autre ; tantôt étudiantes en droit, tantôt en médecine, on les voyait suivre, à la fin de l'année scolaire, leurs époux à la diligence, leur jurer une fidélité à toute épreuve, arroser de leurs larmes leur adieu, et puis... donner le bras à celui qui, de loin, attendait que la voiture fût partie pour prendre possession de ce cœur si fidèle et si affligé.

* * *

La *Grisette*, à vrai dire, n'est autre chose qu'une petite ouvrière travaillant toute la semaine et s'amusant tous les dimanches ; mais cette expression, dont elles se vantaient autrefois, les choque maintenant très-fort, et elles la renvoient à l'étudiante, qui, comme de raison, n'en veut pas non plus ; ce qui fait que le type existe et le nom se perd, ou plutôt que le nom reste toujours; mais il y a difficulté de l'appliquer sans fâcher les plus gentils minois qu'il soit possible de voir. — Les modistes font classe à part ; c'est parmi elles que se recrutent les lorettes. Les lingères ont de la prétention à la sagesse, et traitent les modistes du haut en bas. Les modistes, en tant que modistes, ont eu, de tous les temps, une réputation tant soit peu... le mot honnête m'échappe. Il y en a qui parlent beaucoup

de vertu, mais il serait bien téméraire de garantir que ce sont celles qui en ont le plus. Elles ont toujours des airs langoureux, plissant l'organdi, découpant la gaze, nouant les rubans, attachant les fleurs et les plumes, et, semblables à ces garçons qui crient avec désespoir, « Être né homme et devenir épicier ! » elles murmurent, en soupirant : « Être née pour porter l'or, mieux encore, pour rouler carrosse, et travailler pour les autres ! » — Si les chutes que la vanité féminine occasionne sont quelquefois excusables, c'est assurément dans la classe des modistes, qui sont toujours en face de ces terribles tentations, toujours aux prises avec ces désirs de la coquetterie. — Comment veut-on qu'une fille jeune, jolie, qui travaille toute la journée pour gagner vingt ou trente sous, puisse manier constamment tout ce que le goût a de plus séduisant, et résister à l'entraînement des passions de jeunesse, des dangereux exemples, et aux suggestions du démon de la vanité? — Celles qui abandonnent le travail passent à l'état de lorette. Le bonnet est jeté par-dessus les moulins, et les amours suivent leur cours. Mais la modiste est sentimentale; elle veut filer le parfait amour aussi longtemps que possible. L'employé subalterne d'une administration quelconque, les clercs de tout âge et de tout rang, sont les soupirants déclarés



de ces dames. Elles tiennent aux procédés ; elles veulent qu'on les aborde chapeau bas, que l'on prenne pour leur parler sa plus douce voix, qu'on leur écrive des lettres bien passionnées, afin qu'elles puissent les faire voir à leurs compagnes, en exaltant le mérite et l'extérieur du soupirant.

La lingère est laborieuse ; et si elle se donne à son *gentil petit ami*, comme elle l'appelle, c'est sans arrière-pensée, c'est parce que l'amour parle haut à son cœur de dix-huit ans. Chez elle, tout est franc ; elle supporte gaiement les privations, et à travers des larmes de souffrances brille encore le sourire naïf de la jeunesse. Voyez-la, comme elle trotte lestement ! comme son petit bonnet la pare coquettement, et encadre sa jolie figure toute rose, aux joues rebondies ! — voyez quel feu dans ses narines ! comme son sein palpite sous son modeste fichu ! Ce petit tablier noir, ce petit cabas au bras, indiquent qu'elle quitte à peine son travail ; et si elle regarde de tous côtés, ce n'est pas pour attirer votre attention, c'est pour voir si son *bon ami* l'attend quelque part, car il travaille aussi. Ils s'aiment, ils se le disent, ils se le prouvent ; ils se marieraient, mais ils sont pauvres. — Si vous abordez la jeune fille et lui glissez quelques mots qu'elle ne comprend que trop, elle double le pas ; elle ne répond rien, et baisse la tête ; et si vous l'ennuyez,

elle entre dans une boutique, où elle prie qu'on lui permette d'attendre jusqu'à ce que vous soyez parti. Sortie de la classe ouvrière la plus respectable, quelquefois sans appui, sans parents, sans protecteur, elle garde sévèrement sa vertu, se fiant par instinct à Dieu, que souvent son éducation ne lui a pas même fait connaître, et marche dans le sentier de la vie d'un pas tranquille et assuré. Le type qu'Eugène Süe a tracé dans sa Rigolette est d'une rigoureuse vérité. Ces filles étonnantes existent, et elles existent à Paris, chose plus étonnante encore.

Tout le reste de ces femmes qu'abrite le nom de grisette est taillé sur le même patron. Vives, gaies, spirituelles, égrillardes, elles connaissent les avantages de leur jeunesse et de leur beauté; elles se livrent au plaisir avec verve, avec entrain; mais, en général, elles ne tirent aucun profit mercantile ni de leur jeunesse ni de leur beauté. Une partie d'ânes à Montmorency ou au bois de Boulogne, un dîner en tête-à-tête, sont des séductions auxquelles elles ne résistent pas. La grisette a un faible très-prononcé pour le *homard*. Ce crustacé est pour elle ce qu'est le milord pour la lorette. Heureux âge, heureux caractère, où le bonheur consiste dans une promenade en milord, dans une salade de homard!

XV.

HOPITAUX ET MÉDECINS.

Partout où une grande agglomération d'habitants existe, les maladies et la mortalité sont plus grandes, toute proportion gardée bien entendu, que là où la population est clair-semée. La raison hygiénique en est bien simple. Les grandes villes ne peuvent s'étendre indéfiniment en constructions, et l'espace que l'on prend pour bâtir diminue d'autant la surface du sol propre à la culture. Il faut donc, par la hauteur des maisons, par la petitesse du local habité, compenser l'étendue, et presser la

population dans des cages étroites, où elle ne peut ni se mouvoir ni respirer à l'aise. De là, le méphitisme, l'air vicié, qui n'arrive dans les poumons qu'avec difficulté; puis la cherté des substances alimentaires, la difficulté de se procurer le plus strict nécessaire engendrent la nécessité, d'une nutrition souvent très-nuisible à l'économie animale; le contact continuel et la promiscuité des sexes dans la famille donnent naissance à l'immoralité précoce, et tuent le germe vital avant qu'il ait pris tout son développement; de là, une population chétive, de là, des maladies incalculables qui effrayent l'imagination, quand on pense que la science est déjà parvenue à enregistrer plus de quatre mille maladies.

Autrefois, les hôpitaux étaient quelque chose d'épouvantable. Les secours que la pauvreté y recevait étaient si meurtriers, que c'est avec la plus grande répulsion, et quand la misère la plus profonde ne laissait aucune autre ressource, que l'on s'y faisait porter. Les lits, en petit nombre, recevaient deux et quelquefois jusqu'à trois malades, qu'une affection différente devait complétement séparer. En lisant les mémoires du temps, on ne peut s'empêcher de frémir sur la situation misérable de ces pauvres êtres souffrants, que le dégoût, la crainte et le désespoir décimaient plus que la

maladie elle-même. Conçoit-on, en effet, quelque chose de plus terrible que d'avoir, dans son propre lit, un individu dont on ne connaît pas la maladie, qui très-souvent, en proie au délire, à la fièvre, s'agite dans sa couche de souffrance, tandis qu'un troisième, dans les convulsions de l'agonie, râle à votre oreille, et indique sa marche funèbre vers la mort?

De persévérantes réclamations du corps médical ont éveillé à la longue la sollicitude de l'administration. On a enfin compris toute la cruauté de pareils abus, et l'on s'est enquis des moyens d'y remédier. A présent, chaque malade a un lit garni de rideaux, à distance convenable pour que la colonne d'air nécessaire à la respiration puisse circuler sans entraves : du linge propre, des médicaments choisis; l'alimentation plus saine et plus abondante, font que ces asiles du malheur ne sont plus des cloaques infects et meurtriers. Et pourtant le souvenir du passé est tellement enraciné dans la classe indigente, que ce n'est qu'en tremblant qu'elle se rend à l'hôpital.

Un conseil d'administration, composé des hommes les plus distingués, sous la présidence du préfet de la Seine, et dont le préfet de police est membre, dirige les ressources; une commission administrative, divisée en plusieurs sections, dis-

tribue et administre ces secours. Le service de santé est fait par des médecins et des chirurgiens nommés, sur une liste de trois candidats, par le ministre de l'intérieur, et attachés à chaque hôpital en nombre suffisant. Ces médecins et chirurgiens doivent être, au préalable, membres du bureau central d'admission. Ces places se donnent au concours, et pour cinq ans.

Au parvis Notre-Dame, à l'administration des hôpitaux, il se trouve un bureau spécial qui est desservi par des médecins *ad hoc*. Ceux des malades qui peuvent sortir, et qui ne sont pas dans le cas d'être admis d'urgence à l'hôpital, s'y présentent. Examinés et reconnus admissibles, ils obtiennent une carte, et sont dirigés sur l'hôpital qui traite plus spécialement les maladies dont ils sont affectés, et là où il y a des lits disponibles. Ceux qui ne veulent pas entrer à l'hôpital reçoivent des consultations et des médicaments gratis, et l'on y distribue, en outre, des bandages et des pessaires aux individus des deux sexes, sur la présentation d'un certificat d'indigence. Ce bureau est ouvert depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

Chaque hôpital, divisé en plusieurs services, possède encore, outre les médecins, des internes et des externes. Les premiers sont les élèves très-

avancés déjà dans l'étude de la médecine et qui veillent à l'exécution des ordonnances du médecin dirigeant, le suppléent dans les cas d'urgence, et lui rendent compte de leurs ordonnances à la visite du matin. Ils sont nommés au concours, reçoivent le logement dans le bâtiment et un traitement qui varie de cinq à six cents francs par an. Quand ils sont de garde, ils sont nourris. — Les externes aident à la petite chirurgie, aux bandages, aux saignées, etc., et suivent les leçons du professeur de clinique, soit médicale, soit chirurgicale.

Les dissections ne sont plus permises dans l'enceinte des hôpitaux; les morts non réclamés vont à Clamart, et servent à l'instruction, les autres reçoivent leur sépulture, selon leurs moyens. — Des sœurs de charité attachées aux hospices et aux hôpitaux sont d'un grand secours pour les médecins; mais quelquefois ces saintes filles se mettent en antagonisme complet avec ces derniers, et alors, adieu le service!

Paris possède un nombre considérable d'hôpitaux et d'hospices. En voici les principaux :
Hôpital de l'Hôtel-Dieu, Parvis Notre-Dame;
— Hôtel-Dieu (annexe), faubourg St.-Antoine;
— de la Pitié, rue Copeau;
— de la Charité, rue Jacob;
— Saint-Antoine, faubourg Saint-Antoine;

Hôpital Necker, rue de Sèvres;
— Beaujon, faubourg du Roule.
— des Enfants, rue de Sèvres.
— Saint-Louis, rue des Récollets;
— Du Midi, place des Capucins;
— de l'Oursine, rue de ce nom;
— Clinique de la Faculté, place de l'École-de-Médecine;
— des Quinze-Vingts, rue Charenton.

Puis vient la maison royale de santé, autrefois la maison du docteur Dubois, destinée à recevoir des malades qui payent. — Ensuite les

Hospices des Enfants trouvés et orphelins, rue d'Enfer;
— de la Vieillesse (femmes) ou *Salpêtrière*, destiné aux femmes indigentes, infirmes et septuagénaires, et au traitement de celles qui sont aliénées;
— de la Vieillesse (hommes), ou *Bicêtre*. Les conditions sont les mêmes que pour les femmes;
— des Incurables (femmes), rue de Sèvres;
— des Incurables (hommes), faubourg Saint-Martin;
— de la Rochefoucauld, à Montrouge;
— des Ménages, rue de Sèvres; pour les époux indigents en ménage, dont l'un

doit être âgé au moins de soixante-dix ans, et l'autre de soixante;

— Sainte-Périne, à Chaillot. On y paye une somme fixe;

— Saint-Michel, de la Reconnaissance, de Villas, etc.

On voit donc que la pauvreté, l'indigence et les maladies ont un asile et un traitement assurés. L'administration des hôpitaux a des revenus fixes et accidentels. Les revenus fixes lui viennent des donations et des propriétés qu'elle possède; les revenus accidentels, de la perception d'un onzième sur la recette de tous les spectacles de la capitale.

MÉDECINS ET CHIRURGIENS.

L'art de guérir se divise en deux branches distinctes : la médecine et la chirurgie. Autrefois les chirurgiens n'étaient que de simples opérateurs; il n'en est point ainsi de nos jours. La chirurgie, depuis Ambroise Paré, a fait des pas immenses; il n'y a pas à présent de chirurgien qui ne soit médecin en même temps, quoiqu'il y ait encore des médecins absolument étrangers à la chirurgie. Dans la période de quinze années que je décris, cette dernière science possédait et possède encore des noms éclatants, tels que : Dupuytren, Lisfranc,

Amussat, Velpeau, Malgaigne, Roux, Gerdy, etc. Les deux premiers sont morts, après avoir, pendant près d'un demi-siècle, rempli le monde médical de leur gloire. Dupuytren, le plus habile des opérateurs, professeur éloquent, observateur profond, n'a rien ou presque rien écrit. Ce que l'on raconte de la difficulté qu'il avait à produire ses pensées avec la plume, est incroyable; mais ses leçons ont été suivies par un nombreux auditoire, car s'il n'écrivait que difficilement, il parlait à merveille. Ses leçons orales, publiées ensuite par ses élèves, par le docteur Marx, entre autres, forment plusieurs gros volumes, et témoignent de sa haute sagacité.

Lisfranc, antagoniste constant de Dupuytren et rival de sa gloire, avait le couteau et le bistouri le plus sûrs; une éloquence mâle, pittoresque, entraînante. Enlevé brusquement à la science dans un âge encore peu avancé, il a posé des bases solides pour sa gloire, car, outre une multitude de procédés opératoires, il laisse des ouvrages très-estimés.

M. Amussat est réputé le plus habile chirurgien de l'époque, depuis la mort de Lisfranc et de Dupuytren. Ses recherches sur l'introduction de l'air dans les veines, sur les maladies des voies urinaires, sur l'anus artificiel, et les opérations qu'il a faites dans le domaine de ces recherches, attirent à ses

conférences chirurgicales tout ce qu'il y a de célébrités en médecins, soit nationaux, soit étrangers.

M. Roux a la réputation de ne pas assez ménager les membres de ses malades. Comme ses opérations sont très-belles, on dirait qu'il se complaît dans le maniement de l'acier plutôt en artiste qu'en médecin. Il est membre de l'Académie des sciences.

M. Velpeau suit de près, s'il ne devance pas M. Roux. Les nombreux ouvrages du premier, et surtout son Traité sur l'accouchement pratique, font de lui une notabilité de l'époque.

M. Malgaigne a gagné sa renommée à la sueur de son front, et il ne la doit qu'à lui seul. Esprit sagace, laborieux, investigateur infatigable, il a eu toujours foi dans la prééminence de son art, qu'il aime avec ardeur. A chaque pas qu'il fait faire à la science, il soulève des discussions passionnées, des luttes violentes; mais, ferme dans sa conviction, il finit par la faire passer dans l'âme de ses adversaires, qui, réduits au silence, se trouvent toujours bien de ses procédés. Son autorité, en fait de luxations, est incontestable : Lisfranc le reconnaissait hautement; et toutes les fois qu'il avait une réduction à faire, il désirait l'avoir à ses côtés. M. Malgaigne est le premier qui mit en pratique, dans son service de l'hôpital Saint-Louis, l'éthérisation pour assoupir la sensibilité pendant

les opérations. — Sa parole, comme professeur, est sonore, abondante, précise; ses aperçus, ingénieux; ses déductions, sévèrement philosophiques. Rédacteur en chef du Journal de Chirurgie, il propage de saines doctrines médicales, et il est en outre l'auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels celui *Sur la luxation sous-scapulaire* a été couronné par l'Académie. On lui doit aussi l'édition la plus complète des *OEuvres d'Ambroise Paré*, le père de la chirurgie française. M. Malgaigne a, de plus, une chaleur de cœur très-rare aujourd'hui; et quand la Pologne luttait, en 1831, pour son indépendance, il accourut à la voix de ce peuple héroïque, et donna avec empressement ses soins aux soldats polonais que le fer et le plomb moissonnaient.

M. Ricord a une renommée spéciale très-connue des jeunes gens.

J'ai parlé de M. Gerdy comme professeur; comme chirurgien, je n'ai pas grand'chose à dire de lui, sinon que c'est un esprit morose. Il est auteur d'une Philosophie médicale, didactique et critique, et de quelques autres ouvrages.

M. Blandin occupe aussi un rang distingué parmi les chirurgiens de l'époque; mais ceux qui ont lu et étudié ses ouvrages assurent qu'il a le style lourd, obscur et prétentieux.

Quoique M. Récamier ne soit pas chirurgien proprement dit, ce médecin, du plus haut mérite, est, de l'aveu même des notabilités du genre, un des plus habiles et des plus hardis opérateurs.

Je ne puis mieux clore ce coup d'œil qu'en signalant encore M. Jules Cloquet, comme homme ayant un cœur aussi bon et aussi noble que sa science est grande.

En passant à la médecine, il faut avouer que cette science est loin d'être dans un état aussi prospère que la chirurgie. La chirurgie tend de plus en plus à devenir *presque* une science exacte : les investigations de la chirurgie sont en effet plus sûres, ses maladies plus facilement appréciables que celles qui sont du domaine de la médecine, science forcément conjecturale en majeure partie. S'il y a des maladies parfaitement connues, dont la marche est constamment la même, les symptômes identiques, combien y en a-t-il d'autres qui se refusent absolument à toute espèce d'investigations et de traitement? La rage, par exemple, la goutte, et la phthisie parvenue à son dernier période. Pourtant tous les soins tendent sans cesse à débrouiller ce chaos, et les recherches auxquelles on se livre sont vraiment dignes d'être couronnées de succès.

Il est difficile d'assigner la première place parmi

les notabilités de l'époque. Cette science ne se pèse pas dans la balance commune; il faut donc mentionner les hommes au fur et à mesure qu'ils se présentent à la pensée.

M. Chomel, professeur le plus éminent, est en même temps un praticien d'un mérite inappréciable. Sa douceur, sa bonté auprès du lit du malade sont dignes d'éloges, et les élèves qui l'entourent consultent souvent ses ouvrages comme le guide le plus sûr. — Andral, que ses belles leçons cliniques et ses recherches sur le sang classent à part, est un peu absolu dans sa manière de voir : sa clientèle est immense. — Rostan, homme du monde autant que médecin habile, inspire beaucoup de confiance : il est souvent appelé en consultation. — Magendie, l'infatigable contradicteur de toute innovation; — Serres, médecin de la Pitié, dont les monographies sur les monstruosités sont aussi intéressantes pour les savants que pour les gens du monde; — Trousseau, qui s'est réservé la spécialité des maladies des enfants, sont de très-habiles praticiens. — Paul Dubois, héritier de la renommée de son père, est un accoucheur du plus grand mérite. — Jules Guérin est l'antagoniste le plus infatigable de la doctrine physiologique de Broussais. — Bilieux, médecin savant et habile, est adonné spécialement à l'orthopédie. — Bouillaud

suit les traces de Broussais; il voit partout l'inflammation, et les sangsues jouent un très-grand rôle dans son traitement.

Les médecins allemands sont représentés, à Paris, par M. Koreff, qui, dans sa spécialité comme savant, tient un rang distingué, et jouit en même temps d'une juste célébrité comme homme du monde très-spirituel, gracieux, et éminemment serviable.

La Pologne a aussi donné quelques médecins très-recommandables à la France. La première place appartient à M. Raciborski, à qui ses Mémoires couronnés par l'Académie, et son Manuel de séméiologie, assurent un rang honorable dans la science. — M. Szokalski s'est fait connaître à Paris comme oculiste très-distingué; — M. Lubanski propage la méthode hydropathique, et rédige les Annales de l'obstétrique.

En terminant cette rapide revue, due à de laborieuses investigations et à mes conversations avec des hommes compétents, j'ajoute quelques mots sur l'Académie de médecine.

Créée par l'ordonnance du roi du 20 décembre 1820, sous le titre d'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, elle ne participe pas à l'organisation de l'Institut, et a son existence à part.

Cette Académie est instituée pour répondre aux

demandes du gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique, comme les épidémies, les épizooties, les différents cas de médecine légale, la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux et des remèdes secrets, les eaux minérales naturelles et factices. Elle est divisée en onze classes ou sections : 1° anatomie et physiologie; — 2° pathologie médicale; — 3° pathologie chirurgicale; — 4° thérapeutique et histoire naturelle; — 5° médecine opératoire; — 6° anatomie pathologique; — 7° accouchements; — 8° hygiène publique, médecine légale et police médicale; — 9° médecine vétérinaire; — 10° physique et chimie médicales; — 11° pharmacie.

Inondée d'une multitude de membres à sa création, elle sera réduite successivement à cent. Il ne se fait actuellement qu'une nomination sur trois extinctions. Elle nomme ses membres à la pluralité des voix, sur la présentation d'une section pour les titulaires; l'Académie admet des membres honoraires et des correspondants.

XVI.

LITTÉRATURE.

En commençant ce chapitre, je ne me dissimule pas toute la hardiesse de l'entreprise. Juger les écrivains d'un pays selon les impressions qu'ils laissent dans notre esprit, et chez eux, c'est s'exposer à des attaques de diverse nature. En disant la vérité pure et simple, en ne ménageant pas les célébrités, en ne s'extasiant pas devant les réputations éphémères, fruit de la camaraderie, on dira peut-être : « Il est étranger ; il ne connaît pas, il « ne peut pas connaître toutes les beautés cachées

« que l'esprit national seul peut saisir et apprécier. « Il ne peut pas juger ce qui est beau et ce qui ne « l'est pas ; son oreille barbare ne sent pas cette « suave harmonie dont notre langue est susceptible ; il lui manque un sens indispensable pour « nous bien juger. » — Si, d'un autre côté, on veut juger la conception, la tendance, on répondra : « Chaque nation a ses idées propres, et sa manière « de les énoncer. Un langage scientifique est une « énigme pour les profanes : vous êtes hors du « sanctuaire, vous n'êtes pas juge compétent. » Devant ces objections spécieuses, m'inclinerai-je, me reconnaîtrai-je inapte à dire mon opinion et à juger? — Non. — Outre le temps passé à Paris, j'ai fait de l'étude de la langue française et de sa littérature une de mes occupations principales : sans aller trop loin, je puis dire qu'elle m'est aussi familière que si j'étais né et si j'avais toujours vécu en France. Je n'ai donc pas de crainte de ce côté-là ; je ne hasarderai rien que je ne puisse justifier, soit par comparaison, soit par discussion. L'objection de la diversité du jugement sur un sujet scientifique ne m'arrêtera pas non plus; les idées sont faites pour se propager ; tout homme de travail ou de science peut comprendre parfaitement les travaux ou les raisonnements d'un autre, s'ils ne sortent pas du cercle tracé par la raison

pure. La phraséologie, plus ou moins embrouillée, n'empêchera jamais de reconnaître ce qui est bon au fond ; et le langage le plus harmonieux ne couvrira jamais la pauvreté de la conception. — Je sens l'énergie de Corneille, l'admirable facilité de la Fontaine, l'esprit et la finesse de Molière, la grâce de Racine, la correction de Boileau, le grandiose et les beautés de Bossuet, de Fléchier, de Bourdaloue, de Rousseau, de Voltaire, de Chateaubriand, etc.; et je m'inclinerai, en avouant mon ignorance, devant M. Citrouillard, Tartempion, ou tout autre aussi fameux? — J'ai plus de foi dans mon jugement; la passion ne m'aveugle pas, je n'appartiens à aucune école; je puis être libre dans mes opinions. Dans tous les cas, dans une entreprise de ce genre,

. . . . *Et voluere sat est.*

Un fait incontestable, c'est que la langue française tend de plus en plus à se propager dans le monde, et à devenir la langue presque universelle. Si l'on cherche les causes de cette propagation, on ne peut méconnaître que cela est dû à son extrême clarté, à sa construction rationnelle et philosophique. A quelques exceptions près, qui laissent encore à désirer un peu plus de simplicité, il faut avouer qu'elle a le rare privilége

d'être concise, et qu'elle ne se prête que difficilement aux équivoques, quoiqu'elle soit la plus riche en calembours. L'anglais, grammaticalement parlant, est simple, mais sa prononciation gloussante et sifflante est très-désagréable. L'allemand, très-bien fait pour dérouter l'esprit le plus sagace par sa philosophie nébuleuse et contemplative, a des périodes interminables; et la nécessité de chercher le participe ou le verbe à la fin d'une phrase, fait qu'on lit une page entière sans pouvoir la comprendre. L'italien, doux et flexible, n'est pas, à vrai dire, une langue scientifique : non pas qu'elle soit incapable de s'y prêter, mais on est tellement habitué à l'entendre parler comme langue d'amour, qu'on a de la peine à lui accorder les mâles accents d'une discussion grave et sérieuse. L'espagnol est presque dans les mêmes conditions que l'italien. Le polonais, langue des plus riches, simple dans son orthographe, puisqu'on écrit comme on prononce, et qu'on prononce comme on écrit, sera, par le concours insolite de quelques consonnes dans un grand nombre de mots, toujours rebelle au gosier d'un étranger, et aurait bien de la peine à pouvoir s'établir comme langue que l'on choisirait pour la parler. La langue française est donc, de toutes les langues européennes, la seule qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, soit appelée

à devenir universelle. La haute société la parle partout, aussi bien en Russie qu'en Angleterre; elle commence à pénétrer dans les classes moyennes; et quant à la littérature dramatique, sur tous les théâtres du monde on ne voit presque que des traductions du répertoire français. Cette dernière circonstance peut s'expliquer d'une autre manière encore que par la supériorité de conception et d'entente dans le drame. La propriété littéraire est depuis longtemps établie en France; les auteurs dramatiques sont constitués en société, et leurs droits assurés par une perception régulière dans toute la France, selon l'échelle théâtrale. Dans d'autres pays, cette partie de la propriété n'est encore qu'à l'état de projet ou d'utopie. Les directeurs des théâtres, pour la plupart gens lettrés eux-mêmes, se dispensent de cet impôt onéreux pour eux. Ils traduisent ou font traduire les productions françaises, et, en plaisant au public par la variété, ils peuvent se dispenser d'avoir recours aux auteurs nationaux, qui, tout en se faisant payer plus cher, n'auraient peut-être pas les mêmes chances de réussite.

Mais revenons au sujet qui nous occupe. J'ai dit plus haut le motif qui faisait de la langue française une langue à part; voyons à présent si le peuple qui la manie mérite par ses œuvres litté-

raires ce droit de cité qu'on lui accorde dans tout l'univers.

En examinant la littérature d'un peuple, il ne faut pas perdre de vue deux choses : son origine et son perfectionnement. Celui qui veut l'approfondir doit remonter aux sources primitives de cette langue, étudier sa filiation ; il doit saisir avec sagacité toutes ses nuances, suivre pas à pas les richesses intellectuelles qu'elle acquiert, et apprécier ensuite ce qui est dû au temps, au perfectionnement successif, à l'accumulation des richesses intellectuelles, et ce qui n'appartient qu'à un seul génie, qui crée, qui devance et éclaire la route dans laquelle le vulgaire ne le suit que de loin.

Il doit encore examiner l'influence que les peuples voisins peuvent exercer sur le progrès de cette même littérature, sur sa pureté ou son faux goût; rechercher si sa marche n'a pas été entravée par les événements politiques du pays, et quelles sont les circonstances heureuses qui ont servi à son développement.

Celui qui veut juger la langue d'un pays doit connaître aussi les littératures de différents peuples ; savoir en quoi elles diffèrent, quels emprunts elles se sont faits mutuellement, et, par ce rapprochement, donner une base solide à son jugement ou à ses études. — Ceci posé, abordons notre sujet.

Il est convenu d'avance que, dans cet examen, je ne remonterai pas au temps antérieur à mon arrivée en France; je laisserai de côté tous les auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècle; je ne mentionnerai même pas les écrivains de l'Empire, mais je m'attacherai de préférence aux contemporains, à ceux qui, à tort ou à raison, sont réputés célébrités littéraires ou scientifiques; car je ne fais pas ici l'histoire de la littérature française, je rends compte seulement des *quinze années* de mon séjour à Paris; et cette tâche est déjà assez grande pour que je ne veuille pas encore me heurter contre les temps passés, d'ailleurs si bien connus et si bien étudiés.

Pour procéder avec ordre, je diviserai la littérature en trois catégories, c'est-à-dire :

Poésie et romans;

Littérature dramatique;

Histoire et philosophie.

M. Villemain, dans son Cours de littérature du moyen âge, a dit quelque part que « la poésie n'était qu'un reflet idéal de la réalité de son temps; que l'imagination du poëte n'est qu'un souvenir plus vif, et parfois l'imitation d'une copie. »

Cette assertion semble, au premier abord, paradoxale; mais en la méditant bien on la trouve profonde et juste. En effet, le poëte, par sa con-

dition humaine, ne peut jamais assez se détacher de la vie terrestre; il vit toujours de la vie générale de son siècle, de ses impressions : alors son imagination épure les faits, les sentiments, les événements; il se souvient de ce qui se passe autour de lui. Si, par une aspiration plus vive, il s'élance dans l'espace, et cherche dans ce monde invisible à créer, il ne fait que copier un passé poétique que ses sens surexcités lui révèlent, et qu'un autre avant lui a déjà ou décrit ou médité, en transportant une tradition réelle dans les champs de l'invention.

Prenons les poésies de tous les temps, de tous les poëtes; remontons jusqu'aux sources de leurs traditions historiques, et nous verrons que le chimérique, le merveilleux que nous croyions longtemps être sorti tout d'une pièce d'un cerveau de poëte, a dans le passé quelque chose de réel, qui, transformé, embelli par un homme d'élite, est devenu invraisemblable pour les siècles postérieurs. De là il arrive très-souvent qu'un poëte d'une époque, éminent pour son temps, n'est ni compris ni apprécié des générations suivantes, tandis qu'il fut porté en triomphe par ses contemporains. Cela devient une preuve irréfragable que ce poëte reflétait la pensée idéalisée des hommes du temps, leur croyance, leur histoire, leurs événements du jour.

Prenons une preuve plus rapprochée de nous. Quand les idées politiques se modifient, quand une époque met d'autres croyances à l'ordre du jour, la poésie de circonstance nous semble pâle, décolorée; mais qu'un revirement dans les idées arrive, qu'un choc subit nous replace dans la position analogue à celle du passé, immédiatement cette poésie est de flamme, elle s'allume dans le cœur de tous, elle y flamboie, on se sent électrisé par elle; et, au bruit de ces mêmes accords, on se sent propre aux mêmes actes qu'elle glorifie.

La Marseillaise, ce chant immortel des cohortes républicaines, ne se fit plus entendre sous les Bourbons de la branche aînée; les gens de cette génération ne comprennent pas toute la grandeur de cet hymne patriotique; mais vint 1830, et immédiatement ce fluide électrique, que l'amour de la patrie dégage de ses strophes brûlantes, frappe tous les cœurs qui battent noblement dans les poitrines; on les entonne avec ferveur, et ce chant sublime résonne sur toute la surface du pays et franchit les frontières. — Prenez pour preuve un autre chant, fruit d'une époque funeste : *Ça ira!* Les idées ont complétement changé, l'éducation du peuple s'est faite insensiblement, la tradition de la cruauté et de la terreur est éteinte; et vous aurez beau essayer de populariser ces couplets

hideux, ils resteront sans écho, ils retomberont dans l'oubli, car ils ne répondent plus à un besoin de l'époque.

A mon arrivée en France en 1832, la poésie était assez muette; *la Parisienne* était presque tombée en discrédit, *la Némésis* s'était, dit-on, vendue; et la séparation qui s'ensuivit entre MM. Barthélemy et Méry était nuisible à cette fraternité de talent et de conception que le monde poétique aimait à rencontrer en eux.

Barthélemy était un véritable poëte : verve admirable, idée noble, vers élégant et pur, tout se réunissait en lui pour le classer à part et lui garantir l'immortalité. Une seule action frappa immédiatement de paralysie tant de séve et de vigueur. Le faux frère en républicanisme ne retrouva plus ses accents d'autrefois; et, après avoir traduit tant bien que mal quelques chants de *l'Énéide*, il tomba jusqu'à chanter *la Syphilis.* — Malheur, trois fois malheur!

Les Messéniennes de Casimir Delavigne sont un monument impérissable de cette poésie digne et patriotique qui fera toujours battre le cœur haut placé. Avec quelle touchante simplicité le poëte revient sur le passé glorieux de la France! quelles sublimes inspirations lui dicte cet amour de la pa-

trie, amour le plus sublime entre tous, qui fait vivre, souffrir et mourir avec joie pour cet idéal insaisissable, indéfinissable, et toujours présent dans nos âmes! *La Parisienne* manque de cette chaleur puissante, de cette vigueur entraînante que l'on rencontre dans le chant immortel de Rouget de Lislle. *La Varsovienne* même n'inspira pas assez ce poëte honnête homme, qui s'affaissait sous la mélancolie, triste fruit d'une mauvaise santé; mais les larmes viennent aux yeux de tous à la lecture de cette admirable légende du *Chien du Louvre*, si pleine de douceur et de tendresse. — Delavigne, poëte lyrique et dramatique, n'a jamais, peut-être, été mieux inspiré. Dans ces vers si simples, si touchants, on sent les larmes qui devaient mouiller le papier sur lequel il écrivait. Dans ces quelques strophes se peint toute son âme, si pure et si sensible.

Au haut degré de l'échelle poétique deux talents se montrent, deux noms résonnent à l'oreille de tous : Lamartine et Victor Hugo.

Déjà les *Méditations* et les *Odes* ont rendu ces deux noms célèbres en Europe, et j'ai lu dans mon pays ces deux auteurs avec une appréciation et des sentiments différents. J'avoue que l'énergie et la virilité, quelque chose de passionné et de dithyrambique que l'on rencontre dans le second, me

plaisaient plus que le chant calme et doux, que le langage pur et correct et cette limpidité harmonieuse qui distinguent le premier. Une fois, dans le pays, et suivant le conseil du poëte allemand qui dit :

> Wer den Dichter will verstehen,
> Muss nach Lande Dichters gehen,

je voulus asseoir mon jugement après une étude approfondie : toujours la palme restait, dans mon esprit, à Victor Hugo. Et voici pourquoi :

Dans toutes les productions de Victor Hugo, quelle qu'en soit la forme, on trouve toujours de l'imprévu, soit comme pensée, soit comme expression. Il n'en est pas de même de M. de Lamartine. La nature de son talent le porte naturellement à la rêverie; de là rien de précis, rien de bien accusé. Sous la forme vague de ses vers, on ne trouve que la beauté du langage, sa merveilleuse harmonie, sa tournure élégante. Le poëte vous entraîne sur ses pas dans les parages nuageux d'un monde à lui, où tout est plaine, tout est calme; point d'accidents de terrain. — Victor Hugo, au contraire, fait gravir à son lecteur des montagnes escarpées, des rochers et des pics infranchissables. Il le fatigue par sa course rapide, mais il lui fait voir à chaque pas des contrées nouvelles. Sa hardiesse

nous étonne quelquefois, son vers âpre et raboteux nous fatigue : mais il sera toujours le poëte des âmes viriles, il entraînera les hommes; tandis que Lamartine sera de préférence le poëte des femmes, dont la nature sensible, excitable, appréciera mieux les charmes de l'écrivain et ses diaphanes inspirations. Il n'y a point à faire, à mon avis, de parallèle entre ces deux hommes de talent; il n'y a pas à donner la palme à celui-ci ou à celui-là; leurs natures diffèrent tellement, qu'un point de comparaison n'existe pas entre eux. Mais il faut pourtant faire cette remarque, que le talent viril du premier n'est pas exclusivement tel. Victor Hugo trouve sous sa plume des vers d'une sensibilité exquise, écho de son âme aimante et passionnée; il sait aussi bien arracher des larmes, que nous transporter par ses accents mâles et pleins de fierté.

Il est toujours malaisé de parler des contemporains, et surtout quand il faut apprécier leur talent; mais cette futile considération ne doit jamais nous arrêter. A quoi serviraient la raison et l'indépendance, s'il ne nous était permis de dire notre opinion qu'avec la préoccupation incessante de ne pas blesser tel ou tel amour-propre? Quiconque parle à la foule lui concède le droit de le juger. La science ainsi que la littérature ne feraient jamais

de progrès, s'il fallait se taire devant une production, par cela seul que la postérité n'a pas commencé pour l'auteur. Les deux noms qui m'ont tout à l'heure occupé se retrouveront encore sous ma plume; nous les rencontrerons encore, soit comme romanciers, soit comme historiens.

S'il existe un nom populaire entre tous, un talent qui charme; s'il est un homme dont la haute portée philosophique se cache sous la modestie de la forme, c'est assurément Béranger. — Béranger est un nom magique en France; et quoique ses chansons admirables soient dans la bouche de tous les peuples civilisés, pour connaître leur véritable portée, pour se rendre compte de l'immense influence qu'elles exercent sur les masses, il faut être en France, il faut être à Paris. Quiconque ne s'est point trouvé dans ce centre de tout mouvement, dans ce tourbillon inexprimable qui fait de Paris une ville unique dans l'univers, n'aura jamais une idée bien nette, bien tranchée des chants de Béranger. Ce sont des chants magnifiques, des odes immortelles, inspirées par l'amour du pays et de la gloire. C'est le plus noble cœur parlant à une noble nation. Béranger résume en lui seul le caractère français. — Tour à tour gai, frivole, ami du plaisir, puis s'élevant à une hauteur prodigieuse dans les grandes phases de son histoire;

toujours en mouvement, marchant toujours avec ardeur à l'avant-garde de la civilisation. Les chansons de Béranger sont un monument impérissable ; c'est une colonne d'airain qui résistera à l'action destructive du temps. Ses odes resteront dans la mémoire des races futures.

Auguste Barbier, auteur des *Iambes*, de *la Curée*, etc., a marqué sa place à côté des plus grands talents. C'est le chantre révolutionnaire par excellence. Son vers énergique, sa verve puissante, labourent votre cerveau, et se gravent dans votre mémoire en profonds sillons, en dépit de vous-même. Sa hardiesse vous plaît, son indépendance vous charme; et, quoique ses peintures empruntent à la palette poétique des couleurs quelquefois trop vives, il n'en restera pas moins un grand poëte, un poëte à part. On aimerait, quand il peint la Liberté, des formes moins âpres, moins accusées ; on voudrait que cette *puissante femme aux fortes mamelles, aux bras rougis de sang*, fût une femme plus douce, qu'elle se lavât de ce sang qui n'est plus de notre époque : mais telle qu'il la trace on ne peut se dispenser de l'aimer, car, avant tout, c'est la Liberté !

Méry a reçu de la nature un don très-rare : c'est de plier la poésie française à son humeur fantasque, capricieuse, originale, sans lui faire rien perdre de

son élégance ni de son charme. Méry réussit à merveille dans la poésie didactique, poésie qu'il est le plus difficile de mener à bonne fin, par la sécheresse et la monotonie dont elle s'imprègne forcément. On doit citer, comme un modèle du genre, le poëme sur le *Jeu d'échecs*, où il y a d'abord une description des règles du jeu, puis une de la partie que le célèbre Labourdonnais a gagnée à Mac-Donnal, le plus fort joueur de l'Angleterre. Rien de plus lucide, rien de plus intéressant que ce petit chef-d'œuvre, qu'il intitule *la Revanche de Waterloo*. On peut suivre sur l'échiquier la partie tout entière, sans avoir besoin de commentaires, sans se tromper. Depuis Vida, qui écrivait avec un instrument merveilleux le vers latin, rien de semblable ne se trouve dans aucune langue. Les Polonais possèdent un poëme de ce genre, écrit par Jean Kochanowski; mais vers la fin la démonstration de la partie est fort embrouillée, et on la suit très-difficilement.

Si vous ouvrez un livre de Théophile Gautier, vous trouverez l'écrivain le plus *échevelé*, comme on est convenu d'appeler ce genre de littérature. Il est le père, sinon réel au moins putatif, de tous les néologismes qui s'emploient sur le pavé de Paris; le *chicandard* et le *chocnosophe* ont pris naissance dans cet original cerveau; ses tableaux,

ses comparaisons n'appartiennent qu'à lui ; et si la poésie est une suite de bonds capricieux, une course au clocher à travers le champ de l'imagination, Théophile Gautier est poëte, poëte par excellence. Mais s'il me fallait qualifier ses productions, je dirais que pour la plupart ce sont des *extravagances rimées*.

Connaissez-vous les écrits de M. Bignan? — Non. Voyez pourtant ce que c'est que l'ignorance du siècle! M. Bignan est le plus grand poëte de France. — Qui dit cela? — L'Académie.

L'Académie française, comme chacun le sait, est l'oracle sans appel en fait de langue et de littérature. Elle a chaque année plusieurs prix à distribuer, dont un de poésie. Eh bien! le chef de M. Bignan est le plus chargé de ces couronnes académiques. Sur dix prix de ce genre, il en remporte au moins huit. Non content d'un succès, il se fait lui-même concurrence, et obtient parfois et le prix et l'accessit. Et puisque ses poëmes sont jugés les plus dignes, puisqu'il est le lauréat de prédilection, il est évident que M. Bignan est le plus grand poëte; je le proclame sur la foi de l'Académie, qui en a fait la tête la plus couronnée de France et de Navarre.

Quelques mots, en passant, sur ces couronnes en général. Je ne sais qui, dans la docte assemblée,

a le monopole de dresser le programme de ces pièces académiques, je ne sais qui en donne le sujet; mais on dirait que ce soin est réservé soit au hasard, soit à la décision du garçon de bureau. *Le Musée de Versailles*, *la Vapeur*, etc. — Voyez quels magnifiques sujets! quelle arène pour les concurrents! Pourquoi pas *l'Art d'accommoder les petits pois au sucre?* Mais ne désespérons de rien, cela viendra, pour peu que l'on continue de s'inspirer si heureusement. Et peut-on s'étonner que les vers qui célèbrent ces sujets arides soient inconnus du monde entier? Je ne voudrais pas jurer qu'ils ne le fussent même des distributeurs de récompenses. Que peut-on faire sur un programme semblable, sinon des amplifications de rhétorique et des lieux communs mille fois rebattus? Somme toute, la littérature ne s'enrichit guère par cette gymnastique, par ces exercices en alexandrins, et il est toujours très-regrettable que les arrêts d'un tel aréopage ne soient pas ratifiés par le public. — Là, comme partout ailleurs, il y a quelque chose à faire, c'est évident; mais quand cette réforme viendra-t-elle?

Depuis que la Fontaine a placé ses fables à une hauteur prodigieuse; depuis que Florian, voulant atteindre la cime de cette montagne, est resté à mi-chemin, ce genre de littérature était presque

perdu en France. Dans ces dernières années pourtant, quelques hommes ont tenté avec succès quelques essais. Mais comme nous sommes sortis depuis longtemps des sentiers battus, comme la vie publique absorbe à présent les hommes beaucoup plus que toute autre, il fallait apporter quelques modifications à la forme primitive de la *fable*, et élargir le cadre de son action. MM. Viennet, de Lavalette, de Foudras et Desains, ont porté la fable sur un autre terrain ; ils ont fait entrer la politique dans son cadre, et l'apologue primitif est devenu plutôt la satire que toute autre chose. M. Viennet est le plus heureux dans ce genre; mais il faut dire aussi que sa position sociale donne un nouveau poids à ses vers, tour à tour piquants, heureux, et très-mordants. Persécuté trop longtemps par la presse opposante, il prenait sa revanche en homme d'esprit qu'il est; et l'Académie française, dans ses séances annuelles, s'est trouvée plus d'une fois fort heureuse de ces fables politiques si bien goûtées du public. La touche de M. Viennet est forte; ses coups de pinceau sont si habilement distribués, que, quelque masque qu'il veuille appliquer à la face de son homme, on reconnaît immédiatement l'original. Dans ses heureux apologues, la pensée philosophique se fait jour avec éclat, et l'on est bien heureux de penser que tant d'esprit, tant de talent, ne

sont pas l'apanage d'un écrivain haineux; qu'une bonté de cœur, vraiment digne d'admiration dans notre siècle ingrat, survit aux attaques injustes, et paye en services réels les persécutions de mauvais goût.

Jetons à présent un coup d'œil général sur la poésie française prise dans son ensemble.

Tous ceux qui se sont consacrés à l'étude des langues savent combien le français est clair et net ; ils savent que la langue synthétique a disparu avec les trouvères, et qu'elle est devenue analytique, rigoureuse dans sa construction, et philosophique dans ses déductions. De là, on aperçoit clairement quel genre de poésie pouvait et devait prévaloir en France. Les grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle sont là; ils nous prouvent assez qu'à la précision, à la beauté de la forme, se joignait rarement la variété de la conception; que les allures régulières de la poésie grecque et latine ont été transportées dans la poésie française avec toutes les modifications que le caractère national et son genre d'esprit comportaient. Aussi toute excursion hors de ce cadre poli était-elle réputée barbare, sans goût, et souverainement proscrite. Cependant, la poésie en Angleterre et en Allemagne se déployait d'une manière si large, si belle ! elle s'élançait libre de toute entrave dans

l'espace imaginaire, planait sous les voûtes d'un ciel si plein d'éclat, qu'à la longue il fallait, avec plus d'étude, reconnaître qu'il y a quelque chose sous cette forme nébuleuse, sous ces rêveries poétiques, et dans ces créations à part. Des esprits hardis essayèrent l'importation de ce genre appelé *romantique*, et la transformation s'opéra après une lutte acharnée. Mais il arriva ici, comme partout ailleurs, que l'imitation ne fut qu'une pâle copie; que chaque nation ayant son genre propre, il fallait se garder de le déplacer : les poëtes ne doivent pas se traîner à la suite de tel ou tel écrivain célèbre, mais doivent créer pour conserver leur individualité. Schiller, Goëthe, ne sont pas, quoi qu'on dise, des imitateurs de Shakspeare; Wieland, Klopstock, sont des talents originaux; Byron est une haute individualité : il n'imite personne. Pouvons-nous, en conscience, en dire autant des écrivains français qui ont obtenu le plus grand succès dans ce genre de littérature? — Non. La langue française se refusera toujours à ces essais, qui ne sont pas de sa nature; elle est rebelle, par les nécessités de sa versification, à la véritable indépendance. Les rimes riches sont en petit nombre; le rhythme manque absolument. Que faire alors avec une langue aussi ingrate, musicalement parlant? Quelle est sa mélodie? Comment agit-elle

sur l'oreille en général? Elle la blesse plus ou moins, quand il faut briser le cercle dans lequel elle s'enferme, et elle ne peut échapper à la monotonie quand elle veut être harmonieuse à sa manière. Lisez les poésies de M. de Lamartine, les plus belles assurément comme pureté de langage, et demandez-vous ensuite quelle impression elles vous produisent? Si vous êtes de bonne foi, vous répondrez qu'il est impossible de continuer cette lecture avec un intérêt toujours croissant. L'attention se fatigue, le sens s'émousse; car le plus bel air du monde, trop prolongé, devient fatigant. La poésie française n'excitera l'enthousiasme que par les circonstances dans lesquelles elle se produit; elle empruntera tout de sa pensée philosophique, mais, comme musique du langage, elle échouera toujours. Et pourtant, dans cette poésie si ingrate, il y a des morceaux incomparables de goût, d'une pureté, d'une harmonie à nulle autre pareilles; mais ces cas sont rares. La poésie épique est morte partout, il est vrai; mais en France elle fut de tout temps impossible, et, franchement, *la Henriade* ne mérite pas l'honneur que l'amour-propre national veut bien lui assigner. Bref, sauf les odes, les tragédies et les comédies en vers, tout autre genre ne réussit pas; mille tentatives plus ou moins malheureuses l'ont prouvé. Que de produc-

tions naissent et meurent dans l'espace d'un jour! Faut-il en accuser l'indifférence du public? Non; mais l'impossibilité de plier une langue à la nouveauté excentrique que l'on demande partout. Victor Hugo est peut-être le seul poëte de son époque qui produise de l'effet. Mais comment y parvient-il? Par les violations absolues des formes du langage, par la révolution la plus complète qu'on ait apportée dans l'essence de la langue. Aussi ne peut-il être jugé que sous un point de vue à part, car les puristes le traiteront toujours en hérétique; et tant que cette révolution si désirée par les esprits supérieurs, vainement tentée par les médiocrités ambitieuses, ne s'accomplira pas, il ne faut pas s'attendre à avoir des poëmes dignes réellement de ce noble nom.

Parmi les productions littéraires de la France, la part la plus large appartient, sans contredit, aux romans. Il serait curieux de remonter à l'origine de ces compositions, de rechercher les premières productions de ce genre, et d'étudier comment ces ouvrages, d'abord frivoles, faits pour l'amusement des femmes, changèrent peu à peu de caractère, prirent un développement remarquable, scrutant le

cœur humain, élargissant le domaine de l'observation philosophique, et finissant par aborder les plus difficiles problèmes sociaux ; mais ces recherches, tout utiles qu'elles sont, n'entrent pas dans ce cadre, et elles pourraient m'entraîner dans des développements beaucoup trop longs.

Les romans *classiques* sont rares; le nombre de ceux qui ont résisté à l'engouement, à la mode, au temps, se compose peut-être de quatre ou cinq tout au plus. Quoi qu'il en soit, ce genre de littérature a pris de nos jours un tel essor, il s'augmente tellement, que deux ou trois volumes ne suffisent plus pour un ouvrage; il y en a qui vont jusqu'à douze et au delà. — Ces nombreux volumes ne sont pas toujours une preuve de l'abondance des idées; ce n'est quelquefois qu'un bavardage insipide, qu'une spéculation de librairie.

A mon arrivée en France, le roman commençait déjà à se transformer. Après quelques malheureuses tentatives d'imitation de Walter Scott, on reconnut que le roman historique ne réussit pas à qui veut l'entreprendre; qu'il n'appartient qu'à un véritable génie de nous attacher puissamment à des descriptions souvent très-longues, et de nous faire aimer de vieilles chroniques, accommodées au goût moderne. D'un autre côté, les insipides

créations à la mode alors, n'avaient plus de lecteurs; il fallait régénérer le genre, il fallait du nouveau, et l'on se jeta dans les études de la vie intime.

Pour animer d'une verve puissante ces actualités, il fallait un talent ferme, original; il fallait un observateur profond, un homme sagace. Cet homme, la France l'a trouvé dans M. de Balzac. Quelques-uns de ses ouvrages, composés dans sa jeunesse, ne faisaient pas pressentir le peintre admirable de la société. On y trouvait de temps à autre des aperçus marqués au coin de la supériorité; mais le reflet de l'Empire y dominait trop. Tout à coup il se transforme, il trouve sa voie, et nous donne d'admirables études connues de tous. M. de Balzac, appelé d'abord *le plus fécond des romanciers français*, puis *le maréchal de France* de la littérature, adoré des femmes de quarante ans, qu'il a réhabilitées, nous fait assister, dans la seconde époque de son talent, à une infinité de scènes tracées avec un rare bonheur. Rien ne lui échappe ni dans la vie parisienne, ni dans celle de province. Son scalpel impitoyable pénètre avec hardiesse dans toutes les misères de l'humanité, et nous fait voir des plaies profondes, des douleurs insupportables, des roueries infâmes, là où nous étions habitués à voir le bonheur, l'éclat, l'hon-

neur, et quelque chose de chevaleresque. — Puis, abandonnant ce terrain de la vie intime, il cherche à populariser des études philosophiques, et à éclairer des systèmes inaccessibles à l'intelligence vulgaire. *Le Mysticisme de Swedenborg, la Recherche de l'absolu, la Peau de Chagrin*, et tant d'autres, renferment des appréciations dignes d'être méditées par les hommes sérieux. Ce qui plaît surtout dans ces créations, c'est un lien mystérieux qui les lie entre elles; ce sont ces personnages que nous retrouvons sans cesse comme de vieilles connaissances que nous sommes exposés à coudoyer dans les salons, à rencontrer dans les rues, et qui se mêlent constamment à la vie de tous les jours. Son habileté est extrême dans les chicanes de la loi; il est retors comme un ancien procureur; et je suis convaincu que M. de Balzac, avocat, serait le plus en vogue au Palais pour toutes ces causes incertaines qui demandent à être promenées dans le dédale du Code. Les ouvrages de M. de Balzac sont nombreux. Tous ne sont pas également heureux; plusieurs resteront comme un monument philosophique de l'époque, d'autres sont déjà oubliés des contemporains; mais dans les plus faibles de ces productions on reconnaît le brillant pinceau du peintre incomparable des mœurs françaises, et

cet heureux esprit d'observation qui restera longtemps sans rival.

Le poëte éminent dont nous avons déjà parlé, M. Victor Hugo, est auteur de quelques romans. Esprit créateur, imagination vivace, il imprime son cachet à tout ce qu'il touche. *Bug-Jargal*, le *Dernier jour d'un condamné*, voire même *Han d'Islande*, ont un mérite d'originalité que l'on chercherait vainement ailleurs. Mais le plus beau joyau de sa couronne littéraire est, sans contredit, *Notre-Dame de Paris*. La Esméralda est une création si poétique, si ravissante; Quasimodo est si noble sous ses difformités, Claude Frollo si affreusement grand dans ses passions, qu'on lit et relit cet ouvrage avec un plaisir infini. Le moyen âge s'y dresse avec sa scrupuleuse fidélité, et la description de la cathédrale est un chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre.

Le plus populaire parmi les romanciers, ou plutôt celui qu'une certaine catégorie de lecteurs et de lectrices estime le plus, c'est M. Paul de Kock. — Le nommer suffit pour savoir quel genre de littérature l'occupe; mais si ses tableaux piquants ne sont pas toujours marqués au coin du bon goût ou de la morale, on ne peut nier qu'ils ne soient excessivement amusants. La grisette, l'ouvrière, le commis-marchand, y sont dépeints de

main de maître; la gaieté, l'entrain débordent à chaque page, et le lecteur sérieux, tout en se reprochant le temps perdu à cette lecture plus que légère, poursuit jusqu'au bout l'ouvrage, qui l'attache par la variété des récits, par la vérité de l'observation, et même quelquefois, il faut en convenir, par une touche forte et puissante, par une sensibilité naturelle, qui remue la fibre la plus endurcie du cœur humain. — Tant que M. Paul de Kock était jeune, la vivacité de ses conceptions ne descendait jamais jusqu'à la licence ou au mauvais goût; mais, en se faisant vieux, il pèche quelquefois par des images libertines et des détails nauséabonds.

Le nom le plus populaire après celui de Paul de Kock, pour le moment, est le nom d'Alexandre Dumas. A voir cette avalanche de productions, on se demande sérieusement s'il est possible à un seul homme d'accomplir une aussi vaste entreprise, une tâche aussi incommensurable. L'esprit hésite à se prononcer; et si l'on réfléchit au genre de vie de l'auteur, la difficulté augmente encore. Conteur admirable, homme des plus charmants, répandu dans le monde artistique et aristocratique, souvent sur les grandes routes, quand peut-il travailler? Pourtant de nombreux témoins sont là pour attester que son extrême activité suffit à tout; que trois

ou quatre heures de son travail, exécuté avec une rapidité phénoménale, suffisent pour alimenter pendant quelques jours les nombreuses colonnes des journaux, qui recherchent la signature d'Alexandre Dumas comme le billet à ordre de la meilleure maison de banque. Ses détracteurs et ses ennemis (hélas! qui n'en a pas?) prétendent, au contraire, que M. Alexandre Dumas n'est qu'un éditeur responsable d'une nombreuse société; qu'il signe et polit les ouvrages que les autres ont élaborés; qu'en y regardant bien, on trouve des dissemblances notables dans la manière de faire de l'auteur : mais comme aucune preuve irrécusable ne vient à l'appui de cette affirmation, contentons-nous d'accepter pour sien tout ce que Dumas nous donne; admirons cette imagination fabuleuse, cette activité fantastique, et avouons que les ouvrages d'Alexandre Dumas sont dans les mains de tous, qu'ils sont fort attachants et très-bien écrits. Il y a bien, par-ci par-là, quelques négligences de style, quelques impossibilités, quelques courages hyperboliques; mais l'ensemble est très-satisfaisant. Son dialogue est rapide, brillant, et ses descriptions pleines de charme. L'idée philosophique est le plus souvent absente; mais il s'en soucie peu, ce n'est pas son affaire. Son but, à lui, est de remplir, autant que possible, ses nombreux engage-

ments avec différents journaux, et de compléter la somme de mille volumes qu'il veut écrire avant de se reposer. Ainsi soit-il, pour le grand plaisir de ses innombrables lecteurs!

Entre Balzac et Dumas, un auteur d'un rare mérite, et que la mort a ravi trop tôt aux lettres et à nos affections, se place par la force de son talent. Je veux parler de Frédéric Soulié. Homme de conviction, esprit droit, cœur chaleureux, il reflète son âme sur tous ses ouvrages. On voit, dans tous ses écrits, une haine profonde contre les iniquités du siècle, un mépris pour les vices de toute nature qui pullulent dans notre société. Quelquefois son système de poursuivre partout le mal l'emporte au delà des bornes permises par le bon goût; souvent son expression rude va frapper lourdement un sentiment délicat qu'il faudrait ménager; mais il paraît s'être dit que pour faire une impression profonde, découvrir tout le hideux qui se cache avec art, il faut être un rude jouteur et arracher le masque au vice, n'importe ce que l'on découvrira dessous. Aussi, voyez que de trahisons, que d'infamies dépeintes de ce style vigoureux et impitoyable qui l'a classé à part! Comme ses caractères sont hardiment accusés! comme il sait récompenser un cœur honnête par quelques tableaux d'une fraîcheur, d'une délicatesse déli-

cieuse! Les ouvrages de Frédéric Soulié sont nombreux ; ses *Romans du Languedoc* y tiennent la première place. Son *Vicomte de Bézières* et le *Comte de Toulouse* sont supérieurement conçus, et exécutés de même. Les *Mémoires du Diable* commencent la série des impuretés sociales dont j'ai parlé tout à l'heure; et dans la *Confession générale*, restée inachevée, on ne voit pas faiblir l'auteur dans ce système, honnête sans nul doute, mais plus d'une fois regrettable. — Frédéric Soulié est auteur de plusieurs drames qui ont toujours réussi ; seulement j'aurai à parler plus bas d'une tendance que je réprouve, et les réflexions que je devrai y faire lui seront aussi applicables.

Qui ne connaît pas le bonhomme Jacob, le bibliophile, membre de toutes les Académies, savant très-versé dans la bibliographie? Eh bien! dans ses moments perdus il nous gratifie de temps à autre de quelque excellent roman, tel que *le Divorce*, par exemple, *les Francs Taupins*, et tant d'autres qui, sans être des ouvrages hors ligne, tiennent une place fort honorable dans la littérature contemporaine, et ont surtout le mérite fort rare, hélas! d'être écrits avec pureté et élégance.

Son frère, Jules Lacroix (car c'est le secret de la comédie à présent que *Jacob* n'est qu'un pseudonyme fort transparent de Paul Lacroix), est un

peu dans le genre de Soulié; il fait une guerre acharnée aux vices, et il recherche tout ce qu'il y a de plus hideux dans le monde pour composer des romans, fort intéressants assurément, mais qui ne peuvent être placés entre les mains de tout le monde. Il y a des tableaux repoussants, et des scènes qui font soulever le cœur. Lisez plutôt *le Corps sans âme*, *la Grossesse*, et *Une Fleur à vendre*.

Je voudrais savoir ce que l'auteur pense lui-même de ses ouvrages. S'imagine-t-il par hasard remplir une mission, et se croit-il obligé, par ses compositions brutales, de rendre un grand service à la société? — Ce genre de productions manque toujours son but.

Écrivain élégant et de fort bonne compagnie, M. Alexandre de Lavergne a dans sa plume de charmantes descriptions, tout imprégnées de ce vernis coquet qui plaît toujours quand, sous ce poli, on trouve de l'intérêt, des scènes fort bien amenées, d'amusants et d'attachants détails. Le livre signé de son nom est un ami bien venu que l'on attend depuis longtemps, et avec lequel on aime à s'entretenir.

Élie Berthet écrit aussi dans ce genre; mais je lui reprocherai un peu de mollesse, des circonlocutions, et une espèce de *délayage*, si j'ose m'exprimer

ainsi, qui nuit très-souvent à ses conceptions. Quoi qu'il en soit, il mérite d'être cité dans cette phalange, où Léon Gozlan a aussi sa place marquée. *Les Tourelles*, et surtout *les Soirées du Père la Chaise*, sont des compositions fort remarquables; la dernière surtout, par la variété heureuse de ses caractères si vigoureusement tracés, par l'excentricité de l'action et un *humour* des plus britanniques, se classent à part. Mentionnons aussi Jules Sandeau, son *Docteur Herbin* et sa *Marianne;* ainsi que Roger de Beauvoir et son histoire du *Chevalier de Saint-George,* de ce fameux mulâtre qu'il a mis en relief d'une manière supérieure.

Un écrivain spirituel et profond, connu déjà par plusieurs ouvrages remarquables, M. Louis Reybaud, s'est surtout placé hors ligne par son célèbre *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, chef-d'œuvre dans son genre, et qui peint admirablement notre époque sous un point de vue qui fut assez longtemps négligé. Voyez par quelles péripéties il fait passer ce pauvre M. Paturot! Voyez-le surtout à la Chambre des Députés, avec sa malheureuse harangue sur les fromages! On peut dire franchement que c'est un ouvrage exceptionnel; il fait véritablement plaisir, et est surtout remarquable par la peinture fort divertissante des mœurs actuelles, où tout le monde veut

sortir de sa sphère et aspirer à des grandeurs hors de sa portée.

Si vous êtes jamais allé au Théâtre-Français, et si vous vous êtes assis à l'orchestre, vous avez dû rencontrer, soit devant, soit derrière, soit à côté de vous, un monsieur d'un certain âge, fort remuant, marmotant toujours, suivant ou précédant les acteurs quand ils jouent des pièces classiques. Ce voisin si peu commode, dont la principale occupation consiste encore à faire et défaire des nœuds à son mouchoir, s'appelle le baron de Lamothe-Langon. Vous n'avez peut-être jamais entendu parler de M. Lamothe-Langon ? Eh bien, entrez dans le premier cabinet de lecture venu, et demandez un ouvrage de lui. On vous donnera un nombreux catalogue de romans composés par lui, et vous apprendrez qu'il est la providence de ces établissements, qui, sans lui, chômeraient assez souvent, et qu'il fait les délices des gens fort honnêtes du quartier. Effectivement, sans briller d'un éclat comparable à celui des sommités du jour, M. Lamothe-Langon est un auteur fort respectable. Il a de l'imagination, de la verve ; il connaît toutes les ressources de l'art romantique ou plutôt *romanofère*. Il a, je vous assure, dans son bagage littéraire, des compositions que tout le monde signerait très-volontiers : *le Roi et la Grisette*, par exemple. Il y a là certaines pages admi-

rables ; et l'endroit où le cardinal de Richelieu expose sa politique à Montmorency, qu'il va faire exécuter, est un morceau capital, et qu'on est heureux de rencontrer.

Maintenant abordons l'étude d'un auteur qui a fait assez de bruit avec ses romans, qui, débutant par quelques scènes maritimes, abandonna ensuite les navires et les flots de l'Océan, pour voguer plus sûrement sur la vaste mer de la société parisienne. Je parle d'Eugène Sue.

Si vous avez lu avec attention ses premières productions, vous vous êtes aperçu de la tendance de l'auteur vers un amer scepticisme, vers la négation de toute vertu, montrant l'impunité assurée au vice, au crime. *La Salamandre*, et son *Schaffie*, *Atar-Gul*, *la Vigie de Coatven*, et tant d'autres ouvrages, sont là pour prouver si mes réflexions sont justes. — Puis sont venues les études sur les vices de la société actuelle, surtout dans la haute classe ; et son fouet fustigeait impitoyablement les désordres de ce monde brillant et riche, qui trouve toujours les moyens de satisfaire ses honteux caprices en semant l'or souvent très-mal acquis. — Puis il se mit à étudier la constitution sociale sur une large échelle ; et, voulant éclaircir tous ses doutes, il étudia l'homme à tous les degrés de cette même échelle, pénétrant tout aussi

bien dans les salons dorés que dans les bouges les plus infects, où le rebut de la société se livre à ses turpitudes, ou cache quelques vertus ignorées du monde entier. *Mathilde* prépara déjà favorablement les esprits à s'aventurer à la suite de l'auteur dans ces sentiers épineux ; et, une fois familiarisé avec lui, dans *les Mystères de Paris* on ne se rebuta ni de l'argot, ni du tapis-franc, ni de la Chouette, ni du maître d'école. Mais ce courage, cette persévérance à le suivre, se trouvent amplement récompensés par les créations inimitables de Fleur-de-Marie et de la petite Rigolette, ces deux types éternels, et qui plairont aussi longtemps qu'il restera dans le cœur de l'homme un sentiment pur et honnête.

Ce n'était pas assez pour l'auteur de décrire ces tableaux si variés, si émouvants; il se prit corps à corps avec toutes les défectuosités de nos lois, de nos institutions; il démontra victorieusement que la plupart des vices, des délits et des crimes qui se commettent, viennent de ce qu'on ne s'est jamais sérieusement occupé de l'amélioration du sort de la classe pauvre; qu'on l'a toujours négligée, et laissée croupir dans l'ignorance et dans la misère. Il fait voir que la justice distributive n'existe que pour les classes aisées et riches; que le pauvre subit les cruelles épreuves du sort sans

espérance et sans consolation ; que la misère engendre la turpitude, conduit inévitablement au crime ; et que ceux qui, dans ces positions, veulent rester honnêtes, vertueux, ont plus de luttes de tous les genres à soutenir que les élus du privilége. Quelles peintures effrayantes et terriblement vraies il nous donne de ces mystères que les repaires à peine explorables cachent à la lumière du soleil ! De combien de manières ne nous montre-t-il pas le pauvre atteint dans sa vie par une suite cruelle de malheurs, de misères dont le nom est presque inconnu à la plus grande partie, sinon à la totalité de la classe qui vit de ces misères et de ces malheurs !

Après avoir déroulé ce cruel chapelet des souffrances du peuple, il se demande si la société sera toujours impuissante à améliorer le sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse? Dans un ouvrage subséquent, où il attaque la société des jésuites, il indique quelques idées fort justes sur l'association en matière de travail ; il tâche de l'organiser d'une manière compatible avec la nature humaine, avec les institutions existantes, sans toucher en aucune manière ni à la famille ni à la propriété.

Je sais que les esprits graves, sévères, n'acceptent pas cette manière de traiter des choses d'une si haute portée dans un livre qui a pour titre : *Ro-*

man; mais qu'importe par quel chemin la lumière se fait jour? Pourvu qu'elle arrive, elle est toujours la bienvenue. Ce roman, qui passe par des milliers de mains, peut tomber sous les yeux d'un penseur qui, ayant trouvé le grain propre à germer, saura en tirer tous les profits qu'il est capable de donner.

La place conquise par Eugène Sue est immense; elle lui est due légitimement; et, quoi qu'il en advienne de ses doctrines, il a rempli noblement sa tâche d'écrivain socialiste.

Le style de M. Sue est très-agréable et très-coulant; son imagination est vaste; il coordonne bien les fils de ses intrigues; et quoiqu'on rencontre de nombreuses inégalités dans l'exécution, cela tient plutôt à la rapidité de la rédaction qu'à l'impuissance.

Au nombre de ceux qui se servent du roman pour le développement des idées généreuses, il faut ajouter M. Émile Souvestre. Quiconque voudra méditer ses ouvrages y trouvera des vues très-sages, un discernement rare, joints à un style vigoureux, nourri, mâle et énergique. Son livre *des Élus et des Réprouvés* mérite d'être placé à côté des meilleurs du genre.

Je dois abandonner ce sujet non épuisé : — obligé de me renfermer dans certaines limites, je

dois m'interdire une étude plus étendue, qui me conduirait trop loin. Abordons la littérature dramatique à Paris, car cette ville résume à elle seule tout ce que la France produit en ce genre; et s'il est vrai que les pièces de théâtre de Paris se jouent en province, il est presque sans exemple qu'une pièce composée dans quelque ville de département soit mise en scène ici. Pour mon compte j'avoue que je n'en connais point.

Les immortels ouvrages des auteurs du XVII[e] siècle ont mis si haut l'art d'écrire pour le théâtre, que tout ce que l'on peut faire de mieux dans notre temps, c'est de jouer les pièces de Corneille, de Racine et de Molière toutes les fois que l'on veut donner un chef-d'œuvre. Cela est triste à dire pour la génération présente, mais cela est pourtant très-vrai. Néanmoins, entendons-nous sur ce chapitre. Je ne suis nullement de ceux qui disent que la comédie et la tragédie ne sont plus possibles après ces admirables productions dont j'ai parlé tout à l'heure; je soutiens, au contraire, que chaque époque produit, selon les exigences du goût dominant, assez d'ouvrages pour suffire à la consommation journalière. J'ajouterai même que si l'on voulait nous nourrir constamment des œuvres des siècles passés, on manquerait son but. La littérature appelée *classique* a fait son temps; elle a épuisé

toutes les ressources du genre, et elle existe comme monument. Les exigences de nos jours sont tout autres. Nous tenons à élargir notre cadre, et, en laissant de côté les *trois unités*, à dérouler devant les yeux du spectateur toutes les péripéties de la vie, sans nous inquiéter si l'action se passe dans l'espace de vingt-quatre heures ou de vingt-quatre ans. Pour nous, à présent, il faut *des actions et non pas des paroles ;* ou, soit dit en d'autres termes, une action simple racontée avec grâce, en vers très-beaux, ne nous suffit plus. Le tourbillon de la vie nous emporte ; nous ne pouvons nous renfermer dans une quiétude absolue pour écouter tranquillement des tirades et pour admirer en silence. Non, la vie déborde; il faut de la nourriture plus substantielle à nos cerveaux en ébullition, à nos cœurs impatients.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

— a dit la Fontaine, et nous le répétons tous en chœur avec lui : — aussi, toute tentative faite pour atteindre ce but est respectable ; et en cherchant bien, en cherchant toujours, on finira par trouver. En se reportant un peu en arrière, et en se rappelant ces luttes ardentes qu'il fallait soutenir contre les partisans de l'ancienne école, luttes dont *Hernani* a donné le signal, on conviendra que

c'est à Victor Hugo d'abord, à Alexandre Dumas ensuite, qu'appartient l'honneur d'avoir abandonné les sentiers tracés, et de s'être élancés dans l'arène pour se frayer de nouvelles voies. Le public les a suivis sur ce terrain, donnant son approbation impartiale, applaudissant à d'heureuses innovations, récompensant, par la célébrité, des efforts tentés si courageusement. Puis on s'est aperçu que parler toujours de la classe élevée, des rois et des héros, finissait par être monotone; et l'on se rejeta dans le drame bourgeois d'abord, ensuite dans le drame populaire. La tentative fût-elle aussi heureuse? — Je ne le crois pas; et voici pourquoi :

Le drame populaire est fait en vue des masses, de ces masses qui ne jugent qu'avec leur sentiment, et qui se soucient peu des conventions de l'art. Pour agir sur cette fibre populaire, il faut deux choses : outrer les moyens extrêmes, et flatter le peuple. De là la représentation de toutes les atrocités, de toutes les scélératesses; mais, par un privilége exclusif, toutes les vertus étaient réservées à la classe la plus infime de la société. Aussi quels applaudissements frénétiques, quelles acclamations à faire crouler la salle de l'Ambigu ou de la Gaieté, quand un noble comte ou un marquis se salissaient de toutes les infamies imaginables, et quand l'enfant du peuple arrivait là rempli d'hon-

nêteté et de dévouement. Certes, je suis loin de nier que le germe de toutes les vertus ne se trouve dans le cœur du peuple, que les plus nobles instincts ne se fassent place dans son âme; mais conclure de là que l'infamie ne doit être le partage que de la classe privilégiée, comme on l'appelle, c'est conclure par une fausseté, et de plus par un non-sens. Les raffinements de la civilisation peuvent sans nul doute engendrer beaucoup de vices, voire même des crimes; mais il est cent à parier contre un que l'ignorance, le manque d'instruction soit morale, soit religieuse, exposera l'homme plus souvent à suivre les suggestions du mal, que ne le fera la connaissance exacte de ses devoirs. Il est très-impolitique, très-dangereux de faire passer dans l'âme du peuple la conviction que la classe éclairée, que la haute société n'est qu'un ramassis de scélérats; on nourrit ainsi une haine irréfléchie, on lui donne l'orgueil de ses haillons, on l'abrutit davantage : et vienne une secousse, un ébranlement dans l'État, on jette sur la place publique des milliers de bras qui ne demandent qu'à agir, et, d'après leurs souvenirs de théâtre, ne désirent que d'abattre ce prétendu ennemi qu'ils voient dans la noblesse ou dans la bourgeoisie. On a dit avec raison : Il y a quelque chose de pire que le flatteur des rois, c'est le flatteur du peuple.

Mais les auteurs qui écrivent des drames de ce genre s'en soucient fort peu ; ils ne voient que l'argent qu'un tel succès leur rapporte ; et je ne serais pas étonné même qu'ils ne se doutassent point du mal qu'ils font. Pourvu que de bruyantes acclamations accueillent ces œuvres, où tout manque à la fois, l'invention, les caractères et le style, ils n'en demandent pas davantage, et se mettent sans cesse à la recherche de quelque bonne noirceur qu'ils pourront faire endosser à quelque malheureux noble, pour la plus grande gloire de la blouse ou des sabots.

Jugé à ce point de vue, l'art dramatique dépasse les limites dans lesquelles il devrait se renfermer, sans perdre de vue que sa mission doit toujours être moralisante ; qu'il doit écarter soigneusement des tableaux hideux et dégoûtants, pour ne pas accoutumer le peuple à se familiariser avec le crime. La fibre du peuple, sous ce rapport, ne doit pas être émoussée ; il faut, au contraire, lui conserver sa sensibilité honnête, et maintenir en lui l'instinct du juste et du probe. Je pense que ces considérations ne sont pas un hors-d'œuvre, quand il s'agit de parler du théâtre et de l'art. Les méditations les plus sérieuses ne sont pas de trop, lorsqu'il s'agit de l'action, de l'influence civilisa-

trice sur les masses. — Maintenant abordons les auteurs.

Si l'on voulait juger du mérite d'un auteur par le nombre des pièces qu'il a composées et par celui des représentations qu'elles ont eues, on trouverait que M. Dennery est l'aigle de la France dramatique. Rien que son drame *A la grâce de Dieu*, qui a été représenté plus de deux cent cinquante fois, devrait lui donner cette place. Mais en fait de littérature on ne compte pas, on pèse. Je laisse à la postérité de classer les prétendants selon leur mérite.

Casimir Delavigne, dont j'ai parlé plus haut, n'était pas seulement un poëte lyrique; je crois par lui-même que cette poésie n'était regardée que comme une chose accessoire, et qu'il tenait, avant tout, à sa couronne d'auteur dramatique. Les difficultés qu'il a d'abord rencontrées dans sa carrière nous ont valu une excellente comédie du genre lyrique: *les Comédiens*. Jamais peut-être Delavigne n'a montré tant de verve, de piquant, que dans cette œuvre charmante, son chef-d'œuvre comique. Je dis *chef-d'œuvre*, et je désire que ma pensée soit bien comprise; je ne veux pas dire par cela que cette comédie soit hors ligne, soit sans reproche. Non; mais je maintiens que la vivacité, la chaleur de la jeunesse y sont pleinement répandues; et

quoique l'à-propos en ait depuis longtemps disparu, c'est peut-être la seule comédie vraie que nous ayons de lui. — *L'École des Vieillards* est une œuvre à part : elle emprunte son plus grand intérêt du drame plutôt que de la comédie. La composition en est sage, le vers en est élégant; mais toutes ces qualités qu'on lui reconnaît ne peuvent la sauver d'une certaine froideur inhérente au sujet. Delavigne réussit mieux dans le drame et la tragédie. *Louis XI* contient des passages d'une grande beauté; la création de Tyrrel, dans *les Enfants d'Édouard*, dénote une haute capacité philosophique et une connaissance réelle du cœur humain.

Depuis que Chateaubriand a salué Victor Hugo du nom d'*enfant sublime*, la France en accepta l'augure, et l'homme justifia les espérances de son jeune âge.

En examinant les productions littéraires de Victor Hugo, il ne faut pas perdre de vue sa tendance, son parti pris de sortir à toute force de l'ornière tracée par l'antiquité et par les talents de l'empire. Il se posa novateur hardi, destructeur impitoyable des conventions scolastiques; et, secondé vigoureusement par cette jeunesse contemporaine qui a tous les instincts de l'indépendance, il réussit à

transformer l'art théâtral, à lui ouvrir une route nouvelle, et à agrandir son domaine.

Le génie de Shakspeare, de Byron, etc., n'est pas une affaire de convention; ce n'est pas l'amour-propre anglais qui leur a donné l'immortalité. Non; mais une étude impartiale des ressources de la nature qu'ils ont mise en action, a fait découvrir des richesses inépuisables là où quelques esprits méthodiques et compassés ne voyaient que le débordement du faux goût et d'une imagination malade.

S'il nous faut choisir parmi les productions de Victor Hugo une œuvre qui le classe à part, et qui lui donne la renommée, nous serons fort embarrassés. Toutes ses compositions sont marquées au coin d'une originalité qui ne se rencontre chez aucun de ses contemporains; et je crois qu'il faut les accepter toutes, pour convenir que la couronne poétique qui ceint son front est justement méritée. Pour mon compte personnel, laissant à part *Hernani* comme œuvre unique dans son genre, je pencherais volontiers pour *Marion de Lorme*. Faire sortir d'une donnée semblable une création aussi noble, aussi pure; donner à tous les caractères ce cachet vigoureux qui les fait reconnaître entre tous, c'est faire preuve d'une puissante organisation, d'une conception hors ligne. Et comme

si tous les genres de littérature devaient lui être familiers, Victor Hugo est en outre auteur d'un *Voyage sur les bords du Rhin,* où, après avoir retracé fidèlement toutes les beautés de la nature et de l'art du moyen âge, après avoir raconté toutes les curieuses traditions de ces contrées, il se résume dans un magnifique épilogue sur les destinées futures des peuples qui habitent les pays parcourus par ce fleuve grandiose, et apprécie politiquement le rôle de la France à leur égard.

Je me suis expliqué ailleurs un peu sévèrement à l'égard de M. Victor Hugo, et je suis heureux de pouvoir lui rendre ici pleine et entière justice dans tout ce qu'il a fait de réellement beau, de réellement grand. Aussi, avant de clore ces lignes qui le concernent, je mentionnerai encore deux de ses ouvrages, *Lucrèce Borgia* et *le Roi s'amuse.* De son propre aveu, il désirait représenter, dans ces deux conceptions, les deux sentiments les plus difficiles à définir que la nature ait placés dans le cœur humain : l'amour maternel et l'amour paternel.

Tous ceux qui refusent à la femme toute capacité morale et politique ne peuvent pourtant pas se résoudre à nier en elle ce sentiment inné, le plus noble, le plus puissant, l'amour maternel. Vertueuse ou criminelle, ce sentiment la grandit ou

l'absout; et quand tous les vices, tous les crimes auraient souillé sa vie, cette corde sensible qui vibre au fond de son cœur lui donnera encore quelques droits à la commisération. Avec moins de force, mais également persistant, ce même sentiment se retrouve dans l'homme. C'est là que l'ambitieux se réfugie, que le méchant se dépouille de son fiel; sa prunelle s'allume d'un feu pur, son cœur bat plus vite quand, penché sur le berceau de son enfant, il peut aspirer son souffle innocent, et quand, plus tard, il pourra veiller sur ses destinées. Chose étrange! A ce sentiment même, qui ennoblit et grandit, se mêle toujours quelque chose de petit, tant notre nature est imparfaite; et l'on voit, presque sans exception, le père tendrement chérir sa fille, et la mère son fils. On dirait que l'on pressent un antagonisme futur dans ces deux êtres si faibles encore, et que la mère retrouvera en sa fille une rivale de sa beauté, et le père trouvera dans son fils un égal ou un supérieur en capacité. Quoi qu'il en soit, Victor Hugo a saisi merveilleusement ces deux nuances, et a su en tirer un admirable parti pour la scène. La décision d'un ministre arrêta les représentations du *Roi s'amuse*, par respect sans doute pour les rois; mais la lecture a rendu autant qu'il est possible, à tout le monde, cette magnifique trilogie de l'amante, de la mère

et du père : *Marion de Lorme*, *Lucrèce Borgia*, *le Roi s'amuse*.

Dans tous les efforts qu'il a tentés pour régénérer l'art dramatique pendant ces vingt dernières années, Victor Hugo avait un puissant auxiliaire dans Alexandre Dumas. Moins poétiquement organisé que son illustre rival, ce dernier, avant de devenir l'entrepreneur général de tous les rez-de-chaussée des journaux, avait pourtant assez de talent pour tenir la balance presque égale, et se maintenait sur un pied très-respectable sur la scène. Depuis *Henri III* jusqu'à *Catherine Howard*, ce fut une suite continuelle de succès; et quoiqu'il ne fanatisât pas autant son public que Victor Hugo, quoique ses créations ne fissent pas époque dans l'histoire de l'art, on ne peut pourtant disconvenir que son drame d'*Antony* ne soit une conception vraiment remarquable. La morale philosophique du sujet est très-relâchée. Antony, regardé comme type, est devenu l'expression significative de cette intéressante classe d'hommes dont les parents ont oublié de faire inscrire leurs noms sur les registres de l'état civil.

Après avoir épuisé son répertoire du drame moderne, Alexandre Dumas a voulu tenter l'essai difficile d'une tragédie dans le genre classique; et comme il est convenu partout que l'auteur compte

jusqu'à trois mille amis et compagnons, il était plus que sûr d'avance que son œuvre irait *alle stelle*, selon l'expression italienne. Il prit même, dit-on, soin de l'éterniser par l'art plastique, en faisant frapper une médaille en commémoration de cet immense événement. Enfin le jour de la rampe vint pour cette œuvre tant prônée, tant vantée, et il arriva ce qu'il arrive pour la plupart de ces œuvres annoncées à son de trompe : *Caligula* tomba presque, se traîna quelques représentations, et mourut de sa belle mort, porté en terre au milieu des sifflets et des rires du public ingrat. Il y avait pourtant de l'invention dans cette pièce; et, grâce à un encrier qui a été, dit-on, jeté à la tête du directeur par l'auteur, on y a déployé une magnificence digne de cette Rome éternelle, de cette capitale immortelle d'un peuple-roi, qui éveillera toujours d'ineffaçables souvenirs dans le monde. Mais, hélas! trois fois hélas! la fable a raison :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Et que dire alors quand ils sont au nombre de trois mille?

Plus tard, Alexandre Dumas a pris d'éclatantes revanches sur cette même scène témoin de sa disgrâce. De charmantes comédies, spirituellement

dialoguées, tiendront dans les souvenirs du théâtre français une place honorable. Cet auteur aurait besoin de se retremper dans le silence, de se défaire de cette funeste facilité qu'il possède, et dont il tire vanité ; il devrait méditer l'art difficile de composer pour le théâtre ; et alors de ces éminentes qualités que la nature lui a données, employées consciencieusement, pourrait sortir une grande œuvre, éternelle gloire de son auteur ; car je suis convaincu qu'Alexandre Dumas possède en lui tout ce qu'il faut pour l'accomplir.

Le nom de Scribe est tellement populaire, ses productions sont tellement connues, qu'il semble plus que superflu de nous occuper de lui ; mais dans ce siècle où tous nous devons être les fils de nos œuvres, c'est un exemple heureux à mettre sous les yeux du monde. — Dans tous les pays de l'univers où l'idiome français pénètre, partout où il se trouve un théâtre et un homme capable de traduire, les comédies, les opéras et les vaudevilles de Scribe sont connus. Une forme gracieuse, un style élégant, quoique parfois négligé, et sur lequel un puriste trouverait très-souvent à redire ; un enchaînement de scènes habile ; une connaissance parfaite des ressources du métier, et, de plus, une invention très-heureuse, font de cet auteur les délices du bon goût. Son

répertoire est inépuisable ; mais ici, comme pour Alexandre Dumas, la même question se présente : Quel est le chef-d'œuvre d'avenir dans cette immense nomenclature des produits de sa plume ? Quelle est la pièce qui doive devenir immortelle comme *Tartufe* ou *le Misanthrope*, et faire passer aux générations futures le nom de son auteur ? — Je crains fort que cette pièce ne soit encore à écrire. La comédie de caractère, tentée plus d'une fois, a rarement réussi depuis Molière ; la comédie de mœurs passe assez vite, et ni *Bertrand et Raton*, ni *le Mariage d'argent*, ni *Une Chaîne*, ne vivront guère longtemps dans la postérité, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite, quoique leur constitution soit plus robuste que celle de tant de leurs sœurs aînées ou cadettes. Mais attendons ! M. Scribe est homme d'un immense esprit ; il doit savoir que le monde a droit d'espérer de lui autre chose que ces brillantes fusées, ces feux follets éclatants, pleins de saillie, de bon goût, de finesse, d'adresse. — Satisfait sous le rapport de la fortune, M. Scribe doit élever lentement le monument d'une gloire durable.

MM. Dumanoir et Bayard se rapprochent beaucoup, par leur genre, du talent de M. Scribe.

M. Émile Augier a de l'instinct comique. Sa charmante ébauche de l'antique, *la Ciguë*, est

écrite avec une verve admirable : on sent que la vie coule sous ses phrases railleuses. Ou je me trompe fort, ou l'avenir lui appartient.

Si nous reportons nos souvenirs vers la fin du dernier siècle, nous y apercevrons un talent brillant, original; un homme remuant, spirituel, caustique, Beaumarchais enfin, qui, avec son *Mariage de Figaro*, bouleversa la société et le théâtre. On va même plus loin à son égard : on prétend que cette extravagance, modèle unique d'un genre singulier, produisit la révolution française, la première, la grande! Hélas! il ne faut pas connaître l'histoire, il faut avoir une singulière aberration d'esprit pour soutenir une thèse semblable. Les voies providentielles sont tracées pour la marche des nations et de l'univers. Ne nous dressons donc pas sur les misérables échasses de notre vanité impuissante ; subissons les arrêts éternels, et réduisons nos puériles prétentions à leur juste valeur. Sans nul doute la pièce de Beaumarchais a donné un méprisant coup de pied à cette société corrompue des cours ; mais de ce trait de satire à l'influence révolutionnaire, il y a loin.

De nos jours, un homme de mérite, étudiant les auteurs antérieurs, s'aperçut que cette riche mine à peine découverte par Beaumarchais restait abandonnée ; et voyant de quelle puissance elle

pouvait être entre les mains d'un homme habile, il s'institua l'héritier de son devancier, et se mit à l'œuvre. Cet homme est M. Rosier; sa comédie est la comédie de Beaumarchais. Mais s'il a plus d'élégance, plus de sagesse que son modèle, la verve, la puissance lui manquent. Il suit de loin cette exubérante originalité qui restera encore longtemps sans rivale, et peut-être n'en aura jamais.

A présent faut-il donner tête baissée dans cette avalanche d'auteurs qui naissent et qui vivent

. . . . . ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin;

et nous essouffler à la recherche d'une originalité, d'une idée, d'une excentricité? Mais que pourraient gagner à ce travail l'étude et le goût? Rien. Laissons donc de côté et ces vaudevilles de MM. Duvert et Lauzanne, éternelle récréation d'Arnal, et ces drames ténébreux à trappes, à accidents imprévus; ces drames où les aveugles voient, les muets parlent, les morts reviennent; ces drames qui vous traînent haletants par des sentiers mystérieux jusqu'à la dernière scène du cinquième acte et du dix-huitième tableau, nombreux enfants de M. Bouchardy et de ses imitateurs. Repoussons-les bien vite, pour nous sauver d'une effroyable migraine; car la langue dans laquelle ils sont

écrits, l'esprit dans lequel ils sont conçus, tout cela nous est tout à fait étranger; mais, en revenant sur nos pas, parlons un peu de la tragédie classique. Rassurez-vous pourtant; je ne veux pas vous donner un traité *ex professo*, que vous avez dû apprendre au collége. Non : seulement je veux poser la question, Si le retour à ces compositions est encore possible, et si nous serons condamnés à voir renaître, de ces cendres refroidies, ces alexandrins mesurés et glacials, adaptés à une chose mourante, sinon morte absolument?

A l'apparition des premières pièces écrites dans le goût romantique, un canon d'alarme fut tiré par l'ancienne école; et les vénérables amateurs des antiques us et coutumes jetèrent feu et flamme contre les téméraires qui osaient porter leurs mains sacriléges sur l'édifice croulant de toutes parts. Certes, même dans le cas où ces rudes adversaires pleins de verve, d'idées et de jeunesse, n'auraient pas fait d'aussi profondes blessures à la tragédie classique avec leur poignard à *bonne lame de Tolède*, elle serait morte d'elle-même. Tous les anciens athlètes étaient déjà couchés à terre; Corneille, Racine, Voltaire seuls survivaient : mais l'orage grondait de tous côtés, l'ennui planait sur tous les chefs-d'œuvre, et les successeurs de Talma galvanisaient en vain ce cadavre antique. La venue

de mademoiselle Rachel, son immense talent, redonna un peu d'espoir à l'enthousiaste cohorte des Grecs et des Romains; mais la célèbre tragédienne, par un refus opiniâtre d'accepter un rôle dans une tragédie, semblait confirmer l'avis de tout le monde, que ce genre d'un autre temps ne se relèverait jamais.

Tout à coup une rumeur vague se répand dans Paris. On parle d'un chef-d'œuvre arrivé de province, dont l'auteur est encore inconnu dans la république des lettres, mais qui, comme le Cid, porte ses premiers coups d'une main assurée. A la face épanouie de tous les idolâtres des trois unités, aux nombreux signes d'admiration échappés aux fervents, il fallait bien s'apercevoir qu'il se passait quelque chose d'insolite et d'inaccoutumé sur l'horizon théâtral. Effectivement, la tragédie qui devait rendre la vie à l'ancien genre s'appelait *Lucrèce;* son auteur était M. Ponsart, jeune avocat de mérite, et le théâtre de l'Odéon devait être le berceau où cette création, que l'on disait d'avance admirable, verrait le jour. Par un hasard inouï peut-être dans les fastes littéraires, cette œuvre tant prônée, adulée, portée aux nues, tint en grande partie les promesses de ses admirateurs. L'ouvrage, sagement composé, élégamment versifié, habilement conduit, simple dans

ses effets scéniques, supérieurement interprété par madame Dorval et par Bocage, eut le rare mérite d'éveiller un puissant intérêt et des éloges presque unanimes. L'Académie française ayant un prix décennal à adjuger au meilleur ouvrage dramatique des dix dernières années, l'adjugea à M. Ponsart, bien plus en vue de l'avenir que du présent, tant la joie était grande dans le camp de l'*école du bon sens*, comme le disait *modestement* d'elle-même la vieille école. Eh bien! quoique rien ne manquât à l'ovation du jeune auteur, le triomphe de la tragédie fut de courte durée. *Agnès de Méranie* renversa le piédestal élevé par Lucrèce ;— *Judith* de madame de Girardin, *Virginie*, et tant d'autres essais, même avec le concours de mademoiselle Rachel, apprirent encore une fois à la coterie obstinée, qu'elle aura beau galvaniser les froides cendres classiques, elle ne leur rendra jamais la vie. Il faut donc chercher des voies nouvelles, il faut abandonner ces sentiers battus, où les beautés de convention et de style s'endorment d'un sommeil léthargique, et pousser ses investigations dans la mine inépuisable du romantisme, qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Toujours, à côté du théâtre et de ses œuvres, nous voyons s'élever des appréciateurs de ses créations que le public consomme avec une effrayante insou-

ciance ; des dispensateurs d'éloges ou de blâme, vulgairement appelés critiques. Chaque journal quotidien se croit obligé de consacrer, un jour par semaine, plus ou moins de colonnes, pour laisser à quelque Aristarque de son choix faire de la camaraderie, ou exhaler sa bile contre un auteur ou un directeur. Ce métier (car de nos jours, hélas ! ce n'est, pour la plupart, qu'un métier) a certains priviléges, et ne laisse pas d'être fort désirable. A part le plaisir de se poser en juge souverain d'une pièce, de prononcer en dernier ressort sur le goût public, et de se faire craindre des pauvres artistes, il y a encore l'avantage d'avoir sa stalle marquée à chaque première représentation ; d'avoir accès soit dans les coulisses, soit au foyer des artistes, et de voir de près ces sirènes enchanteresses qui, sous une couche de blanc et de vermillon, cachent quelquefois une beauté plus que douteuse, mais dont on raffole, par cela seul qu'elles sont actrices.

Ici, comme partout ailleurs, on pourrait dire qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus ; car il ne suffit pas de se dire, Je rendrai compte d'une pièce et ferai une critique du jeu des artistes, pour réussir, et mériter le nom de véritable critique. Des études sérieuses, un goût éprouvé, un jugement sûr, impartial, et mille autres qualités, sont

nécessaires pour avoir le droit de tenir la férule théâtrale. Il faut encore avoir infiniment d'esprit pour faire accepter une juste sévérité ; il faut un style brillant pour amuser en instruisant ; il faut... Mais que ne faut-il pas ? — Si nous nous occupons ici des critiques, c'est que nous sommes persuadé que sur eux repose le progrès de la littérature ; que ce sont eux qui dirigent les auteurs dans les voies justes du perfectionnement ; qui stimulent la paresse, châtient la négligence, rabaissent l'amour-propre et l'orgueil, et sont de véritables censeurs des idées émises au grand jour de la publicité. MM. Villemain, dont le Cours de littérature est un chef-d'œuvre de style et de goût ; Saint-Marc Girardin, dont les élégants écrits et les savantes leçons sont admirés de tout le monde ; Philarète Chasles, avec son érudition profonde, sont des critiques par excellence. On trouve rarement autant d'aperçus justes, de remarques judicieuses, de préceptes sains, que dans les appréciations de ces messieurs ; aussi leur parole a-t-elle une autorité incontestable ; aussi sont-ils universellement reconnus passés maîtres dans l'art de juger. Leurs critiques ne passeront pas comme cette multitude d'opinions que chaque semaine voit naître et chaque lendemain s'évanouir, et que nous rencontrons dans les journaux de toutes les couleurs et

de toutes les dimensions : celles-là, nous les classons à part; elles édifient pour l'avenir, et n'ont rien de commun avec la critique courante hebdomadaire.

Rien de plus rare aussi que de trouver dans cette pauvre critique hebdomadaire, qu'il ne faut pas trop mépriser non plus, un homme de talent. Beaucoup d'hommes très-recommandables comme écrivains et auteurs n'ont jamais pu réussir dans ce genre, qui semble si facile aux esprits vulgaires. Le plus grand désir de cet excellent Frédéric Soulié était d'avoir un feuilleton en titre, pour juger les compositions dramatiques. Quant à celui-là, on ne pourra pas dire que la capacité lui manquait. Eh bien ! il n'a jamais pu mener à bonne fin une critique de bon aloi. Il y renonça de lui-même, après plusieurs tentatives peu heureuses dans le *Courrier français* et dans les *Débats*, où il remplaçait momentanément Jules Janin.

Puisque ce nom se trouve sous ma plume, je me hâte de dire que c'est le plus redoutable seigneur par le talent, et le seul à qui le nom de *critique* soit resté d'un commun accord.

Quelle verve étincelante, quelle malice, quel goût, quelles vastes connaissances du théâtre ancien et moderne ! Jules Janin connaît ses classiques sur le bout des doigts; il possède dans sa tête un

répertoire immense des pièces représentées sur tous les théâtres de Paris. Quand il est dans sa loge de critique à la première ou à la seconde représentation, il pourrait indiquer tous les emprunts faits par les auteurs aux ouvrages joués depuis vingt ans, et il userait dix chapeaux, s'il voulait avoir la politesse de faire des salutations à chaque trait de sa connaissance. Depuis Geoffroy, on n'a pas vu un critique plus habile, plus capricieux, plus fantasque, plus élégant, plus vigoureux, plus railleur, plus sensé, plus solide, plus humoriste, plus camarade, plus passionné. Il est malheureux seulement que la passion l'égare quelquefois, et le pousse à être injuste. Par boutade, par paradoxe, il se met à battre en brèche la réputation, le talent le plus incontestable, et, qui plus est, celui qu'il a lui-même découvert, appris à apprécier et à applaudir. — Ces inégalités dans le caractère n'ôtent rien à son vrai mérite. Jules Janin est un écrivain très-élégant, soit dans ses romans, soit dans ses critiques; mais la trop grande facilité qu'il possède nuit quelquefois à sa pensée; le manque de méthode que l'on aperçoit dans ses productions sera toujours regrettable, quoiqu'il rachète ce défaut par une incontestable originalité.

Rolle suit de près Jules Janin. Sous beaucoup de rapports il lui est supérieur, mais il n'a pas con-

quis sur les masses cet ascendant que son confrère possède depuis longtemps. Les remarques de Rolle sont plus philosophiques, plus profondes; mais la vivacité lui manque. Il est souvent piquant, mordant, ingénieux; mais la verve si désirable dans ce genre d'écrits lui fait presque toujours défaut.

Théophile Gautier, avec sa manière ébouriffante d'écrire, avec son indépendance d'opinion et d'expression, est le premier qui se soit mis à se railler de ce fétichisme qui pliait tous les genoux devant les autels de Racine et de Voltaire. Laissant à Corneille ses magnifiques hardiesses et ses conceptions grandioses, il dit et il répète que tous ces pères de l'ancienne école doivent faire place aux fils; qu'ils ont été assez encensés, et que le temps est venu de sortir de ces ornières du passé pour essayer du nouveau. Théophile Gautier a autant de verve, plus peut-être que Jules Janin; et son jargon est si drôle, que peu à peu il finira par gâter la langue, en la peuplant des néologismes les plus étonnants et les plus baroques.

M. Hippolyte Lucas est le critique le plus anodin que je connaisse. Sa prose cotonneuse se traîne péniblement dans les différents détours qu'il fait pour ne pas heurter de front quelque susceptibilité ombrageuse, pour ne pas blesser quelque amour-

propre. Son blâme est si timide, son éloge si pâle, sa critique si craintive, que l'on ne sait jamais au juste quelle opinion il faut se faire de l'ouvrage dont il rend compte. Plus d'une fois je me suis demandé : A quoi tient cette timidité ? est-ce à l'impuissance ou à l'ignorance ? Non ; car on sent à travers ces éternelles réticences un homme assez habile, ayant beaucoup lu et étudié. Les mauvaises langues disent que c'est pure précaution ; que M. H. Lucas, écrivant lui-même pour le théâtre, taillant, rognant, traduisant Sophocle, Euripide, Aristophane, Calderon, Lopez de Vega, a besoin de cette indulgence que l'on rencontre dans son feuilleton. Mais alors, s'il en est ainsi, qui est-ce qui force M. H. Lucas de s'imposer la tâche hasardeuse de juger les autres ?

Le National possède un critique que l'on nomme Albert Aubert. Il est rare d'avoir plus de morgue, moins justifiée par un véritable talent : son style est lourd, ses périodes mal taillées, l'enchaînement y manque, et sa philosophie est d'une singulière nature. Il nous fait assister à la critique d'un tableau soustrait à nos regards. Il oublie que les pièces ainsi que les écrivains ont un juge commun ; que ce juge s'appelle le public ; que pour bien juger une affaire il faut en avoir entendu un exposé lucide d'abord, et ensuite l'indication des défauts.

Il commence par dire que la pièce est bonne ou mauvaise, et cela doit suffire au public; il faut le croire sur parole.

Oh ! que l'on aime mieux ce charmant écrivain qui se cache sous le pseudonyme d'Old-Nick, et que l'on nomme Forgues! Voilà de la bonne, de la solide, de l'excellente critique! Sa morale est pure, honnête. Il y a du cœur sous ces paroles qui vont droit au but; on se sent à son aise avec lui, et quand on est à la fin de son article, on se dit avec regret : Quel dommage qu'il n'y en ait plus!

On en dirait autant d'Eugène Guinot, ce spirituel *Pierre Durand*, qui écrit des *Revues de Paris* incomparables. Quoique, à vrai dire, il ne fasse pas précisément de critique, il s'en trouve tant et de si bonne dans ses charmants articles, qu'on peut hardiment le classer parmi les meilleurs. Quel fin observateur des mœurs de son époque! quel excellent juge en matière de goût, de convenances, d'usages! Son esprit est léger, gracieux, de bon aloi; il raille agréablement, il conte avec grâce, et ses remarques piquantes sont toujours marquées au coin de la bonne société et du plus parfait savoir-vivre. C'est par lui que je fermerai cette galerie des critiques modernes, et par une opinion franchement énoncée. Dans toutes les productions qui passent sous nos yeux chaque lundi, nous

voyons presque invariablement que le feu sacré manque, que peu de critiques prennent au sérieux la tâche qu'ils se sont imposée, et que l'esprit de coterie domine en souverain partout. On sait de source certaine que plus d'une fois l'éloge ou le blâme se distribue par camaraderie, par boutades, par mauvaises passions, et que le talent consciencieux reste négligé de tous, s'il ne fait pas partie d'une certaine agglomération d'hommes qui se poussent les uns les autres.

Plus d'une fois un critique, blessé dans son amour-propre par un auteur ou par un artiste, a eu recours à ses confrères pour châtier l'indépendance de celui qui a osé résister à d'exorbitantes prétentions; il leur donne le mot d'ordre pour l'attaque générale, et pour perdre une réputation littéraire ou artistique des plus méritées. Il est triste de le dire, mais c'est un fait constant, qu'il se trouve des hommes assez peu amis de leur conscience et de leur dignité pour se prêter à ce rôle peu honorable, sous bénéfice de réciprocité, le cas échéant. Il en résulte que le talent véritable en souffre, que le progrès s'en ressent aussi, et que l'on étouffe ainsi entre deux portes les plus belles gloires peut-être de son pays.

Avec le progrès de la civilisation, avec les lu-

mières que chaque jour répand sur toutes les branches des connaissances humaines, avec l'esprit philosophique qui pénètre partout, les exigences de l'histoire deviennent de plus en plus impérieuses. Autrefois, un simple récit des événements qui se passaient sous les yeux de l'auteur, ou bien qu'il avait ouï conter par d'autres, mis en ordre chronologique, suffisait pour constituer l'histoire du temps dont il rapportait les fastes. Aujourd'hui il en est autrement; l'historien a une autre mission à remplir. L'histoire doit non-seulement raconter fidèlement les faits, les événements, mais elle doit encore porter son flambeau dans tous les endroits les plus secrets de l'époque, rechercher les causes qui ont produit les effets dont elle rend compte, éclairer toutes les questions obscures, et en tirer un enseignement utile pour l'éducation du monde et pour la direction de ses affaires à venir. La chronique proprement dite disparaît, ou garde son nom modeste de chronique ou de mémoires; l'histoire fait un triage rigoureux d'opinions, les fait passer par le critérium philosophique, et, d'un événement à peine aperçu dans les annales de l'univers, reconstruit toute une époque.

C'est à M. Augustin Thierry que l'on doit cette manière d'écrire l'histoire; et son récit des temps mérovingiens sera toujours un modèle du genre.

De ce point de vue, on comprendra facilement quelle place importante les études historiques devaient prendre de nos jours dans l'éducation actuelle, et de quels développements elles sont susceptibles. Des professeurs habiles, hardis, profonds, se sont jetés dans cette arène; et, abordant tous les sujets, corroborant tous les événements, les pesant, et leur assignant leur importance réelle, ont reculé les bornes de ces investigations devant lesquelles l'esprit humain semble succomber. — Nous n'avons, dans ce chapitre, à juger l'histoire que sous son rapport littéraire; nous devons dire quels sont les auteurs qui, de nos jours, lui ont donné ce vernis élégant qui rend l'étude des faits moins sèche, intéresse les lecteurs, et les attache à poursuivre avec plaisir un ouvrage volumineux, hérissé de plus d'un genre de difficulté :

M. Thierry d'abord, dont la cécité n'entrave pas les recherches, aidé qu'il est par l'admirable dévouement de sa femme; puis

Henri Martin, dont l'histoire de France mérite la haute renommée que l'opinion publique lui décerne;

M. de Norvins, qui, froissé par l'incroyable diatribe de Walter Scott, se sent tout à coup historien, et peint Napoléon selon les inspirations de son cœur. Le coloris vif, le style correct, la cha-

leur d'âme, recommanderont toujours cette histoire, par trop partiale peut-être, mais noblement écrite.

A côté de ces hommes, dont le défaut d'espace ne me permet pas de parler avec quelque largeur, avant eux peut-être, il faut placer MM. Guizot, Thiers et Mignet.

Le premier, qui nous a déjà plus d'une fois occupé dans cet ouvrage, comme orateur et comme homme d'État, doit sa haute renommée à ses travaux historiques. Son style est vigoureux, sa sagacité, sa pénétration sont vives. Les nombreux documents qu'il a publiés pour servir à l'histoire d'Angleterre, son *Règne de Charles Ier*, portent ce cachet austère qui est le signe distinctif de ce grand écrivain. Là, pas de vains ornements de style, pas de digressions oiseuses; il va droit au fait, le prend, l'apprécie, et poursuit sa narration. Mais une certaine sécheresse plane sur ces pages supérieurement écrites. — La *Vie de Washington* est un travail admirable; et l'on dit qu'au milieu de ses nombreuses occupations, M. Guizot s'occupe encore à nous préparer l'*Histoire de Cromwell* et de son protectorat.

M. Thiers est, comme chacun le sait, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*. Quinze éditions successives sont loin d'avoir épuisé la vogue

de cet ouvrage ; car M. Thiers y a versé toute la verve de sa jeunesse, toute son incomparable lucidité, et a donné à son œuvre le plus incontestable attrait. Comme M. Guizot, M. Thiers est un homme d'État, un ministre, un orateur ; plus que lui, il a cette chaleur de cœur que la froide raison dirige toujours, mais ne peut jamais étouffer. Peintre fidèle de l'époque qui a changé la face du monde, juge sévère des excès commis par les sanguinaires démagogues, il donne le tableau le plus complet de tous les événements accomplis, et fait assister à ce mouvement extraordinaire des esprits, où un trône renversé roule dans la poussière, un roi, condamné par ses sujets, tombe frappé par la main du bourreau ; où un génie, un colosse impérial s'élève. — Les éditions subséquentes diffèrent un peu de celles qui les ont précédées ; car M. Thiers, mûri par l'âge, par la pratique des affaires, a dû nécessairement modifier sa manière de voir, et réformer ses jugements sur plus d'un point.

M. Mignet est aussi l'auteur d'un abrégé de l'histoire de la révolution ; mais dans ces pages peu nombreuses, au grand regret de ses lecteurs, il s'élève très-haut. Sa portée philosophique est immense. M. Mignet s'attache plutôt à tirer les conséquences de cette époque, à en saisir l'esprit, qu'à

en raconter les faits. C'est plutôt une *étude* sur l'époque que le tableau de l'époque elle-même; mais que de profondes pensées, que d'enseignements n'y a-t-il pas répandus? C'est un ouvrage philosophique du plus grand mérite.

Voici maintenant venir M. Louis Blanc avec son *Histoire de dix ans*, histoire contemporaine touchant les choses et les hommes, et ne leur pardonnant pas le grand tort de... n'avoir pas pris M. Louis Blanc, de ne lui avoir pas donné de portefeuille ou quelque haut emploi. Après la lecture seule de sa préface, on peut déjà formuler ce jugement; mais la modération calculée domine dans l'ouvrage, la véracité non contestée, le style chaud et coloré font que l'on passe aisément de la sévérité à l'indulgence, et même à une sorte d'intérêt pour l'écrivain courageux « qui entre, dit-il, dans le parti du peuple le lendemain de sa défaite. » — Ce grand mot de *peuple*, dans la bouche de tous les publicistes, est toujours le plus exploité par tous les ambitieux. Dès que l'on s'abrite derrière cette cause, il semble que tout est permis. On peut hasarder les doctrines les plus étranges, mettre en avant les projets les plus extravagants : du moment où l'on déclare que c'est *dans l'intérêt du peuple*, tout est dit! tout est bon; on doit applaudir à tout!

Ce système est bien funeste. Avant de mettre à nu les plaies de l'humanité, avant d'exaspérer ceux qui souffrent, il faut d'abord apporter un remède prompt, efficace, immédiatement appliqué. Les masses ne raisonnent pas, mais elles se passionnent très-promptement, et alors le sang coule.

Cela dit en passant, mentionnons que M. Louis Blanc n'est pas toujours bien informé, surtout quand il s'agit de la politique étrangère : c'est d'ailleurs le défaut général de presque tous les publicistes en France. Les récits qu'il fait de la révolution polonaise de 1830 sont erronés, si toutefois les personnes qui lui ont donné des détails n'étaient pas intéressées à les lui présenter sous un faux jour. — Quoi qu'il en soit, il ne s'est point élevé de réclamations sur son ouvrage. Il n'en est point de même de ses premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution ;* car M. Louis Blanc a aussi voulu fournir son histoire de cette époque, où tous les partis peuvent être à leur aise, en choisissant leur point de départ. Le premier volume est une introduction un peu alambiquée, bien au-dessous des espérances que faisait concevoir de lui l'auteur de *Dix ans*. Au deuxième volume, la passion commence à déborder, et la suite nous dira peut-être comment il faut juger cet écrivain.

On croit que les lauriers de M. Thiers ont em-

pêché le sommeil de son antagoniste juré, et ont suggéré à M. de Lamartine la pensée d'écrire l'*Histoire des Girondins*.—Ce livre n'est pas une histoire, il n'est pas non plus un roman. On a beau le lire et relire, c'est en vain que l'on voudrait saisir la pensée qui y domine. Il est incontestable que la réhabilitation de Robespierre y joue un grand rôle; mais, d'un autre côté, les autres partis y sont ménagés. Tout en avouant que la révolution était sainte et la mort de Louis XVI inévitable, l'auteur consacre plusieurs pages élégiaques à déplorer tout ce qu'il a vanté quelques chapitres plus haut. Il prête à madame Roland des sentiments bas et haineux, et puis après il la glorifie et la déifie. L'Histoire des Girondins restera comme un monument des idées vagues de l'auteur. Malgré tout le brillant du coloris et la beauté du langage, il y a des incorrections impardonnables. Les tableaux sont tracés d'après l'idéal, et non pas d'après nature. Pourtant ce livre a eu un retentissement immense; et ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire, c'est que chaque parti réclame l'auteur comme sien. Les royalistes admirent les récits des souffrances de la famille royale; les exaltés y trouvent la justification du terrorisme; les modérés n'y voient que les tableaux repoussants des massacres de septembre,

tableaux capables de faire reculer devant la république ainsi établie, etc. Bref, cet esprit flottant, ne sachant où planter son drapeau, a trouvé le moyen de contenter tout le monde, rien que par son irrésolution. La sévérité de l'histoire demande autre chose que ces mirages de l'imagination poétique; elle demande à tirer un utile enseignement du passé pour l'avenir. — Ce livre dangereux, véritable *Salmigondis révolutionnaire*, a été admirablement défini par M. de Chateaubriand, qui, rien que sur l'annonce de l'ouvrage et sur le nom de l'auteur, a dit : « *Je parie que M. de Lamartine* « *aura doré la guillotine!* » — Ceux qui ont lu l'ouvrage de l'éminent poëte savent jusqu'à quel point ce jugement est profond et vrai.

Publiciste remarquable, M. Capefigue est auteur de plusieurs ouvrages historiques estimés, entre autres de l'*Histoire de la Restauration.* Le style facile, impartial, autant qu'il est permis de l'espérer d'une personne mêlée dans la plupart des événements qu'elle raconte, les observations finement amenées, et d'autres qualités de narrateur, distinguent l'ouvrage de M. Capefigue. Son *Histoire de l'Europe durant le règne de Louis-Philippe* n'est pas non plus sans mérite; mais il y manque presque toujours l'appréciation philosophique des événements. Les hommes politiques

et les diplomates du dix-neuvième siècle ont trouvé aussi dans M. Capefigue un historien fidèle. Son livre brille par une scrupuleuse et fine observation des hommes, mais on y trouve certaines préférences qui ne sont pas toujours justifiées. Il sera néanmoins lu avec intérêt et consulté avec fruit.

Dans mon premier volume, en m'occupant des journaux de Paris, j'ai parlé de M. Émile de Girardin, l'envisageant sous le rapport purement politique, et indiquant quel champion infatigable on trouve en lui toutes les fois que l'on s'attaque aux vrais principes gouvernementaux. Ici, il me reste à parler de lui comme écrivain philosophe et moraliste. Son ouvrage sur *l'Éducation en France* dénote une capacité rare; et ses idées sur l'application des méthodes suivies en Allemagne et dans d'autres pays étrangers, méritent d'être étudiées et méditées. — Son style est correct, coulant, plein de charme; et quand il se met à examiner son sujet avec sa sagacité ordinaire, on s'étonne qu'un homme pareil ne se trouve pas à la tête du gouvernement de son pays; car sa capacité est incontestable, sa fermeté à opérer le bien brave tous les obstacles. — L'examen de tous les écrits sortis de la plume de M. de Girardin, tels que les *Études politiques*, etc., nous conduirait trop loin, car il a touché plus d'un sujet en l'étudiant sérieu-

sement : je me bornerai seulement à dire qu'ils sont dignes d'être placés à côté de toutes ces œuvres qui ont fait la gloire de la France scientifique, et arraché le nom de leurs auteurs à l'oubli des siècles à venir.

A ce moment de ma tâche, il m'apparaît une figure austère qui, dans ces dernières vingt années, a remué profondément le monde politique et littéraire. Je veux parler de M. de Lamennais. Nul n'ignore que, défenseur ardent du catholicisme, mais voulant le régénérer, il a ensuite abandonné ce champ de ses premiers triomphes, et qu'ayant pensé que l'esprit prêtre ne se plierait jamais aux exigences du siècle, il a secoué la poussière de ses souliers en quittant la ville éternelle, et s'est tourné du côté de la philosophie. Mais quand on renie les croyances de ses jeunes années, de son âge viril, on a beau faire, il reste toujours au fond de l'âme quelque corde ignorée qui vibre, et qui reporte notre esprit vers le passé. Aussi M. de Lamennais, tout en livrant des combats violents aux puissants de la terre, en souffrant des souffrances du peuple, garda le style des Écritures saintes. Sa phrase biblique est courte, noble ; sa manière, prophétique. — Dans ses aphorismes, quelquefois très-obscurs, règne toujours quelque chose de mystique ; on dirait une sibylle

inspirée. *Le Livre du peuple ; — les Paroles d'un croyant ; — les Acharvans*, gardent ce reflet sacerdotal, cachet indélébile de leur auteur. Chaque ouvrage de M. de Lamennais fait époque dans sa vie : jugé à son point de vue littéraire, il a une singulière force, une virilité nerveuse, qui le placent tout à fait à part, et font de lui un être exceptionnel.

Pour terminer, peu de mots encore sur quelques écrivains philosophes qui méritent de prendre place dans la phalange littéraire.

Il est des gens auxquels le mot de philosophie fait peur, par le souvenir de ces difficultés ardues de la scolastique, qui est disparue de l'horizon depuis longtemps. Depuis que Bacon et Descartes ont imprimé une nouvelle impulsion à cette science, et l'ont complétement régénérée ; depuis que les immortels travaux des philosophes du dix-huitième siècle ont reculé les bornes de l'entendement humain, la manière d'écrire la philosophie a changé aussi. Je ne me ferai pas juge des différents systèmes qui ont agité et agitent encore l'école éclectique, dont M. Cousin est le chef : cet exposé des différentes doctrines nous conduirait trop loin ; je vais seulement constater le véritable progrès dans le langage et dans le style philosophique. —

Déjà Laromiguière, dans ses admirables leçons, prouva que la langue usuelle se prête à toutes les exigences de la science; que hérisser les ouvrages de ces termes techniques qui donnent un faux vernis de savoir, est complétement inutile; que cette manière pédantesque manque son but, en rendant l'étude difficile et en rebutant les gens qui n'y sont pas encore versés. — Vint ensuite M. Cousin avec son langage précis et net; — M. Jouffroy, avec ses études spéculatives et ses admirables artères du globe. Son chapitre, *Comment les dogmes finissent*, sera toujours un modèle de clarté; — MM. Damiron, Jules Simon, Frank, Saisset, de Rémusat, en développant les études philosophiques, en leur donnant une application scientifique et morale, ont rendu plus de service à l'humanité par leur langage clair et lucide, que toute l'école métaphysique allemande avec ses rêveries ténébreuses et sa nomenclature interminable. — Le mémoire de M. Javary sur la *Certitude*, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, peut à lui seul faire voir quels admirables résultats peut produire cette saine philosophie qui, même dans les recherches spéculatives, tend toujours à rendre la pratique moins erronée, moins diffuse, moins incertaine.

Si à présent nous jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble de la littérature française, nous verrons

comment cette langue, se débarrassant du vague de la synthèse, devient promptement analytique; comment elle se perfectionne rapidement, et, par sa portée philosophique, tend à se propager partout; comment cette littérature, se perfectionnant sur les modèles de l'antiquité, se dégage peu à peu de l'imitation, jette les fondements de l'originalité, et, par la vivacité de la conception, par la tournure élégante de sa phraséologie, par les idées nobles dont elle se fait l'apôtre, conquiert le droit de cité dans le monde, et réforme les mœurs et les tendances des peuples chez lesquels le flambeau de la raison s'allume avec lenteur. — Ne nous étonnons donc pas que la langue française et sa littérature pénètrent partout; nous avons vu, par le rapide aperçu et l'énumération de ses écrivains, qu'elle mérite d'être bien accueillie. Si, dans ce catalogue que j'ai fait passer sous les yeux du lecteur, quelques noms de grande valeur ne se rencontrent pas, que l'on veuille ne pas perdre de vue que je n'ai voulu parler que des écrivains modernes et des célébrités qui se sont fait jour depuis quinze ans; les autres, ainsi que leurs travaux, appartiennent à une autre époque; l'histoire a déjà dit leurs noms avant nous, ou les dira après.

XVII.

LES ENVIRONS DE PARIS.

Après avoir parcouru Paris dans tous les sens, il nous reste encore à jeter un coup d'œil sur les environs.

Les environs immédiats de Paris, ceux qui touchent, pour ainsi dire, la ville, ne sont pas beaux. Ce sont pour la plupart des plaines avec de légères ondulations du terrain, où l'œil ne rencontre que quelques herbes maigres, quelques arbres rabougris, et de la terre presque chauve de toute végétation. On pourrait les comparer au ménage

d'un prodigue qui, ayant attiré tout à lui pour le dépenser follement, n'a tout autour de lui que la gêne, que la misère.

L'aspect change à quelques lieues plus loin; la nature sourit, le terrain se couvre, les arbres s'élancent, et l'œil se repose sur de magnifiques échappées de vue. Saint-Cloud, — Versailles, — Marly, — Suresne, — Saint-Germain en Laye, — Enghien, — Montmorency, — Ermenonville, — Chantilly, — Morfontaine, — le Raincy, — Montfermeil, — Champlâtreux, et d'autres lieux encore, sont charmants sous tous les rapports; et l'amateur de la belle nature trouvera amplement de quoi satisfaire son goût artistique.

Ce serait un travail immense que d'entreprendre la description des environs de Paris, ouvrage d'ailleurs déjà fait par Dulaure : nous ne parcourrons donc qu'à la course ce qui est digne d'être mentionné. Saint-Cloud d'abord, avec son château royal, son parc et son admirable vue sur Paris, est une résidence des plus charmantes. Relié par le parc avec Sèvres, où se trouve la célèbre fabrique de porcelaines, Saint-Cloud offre toutes les ressources d'une vie de campagne et de ville. Rien d'aussi coquet que ce petit château où Napoléon se plaisait tant, et que le roi régnant aime à embellir. Des tableaux de maîtres, des bronzes,

des tapisseries des Gobelins, étalent leur luxe partout; et la galerie d'Apollon est un des plus beaux bijoux en ce genre que l'on puisse voir.

C'est à Colbert et à Louis XIV que l'on doit l'établissement de la fabrique de Sèvres. Le grand roi, jaloux des superbes productions de la Chine, du Japon et de la Saxe, voulut aussi avoir une fabrique à lui, digne de rivaliser avec ces prodiges de l'art céramique. Bientôt les porcelaines de Sèvres rivalisèrent avec les plus renommées, mais seulement sous le rapport artistique. La porcelaine sortie de cette fameuse fabrique n'était qu'une porcelaine *tendre*, le dur kaoit étant encore pour la chimie un secret impénétrable. Tous les modèles étaient réservés, et le sont encore; de manière que l'on sait le nombre de ces productions, et les connaisseurs ne se trompent jamais quand il faut établir la filiation du vieux Sèvres. — Aujourd'hui, la peinture sur porcelaine à Sèvres a presque atteint la perfection; et l'on a là des assiettes dont le prix dépasse six mille francs, et qui sont des chefs-d'œuvre beaucoup au-dessus de leur valeur commerciale.

Marly, avec son aqueduc qui alimente les bassins et les immenses jets d'eau de Versailles; — Saint-Germain, avec sa belle forêt, où ont lieu, chaque été, les charmantes *Fêtes des Loges*, et son

château en ruine; — Montmorency, cette Suisse en miniature, avec son lac d'Enghien; — Ermenonville et son île, où, au milieu des pervenches, reposaient les restes de Jean-Jacques Rousseau; Chantilly, et ses magnifiques palais pour les chevaux, que l'on s'obstine à nommer écuries; — Morfontaine, et ses sites enchanteurs; — Champlâtreux, propriété du comte Molé, où, par une faveur spéciale, il a reçu le roi Louis-Philippe; — le Raincy, véritable résidence royale, avec ses parcs et ses chasses; la vallée de Bièvre et la fameuse Croix-de-Berny, célèbres dans les exploits du *steeple-chasse;* — Montfermeil, que Paul de Kock a chanté en écrivant sa *Laitière*, méritent d'être visités, appréciés, admirés, étudiés.

Voici Versailles, la ville historique. — Son fastueux château et son parc sont une fantaisie coûteuse de Louis XIV. C'est là que ce somptueux monarque jeta un défi orgueilleux à la nature elle-même; nature ingrate, sans charme, sans attraits, et où il fallait tout construire, tout créer, bâtiments, eaux et arbres. Mais il dit : « *Je le veux!* » Et Versailles s'éleva. — Un ancien rendez-vous de chasse de Louis XIII, avec son pavillon en briques, devint le plus grandiose palais des temps modernes, où les courtisans se courbaient sous le regard du souverain, et s'aplatissaient devant ses

royales maîtresses. — Jusqu'à Louis XVI, ce château fut la demeure des rois de France; puis la grande révolution passa sur le trône et sur le palais; et tous les deux, par leurs ruines, attestèrent l'esprit destructif de l'anarchie! — Napoléon ne pensa pas à relever Versailles; Louis XVIII, ainsi que Charles X, ne se crurent pas assez riches pour le faire. Il était réservé à Louis-Philippe de secouer cette froide poussière, et de rendre la vie aux murs du grand roi. Mais, dans sa sagacité, il comprit que relever Versailles pour sa satisfaction personnelle, pour une vanité dynastique, n'était digne ni de lui ni de son époque. Il jeta un coup d'œil sur l'histoire de France, et conçut la pensée de transformer ce palais en Panthéon artistique, où les plus grands talents viendraient retracer les fastes glorieux de son pays, et laisser à la postérité les pages vivifiées des plus grandes actions. Cet immense édifice devint donc un *Musée national;* ses murs se tapissèrent de peintures, ses galeries de sculptures; et, parmi ces dernières, on s'incline avec admiration devant la chaste conception de Jeanne d'Arc, exécutée en marbre par la princesse Marie, fille du roi.

Les courtisans de l'*OEil-de-Bœuf* ont disparu; dans la grande galerie, les fronts ne se courbent plus sous le regard royal, mais l'âme émue y

trouve de plus nobles inspirations, car partout l'œil rencontre des faits d'armes admirables, des actions d'éclat, des portraits d'hommes dont la France s'honore. — Là, se lit en peinture toute l'histoire nationale, et l'orgueil monte au cœur de ses enfants en voyant ce que les pères ont accompli. Là, l'étranger est forcé d'admirer cette masse de gloire et de puissance, et il en sort presque attristé et jaloux pour son propre pays.

Il serait téméraire de vouloir dénombrer tous ces tableaux. Quelques-uns d'entre eux ne sont pas sans reproche sous le rapport artistique comme conception et comme exécution; mais tous retracent des phases historiques et glorieuses, et la critique s'arrête désarmée devant le fait d'armes retracé.

Le musée de Versailles restera comme un monument impérissable pour l'avenir; et, dans le règne du roi Louis-Philippe, ce sera la plus belle page nationale, que les ennemis les plus acharnés, que le dénigrement le plus injuste n'effaceront jamais de l'histoire de ce règne, personnification vivante de la paix au dehors, de l'ordre et de la tranquillité au dedans.

XVIII.

L'ÉTRANGER A PARIS.

(PHYSIOLOGIE.)

On appelle à Paris ÉTRANGER tout être bimane, bipède, de l'un ou de l'autre sexe, né hors du territoire français; se servant, pour exprimer ses pensées, s'il en a, d'un idiome quelconque, voire même bas-breton ou alsacien.

Il y a plusieurs variétés de cette espèce : l'étranger *arrogant,* l'étranger *rampant*, l'étranger *admirant,* l'étranger *candide,* l'étranger *envahissant,* l'étranger *dissimulant,* l'étranger *dénigrant*, etc. Mais, avant de les décrire, revenons au type général.

A des regards peu exercés, l'étranger peut se présenter sous des formes qui le feraient assimiler aux naturels; mais pour un véritable observateur cette confusion n'arrive jamais; et si l'on devine un provincial à dix pas de distance, on évente un étranger à deux cents.

C'est d'abord un habit excentrique d'une coupe antidiluvienne, dont les basques sont si longues, qu'on pourrait les prendre pour une machine à enlever les boues; ou si économiquement taillées, qu'elles ont toutes les peines du monde à couvrir cette partie du corps qui joue un rôle capital dans le vote par assis et levé.

Puis un chapeau indescriptible posé en équilibre sur le haut du crâne, ou tellement enfoncé sur les yeux, que son propriétaire est forcé de rejeter la tête en arrière pour apercevoir une mouche au bout du nez de son interlocuteur, plus grand que lui de deux centimètres; ou enfin muni de bords démesurés qui lui donnent l'air d'un parapluie inamovible.

C'est un pantalon dont le patron se perd dans la nuit du Consulat ou de la Restauration, et qui transforme ses jambes et ses cuisses en flûtes, en grimpant hardiment, comme la vigne, le long de tibias plus ou moins décharnés, ou faisant des

mêmes parties deux ballons remplis à demi de gaz.

On peut dire que les différences sont en tout et partout : elles sont dans la pose, dans la démarche, dans le regard, comme dans chacun des éléments de la toilette ; dans les détails comme dans l'ensemble.

La femelle de l'espèce dont il s'agit se distingue par un voile vert qui couvre un chapeau dont le nom n'existe pas dans le vocabulaire de la mode, et cache une figure plus ou moins longue, ornée de dents pareilles, de taches de rousseur, de cheveux en spirale ou en chien caniche; par des mains plus ou moins rouges, par des bras plus ou moins secs, par l'absence de hanches, et par un pied plat, large, infiniment trop prolongé. Le spencer ou la robe d'une blancheur suspecte est de rigueur. Il existe une variété dans laquelle la femelle va presque toujours seule, armée d'une chaîne d'or forte à attacher un ours; à sa ceinture pend une montre garnie de breloques, une lorgnette, un flacon à sels, et une infinité d'autres ustensiles dont l'usage m'est complétement inconnu. Un sac de taffetas, nommé *ridicule*, se ballotte à son bras; il est gonflé comme un parvenu, et lourd comme les fleurs jetées sur la tombe d'un mathématicien.

Que le lecteur ne s'effraye pourtant pas à l'aspect de ce portrait. Il sait aussi bien que moi que, parmi ces pompeux oiseaux de passage que chaque année amène à Paris, il y en a de charmants auxquels on désirerait pouvoir couper les ailes, afin de les empêcher de s'envoler loin de nous.

La belle Romaine à la tête de Niobé, et qui pourrait servir de modèle à un statuaire; la sentimentale Anglaise aux cheveux ondoyants, à la peau blanche et satinée; la coquette Espagnole au teint bruni, à l'œil velouté et ardent; la naïve Polonaise aux pommettes rosées, aux manières douces et gracieuses, ne sont-elles pas presque tous les jours l'objet de l'admiration des Parisiens? — Quant aux Allemandes, nous convenons, avec le spirituel écrivain Théodore Mundt, que la Berlinoise attire par sa tournure, par les avantages d'une taille svelte et élancée; la Viennoise sensuelle, par le prisme de son regard, par ses manières élégantes, et par les éléments inflammables dont elle est composée de la tête aux pieds; la fille maniérée de Munich, par sa figure régulière et pensive; l'accorte Souabe, par son naturel amical, prévenant et candide; la petite espiègle de Dresde, par son âme expansive, son sourire facile, son jargon vif et enjoué; la grande Hambourgeoise, par la fraîcheur, par les richesses de la nature et les fermes produits du

good eating; mais l'étrangère dont le type national attire le plus l'attention du connaisseur, c'est la fille de Bohême. La taille de la Pragienne est rarement haute et élancée, mais presque toujours marquée d'une expression poétique de volupté qui dessine en formes ravissantes le cou, les épaules, le sein et la jambe. Une chevelure touffue, châtaine, flotte sur un cou d'albâtre, et fait ressortir la pâleur mélancolique d'une figure ovale remplie d'intérêt; son œil bleu rayonne en jets de flamme, et découvre un miroir où se peignent le courage, la piété et l'amour. Le type rêveur du catholicisme se marie, dans l'œil sombre et touchant de la Pragienne, à une flamme toute sensuelle. C'est un mysticisme purement terrestre qui fait briller ce regard et fascine le regard qu'il rencontre.

Mais pardon de cette digression, qui pourrait nous conduire trop loin. Passons aux variétés, et commençons par l'étranger arrogant. — A tout seigneur tout honneur!

* * *

L'ÉTRANGER ARROGANT est ordinairement placé, dans son pays, au haut de l'échelle sociale.

Or, quelquefois un tel être, ennuyé de sa vie seigneuriale, se disloquant la mâchoire dans son

cher castel à force de bâiller, veut changer d'air et de pays. Il se met en route; et comme pour tout mahométan c'est un devoir de faire une fois dans sa vie le voyage des villes saintes, pour tout étranger il est d'une nécessité absolue de visiter Paris, afin de pouvoir dire à son retour : *J'ai fait mon Paris cette année!* Ce qui veut dire, en français, qu'il a lorgné les danseuses pendant plusieurs représentations à l'Opéra. — Regardez-le : il marche cambré, tout d'une pièce; porte d'énormes favoris fauves rasés sous le menton, une cravache à la main ; il prend le haut du pavé, et jette un regard protecteur sur tout ce qui passe.

Ce personnage daigne rarement faire tomber quelques paroles de sa bouche; il va tout droit, sans s'embarrasser s'il marche sur le pied d'une femme, s'il heurte un vieillard; il va, il bouscule, il amasse des injures sur son passage; mais cela ne l'émeut guère. Il n'y a de grands seigneurs que dans son pays, et il ne peut se croire insulté que par un grand seigneur; — or, il est à l'abri de l'insulte, ne la comprenant pas dans la bouche d'un inférieur ou de celui qu'il prend pour tel. Quelquefois pourtant il tombe mal, et, forcé dans les retranchements de sa morgue par une insulte *frappante*, il est obligé de descendre dans la lice.

Jugez ce que doit être dans ses propres parages l'espèce dont il s'agit ! Transportez-vous par la pensée dans les contrées hyperboréennes, là surtout où règne la barbarie, où le plus grand seigneur ne vous montrera plus qu'un Tartare corrompu par les raffinements de la civilisation. Transplanté dans nos régions, il garde les usages des siennes; fier et grossier, il ne sait pas que l'extrême politesse est le seul genre de hauteur par laquelle les véritables grands seigneurs français cherchent encore à se faire remarquer comme une classe à part. En effet, si vous voulez être plus poli qu'eux, n'ayant ni leur position ni leurs richesses, vous devenez plat et obséquieux; c'est sur quoi ils ont compté pour rétablir la distance que les mœurs publiques ont détruite. C'est une tactique, non-seulement de meilleur goût, mais plus habile que l'insolence, qui ne serait pas supportée; et on subit involontairement cette influence des formes, contre lesquelles on ne peut avantageusement lutter qu'en gardant sa dignité; mais rarement on s'aperçoit du piége, et on s'y laisse prendre.

* * *

L'ÉTRANGER RAMPANT est naturellement le contre-poids de l'espèce qui vient d'être décrite; mais si

le premier révolte, le second est méprisable et dangereux. Il serait difficile de lui assigner le pays d'où il sort principalement; toutes les contrées le produisent. Rien de plus faux que son regard, rien d'aussi mielleux que son langage; — le sourire semble stéréotypé sur sa bouche; son épine dorsale est d'une flexibilité étonnante. Il perche partout, écoute partout, approuve tout. Il n'a que des formules laudatives; il semble en extase en écoutant son interlocuteur; il saisit adroitement la faiblesse de tout individu, et il l'accable de politesses. C'est, dira-t-on, un parasite qui veut se faire inviter à dîner. — Nullement; regardez-le, il est très-bien mis; et, par une exception rare dans son genre, sa toilette est aussi irréprochable qu'elle est de bon goût. Il a les dehors d'un homme riche; il dîne au Café de Paris; on le voit au balcon de l'Opéra, au foyer des artistes; mais il préfère la société des gens en place. Un fonctionnaire, si petit qu'il soit, est sûr d'être caressé, circonvenu par lui. Il pratique surtout les employés de la guerre et des affaires étrangères. Baron, ou tout au moins chevalier, muni de lettres de recommandation, il est admis dans la haute société. Il parle le français avec un accent qui a du charme. Il est aux petits soins avec les douairières, fait au besoin le quatrième du wisth des diplomates, ou le boston de

leurs femmes. — Il sait.... faire parler, ne se fâche jamais, et est de l'avis de tout le monde, avant qu'on ait eu le temps de produire son opinion. Il connaît une infinité d'anecdotes qu'il raconte à merveille, et fait au moins une cinquantaine de visites dans la journée. Le soir, il s'enferme à double tour; il écrit de longues dépêches qu'il porte chez tel ou tel ambassadeur, qui le reçoit avec empressement, quoique avec une répugnance mal déguisée... Eh bien, avez-vous deviné le but de cette humilité, et à quel oiseau vous avez affaire? — Non. — Tant pis, ou tant mieux. Mais si vous le rencontrez sur votre passage, tenez-vous pour averti.

* * *

Celui qui s'arrête à chaque pas, ouvre la bouche toute grande et paraît si content, c'est un ÉTRANGER ADMIRANT, qu'il ne faut pourtant pas confondre avec le *provincial*, si bien décrit par Pierre Durand (Eugène Guinot).

L'étranger admirant a reçu de la nature un grand fonds de bienveillance, très-peu de jugement, et, de ses parents, une modique fortune. Il est curieux, il avale une quantité prodigieuse de romans, de relations de voyages, et,

depuis sa plus tendre enfance, il ne rêve qu'une excursion hors de ses frontières; mais Paris est pour lui un de ces rêves de bonheur qu'il faut réaliser avant de mourir. Paris, — voir Paris, est son désir le plus ardent; il quittera sans regret la vie, pourvu qu'il puisse dire : J'ai été à Paris ! — Et comment faire? — Pourtant il veut être à Paris, et il y sera. A force de privations, de misères gaiement supportées, il a amassé un petit pécule; son budget est fait, mesuré au compas; la distance peut être parcourue. Il monte dans la diligence, il part! — Comme son cœur bat! — Ce n'est donc point une illusion, il est dans la nouvelle Babylone, dans la capitale du monde civilisé, dans... à Paris enfin. Rien ne le désenchante; son œil plonge avec satisfaction dans les rues étroites et fangeuses; il se laisse accrocher avec plaisir par des camions, chariots, omnibus; heurter avec délices par les porteurs d'eau, portefaix, et commis de magasin portant les marchandises à domicile; il reçoit les éclaboussures de tous les cabriolets, les coups de fouet de cochers en goguette. Il admire le bonnet à poil de la garde nationale, la beauté des chevaux de fiacre, l'industrie des chiffonniers, les grâces et la gentillesse des fruitières en plein vent. Il trouve des talents au théâtre Montmartre; il est convaincu qu'on chante juste à

l'Opéra. — Que ne croit-il et que n'admire-t-il pas, l'excellent homme? Il admire la richesse des boutiques à quatre sous; il admire l'impassibilité du bureaucrate, pêcheur de goujons. Mais que dire quand le gaz s'allume, quand les Musées ouvrent leurs portes, quand il entre dans le sanctuaire des sciences, et sous la voûte séculaire de Notre-Dame? Son admiration ne peut se décrire. Cet homme, dans une semaine, a vécu tout un siècle de bonheur, et réellement son sort est digne d'envie. Respect donc à l'étranger admirant! — C'est lui qui porte au loin la gloire de Paris, qui lui sert de trompette, et sonne haut et fort ses mérites. Soyez reconnaissants de ce bon vouloir : c'est sur lui qu'est basé votre prestige; car l'étranger admirant donnera ses insomnies envieuses à une multitude de ses compatriotes, quand il leur tracera le tableau des enchantements qui l'ont partout environné dans un si séduisant séjour. Et pourtant il n'a vécu que de privations; il mangeait modestement, il allait aux dernières places de nos spectacles. Mais n'importe, tout cela lui a paru léger à supporter, car, grâce à sa persévérance, il a pu voir et admirer! — Admirer surtout, c'est son lot à lui. Et quand il sera revenu dans son pays, quel front radieux! quelle marche triomphale! quel port superbe! Il pourra désormais

commencer toutes ses conversations par la phrase sacramentale : « Quand j'étais à Paris, » — ou, « Dans mon voyage à Paris, » — ou, « A mon retour de Paris, » etc., etc. Soyez tranquille, il trouvera moyen, en variant ses formules, de faire savoir à tout le monde, à cinquante lieues à la ronde, qu'il a été à Paris.

Gardez-vous de penser cependant que les individus de cette variété se trouvent nécessairement dans un état voisin de l'indigence ; il y en a aussi de riches, et d'immensément riches, auxquels ce sentiment est connu au suprême degré.

Après la sanglante catastrophe de Waterloo, lord D*** vint à Paris, dans l'intention d'y passer seulement quelques semaines ; car, en vrai Anglais, il n'aimait ni la France ni ce qui était français ; la curiosité seule le conduisait sur le continent : et il voulait en même temps présenter ses hommages à sa majesté Louis XVIII, qu'il avait connu à Hartwell. — A son arrivée, on le conduisit à Frascati. L'arrangement de la maison le pénétra d'admiration à un tel point, que son parti fut immédiatement pris : il resta en France... à la table de la roulette. Il y laissa plus d'un million, et obtint la faveur de jouer sur parole. Il joua, et perdit le reste de sa fortune ; la maison de jeu, par reconnaissance, lui fit une pension de 6,000 fr.

qu'il avait soin de rapporter fidèlement à sa source; et il mourut d'apoplexie foudroyante le jour où la loi supprima les maisons de jeu.

Un autre, partisan déclaré de Brillat-Savarin, admira l'excellent cuisinier Véry, et mourut d'indigestion juste à la saison des ortolans.

Un autre encore... Mais ce serait à ne pas finir que de vouloir raconter tous les genres d'admiration dont cette variété est susceptible : d'ailleurs l'étranger *spéculateur* nous attend.

* * *

A ce mot SPÉCULATEUR, vous vous imaginez sans doute que je vais vous parler de quelque gros financier qui, faisant irruption sur la place de Paris, va accaparer toutes les actions de mines de houille, spéculer sur l'asphalte, exploiter le physionotype, ou faire le commerce en gros de la graisse d'ours? Nullement. Notre spéculateur à nous est un autre industriel; il spécule sur la vanité... mais sans avoir besoin de capitaux. Cette variété appartient à la classe des *épouseurs,* et fait la chasse aux fortunes dotales.

Il est noble comme un baron saxon, et pauvre comme feu Job, de biblique mémoire. Il a mis en gage jusqu'à son écusson... parce qu'il était peint

sur une voiture dont un usurier juif s'est rendu détenteur. Que faire? Conseillé par son valet de chambre, Français, qui l'a élevé en qualité de gouverneur, il rassemble les trois vassaux qui lui restent, et leur tient ce langage :

« Manants, je suis ruiné, et... c'est votre faute, parce que vous n'êtes pas riches, et je ne puis plus rien vous prendre. Mais comme il me faut de l'argent, je vais vous vendre à tel... ou tel » — (il a soin toujours de choisir quelque seigneur des environs connu par sa cruauté envers ses serfs), — « si d'ici à trois jours vous n'avisez pas au moyen de me fournir la somme de... » (assez forte pour faire un long voyage). Les pauvres paysans, tremblant à l'idée d'être sous le bâton d'un être aussi cruel, et que, par parenthèse, nous n'avons pas nommé, se concertent, discutent, et... trois jours après apportent la somme voulue. Comment se la sont-ils procurée? C'est un mystère entre eux, Dieu, et leur seigneur peut-être.

Après avoir dégagé sa voiture, le seigneur se rend à la capitale, se fait donner quelque mission ostensible pour Paris, ne fût-ce que celle de porter un kilogramme de tabac à son ambassadeur et des babouches pour madame l'ambassadrice ; — il part! Et vite les journaux publient :

« M. le prince de..., venant de..., se rend en « mission à Paris comme envoyé extraordinaire. « Il est porteur de dépêches du plus grand intérêt, « sur le contenu desquelles rien n'a encore trans- « piré. Seulement, à la réception du paquet, on a « vu M. l'ambassadeur de... prendre deux prises « consécutives avec l'air de la plus grande satis- « faction. » — Cela n'est guère étonnant; le tabac était étranger, introduit en fraude, et superfin! Triple sujet de satisfaction pour l'ambassadeur de... n'importe quelle puissance grande ou petite, cela ne fait rien à l'affaire.

Voilà notre envoyé, gardant sévèrement le plus strict incognito dans tous les salons qu'on lui ouvre, dans tous les foyers des théâtres tant soit peu en renom. Il ne laisse trahir que l'immensité de ses richesses; et en même temps il fait battre la campagne par tous les limiers matrimoniaux, pour découvrir quelque coffre-fort accompagné de quelque échantillon du sexe féminin. Il se trouve quelquefois un tailleur enrichi ou un marchand de n'importe quoi, possédant une fille unique, dont la seule ambition est d'être princesse ou au moins baronne, et dont la dot s'élève au million de rigueur. On peut, il est vrai, rencontrer chez le beau-père quelques anciens amis de cabaret, quelques *cuirs* plus ou moins hardis; mais on s'en ira

chez soi, on laissera au beau-père tout juste assez pour pouvoir se griser une fois par semaine, on emportera le reste. Quant à la fille, on verra. Effectivement on voit la fille, et on se marie. — La voilà princesse! — Il est si doux de s'appeler princesse, d'avoir pour mari un possesseur de vastes domaines, où chaque front se courbe, où tout ce qu'on regarde nous appartient, chasseurs, meubles, prairies, têtes, hommes, femmes et enfants! — Le noble seigneur a pris ses précautions, il a droit sur la dot de sa femme, il l'emporte, ils arrivent. — Dieu! quel changement! — Ces vastes domaines se réduisent à quelques arpents d'un terrain inculte que les créanciers ont dédaigné; ce château, c'est une chétive maison ressemblant plutôt à un colombier qu'à une habitation humaine; ces innombrables vassaux ne sont que trois sauvages paysans à peine couverts, dont la misère vous saisit et vous effraye. Ce grand seigneur est le plus grand joueur connu; il a été riche effectivement, mais le pharaon a emporté jusqu'au dernier écu, jusqu'à la dernière pièce qui pouvait produire quelque chose. Mais à présent que la dot de sa femme est entrée dans ses coffres, sans doute il va racheter les biens de ses ancêtres, et faire briller d'un nouvel éclat leur nom si glorieusement connu? — Ah bien, oui! — Il se soucie fort peu de la

splendeur nobiliaire ; — il va jouer de nouveau, il va maltraiter la malheureuse femme, dont la folle ambition bâtissait des palais d'or, à l'instar des *Mille et une Nuits*. — Hélas ! vous ne savez pas quelle est, dans certaines contrées, la brutalité d'un mari : la cravache et les coups de pied sont ses arguments favoris ; et cet homme qui, dans votre salon, était un modèle d'élégance et de distinction, devient, en rentrant chez lui, une bête sauvage. — Malheur, mille fois malheur à celle qui a abandonné son noble pays, où coule un sang chaud et généreux, pour s'appuyer sur une poitrine de marbre ! Elle expiera cruellement le désir de l'anoblissement, misérable petitesse de son orgueil insensé.

* * *

Détournons bien vite les yeux de ce sombre tableau, et suivons maintenant cet intéressant jeune homme que voici. Par son extérieur il approche du collégien : c'est la même démarche timide, c'est la même fraîcheur des joues, c'est la même bouche vermeille ; seulement ses cheveux tiennent un peu de la carotte, et de la substance qui colore le pantalon du guerrier français. Ses bottes sont vernies, ses gants sont blancs, et il est frisé comme un

garçon limonadier, qui, à ce que prétend Paul de Kock, est supérieurement frisé. Voyez comme il est content d'être à Paris! — C'est l'*étranger candide.*

L'ÉTRANGER CANDIDE est ordinairement un fils de bonne maison qui, ayant terminé son éducation domestique ou scolaire, va, accompagné de son gouverneur, visiter le monde, étudier les mœurs et les habitudes des différents peuples. Les frais de voyage sont largement fournis; la prévoyance maternelle en a fait lè calcul. Il s'en va, le cher fils; il voyage, et il arrive à Paris. Son premier soin est de faire venir un tailleur à la mode, pour lui commander différentes choses dont il a besoin pour faire un parfait... mannequin de tailleur, tout prêt à servir de montre pour les nouvelles modes. Quand il est renouvelé de pied en cap, il enfonce gravement son gibus, oubliant qu'il ne faut pas l'enfoncer pour qu'il s'enfonce, et s'en va de par les rues. — Tant qu'il était dans sa chambre, il présumait trop de ses forces; il pensait qu'il se promènerait en vainqueur, lorgnant les jeunes filles, faisant baisser les yeux aux prudes, liant conversation avec les dames de toute espèce. Ah bien, oui! le cher petit dandy perd la tête au bout d'une centaine de pas. Cette masse de maisons, ce nombre immense de rues, l'étourdit, l'effraye.

Aventurez-vous-y, jeune homme, allez-y chercher vos conquêtes, quand de tous côtés un nouvel objet vous frappe ; quand ce peuple qui remue, qui court, qui crie, qui hurle, qui heurte, qui bouscule, qui rit, qui chante, qui pleure, qui *badaude*, vous barre le passage, vous fait pivoter sur vos talons et descendre dans le ruisseau. Vous rétrogradez, vous allez sur le boulevard ; le chemin est plus large, il est vrai ; mais êtes-vous plus à votre aise ? Déjà votre costume, votre air candide, vos gants blancs, sont remarqués ; déjà vous êtes un objet de curiosité ; vous avez déjà excité plus d'un sourire très-équivoque ; déjà les gobe-mouches sont sur vos talons, et estiment la valeur intrinsèque de la pomme d'or de votre canne, de votre chaîne, de votre montre, de votre esprit crédule et naïf. Vous n'êtes pas tout à fait sot, cher ami ; vous voyez tout cela, et tout cela vous trouble. Où donc est mon gouverneur ? pensez-vous : il n'aurait pas dû, dans cette maudite ville, me quitter d'une semelle. — Votre gouverneur ? — Mais c'est selon. Si c'est un pédant, il est déjà fourré dans quelque bibliothèque, ou devant un monument dont il compte les pierres pour juger de son antiquité ; si c'est un homme fait à contre-cœur gouverneur, dont l'ardente nature était contenue par les rigides fonctions qu'il exer-

çait auprès de vous sous l'œil de vos parents, il a pris sa volée; il a déjà remarqué, à la descente de l'hôtel, la femme de chambre d'une autre voyageuse; il a fait connaissance avec elle, et la promène probablement de curiosité en curiosité jusqu'à un cabinet chez Champeau, où ils dîneront en tête-à-tête. — Mais que diable, jeune homme, vous êtes assez grand, et vous avez bien envie d'en faire autant! Faites. — Oui, et la candeur, et ce cachet d'honnêtes habitudes dont il est lesté par son éducation à domicile, et dont il porte l'empreinte et dans son cœur et sur son front!... Voyez comme ce hardi vainqueur, qui devait dominer le sexe avec toute la supériorité et toute la hardiesse de ses projets belliqueux, baisse humblement la tête, ne pouvant supporter le coup d'œil assassin d'une lionne émérite qui marche fièrement, et secoue la tête comme le cheval panaché de Franconi! Ce petit minois à traits chiffonnés, qui passe par là avec un carton à la main, lui a déjà décoché un regard tant soit peu railleur qui fait rougir notre jeune homme, rouge déjà comme plusieurs coquelicots.

Après s'être promené jusqu'à lassitude, notre candide jeune homme entre dans un café pour prendre quelque rafraîchissement, et il demande *une tasse de café*. C'est très-rafraîchissant en effet; mais

comme il a appris la langue française par principes, il a vu dans le dictionnaire, au mot *café*, l'explication suivante :

« Fruit en fève d'Arabie, rôti, réduit en pou-
« dre pour en faire un breuvage appelé *café;* —
« lieu où on prend le *café.* »

Il est donc évident pour lui que, dans un café, on ne peut prendre que du café, et il en demande, le malheureux! — Dans d'autres pays, ce qu'on appelle *une tasse* est ici appelé *demi-tasse;* et ce qu'on appelle ici *tasse*, servirait ailleurs de *soupière.* Voyez donc quelle frayeur le saisit à l'aspect de ce vase énorme qu'on lui présente, de cette corbeille qui regorge de pain, de petits pains, de flûtes, de brioches, d'échaudés, et autres pâtes de cette espèce! Il a vaguement entendu dire quelque part que, pour ne point passer pour un étranger, il faut emporter le sucre, si on ne le consomme pas, parce qu'il entre dans le prix du café. Appliquant ce principe à la corbeille qui est devant lui, il se demande avec anxiété : Mes poches sont-elles assez vastes pour contenir tout cela? Et, après en avoir mesuré la capacité, il prend son courage à deux mains, et se bourre les poches de tout le contenu de la corbeille. Jugez de l'effet produit par cette action sur les garçons, sur la dame du comptoir, sur les habitués! Notre étranger a compris

par intuition qu'il a fait une bêtise; mais en quoi et comment la réparer? Il se hâte de sortir; il jette une pièce d'or, et en échange il reçoit autant de cuivre qu'il est honnêtement possible d'en tenir dans la main. (C'est un calcul de garçon pour se faire rétribuer plus largement.) Il sort, il court, et bientôt il a après lui une foule de petits mendiants qui lui demandent des sous pour acheter du pain. — « Du pain? » s'écrie-t-il, « ô Providence, « que je te remercie! » — Et il se débarrasse de son fardeau en faveur de son entourage, qui grossit à vue d'œil, augmenté par tous les oisifs du quartier. Bientôt la masse se forme compacte; il ne peut plus bouger, et toujours les curieux arrivant se demandent l'un à l'autre : Qu'est-ce?

— Je ne sais pas.

— C'est une femme qui se trouve mal.

— C'est un voleur qu'on a pris.

— C'est un homme qu'on a assassiné en pleine rue.

— C'est un *milord espagnol* qui ameute le peuple en faveur du fils de don Carlos.

— C'est le duc de Bordeaux qui est venu réclamer la couronne.

— C'est Louis Bonaparte qui s'est échappé de sa prison et harangue le peuple, auquel il donne du pain et du sucre, pour que chacun ait une

poule dans son pot, comme disait Henri IV.

Le bruit de cela se répand dans le quartier, dans Paris; les sergents de ville accourent, les commissaires ceignent leurs écharpes; la garde municipale monte à cheval; les troupes sont consignées, le tambour bat. On se rend sur le lieu du rassemblement, on fait les sommations légales, on menace, on crie, on se met en colère, on s'agite, on s'effraye, on se heurte; le désordre et la confusion augmentent; on... s'explique enfin. Le candide jeune homme raconte son histoire; il est renvoyé des *fins de la plainte*, et le télégraphe n'aura pas besoin de remuer ses longs bras pour rassurer les départements et répandre la joie dans les cœurs des fidèles, en leur annonçant *que la coupable tentative est avortée, et que force est restée à la loi.* Bref, de tout ceci il est résulté quelques contusions, quelques enfants renversés, quelques coups de gourdin, quelques toilettes chiffonnées, et du bruit enfin perdu dans les airs. O candide jeune homme, va! Vois-tu de combien d'événements tu as manqué de devenir la cause? — cause bien innocente, il est vrai, mais qui pouvait être suivie de fâcheux effets.

* * *

L'ÉTRANGER MODESTE. Ne vous y trompez pas; il

n'est pas question ici de cette modestie véritable qui relève encore le mérite, mais de cette *fausse modestie* qui est plus insupportable que l'orgueil. On peut à la rigueur rendre fierté pour fierté, humilier la présomption; mais que faire, dites-nous, contre cette prétendue *humilité* à laquelle on devrait dire, comme Socrate à Diogène: « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau? » Et en effet c'est plus que de l'orgueil, c'est... le mot manque dans le vocabulaire. En attendant que l'on crée un néologisme, revenons à la variété.

C'est l'être le plus dangereux dans l'espèce. — C'est ordinairement un homme très-instruit, mais persifleur par goût et par nature. Il connaît parfaitement tout ce qui concerne la littérature et les arts dans le pays où il se trouve; il est au courant de tous les progrès qui se font dans ces domaines; il a beaucoup lu, beaucoup vu et beaucoup étudié; mais, par une bizarrerie inexplicable, il lui vient quelquefois l'envie de passer pour un ignorant, et il y réussit à merveille. Regardez-le, comme il est plein de bonhomie quand il écoute quelque conversation! comme il se tient à l'écart! On dirait que cet homme ne sait pas lier trois mots ensemble, tant il répond timidement à toute espèce de questions, tant il évite soigneusement de donner son opinion; mais prenez garde! cet homme saisit la

mesure de vos connaissances, et malheur à vous si vous vous mettez à discuter sur des choses dont vous n'êtes pas sûr! Immédiatement il se mêlera à l'entretien, et, sous la forme d'un doute, il jettera au travers de vos idées quelque réflexion importante, qui, en apparence simple et facile, vous conduira bientôt à vous enferrer de manière que vous rassemblerez en vain toutes les ressources de votre esprit pour sortir d'embarras. Non; — l'impitoyable interlocuteur vous a pris dans les étaux de son savoir; il ne vous lâchera que brisé, suant sang et eau, et reconnaissant tardivement tout le danger du terrain où vous êtes placé. — C'est alors qu'il se redressera; et, reprenant votre argumentation presque mot par mot, il mettra à nu votre ignorance, parce que vous avez été assez imprudent pour lui en supposer une bonne dose. — Vous sentirez les pointes acérées de ses sarcasmes vous pénétrer jusqu'aux os; il chauffera au *rouge blanc* votre cerveau, et cela avec tant de simplicité, tant de *modestie*, que vous n'oserez vous fâcher, de peur de passer pour un être sans savoir-vivre : car sa parole est douce, traînante et sans prétention; cet homme ne s'échauffe qu'à froid, il se possède admirablement, et il savoure largement sa satisfaction à chaque coup porté à votre amour-

propre, en mettant souvent les rieurs de son côté. — Exemple :

Dans une société où l'esprit national dominait, on se mit à adresser les questions les plus *mirobolantes* à un étranger venu du Nord. Il avait de l'esprit, de l'entrain, du persiflage, et il parait victorieusement les bottes qu'on dirigeait sans cesse contre lui. Tout d'un coup un des jeunes fous, confondant les pays, lui dit : « C'est désagréable d'avoir dix mois d'hiver ?

— Très-désagréable.

— Toujours de la neige, de la glace; c'est à ne pas tenir?

— Effectivement, il serait très-difficile de tenir dans un pays comme celui-là.

— Vous n'avez donc pas de chevaux, puisque vous voyagez en attelant des rennes ?

— Pardonnez-moi, nous en avons; mais nous n'avons pas d'ânes. »

Déjà cette repartie était reçue joyeusement par les assistants ; mais notre intrépide interlocuteur, ne s'apercevant pas de cette disposition, dit :

— Vous avez des chevaux! mais il faut les nourrir; et si la végétation manque chez vous, avec quoi les nourrissez-vous ?

— Avec des amandes douces que nous faisons

venir du midi de la France, » lui répondit l'étranger modeste, avec un imperturbable sang-froid.

Jugez de l'effet et de la confusion du jeune homme, qui s'aperçut à la fin de sa bêtise !

* * *

Le proverbe, *Nul n'est prophète dans son pays*, a donné naissance à la variété de l'ÉTRANGER ENVAHISSANT, la plus riche en signes particuliers, car elle résume en elle tout ce que peut produire l'espèce. — Des têtes longues, aplaties, grosses, fortes, carrées, petites, avec les tournures les plus hétéroclites, tout y abonde. Aussi rien n'est plus rare à Paris qu'un Parisien *pur sang;* et dans les promenades, au Palais-Royal surtout, vous entendez plus souvent l'anglais, l'allemand, l'italien, etc., que le français. Paris est devenu le point de mire de tous ceux qui, ne sachant que faire dans leur pays, ont dit adieu à leurs pénates pour devenir millionnaires en France. Passez en revue tous vos fournisseurs, et vous verrez que la majorité appartient à des régions dont l'idiome vous est complétement inconnu. — Votre tailleur doit être un Allemand, pour peu que vous soyez élégant; votre bottier, Polonais; votre marchand de musique, Italien; votre facteur de pianos, Hanovrien; votre

sellier, Anglais; votre fabricant de cigares, Espagnol; et votre prêteur sur gages, Juif. Bref, vous ne pouvez mettre le pied dehors, prendre une glace, vous divertir, sans passer sous les griffes de l'un d'eux, et sans payer le tribut à leur nature envahissante. En effet, les Français sont bâtis comme cela; et on pourrait dire que, pour être reconnu supérieur en quelque chose à Paris, il faut prononcer, pour b, p, s, t, v, —*p*, *b*, *z*, *d*, *f*; — dire au lieu d'u, tantôt *y*, tantôt *ou;* au lieu d'a, *é*, et ainsi de suite. Si un homme ne vous dis pas, « *Ché temère ry Mozié-lé-Brinze*, » au lieu de, « Je demeure rue Monsieur-le-Prince, » cet homme pour vous est sans capacité, sans habileté, sans génie.

Voyez cette maison vaste et belle, dont le luxe dispute la supériorité aux plus riches demeures : elle appartient à un *envahissant* venu en France, il y a une trentaine d'années, dans un accoutrement des plus misérables, dont les parties brouillées les unes avec les autres voulaient à toute force opérer une séparation violente; dont le chapeau était méconnaissable dans sa forme et dans ses couleurs primitives; dont les bottes *éculées* prenaient l'eau dans chaque ruisseau, comme si elles allaient à la pêche des goujons. Il ne savait où abriter sa tête, dans laquelle pourtant il y avait

une idée, car ses poches ne contenaient qu'un rabot; eh bien! il est étranger; il a réussi, il est riche, et il nourrit un profond mépris pour le pays qui lui a tout donné, abri, fortune et gloire.

Ce château domanial, dont les tourelles crénelées attestent l'antiquité, et dont les portes blasonnées dénotent la haute naissance de ses propriétaires, c'est un tailleur allemand qui l'a acheté, et le donnera en dot à sa fille; il ajoutera même un million en plus, si c'est un prince qui l'épouse.

Celui-ci avait un talent supérieur pour la contrebande; les circonstances sous l'Empire l'aidèrent merveilleusement, et c'est à présent un financier qui, s'il apparaît à la Bourse, fait hausser ou baisser les rentes, selon qu'il les vend ou les achète.

Les portraits ne manqueraient pas dans cette mine inépuisable. Cette variété nous mènerait trop loin; et si par hasard mon tailleur lit cette esquisse, il est capable de m'envoyer mon mémoire, ce qui me réjouirait très-médiocrement.

* * *

Les salons sont ouverts : partout de l'or et de la soie; — de doux parfums exhalent leur vapeur enivrante; — des têtes, sur lesquelles les diamants le disputent à l'éclat des bougies diaphanes, se

baissent gracieusement sous des regards brûlants; — la musique en flots mélodieux répand sa plus riche harmonie, et fait tressaillir les cœurs et les pieds; — partout de la joie; — seulement par-ci par-là une figure calme et froide, un corps habillé et guindé, — un habit orné d'une brochette à plusieurs croix, — une bouche *tamisant* ses paroles, — la tête veillant rapidement sur la pensée qui n'a pas encore vu le jour, et calculant la portée des sons dans lesquels il n'y a que du vague, et qui veulent prétentieusement passer pour une idée ou une opinion : — C'est un ÉTRANGER DISSIMULANT! — il est diplomate, — il est secrétaire d'ambassade, — c'est un protocole vivant. — Son regard roule obliquement, pour voir si quelque autre puissance, en guerre, en désaccord ou en susceptibilité avec la sienne, s'approche de lui. Il veut se ménager une retraite et se retirer à temps. Il porte des lunettes pour avoir une excuse toute prête, et pour ne pas saluer quelque antagoniste politique. Son étude la plus sérieuse est de rendre sa figure parfaitement impassible, et il rêve constamment à cette maxime du prince de Talleyrand : *Qu'un diplomate, recevant des coups de pied à l'envers de son individu, ne doit pas trahir par sa figure qu'il se passe quelque chose d'étrange de l'autre côté.* Aussi quel travail pour lui! — Il étudie devant

la glace ses poses, comme un acteur qui apprend son rôle; — il juge de l'effet de sa voix sur ses propres fibres; il diminue les sons trop pleins, et il cherche à acquérir une fixité impassible dans le regard. Rien de plus pénible que le métier qu'il exerce. Cet homme ne peut manger du plat qu'il aime le plus, pour ne pas donner matière à la séduction; il ne peut boire, pour ne pas commettre une indiscrétion. Il doit renoncer aux douces émotions de l'amour, pour ne pas trahir les secrets de sa chancellerie; il ne peut avoir d'amis, car demain peut-être il sera envoyé à un millier de lieues par delà les mers; il ne peut croire aux assertions des autres, car elles pourraient être un piége diplomatique pour lui faire faire quelque maladresse; il se défie de tout et de tous. Cette vigilance continuelle est le supplice de Sisyphe roulant son énorme rocher, qui retombe toujours quand il pense être arrivé au terme de ses travaux.

Le plus curieux et sans contredit le plus extravagant des diplomates étrangers connus, est le marquis de Londonderry. Nul ne peut dire encore s'il y a dans les excentricités de ce personnage folie réelle ou excessive prétention à l'originalité. Pendant l'année 1815, époque du congrès de Vienne, le marquis de Londonderry représentait l'Angleterre

dans cette capitale. Une lady, qui avait pour lui des lettres de recommandation, le pria de profiter d'une occasion pour l'introduire dans une fête où elle pût voir de près l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse (l'empereur Alexandre était déjà parti.)

L'ambassadeur d'Angleterre avait déjà oublié sa protégée, lorsque, dans une réunion à laquelle assistaient les deux souverains, il aperçoit sa compatriote assise sur un des bancs de la salle. Le marquis de Londonderry présente une main à l'empereur d'Autriche, qui le regarde étonné, et qui accepte cette main sans trop savoir pourquoi; puis il tend son autre main au roi de Prusse; et, s'avançant avec les deux souverains vers le banc où était cette dame : « Milady, lui dit-il, vous avez témoigné le désir de connaître l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse; j'ai l'honneur de vous les présenter. »

* * *

L'ÉTRANGER DÉNIGRANT a toutes les apparences de l'étranger arrogant; mais il est loin d'avoir le même fonds de méchanceté et d'insolence. Notre homme, chez lui, était pessimiste pour tout ce qu'il voyait dans son pays : depuis qu'il l'a quitté, cette heureuse disposition d'esprit le suit en tous lieux :

Son humeur monte en croupe et galope avec lui.

Et, par un retour patriotique, il n'a désormais de termes de comparaison qu'au profit de ce qu'il trouvait jadis détestable. Ce nouveau sentiment serait très-beau s'il était réel, s'il était fondé sur une conviction, s'il naissait d'une préférence pour ce qui est national. Mais point du tout : — rentré dans ses foyers, le voyageur exaltera nos grands hommes, nos institutions, notre progrès, notre industrie; mais ici il croirait se manquer à lui-même en approuvant quoi que ce soit. Chez lui, le besoin de dénigrer est inné; il ne peut faire autrement, il faut qu'il déprécie. Quand il marche dans la rue, il ne s'arrête pas pour regarder tel ou tel édifice, on croirait qu'il l'a trouvé digne d'être remarqué; et comme il a pris le parti de ne rien remarquer, il passe en jetant un coup d'œil oblique. Il prend la hauteur du monument d'un seul regard; il connaît déjà tous ses développements. Il visite les résidences royales, et il les trouve mesquines. Pour lui, l'arc de triomphe de l'Étoile est trop bas, et le parc de Versailles trop petit. Si vous lui faites voir le Panthéon, il vous parlera du Vatican; si vous le conduisez au Musée, il court au pas de charge; dans une heure il a tout vu, et il prononce hautement que tout cela ne vaut pas la peine d'être accroché ou mis dans les cadres dorés; le *Britisch Museum*, c'est autre

chose! il vous en parlera tant que vous voudrez. — A l'Opéra, il se bouche les oreilles (il pourrait bien avoir raison quelquefois), et il vous raconte les merveilles de la Scala ou de San Carlo. Il hausse les épaules en assistant à une séance de l'Académie des sciences; il bâille à la Chambre des députés, et il dort à la Chambre des pairs. — Si vous lui parlez de David, Foyatier, Dantan, il vous parlera de Thorwaldsen, Flaxmann ou tel autre, toujours dans le but de rapetisser les artistes français et d'exalter les étrangers. Son thème favori est de nier l'invention chez les Français; écoutez-le :

« Messieurs, » disait un jour un individu de cette variété, « le peuple français n'a pas l'esprit inventif; et je vous prouverai, pièces en main, que vous n'avez que *l'ingéniosité*, si j'ose m'exprimer ainsi, qui consiste à imiter à votre manière, et à perfectionner, comme vous le dites, les idées des autres.

— Le système du monde fut inventé par Kopernik, Polonais;

— La boussole, par Vasco de Gama, Portugais;

— L'imprimerie, par Guttemberg, Allemand;

— La poudre, par Schwartz, Allemand;

— Le pendule, par Galilée, Italien;

— La pondération des corps, par Newton, Anglais;

— La vapeur, par James Watt, Anglais;

— La vaccine, le chemin de fer, le magnétisme, le cornet à piston, la lithographie, la polka, vous ont été apportés par d'autres; mais vous, qu'avez-vous inventé?

— Ainsi donc, d'après vous, rien n'est...?

— Je vous demande pardon : vous avez inventé les pieds de mouton à la poulette, le physionotype, Robert-Macaire et la femme de quarante ans... Mais quant à ces dernières inventions, je vous défie de vous en glorifier. »

Il faut avouer que par cette exclamation il ferma la bouche à son auditoire, bien que l'on eût mainte réclamation à faire en faveur des Papin, des Montgolfier, des Daguerre et de tant d'autres; mais, apostrophés ainsi, nous laissâmes le champ libre à l'étranger dénigrant, qui, content de son succès, continua ainsi :

« En vérité, je ne conçois pas comment vous voulez soutenir la supériorité de votre nation; car, de quelque côté que je me tourne, je ne vois nul motif à cette prétention. — Vous êtes fiers de votre Corneille et de votre Racine, qui ne sont, à vrai dire, que les imitateurs serviles des Grecs et des Romains; votre Victor Hugo est une pâle copie de

Byron et de Schiller ; — je ne parle pas de Shakspeare, celui-là est hors de ligne ; même votre romancier le plus populaire est un cadeau que vous a fait la Néerlande. — Votre système représentatif est encore au berceau ; votre philosophie est pillée de celle des Écossais et des Allemands ; — votre agriculture est arriérée ; — votre industrie linière ne peut faire un pas, malgré la protection que les lois prohibitives lui assurent. — Quelle est la trempe de vos aciers ? — Qu'est-ce que vos chevaux ? vos cuirs ? vos maroquins ? — Vous jetez dans le monde vos modes et vos costumes, dites-vous ; mais c'est d'abord une gloire très-frivole, et cela prouve seulement que les autres nations, occupées de soins plus graves, vous ont laissé le monopole des futilités. Mais vous aussi, n'avez-vous pas pris le paletot et la redingote aux Anglais, le chapeau rond aux Américains, le manteau aux Espagnols, etc. ?... Vous voyez donc que de ce côté-là encore vous êtes obligés de vivre d'emprunts. — A la tête de vos sciences, de vos arts, n'avez-vous pas vous-mêmes placé des étrangers ? C'est un Espagnol qui est doyen de la Faculté de médecine ; votre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences est d'origine étrangère aussi ; vous avez fait un Suisse pair de France ; un Italien était directeur de votre Conservatoire ; vous repoussez les nationaux,

reconnaissance tacite de la supériorité des autres. Si vous avez un Auber ou un Adolphe Adam, vous faites jouer à l'Opéra du Weber, du Mozart, du Rossini, du Meyerbeer, du Donizetti. Vos sommités dansantes étaient une Italienne et une Allemande; vous avez pris un Italien et une Allemande pour chanter dans vos opéras français. Citez-moi une célébrité musicale sur tel ou tel instrument : Liszt, Hongrois; Thalberg, Autrichien; Doehler, Allemand; Chopin, Kontski, Polonais; Batta, de Bériot, Vieuxtemps, Belges : bref, vous n'avez que les supériorités relatives faites par vos journaux, par votre camaraderie; mais le *puff* même n'est pas de votre invention, et vous le maniez maladroitement en trahissant votre nature par le bout de l'oreille. »

Que dire, sinon hausser les épaules, à ces diatribes qui, spécieuses dans la forme, n'ont aucun fond solide? Mais, respectant les lois de l'hospitalité avec cette délicatesse qui distingue les Français, on allait le laisser déblatérer à son aise, quand j'ai cru devoir, en ma qualité d'ÉTRANGER ACCLIMATÉ, répondre quelques mots à cette philippique.

« Permettez-moi, dis-je, de répliquer à votre sortie; je ne serai pas suspect de partialité, car je suis étranger moi-même. J'appartiens à une nation

qui certes ne pèche pas par la modestie, et je suis arrivé ici, il y a quelque dix années, tout aussi rempli de prévention que l'accusateur que nous venons d'entendre.

« Bien que nous ne soyons pas, à ce que je crois, compatriotes, peut-être mes paroles auront-elles quelque poids dans cette discussion. J'aime ma patrie d'un amour jaloux, mais sincère; j'aime sa gloire, mais j'aime la justice aussi. Veuillez donc m'écouter.

« Quiconque pénètre dans ce pays de son plein gré, y apporte, j'en suis sûr, tous les éléments nécessaires pour le bien juger : et si l'amour de la nationalité parle haut dans son âme, l'inflexible raison lutte victorieusement contre le mauvais vouloir des préjugés. Mais allons plus loin. Faisons abstraction de tout sentiment indigne d'un philosophe ; ne soyons pour le moment citoyen d'aucun pays, et examinons froidement celui où nous nous trouvons.

« Vous dépouillez la nation française de toute originalité, et ne lui concédez que le *goût frivole des modes, et l'application ingénieuse des inventions des autres pays*. Ceci n'est, je suppose, qu'une plaisanterie de votre part, ou du moins vous aimez le paradoxe, et, confiant dans les ressources qu'il vous présente, vous voulez faire

parade de votre esprit. Mais c'est une bien triste gloire, monsieur, que celle qu'on édifie, pour ainsi dire, sur des nuages. Car, jetez les yeux de tous côtés, et partout vous serez frappé de la puissance de la civilisation, qui fait de la nation française l'arbitre souverain de toutes les questions qui touchent à l'organisation intime de l'état social des peuples. Les idées que la France répand dans le monde entier valent bien, je pense, quelques découvertes plus ou moins nécessaires au bien-être de l'humanité; car ces idées relèvent l'homme de son abaissement, lui tracent la route par laquelle il doit marcher pour reconquérir la dignité de sa divine origine; elles donnent du courage ou de la résignation aux opprimés, et opposent une digue redoutable aux abus de la force brutale. — Croyez-vous, monsieur, que ce n'est rien que d'arriver à un tel degré de puissance morale? L'empire des idées sera puissant toujours et partout; et ce cri de rage, qui retentit constamment contre cette nation grande et généreuse, ne prouve que trop que le monde devra sa régénération à la France. Certes, chaque pays a ou a eu ses grands hommes; mais dans l'histoire de la France ils abondent; je ne m'imposerai pas la tâche de citer des noms que chacun trouvera, comme moi, dans sa mémoire. Il y a plus : c'est que dans la politique,

le barreau, la littérature et les arts, un homme de génie, si célèbre qu'il soit, ne se croit sûr de sa renommée qu'au moment où la France y met le sceau de sa consécration. Ne vous étonnez donc pas, monsieur, de rencontrer ici tant de célébrités étrangères. Elles y viennent toutes; mais savez-vous pourquoi? — *C'est pour recevoir leur diplôme de gloire.* Car la France seule, entre toutes les nations, juge et classe les hommes selon leur mérite; car, riche, très-riche de son propre fonds, elle peut sans crainte adjuger une couronne à l'athlète qui vient la conquérir ici en courbant le front devant son arrêt sans appel : *reconnaissance tacite,* pour appliquer vos propres paroles, de cette supériorité intellectuelle qui a des détracteurs, des rivaux, mais qui, je le crains, n'aura jamais d'égaux. »

* * *

Une touriste. — Qui est-ce qui ne connaît pas mistriss Trolopp, de dénigrante mémoire? — Qui est-ce qui n'a pas souri à ses élucubrations vraiment réjouissantes, par les absurdités qu'elle débite sur la France? Ses lauriers ont empêché de dormir une autre touriste aussi féconde qu'elle, si ce n'est plus encore. Je veux parler de madame la

comtesse Hahn-Hahn, et de son ouvrage publié en 1842 à Berlin, sous ce titre, Souvenirs de France et sur la France (*Errinnerungen aus und an Frankreich*), et que son libraire recommande chaque été aux touristes, dans ses *Lectures choisies pour la saison des voyages et des bains.*

Cette dame, d'un âge auquel M. de Balzac donne la préférence, et par passion malheureuse fortement bas-bleu, publie chaque année, outre de nombreux romans (dans lesquels elle jette, à l'instar de Georges Sand, son bonnet de femme par-dessus les moulins), des volumes de *Souvenirs;* car elle est aussi voyageuse que le fameux prince de Pückler-Muskau (je demande au prince pardon de cette comparaison, je veux seulement parler de sa locomotion, et nullement de son talent fin, gracieux et spirituel), et prolixe dans ses relations de voyage comme.... la comparaison me manque. Je lui laisse donc l'honneur d'être la plus prolixe des femmes qui ont jamais manié la plume, et je poursuis.

En parcourant ses deux volumes qui traitent de la France, on rencontre à chaque page le manque de jugement, la partialité la plus révoltante, la fausseté la plus évidente, et l'ignorance la plus absolue. Elle est méchante sans goût, sans esprit, et platement envieuse. Elle donne à tout des coups de griffes : aux choses, aux hommes, aux usa-

ges, aux mœurs, et assure dans une de ses préfaces, d'un ton peu aristocratique, *qu'elle se moque de l'opinion du monde entier.* — D'ailleurs, jugez :

« Pour moi, venant d'Espagne, le pays et le
« peuple français m'ont semblé décolorés : l'Es-
« pagne, c'était le soleil; la France, c'est la lune
« très-pâle. » — (Je cite textuellement). — « Ru-
« desse et vanité, voilà le caractère de la nation
« française... Maintenant, la France est une mi-
« sérable esclave ; elle gît dans sa faiblesse, en-
« chaînée... Ce peuple sent qu'il n'est pas le pre-
« mier peuple du monde, et ne veut pas l'avouer ! »
— Donc, il est convenu que c'est une *misérable esclave*, qu'elle ne peut *bouger*, qu'elle est *enchaînée.* — Pauvre France, rassure-toi ! Madame Hahn-Hahn va te relever un peu, et te donner quelque vie. — Voici :

« Et si l'on considère l'insolent journalisme, ne
« respectant rien..., les têtes *sauvages* incapables
« d'aucun jugement, farcies d'utopies *brutales*,
« comment peut-on s'étonner que *la lave de la*
« *tendance révolutionnaire bouille et jaillisse sans*
« *cesse?* » Elle remue donc, cette France esclave ? elle bout comme un volcan. — Il serait au moins difficile de soutenir que madame la comtesse est

conséquente dans ce qu'elle dit. — Mais écoutons comment elle poursuit :

« Des monuments lourds, sans portée, sans si-
« gnification... la place de la Concorde, dépourvue
« de goût, mal disposée... l'Arc de Triomphe,
« bon tout au plus à se jeter en bas pour se suici-
« der... les rues mal pavées, sales. Que vous en
« semble de cet échantillon de la ville civilisée ?
« Pour mon compte, dit-elle, c'est un *triste* en-
« droit, repoussant comme un *cadavre fardé !* »
Heureuse d'avoir trouvé une si juste comparaison, madame Hahn-Hahn la répète, avec satisfaction, plusieurs fois dans le cours de sa relation.

Et pourquoi toute cette colère ? C'est, du moins à ce que l'on suppose à la lecture de son ouvrage, c'est parce que le maréchal Soult, président du conseil, ministre de la guerre, a laissé, par un hasard quelconque, sans réponse une lettre de madame la comtesse, qui demandait à visiter sa galerie de tableaux, chose qu'il se fait un plaisir d'accorder toujours.

Madame Hahn-Hahn est encore scandalisée d'une exigence sans nom. — A Toulouse, un gardien du Musée lui a demandé... *deux sous* pour son ombrelle déposée au vestiaire !... et ce gardien, ô scandale ! était décoré *du ruban rouge*. — « Voilà
« comment le ruban rouge, s'écrie-t-elle dans son

« indignation, est dégradé, jusqu'au concierge qui « demande l'*aumône !* »

Arrêtons-nous ici un instant, madame la comtesse, et tâchons de redresser votre faux jugement. S'il existe un pays où la visite des monuments publics et des musées ne coûte rien, c'est assurément la France. Partout ailleurs, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, il faut avoir constamment la main dans sa poche et payer largement. Ici, au contraire, tout est gratuit. Il suffit d'une carte d'admission, d'un passe-port d'étranger, pour que toutes les portes s'ouvrent devant vous. De plus, l'intendance de la liste civile, dans les permissions qu'elle accorde à chaque demande, a fait imprimer en grosses lettres : *Il est expressément recommandé de ne donner aucune rétribution aux employés*. Mais madame Hahn-Hahn veut pousser cela plus loin; elle veut qu'on lui garde ses effets, son parapluie, ses paquets, gratuitement. C'est un service rendu et payé; payé par une taxe uniforme de dix centimes. Certes c'est trop peu, on peut le dire hautement; mais cette rétribution n'avilit personne; c'est la perception d'une espèce d'impôt. Ce n'est pas une *aumône*, c'est un droit reconnu, jugé valable et exécuté. — Qu'est-ce donc qui l'offusque? — Le ruban rouge? — N'est-il pas permis à un militaire retiré du service, et qui a gagné

au prix de sa valeur et de son sang l'étoile des braves, d'occuper un modeste emploi qui ajoute quelque bien-être à sa vie, consacrée d'abord au service de son pays (1)? Est-il humiliant pour lui que l'on ait confié à sa probité éprouvée la garde de véritables trésors artistiques, qui pourraient tenter l'envie de quelque riche amateur et la cupidité d'un gardien infidèle? Est-ce que madame Hahn-Hahn trouve extraordinaire qu'un tel poste soit occupé par un ancien soldat? Quant à moi, je trouve seulement *extraordinaire* que madame Hahn-Hahn, qui se recommande à ses lecteurs par quelques qualités de style qui font supposer une éducation libérale, n'ait pas compris une chose aussi simple, et n'ait pas apprécié le motif d'un tel usage. Franchement, je suis encore à me demander si tout son ouvrage sur la France n'est pas une immense mystification préparée pour ses lecteurs, ou si madame Hahn-Hahn ne cache pas quelque arrière-pensée, en s'exposant de gaieté de cœur à être taxée de petitesse d'esprit. Il y a longtemps qu'un Anglais débarqué à Calais, ayant une discussion avec son

(1) Si madame Hahn-Hahn est si susceptible à cet endroit, je lui conseille de ne jamais aller à l'*Hôtel de Russie*, à Berlin (chez Jagor). Là, le concierge, et les valets de place qui montent derrière les voitures des voyageurs, tous sont décorés.

hôtesse qui ne se montrait pas très-polie envers lui, retourna dans son pays sans vouloir aller plus loin; et il écrivit, comme relation de ses impressions de voyage, ces mots : *Toutes les femmes en France sont acariâtres et rousses*. Mais est-ce un exemple à suivre? — A qui madame Hahn-Hahn veut-elle persuader que Paris manque de grandiose; que ses monuments sont mesquins; que les femmes y sont laides, maigres, ont de grosses têtes et sont sans grâce (elle porte ce jugement à la suite d'un bal au Ranelagh, où elle a vu danser des Lorettes de bas étage avec des *Arthurs*); et que dans tout le pays elle n'a trouvé de bon que les pastilles de chocolat, dont elle donne l'adresse à Bagnères-le-Louchon? Par respect pour elle-même, madame Hahn-Hahn aurait dû mieux observer, et surtout ne pas s'aviser d'écrire sur Paris, quand elle n'y a passé que *quelques jours*. Quelques jours pour connaître et juger Paris! — L'excessif amour-propre de madame la comtesse aurait-il éprouvé un tel échec dans cette pauvre ville de Paris, qui n'a pas su apprécier l'insigne honneur de sa visite, qu'elle ait résolu de se venger de l'indifférence dont elle a été l'objet? — On serait presque tenté de le croire, en la voyant chercher une espèce de gloire dans ce que les gamins des rues lui criaient : « Ma belle et *grande* dame! » Mais elle devrait savoir que, dans

tous les pays du monde, pour les petits mendiants tout soldat devient *mon général!* et chaque cuisinière *ma belle dame!* Sans examiner ici si madame Hahn-Hahn est *grande* de taille, on peut l'assurer que, pour être *distinguée*, il n'est pas nécessaire de mesurer la taille d'un grenadier.

Somme toute (à part les *Lettres de Paris* de M. Gutzkow, qui sont plutôt une œuvre de circonstance, et l'ouvrage de M. Édouard Devrient, remarquable comme étude artistique), il manque à la littérature moderne allemande un ouvrage sérieux sur Paris et sur la France, fait selon la manière dont on écrit de nos jours. Mais cette lacune réelle sera sans doute bientôt comblée par un écrivain connu déjà en Allemagne par de nombreux succès dans ce genre. M. Kohl, le touriste Allemand à la mode, que j'ai rencontré en mai 1846 à Dresde, dans le salon de la spirituelle et gracieuse madame de Serre (où l'on trouve toujours tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les lettres et dans les arts, tant Allemands qu'étrangers, visitant cette Florence d'Allemagne), m'a assuré qu'aux pèlerinages faits en Angleterre, en Autriche, en Hongrie, en Moldavie, en Servie et en Russie, qu'il a racontés avec tant de succès, il se proposait d'ajouter le récit d'un voyage qu'il projetait de faire à Pa-

ris. Ce retard même semblait déjà indiquer qu'il s'était réservé cette tâche pour une des dernières, en la considérant comme une des plus difficiles et des plus importantes. — A un beau talent d'écrivain, M. Kohl joint beaucoup de modestie; ce qui me fait prédire que son ouvrage sur la France sera aussi remarquable que consciencieux.

XIX.

PARIS A VOL D'OISEAU.

A présent suivez mes pas. — Passons d'abord par cette place de la Concorde, que je vous ai fait apercevoir en 1832 si misérable. Vous ne la reconnaîtriez plus! Les planches qui entouraient les fondements d'un monument expiatoire à la mémoire de Louis XVI, décapité sur cette place le 21 janvier 1793, ont disparu, et de magnifiques blocs de granit corse tirés des carrières de la Bretagne servent de piédestal à l'obélisque de Louqsor, dressé par les soins de l'ingénieur Lebas. — Main-

tenant tout y est luxe et splendeur. Huit chaussées qui partent des angles et des côtés divisent la place en huit compartiments couverts d'asphalte, et aboutissent à une grande chaussée circulaire qui fait le tour de l'obélisque. Huit pavillons, garnissant les fossés, supportent des statues colossales assises, représentant les huit principales villes de France : Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes, Lille, Toulouse et Strasbourg. Sur l'axe de la chaussée, correspondante aux deux monuments de la Madeleine et de la Chambre des députés, s'élèvent deux magnifiques fontaines, dont les jets d'eau font un effet des plus pittoresques. Tout le tour de la place est garni de candélabres à l'aspect monumental, et éclairés au gaz ; mais la place est tellement vaste, qu'il faudrait en doubler le nombre. C'est la plus belle place qui existe dans les capitales de l'Europe.

Allons toujours ; traversons le rond-point, la route de Chaillot ; laissons à gauche le magnifique Jardin d'hiver, le Château des fleurs, le Bel-Respiro, le nouveau quartier Beaujon ; et, au delà de la barrière de l'Étoile, inclinons-nous devant le majestueux édifice qui porte le nom d'Arc de Triomphe. Comme de tout ce qui est grandiose à Paris, l'idée première de ce beau monument appartient à Napoléon. — Il a été soumis à mille vicissitudes insé-

parables des événements politiques qui ont marqué le commencement de ce siècle, et a changé plusieurs fois de destinée : le gouvernement représentatif de Louis-Philippe ayant respecté l'idée première de l'Empereur, termina cette œuvre gigantesque; et, depuis 1836, Paris compte une merveille de plus.

Ce monument, qui dépasse par sa grandeur tous les monuments de ce genre de l'antiquité, a deux fois la hauteur de la Porte-Saint-Denis, qui prétendait déjà être le plus beau et le plus grand des arcs connus. Voici, en termes d'architecture, sa grandeur : 152 pieds 3 pouces de hauteur sur 137 pieds 11 pouces de largeur, et 64 pieds 4 pouces de profondeur. — Le grand arc, haut de 90 pieds 6 pouces, en a 45 d'ouverture. Les petits arcs ont 57 pieds 1/2 sur 26. Les fondations ont 25 pieds 9 pouces au-dessous du sol, sur 168 pieds de développement et 84 de profondeur. Les constructions commencèrent sous la direction et d'après les dessins de Chalgrin. Plus tard, leur direction fut confiée à M. Goust, puis à M. Huot; enfin, à M. Blouet, qui termina cette œuvre monumentale. Cette masse imposante, commencée en 1806, achevée en 1836, coûta, dit-on, à l'empire, à la restauration, et au gouvernement de Louis-Philippe, la somme de 9,651,115 francs.

L'Arc de Triomphe, consacré à la gloire des ar-

mées françaises, est couvert, du haut en bas, de bas-reliefs, de groupes allégoriques et d'inscriptions. Les pieds-droits, les tympans, l'entablement, l'attique, les voûtes, tout retrace, à l'aide du ciseau, quelque glorieux fait d'armes. C'est, pour ainsi dire, l'histoire sculptée de toutes les guerres de la république et de l'empire en Italie, en Allemagne, en Russie, en Espagne, en Égypte.

Décrire toutes ces sculptures en détail, ce serait un travail immense et de peu d'intérêt; mais je dois dire quelques mots sur les quatre groupes principaux qui ornent les pieds-droits.

Si vous tournez le dos au chemin qui vous amène du côté de la place de la Concorde, vous aurez à votre droite une *Marseillaise* vivante. C'est le départ pour la guerre; c'est le poétique

« Allons, enfants de la patrie... »

Le signal est donné, la guerre commence, et tous marchent d'un pas rapide. Bellone plane sur eux, et leur indique le champ de bataille. — A votre gauche, c'est la Gloire qui couronne le vainqueur sous les traits de Napoléon.

Si vous passez de l'autre côté, ayant derrière vous le chemin de Neuilly, vous verrez à votre droite le guerrier abritant sous son glaive les populations effrayées, et promettant de combattre

pour elles; — à votre gauche : la guerre terminée, le combattant rentre son glaive dans le fourreau, et les travaux agricoles recommencent.

Tous ces quatre groupes gigantesques sont largement exécutés; mais, à mon avis, ceux qui regardent l'avenue des Champs-Élysées sont supérieurs aux deux autres.

Armez-vous maintenant de courage; et, prenant haleine, montons sur le faîte de l'édifice, en franchissant deux cent soixante-quatorze marches d'un escalier tournant, pour jeter un coup d'œil sur cette ville immense que l'on nomme Paris.

Quand vous avez posé le pied sur la plate-forme et jeté un regard autour de vous, une confusion inexprimable vous saisit, et vous n'apercevez d'abord qu'un amas confus de pierres grisâtres, enveloppé d'une épaisse fumée. Dans ce moment, tout est trouble, tout est chaos, et vous promenez partout votre regard avec désappointement, en regrettant la peine que vous vous êtes donnée. Mais, peu à peu, ce chaos se débrouille; votre œil, habitué à cette immense diversité d'objets, commence à les distinguer et votre cerveau à les classer. Peu à peu ces maisons se détachent et se découpent sur l'horizon, les édifices s'étagent, les toits s'étendent, les cheminées surgissent, les coupoles se dressent, les flèches s'élancent, et vous jouissez du

plus beau panorama que l'on puisse voir. Tout autour de vous, le terrain légèrement ondulé sert de cadre à ce magnifique paysage, et, placé à la hauteur où vous êtes, où nul bruit n'arrive, vous vous plongez dans une muette contemplation, et, regardant les hommes à vos pieds, vous vous dites :

« À peine à quelques pieds du sol, et déjà l'homme « est petit ; déjà tout ce qui l'impressionne dispa« raît devant l'œuvre grandiose qu'il a bâtie lui« même. Que devient donc l'humanité avec ses « folles ardeurs, ses misérables petitesses, ses pré« tentions, ses projets et ses ridicules, là où le soleil « se suspend à la voûte des cieux, là où s'élève le « trône du Créateur? — Rien qu'un point dans l'es« pace, rien qu'un atome obéissant aux lois éter« nelles du mouvemeut et du tourbillon. — Quelle « triste leçon on recueille toutes les fois que l'on « s'absorbe dans la contemplation des œuvres de « la nature, et que l'on écoute la voix intérieure de « sa conscience ! Mais, hélas ! les fruits de cette le« çon disparaissent bien vite. A peine descendus, « à peine rejetés dans la vie de chaque jour, nous « nous agiterons de nouveau, sans penser que Dieu « seul nous mène ! »

Éloignons pour le moment toute réflexion philosophique de notre esprit, et jouissons, en vrais admirateurs, de cet imposant tableau qui se déroule

devant nos yeux. Semblables à l'oiseau, nous planons dans l'espace ; c'est à son vol que nous verrons la nouvelle Babylone.

Devant nous, à droite, la première flèche qui attire nos regards, ce sont les *Invalides*, sublime pensée du grand roi, asile de l'honneur. C'est là que ces guerriers qui faisaient trembler l'ennemi sur le champ de bataille se livrent aux paisibles narrations, aux souvenirs de bivouac, et évoquent leur dieu du combat, NAPOLÉON, dont le nom retentit dans l'univers, et fait rêver à la plus grande gloire, à la plus grande fortune des temps modernes, et en même temps au plus grand revers dont les annales humaines aient gardé le souvenir. — Non loin des Invalides s'étend un large carré de terre : c'est le *champ de Mars*. Il devait être près de ces enfants de la guerre qui habitent la grande maison bâtie par Louis XIV. Le champ de Mars et son *École militaire*, que de souvenirs, et quels tristes souvenirs ! Là, il est vrai, se fit la fête de la *Fédération ;* mais là aussi le grand agitateur Danton lança les patriotes auprès de l'autel de la patrie, pour signer l'acte de la Révolution ; c'est là que Bailly et la Fayette furent obligés d'arborer le drapeau rouge, drapeau sanglant de la loi martiale ; où Bailly, la plus noble et la plus vertueuse figure de la révolution, expia, dans d'atroces per-

sécutions, la cruelle nécessité de sévir contre les fauteurs de troubles.

Voici le *Gros-Caillou*, son hôpital militaire, et sa manufacture de tabac. — Voici l'abattoir de Grenelle et son magnifique puits artésien, œuvre patiente du persévérant Mulot, qui, descendu dans les profondeurs immenses de la terre, et quand tout le monde renonçait à voir jaillir l'eau, ne désespéra point de la science : la science lui a donné raison. L'eau de ce puits alimente à présent tous les hauts quartiers de la rive gauche de la Seine. — Voilà le monument de l'*Observatoire*, où trône M. Arago, espérance des républicains du *National*. — En face de cet édifice, le jardin du Luxembourg étale sa verdure ; et le palais de Marie de Médicis, où s'abrite la pairie, porte toujours le nom de son premier possesseur, le duc de Luxembourg.

Non loin de là on aperçoit l'église de *Saint-Sulpice*, avec ses tours inachevées et son télégraphe. C'est la plus belle église de Paris. Bâtie pour les jésuites, sur la place qui se déroule devant elle s'élève une fontaine monumentale, alimentée par ce même puits de Grenelle dont il a été question ci-dessus.

Mais le plus beau coup d'œil qui attire l'attention est, sans contredit, la coupole du *Panthéon*. Œuvre immortelle de Soufflot, bâtie d'abord comme

église, sous l'invocation de sainte Geneviève, patronne de Paris , elle est devenue, sous la grande révolution, Panthéon national; et ce nom païen lui est resté, d'autant plus qu'on avait placé sur le fronton de cet édifice cette belle inscription :

« AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. »

Dès ce moment le peuple l'a pris sous sa protection, oubliant sainte Geneviève, et a maintenu, ce qui est rare en fait d'édifices, le nom nouveau.

La coupole un peu lourde du *Val-de-Grâce* attire aussi le regard de ce côté. — On saisit à peine l'emplacement du *Jardin des Plantes*, et l'œil, ramené encore vers le bas de l'Arc de Triomphe, veut apercevoir la Seine, en suivant les édifices qui encaissent le lit de ce fleuve national. Mais en vain : la Seine est trop bas et les édifices trop hauts. — Toujours sur la rive gauche, vous voyez le nouveau palais qui s'élève. C'est le palais futur des ministres des affaires étrangères; — puis le palais des Condé, aujourd'hui celui de la Présidence de la Chambre des Députés; — le palais de la Chambre elle-même; — celui du Conseil d'État; — la Légion d'honneur; — la caserne d'Orsay; — l'Institut; — la Monnaie, ancien palais de Conti. — Les deux pavillons de l'Institut, qui s'avancent sur la chaussée et coupent d'une manière désagréable la

régularité des quais de ce côté de la Seine. Ces hors-d'œuvre sont dus à la triste vengeance du cardinal Mazarin, qui, jaloux du beau monument du prince de Conti, les fit avancer ainsi, afin de le masquer, et désespérer le prince.

Les tours de *Notre-Dame* tranchent carrément par leur masse sur l'horizon ; — plus loin se détache la coupole de *Saint-Étienne du Mont*, vrai bijou d'église à l'intérieur; et un peu plus près, à gauche, la gracieuse *tour de Saint-Jacques la Boucherie* lève son front coquet, et se fait remarquer comme le plus bel échantillon de l'art gothique, orné de sculptures si variées, si belles, si capricieuses, qu'on passerait des heures entières à les admirer.

On ne reconnaît l'imposante église *de la Madeleine* que par un toit grisâtre qui s'aperçoit dans le prolongement de la rue Royale-Saint-Honoré. — La rue de Rivoli resplendit au loin par sa propreté et sa régularité ; — le Garde-Meuble et le ministère de la Marine tranchent, par leur sombre couleur, sur ce frais morceau d'architecture moderne.

Si vous ramenez un peu le regard vers le nord, vous apercevez une montagne ou plutôt une butte : c'est *Montmartre* et ses moulins. C'est toute une ville bâtie sur des carrières, et ses habitants courent quelquefois le risque de se réveiller dans les profondeurs de la terre. C'est, avec les *Catacombes*

de la rue d'Enfer, la plus curieuse chose à visiter. —A la dernière ondulation de cette butte immense, et près des boulevards, est bâtie la charmante église de *Notre-Dame de Lorette*. Qui se serait douté que le nom de ce sanctuaire servirait à baptiser la classe très-peu exemplaire de ces filles folles de leur corps, dont la jeunesse se passe dans les plaisirs les plus bruyants de la vie, et la vieillesse s'éteint dans quelque hôpital, si la mort ne les surprend pas auparavant dans quelque misérable grenier ? — Un peu plus haut on distingue encore l'église de *Saint-Vincent de Paul*, saint qui fait le plus grand honneur à l'humanité, et dont l'œuvre utile, connue de tous, donne aux pauvres enfants-trouvés abri au berceau et assistance dans le cours de la vie.

Voici donc ce Paris merveilleux, avec toutes ses splendeurs et toutes ses misères, avec ses plaisirs et ses souffrances ! Ville exceptionnelle, ville unique, œil lumineux du monde intelligent, cœur sublime de toute une nation ! —La civilisation qu'elle répand dans l'univers est resplendissante. D'ici rayonne alentour cette pensée noble de liberté et d'indépendance qui fait battre les artères du peuple français, et couler plus vite son sang chaud et généreux. Quand cette ville se secoue et donne le signal du mouvement, le monde entier s'agite, les peuples s'émeu-

vent, et toute l'Europe vacille sur ses bases. Heureusement que le règne d'un monarque aimant la paix permet le développement graduel de toutes les libertés publiques; car le moindre obstacle irrite les Parisiens, et alors malheur à ceux qui s'opposent au torrent!...

Mais silence! — Quel est ce bruit confus qui m'arrive jusqu'ici? — Quels sont ces cris qui mugissent comme une vague écumante? — Quel est cet éclat soudain qui fait tressaillir et jette du trouble dans cette cité si calme hier encore? — Hélas! je les reconnais ; — ces cris ont déjà frappé mon oreille en 1832, quand j'arrivais à Paris. — C'est encore une émeute! — Non, c'est une révolution! — Dix-huit ans de règne disparaissent; et ce roi qui, hier encore, se croyait fortement assis sur ce trône élevé par les bras du peuple, va en exil expier d'avoir trop voulu maintenir son idée dominante : *la paix, la paix toujours!* — C'est une révolution! — Nous sommes au 24 février! — La Royauté croule, et la République se lève!

XX.

LA RÉPUBLIQUE.

(FÉVRIER 1849.)

République ! — Nom terrible dans le souvenir de bien des contemporains. — République ! rêve éternel d'un parti qui ne voyait de salut public que dans cette forme de gouvernement ; ardent désir de tous ceux qui remuent les masses avec les mots de *liberté* et d'*égalité*, et dont l'ambition vaste comme le monde voyait dans l'avenir s'accomplir tout ce qui est noble, grand, puissant, sans se demander si toutes ces belles théories en pratique ne sont point des utopies ! — Le mouvement com-

mencé aux cris de *Vive la réforme!* se changea en révolution, et la République proclamée devint pour le pays la loi suprême. Il ne s'agit pas ici de tracer l'historique des journées qui ont amené ce changement radical; de faire un récit de la lutte de février et des événements qui l'ont suivie, ou de parler du gouvernement provisoire ou des pouvoirs qui lui ont succédé. Tout cela est trop récent et trop connu pour n'être pas présent à la mémoire de chacun; mais nous examinerons rapidement si la forme de gouvernement que la France a pour le moment est dans l'essence du pays; si le caractère français peut supporter longtemps la République, et, de plus, si les vœux de la nation sont pour elle.

Avant de nous occuper de la République en elle-même, quelques mots sur le *pouvoir* en général.

Aucun pays, si avancé qu'il puisse être dans la civilisation, ne peut se passer de l'ordre intérieur, partant, d'un gouvernement qui veille à l'accomplissement des devoirs et des obligations que la société constituée exige. Aucun gouvernement ne peut exister sans l'obéissance de ceux qui l'élisent; car il doit concentrer en ses mains les volontés individuelles, les annihiler pour ainsi dire, et former un tout homogène qui donne à chacun une somme égale de sécurité, si nécessaire pour le progrès par

le travail. — Toutes les fois que ces conditions de l'ordre politique manquent, il y a *anarchie*. Avec celle-ci rien de stable, rien de susceptible de quelque durée ; et les soulèvements continuels des passions du vulgaire conduisent droit à la destruction de la société, et engendrent les plus épouvantables malheurs. — Cela posé, examinons quelle est la plaie la plus profonde qui use constamment la vitalité d'un pays plein de séve et de magnifiques inspirations, mais guidé par la mobilité d'un caractère indomptable comme l'est celui des Français. —Cette plaie, d'où découlent toutes les misères du peuple, gît *dans le mépris où est tombé tout pouvoir en France*. — Partout ailleurs la légalité maintient son prestige salutaire, non pas par la crainte ou la terreur, mais par la conviction qu'une fois la loi foulée aux pieds, il n'y a plus de sécurité pour personne. — En Angleterre, par exemple, il a suffi jadis à Pitt de dire, « Ceci, messieurs, me « semble contraire aux lois, » pour que l'opposition, revenue à elle-même, abandonnât immédiatement une proposition défendue avec le plus magnifique talent. Si une pareille chose arrivait en France, il en adviendrait que tous se ligueraient immédiatement pour poursuivre à outrance l'accomplissement d'une pensée désorganisatrice, tant la révolte contre la loi a d'attrait pour la majorité

des habitants. « La loi le défend, donc la loi a tort; — je dois faire ce qui me plaît, car nul n'a le droit de limiter ma liberté. » Voilà comme on raisonne la plupart du temps ; et l'on devine facilement où un pareil raisonnement peut conduire. — Quel que soit le pouvoir qui s'élève pour présider aux destinées du pays, il est en peu de temps conspué, bafoué, tourné en ridicule, si on ne le fait pas succomber sous l'odieux que l'on déverse à pleines mains sur lui. La vivacité du caractère français est telle, son imagination est si ardente, si vivace, que l'on ne veut pas *attendre*. On ne veut pas donner au gouvernement le temps de préparer la solution d'une question grave; — il faut que tout soit fait de suite, sous peine de trahison. Les exigences les plus fantastiques, les impossibilités réelles, entassées les unes sur les autres, rien n'arrête la *furia francese*, comme on dit par delà les monts: — du moment où cela ne s'exécute pas selon les rêves les plus absurdes, le gouvernement est coupable ! — Je vous le demande en conscience, cette manière de procéder est-elle juste ? Est-il possible de gouverner avec des éléments si opposés à tout ordre social ? — Non, assurément ; et la France sera ballottée, inquiétée, troublée aussi longtemps qu'une éducation sagement répandue ne fera pas entrer dans l'esprit des masses le res-

pect du pouvoir. — Ici, la presse en général comprend mal sa mission. Ou elle est tout à fait dans la dépendance du pouvoir, et elle exagère alors le moindre bien qui s'accomplit ; ou elle se rue avec fureur sur chaque faute, qu'elle transforme en crime, en attentat contre la souveraineté du peuple. — Si là s'arrêtait le mal, on pourrait encore en examiner avec calme le pour et le contre ; en se tenant dans un juste milieu raisonnable, combattre victorieusement ces manifestations, et les réduire à leur juste valeur : mais quand la gaieté française s'empare d'une question ; quand le crayon s'y mêle ; quand les caricatures, soit spirituelles, soit ignobles, tournent en ridicule les affaires les plus graves, les actions les plus nobles, dès lors tout est perdu ; tout s'engloutit sous le rire, sous la moquerie, et tout gouvernement devient impossible. — Le gouvernement provisoire lui-même, avec ses pouvoirs *illimités*, n'a point échappé à cette fatale tendance de l'esprit français. Chaque nom remanié, retourné, ridiculisé, allait s'abîmer dans cet immense gouffre où s'engloutissent les illustrations et les médiocrités, les gloires ainsi que les hontes du pays. Le plus épouvantable chaos surnage seul, et c'est toujours à recommencer. — Je suis convaincu que le journal *le Charivari* et les charges de Bertall et de Cham

ont fait plus de mal que le journal le plus virulent, le plus haineux. La violence, la haine retrempent quelquefois l'âme, lui donnent une énergie nouvelle pour rendre haine pour haine, mépris pour mépris. Mais que faire contre le rire? Comment le combattre? — Le ridicule s'augmente par une impuissante colère, et nous ne sommes pas sous un régime où l'on pourrait se noyer dans le sang.

Voici pour le gouvernement et le pouvoir, n'importe comment on voudra le nommer : Monarchie ou République.

Maintenant voyons *si la France est républicaine.* — Mais, avant de poursuivre cet examen, je dois déclarer que je ne m'élève en aucune façon, pour l'attaquer, contre l'ordre de choses que la France possède en ce moment; je ne fais qu'une étude pure et simple, — qu'un théorème dont la solution appartiendra à l'avenir.

A peine le roi Louis-Philippe abandonna-t-il le palais des Tuileries en fugitif, et le Gouvernement provisoire s'établit-il à l'hôtel de ville, que son premier acte fut de décréter l'établissement de la République, et de déclarer, au nom du peuple français, que cette forme de gouvernement était la *seule* qui lui convînt.

A cette brusque déclaration, une stupéfaction gé-

nérale se répandit partout. Tout le pays ressemblait à cet homme qui, sortant d'un sommeil de plomb, a de la peine à rassembler ses idées ou à articuler sa pensée. — Il laissa faire, — et les commissaires de M. Ledru-Rollin se chargèrent de lui prouver que sans la République il n'y avait point de salut! — Cette stupeur a duré assez longtemps pour faire croire que la République était une chose désirée, acceptée, convenue. D'une part on promettait monts et merveilles, d'une autre on déchaînait les masses, on comprimait violemment la manifestation de toute pensée contraire; et de tout cela il est sorti un symbole républicain mal conçu, mal défini, mais éveillant d'immenses appétits, mettant en jeu toutes les existences, compromettant jusqu'à l'avenir le plus éloigné.

Ajoutons à cela qu'une entière bonne foi ne présidait pas toujours aux reproches adressés au passé. On trouve plus d'un rapport, plus d'une proclamation bâtie sur la base la plus fausse, et même sur la calomnie. Le compte rendu seul d'un ministre des finances sur la situation du pays était si maladroitement ou peut-être si habilement présenté, que dans la pensée des masses s'infiltra cette croyance que l'ex-roi avait emporté tous les fonds des caisses d'épargne et des autres effets publics. — Le résultat de ce compte rendu fut si dé-

sastreux pour le crédit public, qu'il fallut bien vite insérer une rectification dans le *Moniteur*, et tenir un autre langage ; mais le coup était porté, la confiance perdue, et les fameux 45 centimes surgirent.

D'un côté était la crainte, de l'autre la méfiance ; le bouleversement général d'une part, les faillites de l'autre : la mise en question de toutes choses fut le premier bénéfice de ce gouvernement qui devait guérir toutes les plaies, faire cesser toutes les souffrances, donner satisfaction à tous les intérêts, obvier à tout. — Mais, hélas ! les illusions durèrent peu ; — des milliers de bras restaient sans occupation, des milliers d'hommes étaient jetés sur le pavé, le travail était anéanti ; il fallait penser aux remèdes. On ne trouva rien de mieux que de créer les *ateliers nationaux*, où la paresse jouait à l'aise au bouchon, en attendant une occupation que l'on ne cherchait pas, dont on ne voulait pas. Il était plus commode d'aller remuer quelques pelletées de terre, se chauffer au soleil et recevoir le salaire qu'on n'avait pas gagné, que d'aller à l'atelier, travailler, et répandre l'aisance et la sécurité dans le pays.

Le *suffrage universel*, proclamé loi électorale du pays, poussé à ses limites les plus extrêmes, devait donner le dernier mot de toutes choses, il devait être le critérium des vœux nationaux ; et

l'on s'attendait que les *républicains de la veille*, comme M. Ledru-Rollin nommait tous ceux qui travaillaient en conspirant pour la République, arriveraient en masse à l'Assemblée nationale, le pays leur devant de la reconnaissance pour les magnifiques résultats du mouvement de Février. — Eh bien, c'est ici que commence le désappointement! — Le pays, un peu revenu de sa stupéfaction, voyant le désordre en permanence, sentit que cet état de choses ne pouvait durer; mais, ne voulant pas encore agir dans le sens opposé aux manifestations des fauteurs de troubles, ne sachant où en étaient les choses réellement, il se mit à pondérer les réputations soit de la veille, soit du lendemain, et il envoya un nombre presque égal des uns et des autres pour organiser le gouvernement dont les preuves n'étaient pas encore faites : suspendant son arrêt suprême, il voulut voir comment la République fonctionnerait. — Car, en définitive, cette forme de gouvernement, abstraction faite des faiblesses et des imperfections humaines, peut exister, et peut-être même donner la solution de plusieurs questions que les gouvernements constitutionnels ne peuvent résoudre. C'est un gouvernement de tous pour tous : le pays voulait le voir à l'épreuve.

L'épreuve n'a pas réussi! — Depuis février, le

malaise du pays ne fait que s'aggraver, et il est devenu palpable pour tous qu'il y a un vice caché qui empêche le bien et perpétue le mal. Ce mal est-il, comme les Montagnards veulent le faire accroire, dans la mollesse d'action de la République naissante; dans l'absence presque complète des moyens révolutionnaires? — Je ne le crois pas. Le mal existe ailleurs, et, selon moi, il est purement et simplement dans l'établissement lui-même.

En effet, que voyons-nous? — Nous voyons les ambitions non justifiées surgir de toutes parts, et aucune satisfaction n'est donnée aux véritables besoins du pays. — Nous voyons que la République fonctionne mal, car il lui manque la chose la plus essentielle : l'éducation morale des masses et l'abnégation de l'individualité. — Il ne suffit pas d'inscrire un principe et de l'appliquer, il faut que ce principe trouve des racines dans le pays, et qu'il puisse vivre. Sans cela il ressemblera à ces animaux dépaysés apportés des tropiques, qui ne peuvent vivre sous nos climats, et qui meurent malgré les soins que l'on prend pour assurer leur existence. — On pourra faire tous les efforts imaginables, ous les arrêtés les plus républicains; si la séve républicaine manque (et je crois qu'elle manque dans le pays, et je le prouverai), l'établissement ne fera que péricliter, et succombera soit sous la haine

publique, soit sous les efforts des partis qui se chargeront de le détruire.

L'Évangile a dit que l'homme ne vit pas de pain seul ; et l'Évangile, ce livre divin, en ceci, comme en d'autres cas, a raison. Les besoins matériels, le plus largement satisfaits, ne suffiront jamais à un peuple. Une fois ses vœux accomplis sous ce rapport, il se créera d'autres besoins qui deviendront tout aussi impérieux, et plus peut-être, que tous ceux que le corps exige pour exister. Nos actions, en général, doivent avoir et ont en effet un mobile quelconque : les nobles instincts du cœur ne nous portent pas toujours à l'accomplissement de nos devoirs dans tout ce qu'ils ont de beau et de grand; la vanité surgit et conduit nos pas, en attendant mieux. Cette faiblesse humaine doit être prise en considération toutes les fois qu'un législateur voudra imprimer au pays une marche progressive vers le perfectionnement. La refouler violemment est fort imprudent, car on ne sait pas au juste de quoi est capable l'amour-propre froissé. — Ceci me conduit à dire que le gouvernement républicain, dans un pays qui a son passé autre que les principes qu'il proclame, sera, sinon toujours, du moins pour longtemps, impossible. Le passé de la France appartient à la Monarchie, avec tout son prestige, toutes ses gloires, et même toutes

ses vanités. L'arracher violemment à ses traditions, c'est vouloir subjuguer une partie de la nation, et l'opprimer au profit d'une autre. Partout où il y a joug, il y a résistance, partant conspirations, luttes et guerres. L'oppression n'a jamais profité à personne, et il n'y a pas de luttes plus cruelles que les guerres civiles. Des deux côtés même courage, même langue, même sang ; l'acharnement est épouvantable, et le parti à peine comprimé combine les moyens de se soustraire, dans l'avenir, aux tristes conséquences de sa défaite. Partout où la Royauté a imprimé son pied dans le sol, il est difficile d'établir une République, à moins que la monarchie ne soit devenue tellement odieuse, tellement impopulaire, que tous, d'un commun accord, petits et grands, ne se mettent à la proscrire. Alors chacun va au-devant des exigences de la position, chacun s'évertue à apporter à la chose publique le tribut de son désintéressement, et l'on crée un état de choses durable. — Mais quand il faut dépouiller les uns pour contenter les autres; froisser violemment les usages, les traditions, blesser grièvement les amours-propres, créer les haines, les antagonismes, on doit renoncer au concours universel des citoyens, et ne pas s'étonner que les efforts constants des partis tendent à vicier l'origine d'un gouvernement qui s'établit contre la volonté géné-

rale. Car, il ne faut pas se faire illusion : *la France est essentiellement monarchique*, soit par respect des traditions, soit par un calcul des classes moyennes, soit par vanité des aristocraties de toute espèce. — Le paysan, qui depuis longtemps n'est soumis à aucune avanie, à aucune corvée, qu'il subissait sous les anciens régimes, aime à voir au haut de l'échelle un pouvoir qui a pour lui quelque chose de symbolique qu'il ne comprend pas, mais qui, en définitive, sonne bien à ses oreilles; — le petit commerçant rêve, avec la royauté, le luxe, les dépenses, la prospérité de l'industrie et du commerce, et le mouvement des affaires, que la splendeur du trône peut augmenter; il n'aime pas, il est vrai, payer les impôts et la liste civile; mais la République ne diminue pas toujours les charges publiques, témoin le budget de 1,800 millions et l'impôt des 45 centimes. Le pauvre voit au *Château* l'assistance toujours prête; — les riches, les hochets de la vanité; et les grandes familles tiennent aux illustrations de leurs maisons. — Avec tous ces éléments hétérogènes, il n'y a guère moyen de penser à une République durable; il ne faut pas toujours répliquer par l'exemple des États-Unis, car la comparaison n'est ni juste ni possible. Les Américains, révoltés contre les exactions de l'Angleterre, n'avaient autour

d'eux que les représentants d'un pouvoir odieux; leur caractère froid, grave, persévérant, se prêtait à merveille à un établissement républicain. Le respect de la légalité y est poussé si loin, que le plus grand attroupement peut être dissipé par deux ou trois agents de police. L'effervescence que les élections du président occasionnent dans ce pays se calme, comme par enchantement, dès que le scrutin a prononcé. En France, tout le monde se souvient quel respect on a pour le scrutin, quand, au mois d'avril et de mai 1848, on agitait dans les clubs cette question : « S'il ne convenait pas de « jeter à l'eau tous les représentants nommés par « le peuple, ne sanctionnant pas la proclamation « de la République? » — Et pourtant la première chose que l'on aurait dû faire, c'eût été de demander au pays sa volonté. — Aussi, dans sa nomination du président, le pays a manifesté hautement sa désapprobation quand il a donné près de *six millions* de voix à Louis-Napoléon Bonaparte, qui, certes, n'était pas le représentant vivant du symbole de la République. Le pays a repoussé le général Cavaignac, quoiqu'il ait rendu à la société de grands services dans les journées de juin, par cela seul qu'il lui rappelait trop la République, et qu'il était entouré de républicains de la veille. — Les magnifiques choses dont la Révolution de 1789 a doté

la France n'appartiennent pas à l'ère républicaine; c'était encore la France monarchique et constitutionnelle qui fonctionnait. — La Convention nous a laissé les tristes souvenirs de ces sanglantes journées qui moissonnaient si largement dans les champs de l'humanité, et tant de sang cruellement versé n'a pu inspirer au pays le désir d'avoir la forme du gouvernement populaire.

Je sais toutes les objections que l'on peut faire et contre la Royauté et contre son hérédité; je sais qu'il peut arriver qu'un sceptre tombe dans les mains d'un enfant, et qu'il est pénible pour un pays d'obéir à un simulacre de pouvoir ; je sens que l'hérédité ne garantit pas toujours le trône à celui auquel il échoit, témoin les fils de Louis XVI, de Napoléon, du duc de Berry et du duc d'Orléans : mais je répondrai à cela que si l'enfant est *Roi*, il représente un *principe*. On n'obéit pas à un enfant, mais à un principe; et il se trouve toujours des hommes faits au maniement des affaires, qui dirigent le gouvernement, et agissent au nom d'un pouvoir que l'enfant représente jusqu'à ce qu'il puisse prendre part à la direction de l'État; et quant à l'hérédité, si elle ne donnait que ce seul avantage, de modérer les ambitions, elle rendrait encore un immense service à l'humanité. Et, en effet, dans le régime républicain, chacun ayant le droit d'exer-

cer les plus hautes charges de l'État, un champ libre est ouvert à toutes les ambitions justifiées ou non. L'homme réellement capable prend en tremblant les rênes du gouvernement, car il sait l'immense responsabilité qui pèse sur lui; au lieu de rechercher le pouvoir, il le craint; — mais une médiocrité turbulente ne doute de rien; elle est d'autant plus redoutable pour le pays, qu'elle est plus impatiente à satisfaire son orgueil effréné : aussi l'on est sur un qui-vive perpétuel. Le plus inepte personnage, dès qu'il aura groupé une centaine de mécontents autour de lui, descendra dans la rue, le fusil sur l'épaule, et pourra troubler la paix et la sécurité publique; — au lieu d'un prétendant ou deux, il en surgira des milliers, qui, mettant journellement en question les choses et les institutions, rendront la tranquillité impossible, et mettront le désordre à l'ordre du jour. A mon avis, la royauté constitutionnelle, sagement exercée, est donc la forme la mieux appropriée aux nécessités sociales actuelles de tous les pays, sans en excepter la France. Mais alors, demandera-t-on, pourquoi Louis-Philippe, qui était roi héréditaire et constitutionnel, a-t-il été renversé de son trône? Cette question exige quelques développements.

Ayant esquissé dans le premier volume l'état de la France à la révolution de Juillet, et dit dans

quelles circonstances le roi Louis-Philippe monta sur le trône, j'y renvoie mes lecteurs ; mais comme en réalité il se trouve quelques fautes dans ce règne, je dois les signaler ; car il ne faut pas perdre de vue que je soutiens la royauté constitutionnelle, exercée dans toute son acception.

Louis-Philippe, très-populaire sous le nom de duc d'Orléans, vit, assis sur le trône, décliner rapidement cette popularité sans laquelle les rois constitutionnels ne peuvent se soutenir. Qu'un despote ne soit pas aimé, mais craint, cela se conçoit à la rigueur ; on exécutera par peur les ordres sévères qu'il donnera. Mais dans une monarchie qui est restreinte par la Charte, sur le trône que l'on occupe par la volonté du peuple, il faut, dans chaque occasion difficile, demander aux vibrations du pouls national, si j'ose m'exprimer ainsi, sa force ou sa faiblesse.

Les tentatives régicides qui se succédaient, les attentats commis contre la vie du roi ont malheureusement forcé Louis-Philippe à une séquestration presque absolue. Dès lors il ne lui était plus permis d'être en contact avec ce peuple qu'il connaissait si bien auparavant, et que son entourage de la cour effaça de son souvenir en l'éloignant de son regard. — Là est le premier mal ; le second, et le plus grand, est son alliance exclusive avec

l'Angleterre, et sa gravitation dans l'orbite de la politique anglaise.

Certes, moins qu'un autre, j'admets l'antagonisme réel et exclusif entre les peuples; mais des circonstances et des événements politiques peuvent amener une de ces haines vivaces qui, créées pour une époque, survivent longtemps dans le souvenir d'une nation. Qu'une rivalité quelconque place ces deux peuples en face l'un de l'autre, cette animosité se réveillera toutes les fois que l'on se rencontrera sur le terrain soit des intérêts matériels, soit des intérêts politiques ou moraux.

La lutte acharnée du gouvernement anglais contre la France, du temps de l'Empire, versa dans le sang français cette haine dont les racines pénétrèrent profondément; et peut-être des siècles passeront encore sur les générations à venir, avant de l'extirper complétement. On sait d'ailleurs que le gouvernement britannique, ennemi de toute politique généreuse et chevaleresque, abandonne, sacrifie ses alliés selon les vues de sa politique mercantile; que vouloir maintenir cette alliance, c'était faire abnégation de la dignité de son pays, et laisser toujours quelques dépouilles opimes aux mains de cette nation marchande. — L'histoire du passé est là, elle peut servir d'enseignement : elle ne prouve que trop combien le gouvernement an-

glais a toujours su mettre à profit les catastrophes dans lesquelles il entraînait le monde.

La paix est certes bienfaisante, elle laisse se développer librement le bien-être d'un peuple; mais il faut se garder de la vouloir *toujours*, car alors de deux choses l'une : ou l'on énerve la nation, et, dans un moment donné on ne trouve plus cet élan impétueux si nécessaire dans des moments critiques; ou on l'humilie par des concessions incompatibles avec son honneur et même avec ses préjugés.

Il y a de l'antipathie, j'en conviens, entre la France et la Russie; mais elle n'est nullement comparable à celle qu'excite l'Angleterre. Il fallait donc essayer de l'alliance russe, dans le double but de neutraliser l'Angleterre et de relever la Pologne constitutionnelle. — La Russie est loin; le contact matériel est plus difficile avec ce peuple qu'avec les Anglais, que l'on rencontre partout, et qui froissent tous les intérêts de la France par l'envahissement incessant de leurs comptoirs. L'alliance russe eût été un salutaire contrepoids; mais, en l'abandonnant, on a fourni à l'Angleterre les moyens de la faire à son profit, de l'exploiter, et de se ménager la reconstitution d'une ligue contre la France. On pouvait bien se maintenir avec l'Angleterre dans des termes convenables, mais ne jamais lui laisser une part d'influence trop large. Malheureu-

sement on procédait en cette circonstance comme s'il n'y avait de salut possible pour la France que dans cette alliance détestée, et l'on sacrifiait tout pour la conserver.

La nation française n'entendait pas ainsi les alliances; elle avait confiance dans sa force civilisatrice, dans son influence morale, et même dans la vigueur des coups qu'elle peut porter quand elle combat sur le terrain où son honneur l'appelle. Il y a plus. Les événements de 1814 et 1815 laissèrent dans le pays un vague désir de prendre sa revanche, de se relever par une guerre de principes, par des victoires éclatantes. Les combats de l'Algérie n'étaient pas suffisants pour amener une compensation ; et quand la presse opposante a persuadé au peuple français que l'on sacrifiait, dans un intérêt purement *dynastique*, l'honneur national, le cœur du peuple a saigné, et il a pris en désaffection profonde celui qui lui valait cette mortification. Il ne faut jamais faire supporter au peuple un poids antipathique à sa nature. Lui donner toujours la paix pour le développement de son commerce, sans se demander si ses instincts sont ceux d'un commerçant, est une faute très-grave. La France, avant tout, est chevaleresque; elle n'est nullement marchande comme l'Angleterre. Détourner une nation de sa vocation naturelle, c'est se préparer une

chute éclatante, et ne laisser aucun souvenir de regret dans le pays. — Louis-Philippe a donné à la bourgeoisie toute la satisfaction que comportaient les institutions du pays ; il travaillait dans le sens du commerce, et qu'a-t-il obtenu ? Un abandon au jour du danger ; car il semblait n'avoir pas compris que le marchand français n'est jamais assez marchand pour oublier ses instincts généreux, pour s'annihiler et se réduire à la vente. — En se fiant à cette tendance de l'honneur national, en la développant, en se ménageant les occasions de suivre une politique populaire, de parler haut dans les conseils européens, sans faiblesse comme sans bravade, on aurait ramené à soi toutes les classes ; la popularité, au lieu de diminuer, aurait grandi ; on se serait senti fort de l'appui de l'immense majorité du pays, et l'on aurait pu le diriger habilement, sans porter aucun trouble au dehors, sans entraver la marche du progrès au dedans.

Il était toujours temps de s'arrêter dans la voie funeste qui conduisait droit à la ruine ; et même je suis convaincu que, lors des derniers événements du 23 février, si, dans la journée, on avait réuni tous les colonels des légions de la garde nationale aux Tuileries ; si, le soir, on avait envoyé partout des officiers d'ordonnance pour expliquer le terrible événement survenu devant le ministère

des affaires étrangères, on aurait calmé l'effervescence; et Louis-Philippe, ou son petit-fils, serait encore Roi aux Tuileries.

Faute de prévoyance et faute d'énergie, on a tout perdu. On a une République par une surprise, par un escamotage, par une fantasmagorie à laquelle ne croyaient même pas ces hommes qui se disaient républicains.

Au milieu de ceux-là se trouvait un homme auquel la Providence donna pour un moment une influence incommensurable, due à son talent de poëte, de diseur de phrases sonores. Cet homme, que tout le monde nomme déjà, n'écoutant que sa jalousie contre M. Thiers, qui était le ministre inévitable de la Régence; cet homme, que sa vanité insatiable, son idée fixe d'arriver au pouvoir, fit dévier de sa nature aristocratique, renia les principes de toute sa vie; et, dans cette soif fiévreuse d'atteindre un pouvoir qui lui échappait toujours, aima mieux entraîner le pays dans un chaos épouvantable, que de prêter son appui à la monarchie ébranlée, dont toutes les espérances reposaient entre les mains de la plus noble des femmes, sur la tête d'un enfant de dix ans.

Il s'associa avec d'autres vaniteux, qui du moins avaient pour eux leur passé républicain; mais il comprit bien vite que la roche Tarpéienne, se-

lon l'expression bien connue, est près du Capitole.

Cet homme s'usa promptement par sa nullité comme homme pratique, par sa faiblesse et ses tergiversations, dont il a donné tant de preuves dans sa carrière politique. Il tomba au bruit des sifflets de toute la France; que dis-je, au bruit du canon décimant cette population qu'il avait déchaînée par ses phrases. Il tomba dans le sang de la révolte du 23 juin; et il en est à se justifier de la calomnie, pour se couvrir de fautes que son incapacité rendit funestes au pays. — Plus d'une fois depuis lors, dans le silence de la nuit et dans son sommeil troublé par les remords, il a dû gémir sur les maux incalculables que sa coupable et impuissante vanité a déversés sur la France; il doit gémir sur cette jalousie indigne d'un cœur haut placé, surtout quand il voit que toutes ses doctrines s'en vont par lambeaux, que le bon sens universel reprend son empire, et oppose partout une digue insurmontable aux tentatives révolutionnaires de quelques démagogues à bonnet rouge. Il doit surtout cruellement gémir sur sa couronne de laurier si vite flétrie, quand il voit que cette parole si coulante, si ornée, si harmonieuse, reste maintenant sans effet (1).



(1) Le dernier discours de M. de Lamartine en faveur de l'amendement Lanjuinais à la proposition Rateau en est la

Puisse cette chute d'une belle intelligence servir à tout jamais de leçon aux ambitieux qui n'ont que l'orgueil de leurs rêves à présenter aux autres, et qui veulent prononcer sur les destinées des empires !

Mais le roi Louis-Philippe tombé, tout n'est pas encore fini pour la Royauté. Elle peut, et l'exemple de la Belgique en est la preuve, elle peut, sans abdiquer, accorder toute satisfaction aux plus larges exigences de liberté renfermée dans les limites du possible. La Prusse aussi a rencontré dans son Roi un esprit d'une portée immense. Son gouvernement, même du temps de l'absolutisme, se distinguait depuis longtemps par une sévère justice, par l'application paternelle des lois, et par la protection accordée au travail et à la capacité. L'effusion des lumières s'y faisait librement, et le respect qu'il avait pour les droits acquis des provinces rhénanes at-

preuve. La nouvelle évolution politique qu'il a exécutée prouve surabondamment cette mobilité de caractère, qui ne fera jamais un véritable homme d'État du célèbre *poëte*. — Le CHARIVARI a trouvé, à cette occasion, une de ses flèches les plus acérées, et qui blesse d'autant plus qu'elle va droit au but. « A notre retour, dit ce journal, M. de Lamartine « descendait de ballon. *Le vent qui soufflait de la Mon-* « *tagne*, au moment où le poëte s'était enlevé, avait changé « pendant l'ascension, et l'*aérostat* était tombé aux pieds de « M. Odillon Barrot! » — Ce peu de mots disent plus, dans leur concision, que de nombreux volumes.

tirait les regards vers ce point d'Allemagne où règne un prince, sage, éclairé, chevaleresque, Frédéric-Guillaume IV.

Quand l'ouragan politique de 1848 passa de la France sur l'Europe, ce souverain laissa à son peuple essayer de cette manie révolutionnaire qui tourmente l'humanité depuis quelque temps; il a voulu voir si sa nation avait réellement la maturité nécessaire pour se gouverner et se donner des lois elle-même. — L'expérience fut triste! — Quoique aptes à la liberté, les peuples de la Prusse ont prouvé qu'ils n'avaient pas encore de notions pratiques suffisantes pour l'asseoir sur des bases solides. C'est alors seulement, quand le char de l'État allait s'engloutir dans un gouffre profond, que ce monarque vit qu'il était temps de ressaisir les rênes du gouvernement. Mais, pour que nul ne pût douter de ses promesses, il octroya la charte la plus sage, la plus libérale, telle enfin que ses ennemis mêmes sont obligés de convenir qu'elle atteint le but si elle ne le dépasse. Méconnaître l'esprit libéral de ce Souverain serait, de la part des Prussiens, l'ingratitude la plus insigne, et l'on serait obligé de dire que vouloir aller au delà, c'est se rendre indigne des avantages que ce Monarque accorde si largement à son peuple et à son pays.

Si de la Prusse nous passons à l'Autriche, nous

voyons un Souverain sage et bon sentir la nécessité d'abandonner les traditions de la vieille monarchie pour reconnaître que l'esprit du temps doit être pris en considération. L'Empereur Ferdinand, auquel ses sujets donnent aujourd'hui le surnom de *Bon*, a largement admis les peuples de l'Autriche à la jouissance des libertés publiques. Mais aussitôt que le désordre et l'anarchie se mirent à exploiter ces concessions de sa sagacité, il ne voulut pas prêter les mains aux abus. Il remit le sceptre à son neveu, François-Joseph, son successeur, qui, jeune, sans passé, sans traditions, comme sans engagement, pouvait marcher plus hardiment vers le but que la Providence assigne aux empires. — Pour sauver d'une ruine totale la société autrichienne menacée dans ses fondements, Dieu plaça, auprès du jeune prince, sa mère, l'archiduchesse Sophie, femme du plus haut mérite, d'une énergie peu commune, et digne de prendre place, dans les annales de ce pays, à côté de Marie-Thérèse. Dès cet instant, on a pu prévoir les destinées de l'Autriche. Sauvée de ses excès, elle aura une liberté large, solide et raisonnable, car le jeune Empereur respectera les promesses de son oncle, tout en s'opposant avec énergie à ce que l'anarchie poursuive ses coupables menées sous le masque du progrès.

Eh bien ! ce qui est possible pour la Belgique, pour la Prusse, ce que l'Autriche aura incessamment, pourquoi la France ne le trouverait-elle pas possible pour elle ? Le culte idolâtre de la démocratie n'est pas encore si absolu dans ce pays qu'on doive désespérer à jamais de l'avenir du principe monarchique, le seul possible, le seul durable, à mon avis. Je dirai plus, je crois que chaque jour nous conduit à une nouvelle combinaison. Les passions se calment, le pays se lasse : il veut arrêter tous ces débordements des vanités non satisfaites, et reléguer les médiocrités ambitieuses dans l'obscurité d'où elles n'auraient dû jamais sortir. Je ne serais pas éloigné de penser que tous les monarchistes, sous quelque forme que ce soit, Impérialistes ou partisans d'un Roi, sont pour le moment dans une bonne voie. Qu'ils attendent seulement avec patience les résultats des fautes que l'on ne manquera pas de commettre, et le pays, ne voulant pas s'exposer à de nouvelles vicissitudes, élèvera un trône nouveau ou opérera de lui-même une restauration pacifique, ramenant en France les branches proscrites. — Le suffrage universel, appliqué avec discernement à deux degrés, même sous la Royauté, peut donner les meilleurs résultats, et il sera permis enfin à la France de respirer à l'aise.

Cet état de choses, plus prochain que l'on ne pense peut-être, ne peut avoir rien d'alarmant. Les événements européens de l'année 1848 ont prouvé que si les peuples sont faciles à entraîner dans des voies révolutionnaires, ils ne sont guère républicains. Les concessions mutuelles entre les trônes et la démocratie raisonnable peuvent fermer à tout jamais l'ère cruelle des commotions qui conduisent à dire : *Qu'il vaut beaucoup mieux vivre sous une autorité quelconque, que de vivre au jour le jour sous le régime de l'anarchie.* — L'absolutisme paraît avoir fait son temps, et trouverait peu de partisans, mais le gouvernement constitutionnel peut aller en s'améliorant sans cesse. En laissant au pays le soin de ses propres affaires, un Roi peut, mieux qu'un Président temporaire, assurer la paix, le repos, le développement de toutes les institutions libérales, et sanctionner les décrets des envoyés de la nation. — J'ai la conviction la plus sincère que le progrès de l'humanité et son bonheur sont à ce prix ; — que le temps n'est pas éloigné où tous les préjugés tomberont devant le flambeau de la raison ; où l'on résoudra le grand problème de l'*égalité devant la loi;* la seule égalité possible qui concorde avec les arrêts de la Providence et les lois de la nature. Notre orgueil a beau se révolter, chaque nation accomplira

sa destinée, et les tendances libérales, les aspirations vers le bien ne seront qu'une rigoureuse déduction de la loi universelle que Dieu tient dans sa main puissante.

* * *

Cela dit, adieu Paris! Je ne t'abandonne pas pour longtemps. — Dans un avenir prochain, je viendrai t'apporter de nouvelles études et de nouvelles observations. D'ici là, peut-être, les événements nous donneront raison à l'un ou à l'autre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

GRAND IN-8°, A DEUX COLONNES. — NOUVELLES ÉDITIONS.

Ces éditions des ŒUVRES COMPLÈTES de nos grands écrivains ont résolu le problème d'être à la fois éditions de luxe et les plus économiques et les plus utiles qu'on ait jamais publiées; revues sur les textes originaux, elles sont accompagnées de notes et commentaires de nos plus célèbres littérateurs.

Chaque volume contient la matière de 6 à 8 volumes ordinaires; ainsi, par exemple :

Les Œuvres complètes de Corneille, qui forment ordinairement 12 volumes in-8°, n'en ont que DEUX dans notre édition, bien qu'elle renferme les notes de tous les principaux commentateurs.

Les Œuvres de Bourdaloue et de Massillon formaient ensemble 40 volumes, elles n'en forment que CINQ dans notre *Bibliothèque*.

Dans l'édition de Dalibon, les Œuvres de Voltaire forment 97 volumes, elles en ont TREIZE dans la nôtre.

POÉSIE.

LA FONTAINE (Œuvres complètes), avec une nouvelle Notice sur sa vie, et des notes, par M. Walckenaër. 1 vol. orné d'un portrait. Prix . . . 9 fr.
MOLIÈRE (Œuvres complètes), précédées de Mémoires sur sa vie, par Grimarest, annotés par Auger, Aimé-Martin, de Bret, etc. 1 vol. et portrait . . . 9 fr.
RACINE (Œuvres complètes), précédées de Mémoires sur sa vie, par Louis Racine. Portrait. 1 vol. Prix . . . 9 fr.
CORNEILLE (Œuvres complètes), et ŒUVRES CHOISIES de THOMAS CORNEILLE, avec les notes de Voltaire, la Harpe, Marmontel, Palissot, Nicot, Saint-Évremont, etc. 2 v., portr. 18 fr.
MALHERBE; BOILEAU (Œuvres complètes), et ŒUVRES POÉTIQUES de J. B. ROUSSEAU, accompagnées de notes. 1 vol., portrait. Prix . . . 9 fr.
PETITS POÈTES FRANÇAIS, depuis Malherbe jusqu'à nos jours. 2 vol. . . . 18 fr.
DELILLE (Œuvres complètes), avec ses préfaces, ses discours préliminaires et ses notes. 1 vol. de 950 pages, avec portrait. Prix . . . 10 fr.
J. M. CHÉNIER ET DUCIS (Œuvres), 1 volume. Prix . . . 9 fr.
REGNARD ET DESTOUCHES (Œuvres), 1 volume. Prix . . . 9 fr.

ORATEURS CHRÉTIENS.

FÉNELON (Œuvres), précédées de la Vie de Fénelon. 3 vol., avec portrait. Prix. 27 fr.
MASSILLON (Œuvres complètes). 2 vol., avec portrait. Prix . . . 18 fr.
BOURDALOUE (Œuvres complètes), revues et collationnées sur l'édition de 1707, du P. Bretonnier. 3 vol., avec portrait. Prix . . . 24 fr.
BOSSUET (Œuvres). 4 vol. in-8. Prix . . . 36 fr.

LITTÉRATEURS ET POLYGRAPHES.

VOLTAIRE (Œuvres complètes), avec les notes de tous les commentateurs. 13 vol., avec gravures. Prix . . . 100 fr.
LA HARPE (COURS COMPLET DE LITTÉRATURE), avec le Tableau de la Littérature du XVIe siècle par MM. Chasles et Saint-Marc Girardin, et le Tableau de la Littérature du XVIIIe siècle, par Chénier. 3 vol. Prix . . . 27 fr.
LESAGE (Œuvres). 1 vol., avec gravures. Prix . . . 12 fr.
VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE, précédé des Mémoires de Barthélemy sur sa vie et ses ouvrages, écrits par lui-même. 1 volume. Prix . . . 9 fr.
MADAME DE STAEL-HOLSTEIN (Œuvres complètes), contenant les ouvrages publiés du vivant de l'auteur et ses œuvres posthumes; avec portrait. 3 vol. Prix . . . 27 fr.
CHATEAUBRIAND, membre de l'Académie française (Œuvres complètes) 5 vol. ornés de 30 belles gravures et cartes. DERNIÈRE ÉDITION. Prix . . . 50 fr.
BEAUMARCHAIS (Œuvres complètes), précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Saint-Marc Girardin. 1 vol., avec portrait. Prix . . . 9 fr.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Œuvres complètes), nouvelle édition, par M. Aimé-Martin. 2 vol., avec portrait. Prix . . . 18 fr.
THÉATRE FRANÇAIS DU MOYEN AGE, depuis le XIe siècle jusqu'au XIVe siècle. . 9 fr.
MADAME DE SÉVIGNÉ (Œuvres complètes), contenant sa correspondance avec sa fille et ses amis. 2 volumes, avec portrait. Prix . . . 18 fr.
SHAKSPEARE (Œuvres compl.), trad. nouvelle; par M. Francisque Michel. 3 vol. 27 fr.
PLUTARQUE, LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, trad. en français par Ricard. 2 v. 18 fr.
DÉMOSTHÈNE ET ESCHINE (Œuvres complètes), traduction nouvelle par M. Stiévenart. avec notes. 1 vol. Prix . . . 12 fr.

PHILOSOPHES.

MONTESQUIEU (Œuvres complètes), précédées d'une nouvelle Notice sur Montesquieu, par M. Walckenaër. 1 vol., avec portrait. Prix . . . 9 fr.
MORALISTES FRANÇAIS, ou *les Pensées* de BL. PASCAL; *les Maximes* de LA ROCHEFOUCAULD, suivies d'une réfutation par M. Aimé-Martin; *les Caractères* de LA BRUYÈRE; VAUVENARGUES (Œuvres complètes), ESSAI SUR LES MŒURS DE CE SIÈCLE, PAR DUCLOS. 1 vol., avec portrait. Prix . . . 9 fr.
ESSAIS DE MONTAIGNE, avec notes, la traduction des passages grecs et latins, une table des matières, etc. Traité de la Boétie. 1 vol., avec portrait. Prix . . . 9 fr.
LOCKE ET LEIBNITZ. L'Entendement humain a été traduit presque entièrement et accompagné de notes par M. Thurot, membre de l'Institut. 1 volume. Prix . . . 9 fr.
VOLNEY (Œuvres complètes), précédées d'une Notice sur sa vie et ses écrits. 1 fort vol. avec portrait, gravures. Prix . . . 12 fr.
COURIER (Œuvres complètes et inédites), avec une Notice par Armand Carrel. 1 volume, avec portrait. Prix . . . 9 fr.
STERNE ET GOLDSMITH, 1 vol. orné de gravures. Prix . . . 9 fr.
MOTIFS ET CONFÉRENCES du Code civil 2 vol. Prix . . . 20 fr.

CH. DE FORSTER.



QUINZE ANS A PARIS.

PARIS
ET
LES PARISIENS.

TOME II.

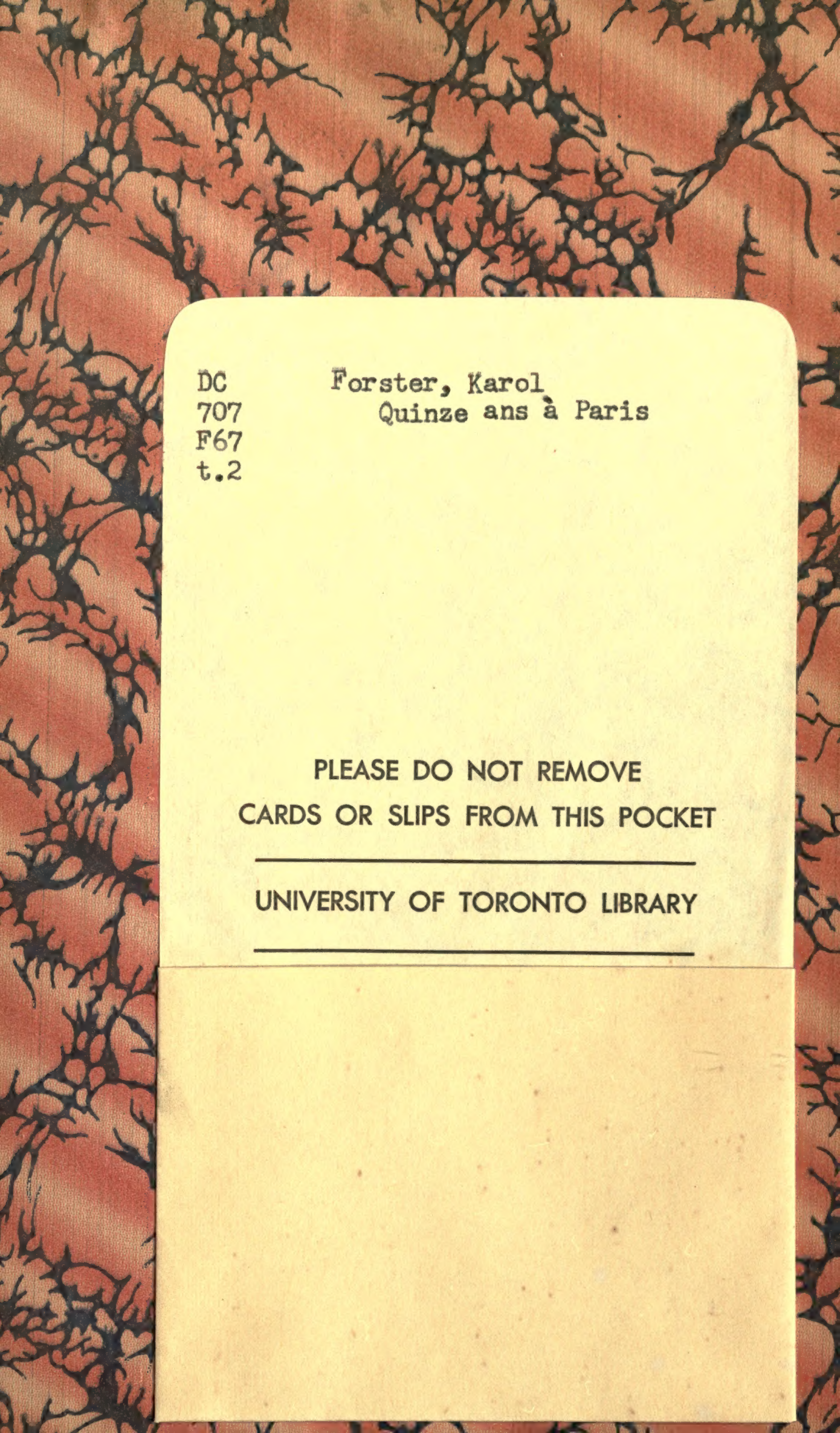
PRIX DE L'OUVRAGE :

15 FR.

LIBRAIRIE
DE
FIRMIN DIDOT
FRÈRES.

1849.




DC
707
F67
t.2

Forster, Karol
Quinze ans à Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

